# ŒUVRES ÉROTIQUES

MIROIR DU MOYEN ÂGE

ENEAS SILVIVS PICCOLOMINI

# ŒUVRES ÉROTIQUES

*Cinthia – Historia de duobus amantibus*
avec *L'ystoire de Eurialus et Lucresse*
d'Octovien de Saint-Gelais (avant 1489) –
*De remedio amoris*

Présentation et traduction
par
Frédéric DUVAL

BREPOLS

# MIROIR DU MOYEN ÂGE

Collection dirigée par Patrick GAUTIER DALCHÉ

© 2003, Brepols Publishers n.v., Turnhout, Belgium

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise, without the prior permission of the publisher.

D/2003/0095/93
ISBN 2-503-51309-3

# INTRODUCTION

Dès son accession à la papauté sous le nom de Pie II (août 1458), Eneas Silvius Piccolomini s'efforça de combattre l'image de libertin et de païen qui avait bien failli lui coûter son élection. Lors du conclave, son principal rival, Guillaume d'Estouteville, n'avait-il pas mis en garde ses pairs : « Mettrons-nous un poète sur le trône de Pierre ? Et gouvernerons-nous l'Église selon des principes païens[1] ? » Assagi par les années et par le poids de sa charge, assailli par la honte et le regret, Pie II renia alors ses écrits érotiques : « Ô mortels, méprisez et dédaignez ce que nous avons écrit autrefois dans notre jeunesse sur l'amour [...] Rejetez Eneas, adoptez Pie[2]. » Il faut se garder cependant de prendre cette célèbre formule au pied de la lettre. « *Aeneam reiicite, Pium suscipite* » condamne seulement le comportement du jeune homme amoureux qu'il fut naguère et non sa poétique ou sa passion pour la Rome antique. Eneas n'a pas choisi son nom de pontife en mémoire de son lointain prédécesseur Pie I^er^, mais en référence au *Pius Aeneas* de l'*Énéide*[3]. Quoi qu'il en soit, Pie II est parvenu à supprimer une partie de sa production poétique de

[1] « Poetamne loco Petri ponemus et gentilibus institutis regemus Ecclesiam ? » (*Pii II Commentarii rerum memorabilium que temporibus suis contigerunt*, éd. A. VAN HECK, Vatican, 1984 (Studi e testi, 312-313), p. 99, l. 18-19) : traduction citée d'après Pie II (Enea Silvio Piccolomini), *Mémoires d'un pape de la Renaissance*, trad. française V. CASTIGLIONE MINISCHETTI, I. CLOULAS *et alii*, Paris, 2001, p. 108.

[2] « De amore igitur quae scripsimus olim iuuenes, contemnite, o mortales atque respuite [...] Aeneam reiicite, Pium suscipite » (*Aeneae Sylvii Piccolominei senensis, qui post adeptum pontificatum Pius eius nominis secundus appellatus est, opera quae extant omnia, nunc demum post corruptissimas aeditiones summa diligentia castigata et in unum corpus redacta...* [= *Opera omnia*], Bâle, 1551 ; réimpr. Francfort a. M., 1967, ep. CCCXCV, p. 868).

[3] Le récit du conclave dans le premier livre des *Commentaires* confirme la référence à Virgile : « Vt certior factus est populus Enee pontificatum obuenisse, deposita sunt arma adeoque mutata Vrbis facies ut que paulo ante Martis, euestigio non dicam Veneris, Troiani quondam Enee matris, sed Pacis et Quietis ciuitas effecta sit » (*Pii II Commentarii... op. cit.*, p. 107, l. 14-18) : trad. française citée, p. 120 : « ... dès que la population sut qu'Enea[s] avait obtenu le pontificat, on déposa les armes et l'aspect de la ville se transforma à tel point que de cité de Mars qu'elle semblait être peu auparavant, elle devint sur-le-champ, je ne dirais pas la cité de Vénus – la mère d'Énée le Troyen, mais la ville de la paix et de la sérénité... »

jeunesse ou à s'opposer à sa diffusion. La *Nymphilexis*[4], un poème érotique de plus de 2000 vers composé en 1431, est perdu. Quant à la *Chrysis*, une pièce de théâtre imitée de Plaute, et à la *Cinthia*, un recueil élégiaque inspiré par une noble Siennoise, elles n'ont chacune été préservées que dans un unique manuscrit. Seule L'*Historia de duobus amantibus Euryalus et Lucretia* a pu échapper à cette censure. Susceptible d'être lue à la fois comme un « art d'aimer » et comme un « remède à l'amour », elle profita de cette ambiguïté. En outre, son rapide succès avant l'accession d'Eneas au pontificat rendait chimérique la destruction de l'ensemble des témoins existants. Bientôt diffusée et traduite dans toute l'Europe, cette nouvelle exerça une influence considérable sur les littératures vernaculaires du XVI[e] siècle.

Il valait la peine, au moment où l'on redécouvre la richesse littéraire de Pie II, de donner au public un choix significatif de sa production érotique. Présentés chronologiquement, les textes contenus dans ce volume mettent en lumière l'évolution de sa conception de l'amour depuis ses premières compositions jusqu'à son entrée dans les ordres. Nous avons choisi de ne retenir que des œuvres complètes, ce qui excluait la *Chrysis* et les *Épigrammes*. À la suite de la *Cinthia*, dont les plus anciennes pièces datent des années d'étude d'Eneas à Sienne, figurent trois lettres du temps où Eneas servait l'empereur Frédéric III : la première accompagne un modèle de lettre d'amour destiné à Sigismond de Habsbourg (1443) ; la seconde, adressée à Mariano Sozzini, renferme l'*Historia de duobus amantibus* (1444) ; la troisième précédait une copie de la nouvelle destinée au chancelier impérial Gaspard Schlick[5] (1444). Une dernière lettre, datée de 1446 et adressée à Hippolyte de Milan, témoigne de la conversion spirituelle et morale d'Eneas, quelques mois avant son ordination comme sous-diacre. L'imprimerie s'empara rapidement de cette œuvre diffusée sous le titre significatif de *De remedio amoris* par référence à Ovide et la joignit fréquemment à l'*Historia*. Bien que proches chronologiquement, ces quelques textes, variés par leur ampleur, leur genre et leur diffusion, permettent de suivre l'itinéraire érotique et moral d'Eneas au cours de sa vie laïque.

[4] Voir G. PAPARELLI, *Enea Silvio Piccolomini*, Bari, 1950, 2[e] éd. Ravenne 1978, p. 84.
[5] Sur Schlick, voir P.-J. HEINIG, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. VII, 1995, col. 1489-1490 ; Enea Silvio Piccolomini, *Histoire de deux amants*, trad. française I. Hersant, Paris, 2001 (Bibliothèque italienne), p. 67-69.

Le texte des lettres à Sozzini et à Schlick repose sur une nouvelle transcription du manuscrit *Prague, Státni Knihovna*, XXIII F 112, témoin le plus important de la tradition textuelle. Tous les textes latins sont accompagnés d'une traduction en français moderne, à l'exception de l'*Historia* qui est présentée en regard d'une nouvelle édition de la traduction qu'en donna Octovien de Saint-Gelais vers 1488. Œuvre de jeunesse d'un des plus grands poètes français de la fin du XV^e^ siècle, cette savante traduction est le miroir vernaculaire et courtois du texte de l'humaniste italien.

## 1. Eneas Silvius Piccolomini

Né en 1405 à Corsignano[6], petit village de Toscane situé à une cinquantaine de kilomètres de Sienne, Eneas est issu d'une famille noble mais ruinée. Après avoir prêté main forte pendant de longues années à son père dans les rudes travaux des champs, il gagne Sienne, où il étudie la rhétorique avec Matteo Lupi et Gregorio da Spoleto et le droit civil sous la direction de Mariano Sozzini[7]. Humaniste et fin connaisseur des auteurs de l'Antiquité, Sozzini communique à son élève son propre enthousiasme pour la littérature latine classique. Eneas s'enferme pendant des jours avec des manuscrits : « C'est chez lui qu'il étudiait, où veillant jour et nuit il se servait des livres que lui prêtaient ses amis ; il profita plus de professeurs morts que de professeurs vivants : ses professeurs furent Cicéron, Virgile, Tite-Live et les autres princes de la langue latine[8]. »

En contact avec de jeunes poètes, comme Giovanni Marrasio et Antonio Beccadelli, Eneas, ébloui par les charmes de Sienne et par ses belles habitantes, compose des vers. C'est sans doute alors qu'il

[6] Élevé au rang de siège épiscopal par Pie II sous le nom de Pienza, d'après son nom de pontife.

[7] Mariano Sozzini (1397-1467) enseigna la jurisprudence à Sienne. Eneas, qui fut son élève, le qualifie de « doctorem nostri seculi doctissimum » (*Der Briefwechsel des Eneas Silvius Piccolomini*, éd. R. WOLKAN, Vienne, 1909, ep. 180, p. 533). Sozzini a écrit des *Super Decretalibus commentarios* et un *De sortibus*. Eneas lui a consacré une épigramme, éditée dans *Enee Silvii Piccolominei Carmina*, éd. A. VAN HECK, Vatican, 1994 (Studi e Testi, 364), p. 101-102. Sur Sozzini, voir P. NARDI, *Mariano Sozzini, Giureconsulto senese del Quattrocento*, Milan, 1974 (Quaderni di Studi Senesi, 32).

[8] « Domi erat studium suum, ubi libris ab amicis sibi accomodatis die noctuque uigilans utebatur : usus est praeceptoribus mortuis magis quam vivis : Ciceronem, Maronem, Titum Liuium et alios latinae linguae principes habuit praeceptores » (Gregorio LOLLI, dans *Pii II pont. max. Commentarii quibus accedunt Iacobi Piccolominei card. papiensis epistolae*, Francfort, 1614, p. 494, cité par A. VAN HECK, *Carmina*, *op. cit.*, p. vi).

commence à écrire les pièces de la *Cinthia*, un recueil de poèmes inspirés par une dame de la noblesse siennoise, et la *Nymphilexis*. En 1429, il poursuit son apprentissage à Florence auprès de Francesco Filelfo qui lui enseigne le grec. En 1431, la guerre qui oppose Sienne et Florence contraint Eneas à abandonner ses études. Il profite du passage à Sienne du cardinal Domenico Capranica, évêque de Fermo, pour se mettre à son service et l'accompagner à Bâle, où venait de se réunir un concile destiné à limiter l'autocratie pontificale et à combattre l'hérésie hussite. C'est ainsi qu'Eneas est introduit très jeune dans le monde de la politique internationale.

Comme les rapports entre Capranica et le pape Eugène IV s'enveniment, Eneas décide de passer au service du cardinal Niccolò Albergati. Il effectue alors de nombreux voyages en France, en Allemagne, en Angleterre, en Écosse et en Suisse. Orateur talentueux et diplomate avisé, Eneas se fait remarquer à Bâle où il se montre un fervent partisan des thèses conciliaires, comme en témoignent ses écrits sur ce concile[9]. Lorsque Eugène IV, arguant de la nécessité de tenir un concile d'union avec les Grecs orthodoxes, transfère le concile à Ferrare en septembre 1437, Eneas reste avec les dissidents bâlois qui déposent Eugène (février 1439) et élisent un nouveau pape. Eneas fait partie de la délégation qui porte à Amédée VIII de Savoie (Félix V) l'annonce de sa nomination au pontificat et il devient son secrétaire.

Durant l'été 1442, à l'occasion d'une légation envoyée par l'antipape auprès du roi des Romains, Eneas est présenté à Frédéric III, qui l'honore de la couronne de poète impérial à la diète de Francfort (27 juillet 1442), en reconnaissance de ses dons poétiques et de son érudition. Frédéric convainc Eneas de rester auprès de lui. Ayant obtenu son congé de Félix, Eneas est nommé secrétaire et protonotaire à la chancellerie impériale en janvier 1443. Il se félicite dans sa correspondance d'avoir gagné une situation bien plus stable : « Je me suis volontiers dirigé vers un port très sûr, afin de vivre loin des

[9] *Libellus dialogorum de Generalis Concilii authoritate et gestis Basiliensium*, éd. A. F. KOLLAR, dans *Analecta monumentorum omnis aeui Vindobonensia*, t. II, Vienne, 1762, réimpr. Farnborough, 1970, col. 691-790 ; *Commentarii de gestis Basiliensis concilii*, dans *Opera omnia*, *op. cit.*, p. 1-63 ; *De gestis concilii Basiliensis commentariorum libri II*, éd. et trad. anglaise, D. HAY et W. K. SMITH, Oxford-New York, 1992. Pie II est revenu plus tard sur le concile de Bâle dans *De rebus Basileae gestis stante vel dissoluto concilio*, dans *Pius II. Pont. Max. a calumniis retractationibus*, éd. C. FÉA, Rome, 1823, p. 31-115.

dissensions des prélats de ce genre et de profiter de ma vie[10] ». À la chancellerie son avenir semble assuré, car Gaspard Schlick, le chancelier, devient rapidement son ami et son protecteur. Eneas se livre alors à une intense activité littéraire, exploitant surtout la veine érotique. En décembre 1443, il adresse à Sigismond de Habsbourg, duc d'Autriche, un modèle de lettre d'amour. En juillet 1444, il inclut une nouvelle relatant un amour adultère dans une épître latine adressée à son maître Mariano Sozzini. À partir de l'édition qu'en donne Johann Shurener en 1476, la nouvelle acquiert son indépendance et prend le titre d'*Historia de duobus amantibus*. Le même été, durant une diète à Nuremberg, il écrit *Chrysis*[11], une comédie latine salace à la manière de Plaute, dont le personnage éponyme est une courtisane.

Eneas déploie parallèlement une intense activité diplomatique, mais il n'est pas totalement satisfait de son sort. Entouré d'un milieu intellectuel peu pénétré par les nouvelles études, il se sent marginal et d'autant plus isolé qu'il semble avoir du mal à maîtriser la langue allemande. La nostalgie du pays finit par lui peser, si bien qu'il se compare à Ovide exilé à Tomes. Sa déception trouve sa plus haute expression dans la lettre qu'il adresse au futur évêque de Eichstätt, Johann von Eich, et que les éditions diffusèrent sous le titre de *De curialium miseriis*[12]. Même si les nombreuses références à Horace et à Juvénal inscrivent cette lettre dans une tradition satirique revisitée par la vogue contemporaine de la littérature anticuriale, la rhétorique ne discrédite pas les sentiments exprimés par l'auteur. La conclusion ne trompe pas : « Si nous voulons vivre pour nous-mêmes, si nous désirons le salut de notre âme, nous devons fuir les cours des rois[13] ».

L'Église, qui peut lui offrir une véritable carrière, beaucoup plus libre et élevée que celle de conseiller impérial, attire de plus en plus

[10] « ... in tutissimum portum libenter me contuli, ut procul ab huiusmodi prelatorum dissensionibus uitam et me ipso fruar » (R. WOLKAN, *op. cit.*, ep. 55, p. 153-154). Lettre adressée à Giovanni Campisio, datée de mai 1443.

[11] Aeneas Silvius Piccolomini, *Chrysis, Comédie inédite*, éd. A. BOUTEMY, Bruxelles, 1939 (Latomus, 1) ; Enea Silvio Piccolomini, *Chrysis*, éd. E. CECCHINI, Florence, 1968 (Teatro latino del Rinascimento, 2).

[12] Voir R. WOLKAN, *op. cit.*, ep. 166, p. 453-487 et *Aeneae Silvii, De curialium miseriis epistola*, éd. W. P. MUSTARD, Baltimore-Londres, 1928. Trad. italienne par G. PAPARELLI, *Le miserie della vita di corte*, Lanciano, 1943.

[13] « Si nobis uiuere uolumus, si salutem anime cupimus, fugienda sunt nobis atria regum » (R. WOLKAN, *op. cit.*, ep. 166, p. 469).

Eneas. Avec l'âge, ses convictions religieuses et morales s'affermissent et il abandonne son comportement dissolu. Cette conversion morale spectaculaire, que marque le rigorisme du *De amoris remedio*, se double d'une ascension fulgurante dans la hiérarchie ecclésiastique.

En 1446, au cours d'une mission auprès d'Eugène IV pour le compte de l'empereur, Eneas fait amende honorable pour son attitude conciliaire et pour le soutien qu'il a apporté à Félix V. Sans abandonner le service de l'empereur, il est nommé secrétaire apostolique par le pape. C'est alors qu'il passe de la vie laïque à la vie ecclésiastique. Ordonné sous-diacre apostolique le 15 février 1447, il est ordonné prêtre le 4 mars 1447, nommé évêque de Trieste le 19 avril 1447, puis de Sienne en septembre 1450. Ces nominations ne l'empêchent pas d'entretenir d'excellentes relations avec l'empereur qui le nomme, toujours en 1450, prince et conseiller de l'Empire. Après des fonctions de légat pontifical en Bohème, Moravie et Silésie, il s'installe à Rome en 1455.

Auparavant Eneas s'était exprimé fermement au nom de l'empereur à la diète de Ratisbonne (1454) pour convaincre les princes de prendre les armes contre les Turcs, nouveaux maîtres de Constantinople[14]. Élevé à la dignité cardinalice en 1456, il devient conseiller de Calixte III pour l'organisation de la croisade contre les Turcs. En août 1458, Eneas est élu pape malgré les manœuvres de Guillaume d'Estouteville, cardinal de Rouen.

Durant son pontificat, Pie II mena une politique internationale ambitieuse. Il reconnaît roi de Naples Ferdinand d'Aragon, obtient de Louis XI la suppression partielle de la pragmatique sanction de Bourges (1461), mais ne peut empêcher les guerres civiles en Allemagne. Il renforce l'autorité de l'institution pontificale par la bulle *Execrabilis* (18 janvier 1460) qui interdit les appels au concile. En fait, l'ensemble de son action est dirigé vers l'organisation d'une croisade contre les Turcs. Si le pape cherche à pacifier les États européens et italiens, c'est avant tout pour permettre l'union des chrétiens contre les infidèles. Pie II tente même de convertir le sultan Mahomet II, mais sans succès[15]. Un temps abandonnée à cause des troubles

[14] Voir *Historia de Ratisponensi dieta*, dans *Pii II Pont. Max. Orationes politicae et ecclesiasticae*, éd. J. D. MANSI, Lucques, 1755-1759, t. III, p. 1-85.

[15] *Lettera a Maometto* [1461], éd. et trad. italienne G. TOFFANIN, Naples, 1953 (Collezione umanistica, 8) ; *Epistola ad Mahomatem II*, éd. et trad. anglaise A. R. BACA, New York-

politiques qui déchirent l'Europe, l'idée de croisade est reprise de plus belle dans les dernières années du pontificat (1462-1464), alors que le pape dispose d'une source de financement inespérée avec la découverte, en 1460, des gisements d'alun de La Tolfa, dans le Latium. Après de longues négociations qui lui gagnent l'appui de Venise, de Georges Scanderbeg et de Mathias Corvin, Pie II profite d'une période de paix pour déclarer la guerre sainte le 22 octobre 1463. Croyant entraîner par ce geste quelques princes hésitants, il s'engage à prendre personnellement la tête des troupes. C'est en attendant les galères promises par les Vénitiens et les détachements envoyés par différents États qu'il meurt à Ancône, le 15 août 1464.

Outre sa volumineuse correspondance et les œuvres directement liées à son activité politique, Eneas a rédigé un nombre considérable d'ouvrages historiques et géographiques, dont les plus importants sont l'*Historia Friderici III imperatoris*, l'*Historia bohemica* (1455-1457), le *De situ, moribus et conditione Germanorum* (1457), le *De Europa*, le *De Asia* (1458-1461) et l'*Historia rerum ubique gestarum locorumque descriptio*, communément appelée *Cosmographia*. Entre 1462 et 1463, il rédigea une autobiographie consacrée pour l'essentiel à l'histoire de son pontificat, intitulée *Commentarii rerum memorabilium quae temporibus sui contigerunt* (Commentaires des faits remarquables survenus de son temps)[16].

## 2. Présentation des textes

### *Cinthia*

La *Cinthia* est un recueil de vingt-trois poèmes en distiques élégiaques consacrés en partie à la passion du poète pour Cinthie, sans doute un pseudonyme d'Angela, épouse de Francesco Acherisi, qu'Eneas aurait courtisée sans succès lors de sa jeunesse siennoise. La belle aurait méprisé cet amant bien plus pauvre qu'elle, petit et peu avenant. Selon certains, Angela aurait revu son ancien préten-

Berne-Francfort-Paris, 1990 (American university sudies, ser. 2, Romance languages and literature) ; Enea Silvio Piccolomini, *Lettre à Mahomet II*, préf. et trad. française A. DUPRAT, Paris, 2002 (Rivages-Poche).

[16] On ne citera que les deux dernières éditions : *Pii II Commentarii rerum memorabilium que temporibus suis contigerunt*, éd. A. VAN HECK, Vatican, 1984 (Studi e testi, 312-313) ; *Pii secundi Pontificis Maximi Commentarii*, éd. I. BELLUS et I. BORONKAI, Budapest, 1993-1994.

dant après son élection au pontificat ; selon d'autres, elle serait morte à trente et un ans et inhumée à Sienne dans l'église Saint-Dominique, le 2 août 1430. Loin de se limiter aux relations entre l'amant et sa dame, le recueil se caractérise par sa variété thématique et générique, propre à l'élégie néo-latine. Eneas traite d'amour, de poésie et de morale, et emprunte à des genres aussi différents que l'élégie amoureuse, l'épigramme satirique, l'épitaphe morale et même la fable, mettant ainsi en place une nouvelle poétique humaniste dont l'ambition est d'embrasser toutes les facettes de l'existence humaine.

La *varietas* se traduit également dans la diversité des sources convoquées. Le titre renvoie sans aucun doute à la Cynthia de Properce, bien qu'A. Van Heck ne soit pas convaincu par cette référence. Selon lui, en effet, Cynthia est un prénom commode pour la métrique qui reprend le même schéma accentuel qu'Angela. On pourrait aussi y déceler une allusion aux armes des Piccolomini qui comportaient une lune ; or Cynthie est l'un des noms de Diane, déesse de la Lune adorée sur le mont Cynthus[17]. Quoi qu'il en soit, Eneas part souvent d'un motif propertien, sur lequel il greffe des réminiscences d'autres auteurs. Parmi les classiques, on reconnaît Horace, Pline l'Ancien et surtout Virgile à qui deux poèmes sont consacrés et qui est le poète le plus largement cité. Mais Eneas se montre également sensible à des influences plus récentes. Au fur et à mesure que l'on avance dans le recueil, que le désespoir et la révolte gagnent l'amant malheureux, les poèmes prennent une coloration pétrarquiste. Les thèmes fréquents du *Canzoniere*, comme la souffrance de l'amant, l'amour impossible et l'amour à distance envahissent le recueil, de même que l'oxymoron, véritable identifiant stylistique du recueil pétrarquien. Plus généralement, Eneas applique la conception de l'élégie développée par son ami et modèle Giovanni Marrasio, premier poète à avoir ressuscité l'élégie érotique en mariant les inspirations antique et pétrarquiste. Les poèmes V et VI sont ainsi directement influencés par l'*Angelinetum* de Marrasio[18].

Il est malaisé d'établir la date de composition du recueil. On y trouve sans doute des vers de jeunesse composés à Sienne à partir de 1423 puis à Bâle à partir de 1432. Même si les poésies profanes d'Eneas sont peu nombreuses à nous être parvenues, son activité de

[17] Voir *Enee Silvii Piccolominei Carmina*, éd. A. VAN HECK, Vatican, 1994 (Studi e Testi, 364), p. xi.
[18] Voir G. RESTA (éd.), *I. Marrasii Angelinetum et carmina varia*, Palerme, 1976.

poète fut vraisemblablement soutenue, au moins jusqu'en 1442, année de son couronnement poétique par Frédéric III. Le poème XXIII fait d'ailleurs allusion aux nombreux vers que l'auteur a consacrés à l'amour. D'après A. R. Baca, la *Cinthia* aurait été publiée entre 1431 et 1435[19], mais il faut reculer cette date puisque la *Fabella* (X) nous apprend qu'Eneas s'était déjà rendu à Bâle, ce qui repousse sa composition après l'année 1432. En outre, le poème XV fait allusion au combat de l'île de Ponza, qui eut lieu en 1435. La seule certitude est que le recueil fut publié avant 1442, puisque aucune mention du titre de *poeta laureatus* n'y apparaît.

Les contemporains d'Eneas semblent avoir beaucoup goûté sa poésie, qui ne représente plus pour nous qu'une infime partie de son œuvre. La *Cinthia* circula jusqu'en 1458 avant d'être censurée pour préserver l'image du souverain pontife. L'arrêt brutal de sa diffusion empêcha le texte d'être imprimé et seul nous est conservé un manuscrit autographe. Il fallut attendre 1883 pour voir imprimer ces poèmes dans une version minutieusement expurgée et 1994 pour que l'intégralité du recueil fût enfin éditée. Cette défaveur résulte à la fois de la moralité discutable de certaines pièces et de la sévérité de la critique érudite à l'égard du talent poétique d'Eneas. Longtemps taxée de maladresse, d'imitation servile et scolaire et de déficience métrique, la poésie d'Eneas ne doit sa toute récente réhabilitation qu'aux travaux de P. Galland-Hallyn et de J.-L. Charlet[20].

*Lettre à Sigismond de Habsbourg*

Le 13 décembre 1443, Eneas, alors poète et secrétaire de la chancellerie impériale, adresse au duc d'Autriche Sigismond (1427-1496), neveu de Frédéric III, encore placé sous la tutelle de l'empereur, un modèle de lettre d'amour[21]. Eneas, qui fréquentait et estimait le jeune prince, rédige une déclaration amoureuse fictive dans laquelle Han-

[19] A. R. Baca, Propertian elements in the *Cinthia* of Aeneas Silvius Piccolomini, dans *The classical journal*, t. 67, 1972, p. 221-226.

[20] La traduction des pièces V-VII et XXI est redevable aux belles trouvailles de P. Galand-Hallyn, La poétique de jeunesse de Pie II : la *Cinthia*, dans *Latomus*, t. 52, 1993, p. 875-896. Les analyses de J.-L. Charlet, (Éros et érotisme dans la *Cinthia* d'Enea Silvio Piccolomini, dans I. De Smet et P. Ford (éd.), *Éros et Priapus, érotisme et obscénité dans la littérature néo-latine*, Genève, 1997, p. 1-23) nous ont guidé dans la traduction de plusieurs poèmes.

[21] Sur les rapports entre les deux hommes, voir A. Buck, Humanistische Bildung : Enea Silvio Piccolomini an Herzog Sigismund von Österreich, dans K. W. Hempfer et G. Regn (éd.), *Interpretation : Das Paradigma der Europäischen Renaissance-Literatur : Festschrift für Alfred Noyer-Weidner zum 60. Geburtstag*, Wiesbaden, 1983, p. 394-404.

nibal de Numidie dévoile sa flamme à Lucrèce, la fille du roi d'Épire. La brève introduction qui précède expose une conception libérale de l'amour, aiguillon de la vertu. La lettre d'Hannibal préfigure déjà les échanges épistolaires entre Euryale et Lucrèce, même si Eneas n'a pas encore renoncé à y inclure des éléments de doctrine amoureuse parfois pesants. Dans l'*Historia*, au contraire, les lettres sont un miroir intime, qui rend compte uniquement de l'évolution des sentiments personnels, une manifestation du cœur plutôt que de l'esprit. Le style annonce également la nouvelle. La description analytique du corps de Lucrèce d'Épire, inspirée de la lyrique médiévale, est semblable à celle de la Lucrèce de Sienne ; les mêmes expressions s'y retrouvent, les mêmes comparaisons à des héroïnes de l'Antiquité. Cependant, nous sommes encore dans le domaine de la pure fiction, alors que l'*Historia* nous introduit dans le domaine de l'« histoire véritable ».

*Lettre à Mariano Sozzini* (Historia de duobus amantibus)

L'*Historia de duobus amantibus*, seule nouvelle jamais écrite par Eneas, appartient à un monumental corpus de correspondance encore partiellement inédit. Grâce à leurs qualités stylistiques et au contenu de quelques-unes d'entre elles, les lettres d'Eneas devinrent du vivant même de l'auteur des modèles du genre. Dans les *Epistolarum formulae* de Charles Manneken (Louvain, 1476), Eneas figure, à côté de Pétrarque et de Leonardo Bruni, comme un épistolier digne de Cicéron, de Pline, de Sénèque et d'autres classiques. Chez Eneas, qui qualifia lui-même l'*Historia* de « *tractatum de amore*[22] », le genre épistolaire s'apparente à une écriture de traité pour non-spécialiste. Plusieurs longues lettres, comme le *De curialium miseriis epistola* (1444), le *De ortu et authoritate Romani imperii* (1446) et le *De liberorum educatione* (1450) comptent parmi les œuvres les plus diffusées d'Eneas. La tradition textuelle leur a rapidement donné un titre correspondant à leur sujet.

L'insertion d'une réflexion ou d'un récit dans un cadre épistolaire implique des concessions d'ordre générique. Ainsi, la lettre à Sozzini s'ouvre, d'après le modèle sénéquien, sur un jugement concernant la requête du correspondant. Alors qu'il comprenait la prière du jeune et inexpérimenté Sigismond, Eneas réprouve la demande futile de Mariano, qui est depuis longtemps un homme d'âge mûr.

[22] *Opera omnia*, ep. CCCXCV, p. 869.

Plus généralement, la lettre hisse la nouvelle au rang de traité humaniste et lui impose une surcharge didactique, en rupture avec la tradition boccacienne, caractérisée par la prose vulgaire et l'accumulation de récits brefs. Cela étant, le cadre épistolaire n'exerce pas de contrainte narrative. Il justifie les quelques *excursus* théoriques de l'auteur sur l'amour et la noblesse, et explique l'emploi du vocatif *Mariane* à l'intérieur du récit pour raviver l'attention du destinataire ; mais surtout il engage le lecteur dans une interprétation attentive à la visée morale du texte.

Avant d'entreprendre son récit, Eneas précise que l'histoire qui va suivre n'est pas une fiction mais une histoire vraie. L'*Historia de duobus amantibus* est un nouvelle à clés assez transparentes pour les contemporains, car les événements sont situés dans un cadre spatio-temporel fort bien déterminé. Euryale n'est autre que Gaspard Schlick, le chancelier impérial, ami, supérieur et protecteur d'Eneas. En effet, Schlik avait accompagné Sigismond, alors roi des Romains, en Italie et séjourné à Sienne en 1432 durant les tractations avec le pape Eugène IV pour préparer le couronnement impérial. Les trente-deux ans d'Euryale dans la nouvelle correspondent à l'âge de Schlick lors de son séjour à Sienne. On sait aussi que Sigismond adouba Schlik chevalier le jour de son couronnement à Rome (31 mai 1433), honneur qui échoit à Euryale dans la nouvelle. Enfin Sigismond, qui arrangea le mariage de Schlick avec Agnes von Oels, fille du duc de Silésie, est également l'instigateur du mariage d'Euryale. Ces coïncidences ne laissent aucun doute sur l'identité d'Euryale. La lettre qu'Eneas adresse à Schlick pour accompagner une copie de la nouvelle apporte, s'il en fallait, une preuve supplémentaire : Eneas rappelle au chancelier sa présence à Sienne au moment de l'aventure relatée et l'abondance de ses entreprises amoureuses, avant d'ajouter : « N'aie pas honte des souvenirs, si quelque chose de ce genre t'est arrivé un jour : tu étais un homme ».

La véridicité de l'histoire ne repose pas uniquement sur la mention d'événements historiques et sur des clés aisément déchiffrables. Eneas cherche à produire un effet de réel en accumulant les allusions à la vie privée des riches Siennois[23], dans leur existence tant

[23] Pour une étude de la vie privée à Sienne à la fin du Moyen Âge, voir C. DE LA RONCIÈRE, La vie privée des notables toscans au seuil de la Renaissance, dans P. ARIÈS et G. DUBY (dir.), *Histoire de la vie privée*, t. II, *De l'Europe féodale à la Renaissance*, Paris, 1999 (Points, sér. histoire 261), p. 161-300.

sociale que matérielle. Le réalisme social est surtout reflété par l'importance du lignage, à une époque où les « palais » abritent des familles élargies et sont le lieu d'une large cohabitation. Il est courant que des frères, comme Agamemnon et Ménélas, vivent ensemble et que l'on fasse appel à la solidarité du lignage pour préserver son honneur. Ainsi, c'est au nom d'un prétendu honneur du lignage que Pandalus seconde Euryale dans son entreprise adultère. La tradition italienne du *pater familias*, qui dispose d'une large autorité sur la maisonnée, est également bien marquée. Généralement plus âgé de sept à dix ans que sa femme, qu'il a épousée alors qu'elle avait entre 16 et 18 ans, la législation l'autorise à corriger les siens. Lorsqu'il rappelle à Lucrèce qu'elle risque d'être sévèrement battue si son manège est découvert, Sosie fait allusion à une pratique courante. Conformément à la réalité, la domesticité est peu nombreuse dans la nouvelle. On compte rarement à Sienne plus de six personnes dans une maison avant le XVI[e] siècle. Il n'est donc pas surprenant que seuls deux serviteurs soient mentionnés. Enfin, les occupations quotidiennes de Lucrèce correspondent en tous points à celles d'une grande bourgeoise ou d'une noble : elle partage sa journée entre la dévotion (pèlerinage à Bethléem), l'ouvrage (tissage), des visites à sa mère et l'administration de sa maison (réception des livraisons de vin). La correspondance privée, abondamment pratiquée en Italie à tous les niveaux de l'échelle sociale, participe également du réalisme.

Pour ce qui est de l'environnement matériel, les notations prolifèrent. On relèvera la distribution complexe du palais de Ménélas et de Lucrèce avec ses nombreux escaliers, phénomène très courant à Sienne où les demeures, de trois à quatre niveaux, sont souvent aménagées par agrandissement et achat du bâtiment voisin. L'exiguïté des rues et les nombreux vis-à-vis dont tirent parti les amoureux sont réels, de même que l'importance de la fenêtre, ouverture sur le monde qui permet aux femmes d'échapper à la claustration en épiant et en se montrant. L'aménagement de la chambre des maîtres où l'on entasse tous les biens précieux de la maison (bijoux mais aussi archives) dans des coffres est bien attesté, comme le système de clôture de la cour, fermée par une porte à double battant dotée d'une barre horizontale intérieure, d'une serrure et d'un verrou, ce qui n'empêche pas un va-et-vient incessant dans ces maisons.

Malgré cette touche de réalisme, Eneas réélabore l'histoire vraie en la truffant de *topoï* littéraires, empruntés à plusieurs traditions. Le tour de force d'Eneas est d'avoir su adapter les citations et les réminiscences classiques à une situation contemporaine. Par son agencement et son imbrication très dense de citations, l'*Historia* s'apparente à l'exercice de style et confine au centon. Peu de citations sont présentées comme telles, mais les seules références explicites à des auteurs renvoient à des écrivains de l'Antiquité romaine. Parmi les auteurs les plus souvent mis à contribution, on note Ovide, qui s'imposait par son modèle de correspondance amoureuse dans les *Héroïdes* et par l'ensemble de ses traités sur l'amour. Eneas connaît également très bien Virgile, qu'il s'agisse de l'*Énéide*, des *Géorgiques* ou des *Bucoliques*. La tradition satirique est représentée par plusieurs réminiscences de Juvénal.

Le théâtre latin s'octroie pourtant la place de choix. Il est vrai que durant l'été 1444 Eneas compose à la fois l'*Historia* et la *Chrysis*. Le réalisme du genre de la nouvelle imposait dans les parties dialoguées l'emploi du *sermo quotidianus* et par suite le recours aux comiques latins. La fluidité des dialogues, l'un des grands apports de l'écriture humaniste, repose sur cette influence du théâtre latin. À côté de l'*Heautontimorumenos*, l'*Eunuque* de Térence est sans surprise la pièce la plus sollicitée, car c'est non seulement la pièce la plus plautinienne mais aussi la plus érotique de Térence. Les scènes de monologue sont davantage influencées par le théâtre de Sénèque, en particulier par la *Phèdre*. Plusieurs épisodes sont empruntés directement aux *topoï* du répertoire classique, comme le retour impromptu du mari lors des « secondes noces » des amants, la scène de jalousie feinte de Lucrèce auprès de son mari, le travestissement d'Euryale en porte-faix, qui pourrait venir de l'*Eunuque*, ou encore la description comique de Ménélas, la surveillance maniaque d'Agamemnon et l'intervention de l'entremetteuse. Sosie, dont le nom est emprunté à un esclave de l'*Amphitryon* de Plaute, joue le rôle du confident des tragédies de Sénèque. Quant aux *excursus* du narrateur, ils assument la fonction du chœur antique. Le théâtre influe jusque sur la psychologie des personnages, en particulier sur celle de Lucrèce, magnifique héroïne sénéquienne qui, sans concession, court droit à la mort. La puissance dramatique de la nouvelle s'affirme encore dans les dernières lignes avec le magistral coup de théâtre qui voit Euryale abandonner Lucrèce et se marier.

La référence constante à l'Antiquité ne s'arrête pas à des segments de textes ou à des réminiscences ponctuelles, qui ne peuvent frapper que les plus avertis des lecteurs. Son aspect le plus évident est l'habillage mythologique de l'*Historia*. Tous les noms de personnage, à l'exception de Sigismond et de Berto, un ami de Ménélas, appartiennent au répertoire classique. En affublant ses personnages de noms littéraires ou mythologiques, Eneas s'épargne la description psychologique des personnages secondaires, procédé très efficace dans un genre court comme celui de la nouvelle. Cet habillage instaure une triple tension entre le personnage historique, le personnage que construit la narration et le personnage mythique dont il porte le nom. Ces noms parlants ayant valeur de prolepse, Eneas joue sur l'accord ou au contraire sur la discordance entre le personnage de la narration et le personnage mythologique pour produire tantôt un effet comique (Ménélas réduit à un mari ridicule et pingre), tantôt un effet dramatique : alors que Lucrèce, femme de Collatin, se suicide pour préserver son honneur après un viol, Lucrèce de Sienne se laisse mourir par amour ou plutôt par manque d'amour. Eneas complexifie la donne en multipliant les comparaisons mythologiques. Ainsi Lucrèce est comparée à plusieurs reprises à Didon et à Médée, deux femmes abandonnées par leurs amants. Pour E. J. Morrall, Hélène est le principal modèle littéraire de Lucrèce, mariée comme elle à Ménélas[24]. Si le nom de Lucrèce laisse entrevoir une fin tragique, le nom d'Euryale en revanche est plus neutre. Ce personnage, qui apparaît à deux reprises dans l'*Énéide*, remporte d'abord une course à pied grâce à l'aide de Nisus (V, 286-339) ; plus loin, son comportement lâche et avide conduit à la mort de dix Troyens (IX, 176-445). Il ne faut pas voir là un jugement critique d'Eneas sur le comportement de Schlick. Euryale représente simplement un personnage humain avec ses faiblesses.

Eneas se montre également sensible à des influences littéraires plus récentes et notamment à la lyrique médiévale. Comme dans la *Cinthia*, l'expression de la souffrance des amants, les passages d'introspection amoureuse et la description de la dame sont assez proches du *Canzoniere* de Pétrarque. La nouvelle est également marquée par le *Decameron* de Boccace, surtout par la quatrième journée, consa-

[24] E. J. MORRALL (éd.), *Aeneas Silvius Piccolomini (Pius II) and Niklas von Wyle, The Tale of two lovers Eurialus and Lucretia*, Amsterdam, 1988 (Amsterdamer Publikationen zur Sprache und Literatur, 77), p. 17-19.

crée aux amours malheureuses. Alors que les lignes qui précédaient la nouvelle proprement dite revendiquaient la vérité contre la fiction, l'*Historia* accumule les lieux communs de la nouvelle boccacienne, au point d'apparaître comme un répertoire de motifs : Lucrèce, jeune, belle et malmariée, tombe amoureuse d'un beau jeune homme, qui veut la convaincre de céder à son amour ; intervient l'entremetteuse, puis le travestissement ; les obstacles et les pièges sont déjoués grâce aux ruses de la femme... L'influence du *Decameron* se traduit jusque dans la langue d'Eneas, qui emploie des termes ou des locutions empruntés avec désinvolture au vernaculaire : *paupercule* de « poverino », *studentes* de « studenti », *equitare* de « impiegato » au sens érotique comme souvent chez Boccace, *omnes metit herbas* de « fa d'ogni erba un fascio »[25].

E. J. Morrall a mis en avant la dette de l'*Historia* à l'égard du *Filostrato* de Boccace[26]. Le dénouement de ce conte est similaire à celui de la nouvelle, si ce n'est que les rôles sont inversés. Troilo propose à Criseida qu'ils abandonnent toutes leurs obligations et s'échappent en secret (IV, 145), mais la jeune femme, soucieuse de sa réputation, refuse. Troilo, demeuré fidèle à sa bien-aimée, meurt accablé de chagrin peu après avoir été abandonné par Criseida qui prend Diomède pour amant. En outre, Pandalus pourrait être une variante de Pandaro. Dans le *Filostrato* Pandaro, qui est le cousin de Criseida et un ami de Troilo, sert d'intermédiaire entre les amants. Pandalus conserve ce rôle d'intermédiaire dans l'*Historia*, mais il profite de la situation alors que le conte de Boccace en faisait l'ami loyal et sympathique de Troilo.

Eneas est parvenu à marier dans une symbiose flamboyante des genres aussi différents que le théâtre antique, la tradition épistolaire humaniste, la nouvelle boccacienne et l'introspection amoureuse pétrarquiste. S'il a réussi à effacer le caractère composite de ces éléments, c'est grâce à un récit extrêmement structuré, qui donne la première place au pathétique et à la progression dramatique. La structure narrative est à chaque moment recherche d'équilibre et de symétrie : les échanges de lettres entre les amants ouvrent et closent la nouvelle ; le récit est ponctué par trois rencontres entre les amants,

[25] Exemples repris de E. BIGI, La *historia de duobus amantibus*, dans *Pio II e la cultura del suo tempo*, L. ROTONDI SECCHI TARUGI (éd.), Milan, 1991, p. 171.
[26] E. J. MORRALL, *op. cit.*, p. 19-20.

chacune construite sur un schéma ternaire (élaboration du plan, incident contrariant, assouvissement du désir) ; les faits et gestes des personnages alternent savamment avec les discours, les lettres, les confidences qui les commentent ou les rappellent ; l'épisode de Pacorus ralentit la progression de l'action et entretient le suspens par l'allongement du temps narratif ; enfin les interventions moralisantes du narrateur sur la chasteté et la noblesse rompent la succession des péripéties, instaurent une pause et nous renvoient à la valeur didactique de la lettre. Eneas s'est également complu à systématiser les enchâssements, introduisant une nouvelle dans la nouvelle avec l'aventure de Pacorus, des lettres dans la lettre, des *exempla* mythologiques dans l'*exemplum*. Il détourne des motifs appartenant à la littérature populaire au profit d'un jeu d'écriture, sans jamais négliger le *pathos*. Pour ce faire, il ménage chez Lucrèce un crescendo sentimental. À deux reprises, l'héroïne croit rêver à la vue d'Euryale avant de tomber en pâmoison et finalement de mourir. La douleur de Lucrèce donne le ton général de la nouvelle.

Face aux indications contradictoires données par Eneas, on a pu s'interroger sur la signification morale de la nouvelle. Le cadre épistolaire, qui fait office d'introduction et de conclusion, insiste sur son rôle d'édification : cette histoire vraie doit mettre en garde les jeunes gens devant les dangers de l'amour. La lettre adressée à Schlick, au contraire, justifie avec quelques réserves l'argument érotique par l'universalité du sentiment amoureux. Une fois pape, Eneas s'est souvenu de sa nouvelle, regrettant que ses lecteurs n'en aient retenu que le côté lascif et en aient oublié la leçon : « Deux choses sont contenues dans ce livret : d'une part une simple histoire d'amour mais hélas trop lascive et sensuelle, d'autre part la théorie morale et édifiante qui en découle[27]. » Mais quel crédit doit-on apporter à cette justification tardive ? En s'intitulant poète, Eneas ne se présente-t-il pas comme chantre de l'amour ? Le prétexte de la requête impossible à rejeter ne tient pas et le cadre épistolaire moralisant s'imposait, vu les fonctions qu'Eneas assumait dans les négociations entre l'Empire et l'Église. En outre, Eneas rédige au cours du même été la *Chrysis*, pièce très libre à thématique érotique. Enfin il ne peut condamner trop sévèrement le comportement de son protecteur, le

[27] « Duo contineri in eo libello, apertam uidelicet sed heu lasciuiam nimis prurientemque amoris historiam, et morale quod eam consequitur edificans dogma » (*Opera omnia*, ep. CCCXCV, p. 869).

chancelier Schlick. L'histoire d'Euryale et Lucrèce ne peut donc pas être comprise comme une dénonciation sans appel de l'amour extra-conjugal.

Pourtant, en transfigurant la réalité par le mythe, Eneas s'efforce de donner à la nouvelle une valeur exemplaire. C'est d'ailleurs ainsi qu'elle est présentée au début et à la fin de la lettre. L'*Historia* formule un exemple nouveau qui transcende le réel, grâce à un double mouvement d'actualisation de la mythologie et de mythification d'une histoire vraie, dont l'introduction garantit l'authenticité. Le message est tributaire de cette tension entre le mythe et la réalité, facteur de décalages stylistiques et génériques mais aussi de distanciation et d'ironie entre le lecteur et les événements rapportés. Le dénouement inattendu, couronné par le mariage d'Euryale, détruit définitivement la fiction, depuis longtemps chancelante, des parfaits amants. Eneas fait avorter en quelques lignes le mythe qu'il avait patiemment édifié, comme pour montrer que la littérature est aussi trompeuse que l'amour.

*Lettre à Hyppolite de Milan* (De remedio Amoris)

En 1444, Eneas traverse une crise profonde qui le convainc de changer de vie. Sa lettre du 3 janvier 1446 à un certain Hippolyte de Milan, qui pourrait être Hippolyte Porro, historien et humaniste milanais[28], montre qu'il a rapidement répudié son passé dissolu. Sans abandonner une expression d'une rare préciosité ni les fleurs de rhétorique (répétitions, accumulations, parallélismes, antonymies, oxymorons, syllogismes et définitions sentencieuses), le discours laisse désormais percer une vague inquiétude. Témoin de sa conversion morale et religieuse, l'épître vise à dissuader un ami d'aimer une prostituée. Seuls l'amour conjugal et l'amour de Dieu redeviennent acceptables. Très structurée, la lettre se divise en trois parties : pour vouloir guérir, l'amant doit d'abord se convaincre que l'amour est une maladie ; Eneas rappelle ensuite les devoirs sacrés envers Dieu, car préférer une femme à la divinité, c'est être idolâtre ; mais les arguments les plus puissants sont purement terrestres et se résument à une image repoussante de la femme, frivole et inconstante, puisant dans le vieux fonds de la misogynie occidentale.

[28] Selon M. L. DOGLIO (intr., éd., trad. italienne), *Enea Silvio Piccolomini, Storia di due amanti e Rimedio d'amore*, Turin, 1973, p. 133.

Même si une large partie de l'argumentation repose sur l'indignité de la relation amoureuse en question, puisque la femme aimée est une prostituée, Eneas se montre influencé par la notion d'amour-maladie. Présentant sa lettre comme un antidote au mal d'amour, il puise à la double tradition ovidienne et médicale. Dès l'Antiquité, l'amour fut assimilé à une maladie par Hippocrate, Erasistratos et Galien. Avicenne (980-1037) traite de la maladie d'amour comme une anomalie de la mélancolie[29]. Pour Eneas, cet amour qui entraîne le renoncement à sa propre personnalité est sans le moindre doute une réelle maladie, qui dépasse de loin la rhétorique et la métaphore. Cette lettre se diffusa rapidement sous le titre de *De remedio amoris*, emprunté à Ovide. Imprimé à Cologne et à Rome dès 1475, cet opuscule fut publié avec l'*Historia* à partir de 1485 et suscita plusieurs imitations[30]. En 1518, Albin des Avenelles en donna une traduction en vers intitulée *Le remede d'amour composé par Aeneas Silvius, aultrement dit pape Pie second* et publiée à Paris chez Alain Lotrian.

## 3. Érotique d'Eneas Silvius Piccolomini

À la croisée d'influences contradictoires qu'elle s'efforce de synthétiser, l'érotique d'Eneas reflète la diversité de ses sources d'inspiration. Héritière des courants courtois, stilnovesque et pétrarquien, elle résulte également de la conception sensuelle et lascive des classiques, ranimée par la poésie latine du Quattrocento.

Pour parler d'amour, Eneas s'appuie sur une double expérience, personnelle et littéraire. On sait qu'il eut de nombreuses aventures amoureuses qui lui donnèrent deux fils, tous deux morts prématurément. S'adressant à Petrus Noxetanus, il confesse : « J'ai vu et aimé de nombreuses femmes, mais après les avoir conquises, j'ai éprouvé un grand dégoût. Si je devais me marier, je ne m'unirais pas à une

[29] G. BRAUNGART, *De remedio amoris*, Ein Motiv und seine Traditionen von der Antike bis Enea Silvio Piccolomini und Iohannes Tröster, dans *Archiv für Kulturgeschichte*, t. 63, 1980-1981 [1983], p. 11-28.

[30] Iohannes Tröster, prêtre et précepteur à la cour de Frédéric III, écrivit en 1454 un *De remedio amoris* sur le modèle de la lettre de Pie II à Hippolyte. Cet opuscule est édité dans H. RUPPRICH, *Die Frühzeit des Humanismus und der Renaissance in Deutschland* (DLE, Reihe Humanismus und Renaissance, 1), Leipzig 1938 (réimpr. 1964), p. 182-197.

épouse sans connaître ses mœurs[31]. » Mais dans une lettre plus tardive adressée à Iohannes Freund, dans laquelle il conseille à son correspondant de fuir l'amour, en suivant son exemple, Eneas avoue : « À vrai dire, Vénus me fuit plus que je ne la redoute[32]. » La lettre à Sozzini qui introduit la nouvelle est elle aussi sans ambiguïté : Eneas dit être en mesure de juger des dangers de l'amour « par son expérience » et décide de relater l'histoire d'un autre afin de ne pas raviver des braises encore incandescentes. L'expérience littéraire vient compléter l'expérience amoureuse. Fervent admirateur d'Ovide, de Pétrarque et de Boccace, Eneas est imprégné de leurs œuvres, au moment où l'amour, distraction raffinée et moyen d'évasion, s'affirme comme *locus classicus* des écrits littéraires et philosophiques de la Renaissance italienne.

Le début du Quattrocento avait coupé la terre de l'au-delà, mettant l'homme et ses sentiments au cœur de l'univers et privilégiant ainsi une vision naturaliste de l'amour. Eneas s'inscrit dans la lignée de Boccace qui rejette les idéaux ascétiques du Moyen Âge chrétien[33]. L'amour, considéré comme instinct sexuel, est un appétit connu de toutes les créatures vivantes. Il tire sa légitimité de son origine naturelle. Répondant à son père Tancrède qui lui reproche sa liaison avec Guiscardo, Ghismonda s'exclame : « Étant de chair, Tancrède, tu aurais dû savoir que la fille que tu avais engendrée était elle aussi de chair et non de pierre ou de fer [...]. Fruit de ta chair, je suis donc moi aussi de chair, et j'ai si peu vécu que je suis encore jeune ; ce sont deux raisons qui font que je suis pleine de désir et de concupiscence[34]. »

Euryale se demande de même pourquoi il devrait être le seul à résister aux lois de la nature, car « l'amour est une passion naturelle[35] » ; et Eneas de renchérir dans sa lettre à Gaspard Schlick :

[31] « Plures uidi amauique feminas, quarum exinde potitus tedium magnum suscepi nec, si maritandus fierem, uxori me iungam cuius consuetudinem nesciam » (R. WOLKAN, *op. cit.*, ep. 119, p. 287).

[32] « Vt uerum fatear, magis me Venus fugitat quam ego illam horreo » (*Opera omnia*, ep. XCII, p. 579).

[33] Voir A. D. SCAGLIONE, *Nature and love in the late Middle Ages*, Berkeley-Los Angeles, 1963, p. 68.

[34] « Esser ti dové, Tancredi, manifesto, essendo tu di carne, aver generata figliuola di carne e non di pietra o di ferro [...]. Sono adunque, sì come da te generata, di carne, e sì poco vivuta, che ancor son giovane, e per l'una cosa e per l'altra piena di concupiscibile disidero... » (BOCCACE, *Decameron*, éd. V. BRANCA, Florence, 1976, IV, 1, p. 271, l. 33-36).

[35] « Quid ego nature legibus renitar ? » (l. 271) ; « Naturalis est hec passio » (l. 261).

« Celui qui n'a jamais senti la flamme de l'amour est soit une pierre soit un animal[36]. » Ainsi l'appartenance de l'appétit sexuel à l'ordre de la nature justifie sa satisfaction. Eneas énonce clairement cette « loi naturelle » dans la lettre qu'il adresse à son père pour le prier d'adopter un de ses fils : « Cette maladie est largement répandue, si c'est une maladie que d'utiliser les instruments de la nature, mais je ne vois pas pourquoi il faudrait tant condamner le coït quand la nature, qui ne fait rien de travers, a mis en les créant ce désir dans tous les êtres vivants, afin que l'espèce humaine se perpétue[37]. » Il ne faut donc pas trop chercher à combattre l'amour tant qu'on est jeune, car lui céder revient à se conformer à ce qu'ordonne la nature. En revanche, après un certain âge, l'amour devient contre-nature, d'où la clémence d'Eneas à l'égard de Sigismond de Habsbourg et sa plus grande sévérité à l'égard de son maître et ami Sozzini.

L'expérience amoureuse fait donc partie de l'expérience humaine, de l'apprentissage de la condition d'homme. Parce qu'elle réveille les vertus endormies, elle est une propédeutique à la vie d'homme mûr. Eneas rejoint le thème de la gloire mondaine développée dans les pièces les plus anciennes du *Canzoniere* de Pétrarque, où la dame incarne la gloire mondaine accessible par une pratique de la vertu qui allie élévation morale, intellectuelle et sociale. Le poète, amoureux de Cinthie, développe ses vertus de plume et Euryale apprend avec zèle l'italien pour communiquer directement avec Lucrèce. Mais plus encore, l'expérience amoureuse conduit à la maîtrise de l'âme et du corps, symbolisée par la vie assagie et sereine menée par Euryale après son chagrin d'amour.

Comme dans la tradition médiévale, l'amour chez Eneas est toujours adultère (Cinthie et Lucrèce sont mariées) ou du moins extra-conjugal, pour Sigismond de Habsbourg et Hippolyte de Milan. Le mariage, qui implique des relations sexuelles aisées entre les époux, est d'essence contraire à l'amour, puisque la passion doit se nourrir des dangers et des obstacles rencontrés par la relation adultère. Autant qu'un impératif narratif, il s'agit là d'une réalité sociale, car le mariage, union de convenance ou d'intérêt arrangée dès le plus jeune âge des

[36] « Qui nuncquam sensit amoris ignem aut lapis est aut bestia » (l. 54).

[37] « Late patet hec pestis, si pestis est naturalibus uti, quanquam non uideo cur tantopere dampnari coitus debeat, cum natura, que nichil perperam operatur, omnibus ingenuerit animantibus hunc appetitum, ut genus continuaretur humanum. » (R. WOLKAN, *op. cit.*, ep. 78 [20 sept. 1443], p. 189).

futurs époux, entraînait un nombre considérable de malmariées. Eneas raille la laideur et l'inculture du mari de Cinthie et encourage la jeune femme à trouver un amant plus digne d'elle (*Cinthia* XIX). Quant à Agamemnon, le mari de Lucrèce, il collectionne les travers canoniques des maris indignes de leur épouse : jalousie maladive, vieillesse, avarice, brutalité.

Avant même la rencontre de l'être aimé, chacun des futurs amants évolue sans le savoir dans un terreau propice à l'émergence de la passion. Lucrèce est malmariée et Euryale est un jeune noble célibataire. Pour Eneas, comme pour Boccace, les trois causes principales de l'amour sont la jeunesse, la fortune et l'oisiveté. La jeunesse conduit naturellement à la passion et à l'amour, alors que la vieillesse en éloigne. La richesse nourrit également la passion, car elle s'accompagne d'une insatiable habitude de plaisirs qui croît sans cesse, amène à rechercher des plaisirs toujours nouveaux et entraîne finalement à la débauche : « La pudeur ignore les riches demeures[38]. » L'oisiveté, enfin, souvent associée à la richesse, est la mère de tous les vices. Rester inactif, c'est autoriser les mauvaises pensées à s'emparer de son esprit. Eneas ne conseille-t-il pas à Mentinus (*Cinthia* XVII) de travailler afin d'oublier sa vaine passion pour la belle Laure ?

Une fois la flamme de la passion allumée, l'assouvissement du désir ne suit pas immédiatement. L'*Historia*, reçu par ses lecteurs comme un art d'aimer, détaille les étapes préalables à la satisfaction du désir. Pour entrer en contact avec sa bien-aimée, Euryale recourt d'abord aux services d'une entremetteuse, procédé déconseillé car il risque d'attenter à la bonne réputation de la dame. Les contacts s'établissent alors par lettres. Huit lettres amènent les deux protagonistes à l'amour et au seuil du premier baiser. Cette correspondance, qui a valeur de sonde psychologique, fournit aux lecteurs des modèles de lettres d'amour. Moins de vingt ans après la mort de Pie II, de nombreux imprimeurs ont présenté l'*Historia de duobus amantibus* avec la mention explicite en manière de sous-titre : *Cum multis epistolis amatoriis*. Eneas montre également comment entretenir l'amour par des échanges de présents et par les fruits de Bacchus.

Du discours d'Eneas sur l'amour, qui adopte un point de vue exclusivement masculin, deux figures féminines émergent. La femme idéale, incarnée par Lucrèce, allie la beauté formelle, la beauté morale

[38] « Diuites edes nescit pudicicia » (*Historia de duobus amantibus*, l. 149).

et un esprit cultivé. La description physique de l'héroïne est conforme au canon pétrarquiste, commun à l'ensemble des belles décrites par Eneas, qu'il s'agisse de Cinthie ou de la fille du roi d'Épire. À mille lieues d'un portrait réaliste, ces descriptions stylisées présentent des femmes aux lèvres corallines, aux dents cristallines, aux joues à la fois roses et blanches, aux cheveux longs, au front large, à la peau d'une blancheur éclatante et aux seins ronds. Sans complaisance érotique dans la description du corps féminin, Eneas s'attache surtout au visage et notamment aux yeux dont il retient l'éclat « sidéral ». Les bras, la poitrine et la gorge sont plus rarement mentionnés. Quant au reste du corps, Eneas use de subterfuges pour éviter d'avoir à le décrire. Si sa plastique attire d'abord à elle les amoureux, la femme idéale est moralement irréprochable. Ainsi Lucrèce ne cède pas à Euryale sans avoir tenté d'étouffer son désir, contraire aux liens sacrés de l'hymen : malmariée, elle est déjà tout excusée. En effet, l'*Historia* fait de Lucrèce le paradigme de la fidélité, non de la fidélité à l'institution du mariage, mais de la fidélité à l'amour. Lucrèce n'aimera qu'un seul homme, Euryale, et mourra de l'avoir perdu. La femme idéale est enfin lettrée et cultivée ; elle connaît la mythologie et a lu Ovide. C'est l'érudition de Lucrèce qui achève de séduire Euryale. Mais en dépit de toutes ces qualités, la femme idéale demeure un être faible et inférieur à l'homme. Certes, lorsqu'il lui faut satisfaire son désir et protéger son amant, Lucrèce improvise des ruses inaccessibles à l'homme. Comme aux dames du *Decameron*, l'amour lui a enseigné l'art de se tirer des circonstances difficiles. Pourtant chez elle l'émotion et le sentiment l'emportent sur les facultés rationnelles. Les femmes amoureuses ont la vue courte et manquent de recul ; leur amour les obsède tant qu'elles font abstraction du monde qui les entoure et de leur réputation. Cette passion exclusive va conduire Lucrèce à sa perte.

En contrepoint à la femme idéale, Eneas fait apparaître une figure féminine négative. C'est tout d'abord la femme fatale, incarnée par Cinthie et qui réapparaît dans l'*Historia*, lorsque Euryale croit que Lucrèce l'a volontairement pris au piège dans sa chambre. Cette femme, perfide et cruelle, est héritée principalement de l'élégie antique influencée par la lyrique médiévale pour la demande et le refus de « prendre pitié ». Elle se joue de ses malheureux amants et se montre inflexible, même lorsque le dépit amoureux menace de mort celui qui l'aime. L'image négative de la femme est également

déterminée par la misogynie cléricale médiévale qui collectionne de prétendus défauts féminins, tels que l'infidélité, la luxure, l'impudeur, l'hypocrisie ou la bêtise. Certains d'entre eux, en filigrane dans la *Cinthia*[39], où Eneas stigmatise une femme avide et intéressée, sont plus marqués dans l'*Historia*, notamment dans les *excursus* du narrateur ou lorsque Euryale rapporte les mises en garde de son père contre les femmes ; c'est dans le *De remedio amoris* que cette tonalité misogyne triomphe.

Une fois amoureux, les amants n'ont d'autre solution que de céder ou de mourir. L'alternative revient à plusieurs reprises dans la bouche de Lucrèce, qui en fait un objet de chantage pour obtenir l'aide de Sosie. Céder à l'amour ne signifie pas satisfaire son désir. Eneas a bien compris qu'il n'est de grand amour littéraire qu'à l'ombre d'un grand rêve, d'un interdit (le partenaire marié), d'un désir inassouvi ou de l'absence. Eneas reprend partiellement l'érotique de la *fin'amor*, caractérisée par le désir du désir. Si Euryale demande à Pandalus de lui ménager une rencontre avec Lucrèce, c'est parce qu'il pense que l'assouvissement physique tue l'amour, ou du moins le rend supportable, en le modérant. Ovide ne recommandait-t-il pas déjà la satiété comme remède à l'amour ?

D'après Eneas, l'amour n'apporterait que de fugaces instants de bonheur. La *Cinthia* ne relate aucun moment d'amour comblé et partagé. Le plaisir érotique, qui demeure inaccessible, y est rêvé. Dans l'*Historia*, les rencontres entre les amants semblent également échapper au réel et n'être vécues que sous le signe du rêve. À chaque entrevue, l'un des amants s'interroge sur la présence effective de l'être aimé, comme si l'instant si souvent rêvé ne pouvait se concrétiser. La pâmoison de Lucrèce marque le paroxysme de cet état hallucinatoire et annonce déjà une mort à interpréter comme la fuite définitive du réel. L'onirisme des rencontres entre les deux amants permet à l'auteur de se montrer allusif sur le plaisir sexuel. Dans le *De remedio amoris*, où Eneas s'étonne de l'importance que les hommes accordent au coït, le plaisir a laissé place au dégoût.

En somme, la conception de l'amour-maladie domine. Dès la *Cinthia* (XXIII), Cupidon est présenté comme insensible, cruel, ingrat, cause du chagrin dont le poète est accablé. L'*Historia* revient longuement sur les souffrances des amants en insistant sur l'altération

[39] Voir en particulier dans la onzième pièce.

de la personnalité inhérente à la passion véritable. Le travestissement d'Euryale en portefaix, pour ne pas dire son avilissement, n'en est que la traduction concrète. Plus loin dans la nouvelle, Pandalus fait remarquer à Euryale que Lucrèce est méconnaissable, qu'elle n'est plus elle-même. L'altération psychologique conduit insensiblement à l'aliénation. Sous l'emprise de l'amour, Lucrèce ne vit plus en elle, mais en celui qu'elle aime et finit par en perdre l'esprit. Eneas l'avait annoncé au début de sa lettre, ces amants (*amantes*) ne sont plus que des déments (*amentes*)[40].

Si du côté de Lucrèce la sublimation héroïque de l'amour fidèle jusqu'à la mort, motif éminemment boccacien, est conventionnel, le départ et le mariage d'Euryale introduisent une discordance. Dans les amours malheureuses du *Decameron* (quatrième journée), les deux amants meurent, souvent d'une mort cruelle. Cette discordance, qui éloigne le récit de la fiction, est un gage donné à l'authenticité de l'événement rapporté. Puisque, selon le langage amoureux le plus traditionnel, la séparation est plus douloureuse que la mort, Lucrèce, personnage littéraire, doit périr. En revanche, Euryale, personnage ancré dans le réel, survit, comme pour révéler la distance entre le mythe et la réalité, entre les paroles et les faits, entre la littérature et la vie vécue. Si en 1538 Hélisenne de Crenne, qui cherche des exemples pour montrer le désastre arrivé à des femmes ayant renoncé à la chasteté, place Lucrèce aux côtés d'Hélène, de Médée, de Genièvre et d'Iseut[41], elle ne fait aucune allusion à Euryale.

La survie d'Euryale s'explique par sa faculté à s'abstraire du rêve au cours de quelques instants de lucidité et par un sentiment amoureux moins intense que celui de Lucrèce. Dès sa première rencontre en privé avec Lucrèce, Euryale fait éclater son cynisme. Pourquoi perdre une occasion puisque personne ne le saura ? Euryale est loin de se comporter en parfait amant : il compromet Lucrèce en lui envoyant une entremetteuse ; il met en doute sa loyauté lors de l'arrivée impromptue de Ménélas ; il lui promet à la légère de rester à ses côtés ; enfin il est à deux doigts de l'abandonner évanouie, au milieu de la cour de sa maison. C'est seulement à Pandalus, entre hommes, qu'il avoue avoir fait la conquête de Lucrèce pour satisfaire son orgueil personnel et viril. Séduit par la belle jeune femme,

[40] « duo amantes, ne dicam amentes » : « deux amants, pour ne pas dire déments » (p. 84).
[41] Hélisenne DE CRENNE, *Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amours (1538)*, éd. P. DEMATS, Paris, 1968, p. 6.

il ne supportait pas qu'elle se montrât indifférente.

Face au personnage monolithique de Lucrèce, la complexité d'Euryale, hésitant entre son attirance pour Lucrèce et son ambition politique, sert à démystifier l'amour. Les tergiversations d'Euryale expliquent le décalage entre les paroles et les lettres qu'il adresse à Lucrèce et les sentiments qui transparaissent dans ses monologues et dans les confidences à Pandalus ou à ses compagnons. Euryale vit un amour égoïste, qui privilégie la recherche d'un bien-être personnel au bonheur de l'autre. S'il n'abandonne pas Lucrèce évanouie, c'est d'abord parce qu'il craint que sa réputation n'en soit entachée. Mais Eneas ne blâme pas l'attitude pragmatique, voire cynique, d'Euryale, ce qui reviendrait à attaquer directement le chancelier impérial Gaspard Schlick. Le lien féodal et la fidélité vassalique qui attachent Euryale à l'empereur Sigismond doivent l'emporter sur le lien amoureux. Euryale aura su préserver jusqu'au bout l'honneur de Lucrèce et le secret de leur relation. Aussi rien ne peut lui être reproché, si ce n'est de s'être si intensément livré à une passion amoureuse dont le dénouement si précipité rappelle peut-être la vanité.

De la *Cinthia* au *De remedio amoris* Eneas semble de plus en plus désabusé par l'amour. Cette évolution lente mais continue reflète son cheminement moral. Dans la *Cinthia* s'exprime l'amour idéalisé et passionné d'un jeune homme, un amour joyeux, piquant et goliardesque. Ces vers de jeunesse consacrés à une relation impossible sont nourris d'une conception de l'amour héritée des élégiaques latins, légèrement corrigée par Pétrarque. Le discours amoureux passe par le respect d'une poétique finement intellectualisée, mais le sentiment y triomphe au détriment de l'analyse froide et raisonnée. La théorie de l'amour se laisse déduire des vers plus qu'elle n'y est explicitement énoncée. Y dominent les motifs épicuriens et typiquement renaissants de la jeunesse fugace et du *carpe diem*, ainsi qu'une mise en garde à la clôture du recueil : « les jeunes gens ne doivent pas se fier à l'amour qui est fiel plus que miel », *topos* qu'Eneas utilisera de nouveau dans l'*Historia*.

L'*Historia* est moins conventionnelle, car elle n'obéit pas à des contraintes génériques aussi codifiées que la *Cinthia*. L'attitude d'Euryale n'est plus celle de l'amant passionné, incapable de résister à l'amour. Parce qu'il a vieilli et qu'il ne relate pas sa propre histoire,

Eneas a pris du recul. L'amour n'est plus réduit à l'évocation d'un sentiment et aux souffrances qu'il produit. Eneas prend en compte des contraintes sociales et des aspirations à l'argent, au pouvoir, aux honneurs, susceptibles de concurrencer le désir amoureux. L'amour est désormais « en situation ». L'*Historia*, roman expérimental, introduit un personnage réel dans un monde de fiction amoureuse traditionnelle. L'amant peut encore souffrir d'amour, mais il refuse cette fois de se sacrifier à un amour impossible. Le pragmatisme d'Euryale renforce le caractère édifiant d'un récit où les dangers de l'amour sont triplement marqués, d'abord par leur irruption dans le récit, ensuite par le commentaire d'Euryale, enfin par les *excursus* moralisants du narrateur. La nouvelle, cependant, s'inscrit encore dans un cadre païen, même si le narrateur relève incidemment que l'homme accepte de longues souffrances pour se procurer de courtes joies alors qu'il refuse d'endurer quelques douleurs afin d'accéder à la vie éternelle. Le temps eschatologique fait ainsi une furtive apparition, mais la notion de péché et le jugement dernier sont absents. Seuls semblent compter l'*honor* et la *uirtus*, ces deux valeurs essentielles de l'Antiquité romaine.

Le *De remedio amoris*, en revanche, prend place dans un cadre de référence chrétien. Les auteurs antiques n'y sont plus imités, parodiés ou copiés, mais mis à distance au moyen de la citation. Leurs leçons peuvent toujours s'appliquer au monde contemporain, mais les enjeux moraux ont définitivement pris le pas sur l'artifice et le jeu littéraire.

Eneas achève l'*Historia* en reprenant la conclusion de la *Cinthia* : l'amour est un sentiment doux-amer, où l'amertume prévaut. Chacun des textes retenus ici s'achève sur un constat d'échec dû au différentiel affectif entre deux êtres : le poète aime Cinthie sans être aimée d'elle ; Euryale est moins attaché à Lucrèce que Lucrèce ne l'est à lui ; enfin, Hippolyte est passionnément amoureux d'une femme qui se donne à plusieurs hommes. Sans jamais condamner l'amour, ces textes forment un art d'aimer dont la principale règle est la condamnation de l'excès. Le *De remedio* ne va pas au-delà. Ce n'est pas l'amour en général qui y est condamné, mais la passion d'un homme âgé pour une prostituée. La mesure doit permettre à l'amant de concilier la passion et les contraintes sociales, prouesse impossible à l'amour idéal. En héroïne de nouvelle, Lucrèce meurt d'avoir transgressé les règles sociales. Émanation du monde réel,

Euryale survit au contraire, car il choisit de transgresser les lois de l'amour littéraire pour demeurer fidèle à celles de la société.

## 4. La traduction d'Octovien de Saint-Gelais

L'*Historia de duobus amantibus* fut l'un des succès de la jeune imprimerie. Éditée pour la première fois en 1468 à Cologne par Ulrich Zell, on en connaît plus de trente éditions de 1483 à 1500 et plus de quarante au cours du XVI[e] siècle. Il est vrai que, outre ses qualités littéraires, le statut de son auteur, le caractère archétypal de son sujet et sa réputation sulfureuse contribuèrent largement à sa diffusion. Parallèlement l'*Historia* poursuivit sa carrière dans les principales langues vernaculaires. D'abord traduite en allemand par Niklas von Wyle en 1462 à l'attention de la comtesse palatine Mechthild, elle passe à deux reprises en italien. En 1489 Alessandro Bracci débarrasse l'*Historia* de sa gangue épistolaire, transforme le dénouement en *happy end* et accompagne sa traduction de *Sonetti d'amore*. Alamanno Donati préfère un discours plus complexe et approfondi sur l'amour, dans la perspective d'une interprétation néoplatonicienne. À la fin du XV[e] siècle, deux versions françaises totalement indépendantes l'une de l'autre voient le jour : la première, due à Octovien de Saint-Gelais, est achevée avant 1489 ; la seconde, rédigée par Antitus Faure, est publiée à Lyon entre 1494 et1497[42].

Figure éminente de la « Grande Rhétorique », Octovien de Saint-Gelais (*ca* 1468-1502) fut l'un des poètes les plus en vue de son temps[43]. Auteur de pièces de circonstances et de poèmes d'inspiration amoureuse, il rédigea un célèbre prosimètre allégorique intitulé *Le séjour d'Honneur*. Sans jamais délaisser ses compositions

[42] *L'Historia* fut de nouveau traduite à plusieurs reprises en français dans la seconde moitié du XVI[e] siècle. Citons Jean MILLET, *L'histoire delectable et recreative de deux parfaits amants estans en la cité de Sene*... Paris, Nicolas Chrestien, 1551 ; Jean MAUGIN, *L'amour d'Euralius et Lucresse, par lequel est succinctement demonstré quel profit vient du chaste amour et quel dommage de l'impudique. Avec quelques epistres*..., Lyon, 1556 ; François DE BELLEFOREST, *Histoires tragiques extraites de l'italien de Bandel*..., Paris, Jean de Bordeaux, 1582, ff. 230-267 ; François DE LOUVENCOURT, *Les Amans de Sienne, où l'on prouve que les Femmes font mieux l'amour que les Vefves et les Filles*, Paris, 1598, Jean Gesselin, in-8°, réimpr. Leyde, 1706, in-12.

[43] Sur Octovien, voir H.-J. MOLINIER, *Essai biographique et littéraire sur Octovien de Saint-Gelays*, Rodez, 1910, biographie vieillie, mais toujours indispensable, faute d'avoir été remplacée. Pour une mise au point bibliographique, voir également Octovien de Saint-Gelais, *Le séjour d'Honneur*, éd. F. DUVAL, Genève, 2002 (Textes littéraires français, 545).

personnelles, Octovien s'illustra brillamment par ses traductions. Il donna notamment une traduction très diffusée des *Héroïdes* d'Ovide et la première traduction française de l'*Énéide* de Virgile. *L'ystoire de Eurialus et Lucresse* est sa première traduction connue. Rédigée à la demande d'une jeune femme dont l'identité reste mystérieuse, elle est ensuite dédiée à Charles VIII et imprimée par Antoine Vérard en 1493. Cette traduction témoigne de l'attrait des lettres italiennes sur le jeune Octovien, qui avait pu se familiariser avec Boccace et Dante dans la bibliothèque de Charles d'Angoulême, son premier protecteur. Le style d'Octovien, affranchi des contraintes du mot à mot, s'y déploie déjà avec une aisance remarquable et annonce les grandes œuvres de la maturité. Cette traduction illustre d'autre part la faveur du public, largement relayée par les éditeurs, pour les courtes histoires d'amour d'origine italienne. En 1493, outre *L'ystoire de Eurialus et Lucresse*, Vérard publie *Le livre des deux amans*, une version française des amours de Guiscardo et Ghismonda (*Decameron* IV, 1) réalisée à partir de la traduction latine de Bruno Aretinus et qui adopte le même schéma prosodique qu'Octovien.

En passant en français, l'*Historia* doit s'adapter à un nouveau public. Les destinataires de la traduction ne sont plus de fins connaisseurs de la littérature latine classique, mais constituent un public aristocratique, féminin dans un premier temps. Alors que les premières lignes adressées à Mariano Sozzini suggéraient une interprétation édifiante et la volonté de détourner le lecteur de l'amour, la nouvelle française se place d'emblée sous le signe de la récréation. Comme Octovien estime qu'on ne peut consacrer sa journée exclusivement à la prière et à la dévotion, il propose un texte distrayant dont le seul but est de combattre l'oisiveté. Qualifiée de « miroir amoureux » dans l'épilogue, la nouvelle française est considérée explicitement comme un « art d'aimer ».

Cette modification fonctionnelle conduit à la suppression du cadre épistolaire et altère en profondeur les paramètres génériques. L'authenticité de l'événement rapporté n'est plus revendiquée et les clés permettant de le déchiffrer sont perdues. Le texte bascule définitivement du côté de la fiction. Ainsi Octovien gomme le pôle germanique du récit pour faciliter le processus d'identification des lecteurs aux personnages. Euryale devient le paradigme de l'étranger. Les adjectifs ou substantifs *Franco*, *Theotunicus*, *Germanus* sont

très rarement traduits. Octovien se contente d'un effet de réel général et donne la priorité à la narration sur le jeu complexe de complicité littéraire et historique mis en place par Eneas. Il s'étend complaisamment sur les scènes de rencontre, d'amour, d'expression du sentiment amoureux et dissocie nettement du récit les invectives et *excursus* didactiques du narrateur par l'insertion de rubriques.

En choisissant de traduire en vers, Octovien inscrit sa traduction dans la tradition de la nouvelle courtoise, bien adaptée aux fonctions et au public auxquels il la destine. Cependant l'adoption d'octains de décasyllabes contraint Octovien à l'amplification. Le texte fait plus que doubler lors de son passage en français. Pour parvenir à un compte juste de syllabes, Octovien multiplie les béquilles placées en fin de vers du type « ainsi m'aist Dieux » (38.1.7[44]), « car folie seroit » (40.1.3), « com lisons » (68.4.3). Le traducteur s'efforce également de respecter l'unité thématique de la strophe, quitte à ajouter quelques vers sans équivalent en latin. Ces contraintes éloignent sensiblement la nouvelle française du texte-source en supprimant toute possibilité de références stylistiques aux anciens. Ainsi, le système de versification retenu interdit à Octovien de rendre la théâtralité et la spontanéité des séries de courtes réparties. L'amplification tient aussi aux développements explicatifs indispensables au public français. Octovien prend généralement le parti de gloser les abondantes références mythologiques, même s'il lui arrive de les omettre, afin de ne pas accabler ses lecteurs.

Le volume pris par le texte français commandait de renforcer la structuration du texte. Octovien s'y est employé en introduisant une série de sous-titres qui rythment l'aventure et s'intercalent entre les strophes. Ces rubriques se rencontrent aussi dans le *Séjour d'Honneur* ou la *Chasse d'amours,* œuvres plus tardives de l'auteur. Si leur fonction première est de baliser la progression de l'intrigue amoureuse, elles conditionnent aussi la lecture en isolant les digressions moralisantes, en avertissant le lecteur du ton « ironique » de tel ou tel passage, mais aussi en mettant en évidence l'attitude symétrique d'Euryale et de Lucrèce. Les rubriques contribuent ainsi à en faire des amants modèles.

[44] Comprendre : sous la rubrique 38, strophe 1, vers 7.

On sait à quel point la littérature française vernaculaire a été riche en spéculations érotiques. La conception de l'amour développée dans l'*Historia* se retrouve avec quelques menues inflexions dans la traduction. Octovien se montre par exemple moins tranchant qu'Eneas sur la corrélation entre richesse et chasteté (19.3). De manière générale, même s'il reprend la théorie de l'amour-maladie, Octovien soutient une vision plus positive de l'amour et insiste davantage sur les joies qu'il procure. La traduction se démarque du latin par une conception ambivalente de l'amour, d'un côté courtois et éthéré, de l'autre sensuel et physique.

À la fin de la guerre de Cent Ans, la sensualité triomphe de la sentimentalité et de la spiritualité amoureuse qui l'emportaient jusque-là. Alors qu'Eneas ne s'était autorisé qu'une seule plaisanterie grivoise en faisant dire à Euryale qu'il chevaucherait Lucrèce tandis que Ménélas chevaucherait sa haquenée, Octovien multiplie les allusions à l'acte sexuel et insère de nombreuses locutions truculentes, du type « regiber sur plume entre deux draps » (20.1.3), « quant femme est du dart amoureux frappee au vif » (45.8.7), « heurter au guichet » (107.1.6), « moult avoit le cul chault » (129.10.8). Aux nombreux défauts de Ménélas, Octovien ajoute celui de l'impuissance sexuelle. Ce langage du bas corporel contraste avec le discours amoureux courtois tenu par ailleurs, d'autant qu'Octovien s'amuse à passer d'un registre à l'autre sans transition.

Contrairement à Eneas, Octovien s'efforce de montrer en Euryale et Lucrèce deux parfaits amants, deux « vrays amoureux », pour reprendre le titre de l'édition Vérard. Il lui incombait donc de remédier au déséquilibre affectif entre Lucrèce et Euryale, en procédant par petites touches, sans modifier la structure de la nouvelle ni les faits et gestes d'Euryale, qu'il suit pas à pas. La traduction ne perd pas une occasion de rappeler la sincérité des sentiments d'Euryale, qualifié à plusieurs reprises de « vray amant » (142.1.5). Le comportement du jeune homme se fait plus conforme à la morale courtoise : il ne tente plus de prendre Lucrèce de force, mais prie sa bien-aimée de lui accorder les dernières faveurs (81.4.3). Les modifications les plus notables se situent à la fin de la nouvelle, lors de la pâmoison de Lucrèce. Euryale professe alors son amour bien plus longuement qu'en latin. Octovien ajoute qu'il « mieulx eust amé de ceste vie passer Que abandonner celle ou tout son cueur gist », tandis qu'en latin Euryale pense surtout à la mauvaise situation dans

laquelle il se trouve. La scène d'amour qui s'ensuit et les déclarations emportées des amants sont là aussi fort développées. Euryale prend même l'engagement solennel, absent du latin, de revenir auprès de sa belle, quitte à se faire haïr de l'empereur (129.3.7). Cette promesse de retour occupe deux strophes en français contre deux lignes dans le texte-source. Les rubriques contribuent également à réévaluer le comportement d'Euryale, qui, attentionné, écrit une lettre « consolative » à Lucrèce pour lui annoncer son départ à Rome. De même, Euryale conseille « sagement » Lucrèce au moment de partir et n'omet pas, en loyal amoureux, de revenir la voir une dernière fois « ainsi qu'il lui avoit promis ». Et si le jeune homme se marie avec une autre, la rubrique précise que c'est uniquement « par le commandement de l'empereur Cesar ».

Dans la plus stricte tradition courtoise, la traduction insiste beaucoup plus que le latin sur le lien indissoluble entre honneur et amour. L'amour sans respect des règles de l'honneur est inconcevable. La réputation et le secret reviennent comme des *leitmotive* dans la version française. Là où Eneas employait *pretium* (42.2.8) ou *nobilitas* (45.2.1), Octovien traduit « honneur ». « Renom » et « fame » doivent être préservés à tout prix, même au prix de l'amour. Ainsi la meilleure preuve d'amour que donne Euryale à Lucrèce, c'est d'aller jusqu'à la quitter pour sauvegarder sa réputation.

L'épilogue d'Octovien de Saint-Gelais donne à la nouvelle une conclusion sexiste assez convenue. La femme doit se garder de tout adultère, car sa faiblesse la rend incapable de se maîtriser. L'idéal de vie assigné par l'homme à la femme demeure le modèle monastique, fait de claustration et de dévotion. Les hommes, au contraire, sont encouragés à se livrer aux plaisirs de l'amour, à condition toutefois de veiller à l'honneur de leur dame. L'amour conserve donc toute sa place au sein de l'idéal nobiliaire. À l'opposé du texte original, censé dissuader d'aimer, la traduction française se présente explicitement comme un art d'aimer destiné aux hommes et opère ainsi un renversement complet de perspective. En réduisant la dissymétrie entre les deux principaux protagonistes, c'est Euryale et non plus Lucrèce qui se voit élevé au rang de modèle et d'exemple. Pour concilier le vieil idéal courtois et l'idéal naissant du courtisan, l'abandon de Lucrèce était inéluctable.

# NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT ET LA PRÉSENTATION DES TEXTES

*Établissement des textes latins*

– *Cinthia* : reprise de A. VAN HECK (éd.), *Enee Silvii Piccolominei Carmina*, Vatican, 1994 (Studi e Testi, 364), p. 3-37.

– Lettre à Sigismond de Habsbourg : reprise de l'éd. R. WOLKAN, *Der Briefwechsel des Eneas Silvius Piccolomini...*, Vienne, 1909 (Fontes Rerum Austriacarum, 2e ser., 61), ep. 104, p. 245-247, corrigée à l'aide de *Aeneae Sylvii Piccolominei senensis, qui post adeptum pontificatum Pius eius nominis secundus appellatus est, opera quae extant omnia, nunc demum post corruptissimas aeditiones summa diligentia castigata et in unum corpus redacta...* [= *Opera omnia*], Bâle, 1551, réimpr. Francfort a. M., 1967, ep. CXXII, p. 648.

– Lettre à Mariano Sozzini (*Historia de duobus amantibus*) : nouvelle édition d'après le manuscrit *Prague, Státni Knihovna*, XXIII F 112 (cod. Lobkowitz 462), ff. 128v-156v[45], déjà suivi par R. Wolkan qui en a donné une transcription fautive, adoptant largement et sans justification les leçons d'autres témoins. E. J. Morrall a dégagé l'existence de deux branches textuelles[46]. La branche X, à laquelle appartient le manuscrit de Prague (siglé *P*), est la moins représentée, mais c'est elle qui propose les meilleures leçons. La branche Y, dite « vulgate », a été largement répandue par les imprimés. Le manuscrit *P*, qui daterait de 1450-1460 d'après E. J. Morrall, est un recueil d'œuvres humanistes confectionné par Václav de Bochov, un proche d'Eneas, qui fut *scriptor* à la chancellerie impériale. Il renferme entre autres 77 lettres d'Eneas ainsi que l'unique témoin de la *Chrysis*. Dans sa correspondance, Eneas ne tarit pas d'éloges sur l'activité de copiste et de collectionneur de Václav : « Notre ami Václav possède copie de tous mes textes, il peut te les communiquer. Son calame est de

[45] Sur ce manuscrit, voir G. H. PERTZ, *Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. 9, 1847, p. 479 ; E. CECCHINI, *Enea Silvio Piccolomini, Chrysis*, Florence, 1968 (Teatro latino del Rinascimento, 2), p. xiv-xv ; P. O. KRISTELLER, *Iter Italicum*, Londres-Leyde, 1983, t. III, p. 162 ; A.-P. SEGONDS, dans Enea Silvio Piccolomini, *Histoire de deux amants*, trad. française I. HERSANT, Paris, 2001 (Bibliothèque italienne), p. xliii-xlvi.

[46] Voir Aeneas Silvius Piccolomini (Pius II) and Niklas von Wyle, *The tale of two lovers Euralus and Lucretia*, éd. E. J. MORRALL, Amsterdam, 1988 (Amsterdamer Publikationen zur Sprache und Literatur, 77), p. 39-50, où l'ensemble des témoins consultés par l'éditeur est brièvement décrit avant la proposition d'un *stemma*.

plume, le mien de plomb ; sa main court, la mienne traîne. Demande-lui ce que tu veux, car il ne sort rien de nouveau de notre officine qu'il n'en garde copie[47] ». Les leçons manifestement fautives de *P* ont été corrigées par l'incunable *g* (Aeneas Silvius, *Epistolae familiares*, [Reutlingen, Michael Greyff, 1478])[48], qui appartient à la branche Y ; et à défaut par *k*, de la branche X ([Cologne, imprimeur du *Salomonis et Marcolphi dialogus*]) et *S*, de la branche Y (*Stuttgart, Württembergische Landesbibliothek*, cod. poet. et phil., 4° 44, ff. 100-118). Notre édition est plus proche du texte d'Eneas que celle récemment publiée aux Belles Lettres[49]. En effet, A.-P. Segonds a repris l'édition d'E. J. Morrall basée sur *g*, témoin de la branche Y éloigné de l'archétype, et l'a corrigée par *P*. Il a paru plus logique de procéder *a contrario* en transcrivant le meilleur témoin et en le corrigeant, en cas de leçon aberrante, par un témoin de la « vulgate ».

– Lettre à Gaspard Schlick : éditée d'après *P*, ff. 127v-128v, corrigé par *g* et par les *Opera omnia*, ep. CXII, p. 622.

– Lettre à Hippolyte de Milan (*De remedio amoris*) : reprise de l'éd. R. WOLKAN, *Der Briefwechsel des Eneas Silvius Piccolomini…, Briefe als Priester und als Bischof von Triest (1447-1450)*, Vienne, 1909 (Fontes Rerum Austriacarum, 2e sér., 67), Vienne, 1912, ep. 7, p. 33-39.

*Présentation des textes latins*

La ponctuation des textes latins est conforme à la ponctuation du français contemporain. Les leçons rejetées de *P* sont indiquées à la fin du volume. La graphie de *P* a été respectée, exceptions faites de l'usage du graphème « w » (*lingwe*, *swadet*, *hew*, *extingwe*, *exanguis*, etc.) et du redoublement à l'initiale comme marque de ponctuation ou de mise en valeur d'un mot. Des chiffres correspondant aux numéros des rubriques de la traduction d'Octovien de Saint-Gelais ont été insérés entre crochets droits, afin de permettre une lecture simultanée des deux textes. Les sources de l'*Historia* sont indiquées en annexe.

[47] « Copias omnium Venceslaus noster habet, is te potest participem facere, sibi plumeus, mihi plumbeus est calamus. Manus illi velox, mihi tardior, quod ex me cupis, ex illo pete. Nichil noui ex mea manat officina, quod ipse non antea exemplatum retineat » (R. WOLKAN, *op. cit.*, ep. 138, p. 316-317). La traduction citée est de A.-P. Segonds, dans Enea Silvio Piccolomini, *Histoire de deux amants*, trad. française I. HERSANT, *op. cit.*, p. xlvi, n. 13.

[48] Voir Aeneas Silvius Piccolomini (Pius II) and Niklas von Wyle, *op. cit.*, p. 42.

[49] Enea Silvio Piccolomini, *Histoire de deux amants*, trad. française I. HERSANT, *op. cit.*

*Établissement et présentation de la traduction d'Octovien de Saint-Gelais*

*L'ystoire de Eurialus et Lucresse, vrays amoureux* est connue par une seule édition ancienne, sortie des presses d'Antoine Vérard à Paris en 1493. La collation des exemplaires conservés à la BNF, à la bibliothèque Mazarine et à la bibliothèque de l'Arsenal n'a fait apparaître aucune variante permettant de corriger l'exemplaire de la BNF, qui présente pourtant quelques coquilles et erreurs manifestes. Si des retouches ont été apportées, au cours de l'impression, aux manchettes latines très fautives, le corps du texte semble être resté intact. La nouvelle édition[50] ici présentée a été établie à partir de l'exemplaire *Paris, BNF*, Rés. Ye 38, complété pour les ff. a4 et a5 manquants par l'exemplaire *Paris, bibl. Mazarine*, Inc. 742[51]. Les crochets droits indiquent l'ajout d'un élément absent de l'incunable et l'italique une autre modification de la leçon du texte de base. Les leçons rejetées sont indiquées en annexe à la fin du volume.

Afin de faciliter la lecture, des notes explicatives, essentiellement lexicales, sont données en regard. De même, la segmentation des mots a été rapprochée des habitudes actuelles. On a donc édité *presque* (= *pres que*), *partout* (= *par tout*), *laquelle, lequel, lesquels, duquel, ouquel* (= *la quelle, le quel, les quels, du quel, ou quel*), *pource* (= *pour ce*), *adieu* (= *a Dieu*), lorsqu'il s'agit d'une salutation définitive. On a distingué *pour tant* et *pourtant*, indiquant respectivement la conséquence et l'opposition ; *pour quoy* et *pourquoy*, indiquant respectivement la conséquence et l'interrogation causale ; *puis que* et *puisque*, indiquant respectivement la temporalité et la cause. La compréhension du texte sera plus aisée si le lecteur garde en mémoire que les graphies du XV^e^ siècle ont conservé une grande aptitude à la variation, surtout à la rime.

[50] Ce texte a déjà fait l'objet d'une édition critique au début du siècle passé par E. RICHTER, *Aeneas Sylvius Eurialus und Lukrezia, übersetzt von Octovien de Saint-Gelais*, Halle, 1914.

[51] Les exemplaires connus sont *Londres, British Library*, C.22 b. 3 [imprimé sur vélin avec rubriques écrites et non pas imprimées sauf exception, 129 espaces pour des miniatures de hauteur à peu près équivalente à une strophe. Bois gravé initial et bordure peinte au f. 2a ; voir *Catalogue of books printed in the XV^th^ century now in the British Museum*, Londres, 1949, t. VIII, n° 81] ; *Oxford, Bodleian Library*, Douce 142 ; *Paris, bibl. de l'Arsenal*, Rés. 4°B.L.3187 ; *Paris, bibl. Mazarine*, Inc. 742 [D. HILLARD, *Catalogues régionaux des incunables des bibliothèques publiques de France*, vol. VI, *Bibliothèque Mazarine*, Paris, 1989, n° 1626, p. 395] ; *Paris, BNF*, Rés. Ye 38 [*Catalogue des incunables* [*de la Bibliothèque nationale*], Paris, 1983, t. II, n° P-382] ; *Vienne, ÖNB*, Ink. 2.E.30. Pour une comparaison des différents exemplaires, remise en cause par les catalogues d'incunables les plus récents, voir E. RICHTER, *op. cit.*, p. xlix-lxiii.

On rappellera également que les décasyllabes présentent d'ordinaire une césure après la quatrième syllabe. Le tréma indique les diérèses et les voyelles à ne pas élider devant un mot à initiale vocalique. Octovien tire parti des possibilités graphiques et phonétiques des mots qu'il emploie. Ainsi *esp(e)rit* et *emp(e)reur* sont le plus souvent bissyllabiques et *elle* doit fréquemment être lu *el*. Les apocopes de « e » féminin final en hiatus avec la voyelle tonique précédente sont extrêmement fréquentes : *envy(e)*, *foli(e)*, *ru(e)s*, *jo(e)s*, *joi(e)*, *avoi(e)nt*, *ligne(e)*, *repute(e)*. Les vers hypo- et hypermétriques sont relevés en annexe.

# BIBLIOGRAPHIE

## I. *Biographie d'Eneas Silvius Piccolomini (Pie II)*

La correspondance et les *Commentaires* d'Eneas Silvius Piccolomini comptent parmi les sources principales de sa vie. Pour la première, on consultera R. Wolkan (éd.), *Der Briefwechsel des Eneas Silvius Piccolomini*, Vienne, 1909-1918 (Fontes rerum Austriacarum, 2e sér. Diplomataria et acta fontes, 61, 62, 67, 68), qui couvre la correspondance officielle et privée de 1431 à 1454. Pour les seconds, on ne mentionnera que les deux dernières éditions et la récente traduction française abrégée :

A. Van Heck (éd.), *Pii II Commentarii rerum memorabilium que temporibus suis contigerunt*, Vatican, 1984 (Studi e testi, 312-313) [d'après le ms. *Vatican, BAV*, Reg. lat. 1995].

I. Bellus et I. Boronkai (éd.), *Pii secundi Pontificis Maximis Commentarii*, Budapest, 1993-1994 [d'après le ms. *Rome, Bibl. dell'Accademia Nazionale dei Lincei e Corsiniana*, Corsinianus 147].

V. Castiglione Minischetti et I. Cloulas (intr., notes) ; G. Bounoure, M. Brossard-Dandré, M. Calinon, V. Castiglione Minischetti et I. Cloulas (trad.), *Pie II (Enea Silvio Piccolomini), Mémoires d'un pape de la Renaissance*, Paris, 2001 [d'après le ms. *Rome, Bibl. dell'Accademia Nazionale dei Lincei e Corsiniana*, Corsinianus 147].

G. Bernetti, *Saggi e studi sugli scritti di Enea Silvio Piccolomini Papa Pio II, 1405-1464*, Florence, 1971.

T. Buyken, *Enea Silvio Piccolomini. Sein Leben und Werken bis zum Episkopat*, Bonn-Cologne, 1931.

E. Garin, Ritratto di Enea Silvio Piccolomini, dans *La cultura filosofica del Rinascimento italiano*, Florence, 1979, p. 39-59 ; rééd. dans *Ritratti di umanisti : sette protagonisti del Rinascimento*, Milan, 1996 (I grandi tascabili), p. 9-39.

R. J. Mitchell, *The laurels and the tiara, the life and times of Pius II*, New York, 1963.

G. PAPARELLI, *Enea Silvio Piccolomini, l'umanesimo sul soglio di Pietro*, Rome, 1950 ; 2e éd. Ravenne, 1978.
C. UGURGIERI DELLA BERARDENGA, *Pio II Piccolomini*, Florence, 1973.
G. VOIGT, *Enea Silvio de'Piccolomini als Papst Pius II und sein Zeitalter*, Berlin, 1856-1863, 3 vols.
B. WIDMER, *Enea Silvio Piccolomini Papst Pius II*, Bâle-Stuttgart, 1960.
B. WIDMER, *Enea Silvio Piccolomini in der sittlichen und politischen Entscheidung*, Bâle-Stuttgart, 1963.
F. J. WORSTBROCK, Piccolomini, Aeneas Silvius, dans *Die deutsche Literatur des Mittelalters, Verfasser Lexikon, zweite... Auflage*, éd. K. Ruh, t. VII, 1989, col. 634-669.

II. *Cinthia*

1. Éditions

R. AVESANI, Poesie latine edite e inedite di Enea Silvio Piccolomini, dans *Miscellanea Augusto Campana*, t. I, Padoue, 1981, p. 1-26.
J. CUGNONI (éd.), *Aeneae Siluii Piccolomini Senensis Opera inedita*, Rome, 1883.
A. VAN HECK (éd.), *Enee Siluii Piccolominei Carmina*, Vatican, 1994 (Studi e Testi, 364).

2. Études critiques

A. R. BACA, Propertian elements in the *Cinthia* of Aeneas Silvius Piccolomini, dans *The classical journal*, t. 67, 1972, p. 221-226.
J.-L. CHARLET, Éros et érotisme dans la *Cinthia* d'Enea Silvio Piccolomini, dans I. DE SMET et P. FORD (éd.), *Éros et Priapus, érotisme et obscénité dans la littérature néo-latine*, Genève, 1997, p. 1-23.
P. GALAND-HALLYN, Pie II, poète élégiaque dans la *Cinthia*, dans *Pio II e la cultura del suo tempo*, éd. L. ROTONDI SECCHI TARUGI, Milan, 1991, p. 105-117.
P. GALAND-HALLYN, La poétique de jeunesse de Pie II : la *Cinthia*, dans *Latomus*, t. 52, 1993, p. 875-896.
F. R. HAUSMANN, Enea Silvio Piccolomini *poeta* und die Rezeption der heifnischen Antike, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. 35, 1973, p. 441-461.
A. LA PENNA, Appunti sulla fortuna di Properzio, dans *L'integrazione difficile : un profilo di Properzio*, Turin, 1977, p. 250-299.

G. PAPARELLI, Enea Silvio Piccolomini, poeta d'amore, dans *Helikon*, t. 4, 1964, p. 253-260.
G. PAPARELLI, Properzio nelle poesia giovanile di Enea Silvio Piccolomini, dans *Properzio nella letteratura italiana, Atti del convegno nazionale, Assisi 15-17 nov. 1985*, éd. S. PASQUAZI, Rome, 1987, p. 65-70.
A. PÉREZ VEGA, C. MUÑOZ RELINQUE, La poesía de Enea Silvio Piccolomini : el ejemplo de *Carm. I*, dans *Studi Umanistici Piceni*, t. 14, 1994, p. 157-160.

III. *Historia de duobus amantibus*

1. Éditions

G. CHIARINI (éd.), *Novelle italiane : Il Quattrocento*, Milan, 1994, p. LIII-LX et 430-507 [éd. et trad. italiennes de M. L. DOGLIO, revues et corrigées].
J. I. DÉVAY (éd.), *Aeneae Sylvii De duobus amantibus historia*, Budapest, 1904.
M. L. DOGLIO (intr., éd., trad. italienne), *Enea Silvio Piccolomini, Storia di due amanti e Rimedio d'amore*, Turin, 1973 (éd. et intr. reprises dans G. G. FERRERO et M. L. DOGLIO (éd.), *Novelle del Quattrocento*, Turin, 1975, p. 829-965).
E. J. MORRALL (éd.), *Aeneas Silvius Piccolomini (Pius II) and Niklas von Wyle, The Tale of two Lovers Eurialus and Lucretia*, Amsterdam, 1988 (Amsterdamer Publikationen zur Sprache und Literatur, 77) [texte latin et trad. allemande de Niklas von Wyle].
H. RÄDLE (intr., éd., trad. allemande), *Enea Silvio Piccolomini Euryalus und Lucretia, Lateinisch / Deutsch*, Stuttgart, 1993 (Universal Bibliothek, 8869).
R. WOLKAN (éd.), *Der Briefwechsel des Eneas Silvius Piccolomini*, *op. cit.*, Vienne, 1909 (Fontes Rerum Austriacarum, 2e sér., 61), ep. 152, p. 353-393.

2. Traductions anciennes et histoire de la réception

M. BIDEAUX, L'*Historia de duobus amantibus* nel Cinquecento francese, dans *Pio II e la cultura del suo tempo*, éd. L. ROTONDI SECCHI TARUGI, Milan, 1991, p. 175-188.

J. FIANU, *Aeneas Sylvius Piccolomini, auteur à succès : étude de la diffusion du « De duobus amantibus » et du « De remedio amoris »*, Montréal, 1987.

J.-P. LECERUA, *Estoria de dos amantes Euralio y Lucrecia*, traduction espagnole de la *Historia de duobus amantibus* (1444) d'Aeneas Sylvius Piccolomini (Pie II), dans *Travaux et mémoires de l'U.E.R. des Lettres et sciences humaines de Limoges, Études ibériques*, t. 1, 1975, p. 1-78.

E. J. MORRALL, The Tale of Eurialus and Lucretia by Aeneas Sylvius Piccolomini and Niklas von Wyle, dans *Neuphilologische Mitteilungen*, t. 81, 1980, p. 428-438.

E. J. MORRALL (éd.), *Aeneas Silvius Piccolomini (Pius II) and Niklas von Wyle, The Tale of two lovers Eurialus and Lucretia*, Amsterdam, 1988 (Amsterdamer Publikationen zur Sprache und Literatur, 77).

E. J. MORRALL, Aeneas Silvius Piccolomini (Pius II), *Historia de duobus amantibus :* the early editions and the English translation printed by John Day, dans *The Library : The transactions of the bibliographical society*, ser. 6, t. 18, 1996, p. 216-229.

E. J. MORRALL (éd.), Aeneas Silvius Piccolomini (Pius II) *The goodli history of the ladye Lucres of Scene and of her lover Eurialus*, Oxford, 1996 (Early English Text Society, Original series, 308).

M.-F. PIÉJUS, Une traduction française de la *Historia de duobus amantibus* d'Eneas Silvius Piccolomini, dans *La circulation des hommes et des œuvres entre la France et l'Italie à l'époque de la Renaissance*, Actes du colloque international (22-24 nov. 1990), Université de la Sorbonne, Institut culturel italien de Paris, Paris, 1993 (Centre interuniversitaire de recherche sur la littérature italienne, 20), p. 103-117.

E. RICHTER (éd.), *Aeneas Sylvius Eurialus und Lukrezia, übersetzt von Octovien de Saint-Gelais*, Halle, 1914.

E. ROSATI, Incunaboli e fortuna letteraria dell'*Historia de duobus amantibus* di Eneas Silvius Piccolomini, dans *Res publica litterarum : Studies in the classical tradition*, t. 13, 1990, p. 257-260.

P. VITI, I volgarizzamenti di Alessandro Braccesi dell'*Historia de duobus amantibus* di Eneas Silvius Piccolomini, dans *Esperienze letterarie*, Naples, 1982, p. 49-68.

P. WEINIG, *« Aeneam suscipite, pium recipite ! » Aeneas Silvius Piccolomini, Studien zur Rezeption eines humanistischen Schriftstellers im Deut-*

*schland des 15. Jahrhunderts*, Wiesbaden, 1997 (Gratia, Bamberg Schriften zur Renaissanceforschung, 23).

K. WHINNOM, The *Historia de Duobus Amantibus* of Aeneas Sylvius Piccolomini (Pope Pius II) and the Development of Spanish Golden-Age Fiction, dans R. B. Tate (éd.), *Essays on Narrative Fiction in the Iberian Peninsula in Honour of Frank Pierce*, Oxford, 1982, p. 234-255.

3. Traductions modernes

S. BROŽOVA (trad. tchèque), *O dvou milencích*, Prague, 1990.

M. L. DOGLIO (intr., éd., trad. italienne), *Enea Silvio Piccolomini, Storia di due amanti e Rimedio d'amore*, Turin, 1973 (éd. et intr. reprises dans G. G. FERRERO, M. L. DOGLIO (éd.), *Novelle del Quattrocento*, Turin, 1975, p. 829-965 ; trad. seule dans M. L. DOGLIO, *Enea Silvio Piccolomini, Storia di due amanti*, Turin, 1990).

F. GRIERSON (trad. anglaise), *The tale of two lovers by Aeneas Sylvius Piccolomini (Pius II)*, Londres, 1929, 2e éd. Wespont, 1978.

I. HERSANT (intr., trad. française, notes), A.-P. SEGONDS (note philologique), Enea Silvio Piccolomini, *Histoire de deux amants*, Paris, 2001 (Bibliothèque italienne).

H. RÄDLE (intr., éd., trad. allemande), *Enea Silvio Piccolomini Euryalus und Lucretia, Lateinisch / Deutsch*, Stuttgart, 1993 (Universal Bibliothek, 8869).

H.-J. SIKORSKI ET W. CHOPARD (trad. française), *Aeneas Silvius Piccolomini, Euryale et Lucrèce*, Paris, 1923.

S. STOLF (trad. française), *Pie II, Les deux amants*, Paris, 2002 (Retour aux grands textes).

4. Études critiques

E. BIGI, La *historia de duobus amantibus*, dans *Pio II e la cultura del suo tempo*, éd. L. ROTONDI SECCHI TARUGI, Milan, 1991, p. 163-174.

G. BOTTARI, Il teatro latino nell'Historia de duobus amantibus, dans *I classici nel Medioevo e nell'Umanesimo*, Gênes, 1975, p. 113-126.

O. BRUHN, « ... den Becher der Liebe nicht zu trinken verlangen », Eine Lektüre der Novelle *Historia de duobus amantibus* von Enea Silvio Piccolomini mit Roland Barthes' *Fragmente einer Sprache der Liebe*, dans *Mittellateinisches Jahrbuch*, t. 36, 2001, p. 253-273.

X. VON ERTZDORF, Liebe, Individualität, Transzendenz und Tod im Prosa-Roman des 15. Jahrhunderts, dans *Fifteenth-Century Studies*, t. 8, 1988, p. 49-65.

A. FRUGONI, Eneas Silvius Piccolomini e l'avventura senese di Gaspare Schlick, dans *Rinascità*, t. 4, 1941, p. 229-249.

R. GLENDINNING, Love, death, and the art of compromise : Aeneas Sylvius Piccolomini's *Tale of two lovers*, dans *Fifteenth-Century Studies*, t. 23, 1997, p. 101-120.

M.-F. PIÉJUS, Lettres et projet culturel : La *Historia de Duobus Amantibus* d'Enéas Silvius Piccolomini, dans *La Correspondance :* t. II, *L'édition des correspondances, correspondance et politique, correspondance et création littéraire, correspondance et vie littéraire*, Aix-en-Provence, 1984, p. 143-164.

D. PIROVANO, Memoria dei classici nell'*Historia de Duobus Amantibus* di Enea Silvio Piccolomini, dans *Studi vari di lingua e letteratura italiana in onore di Giuseppe Velli*, Milan, 2000, t. I, p. 255-275 (Quaderni di Acme, 41).

S. PITTALUGA, Lucrezia fra tragedia e novella, Seneca e Boccaccio nell'*Historia de duobus amantibus* di Enea Silvio Piccolomini, dans *Invigilata lucernis*, t. 11, 1989, p. 459-473.

# CINTHIA

I. In Cinthiam

Cinthia, si qua meo debetur fama labori,
abs te suscipiam quicquid honoris erit.
Tu mihi das ipsas scribenda in carmina uires,
tu facis ingenium, tu facis eloquium.
Te duce concedunt diue in mea uota sorores,
te duce Castalio somnia fonte bibo.
Summa tibi, fateor, debentur premia : summo
te quoque, si liceat, carmine ad astra feram.
Et nostri prima uenies in parte libelli :
tu mihi principium, tu mihi finis eris.

II. In Virgilium

Grecia preclarum quantum laudauit Homerum
tam, Maro, te celebret turba latina. Decet.
Tu generi italico magnum decus, ille pelasgo,
ille suis clarus, clarus es ipse tuis.
O, si millenos uixisset uterque per annos,
carmine quot miro prelia clara forent !
Nunc etiam credam dictetis carmina diuis,
ingenium tenues siquod habent anime.
Ille Iouem mulcet, tua placat musa Quirinum
leniturque tua Cesar et ipse lyra.
Quin aliquos tandem celo demittite uersus,
qui Iouis aut magni Cesaris acta ferant ?
Celicole quondam misere ancilia : cur non
carmina de celo mittere uestra licet ?

III. In Virgilium

Carmina diuino referam modo pauca Maroni :
quis neget egregio carmina Virgilio ?

[1] Poursuivie par Apollon, la nymphe Castalie se jeta dans une fontaine qui depuis porte son nom. L'eau de cette fontaine, qui était fréquentée par les muses, inspirait les poètes.

## *Cinthie*

I. *À Cinthie*
Cinthie, si mon travail mérite quelque éloge,
c'est de toi que lui viendront les honneurs qu'il en retirera.
C'est toi qui me donnes la force d'écrire ces poèmes,
toi qui me rends ingénieux, toi qui me rends éloquent.
Sous ta conduite, les divines muses accèdent à mes vœux ;
Sous ta conduite, à la fontaine de Castalie[1] de songes je m'abreuve.
Des plus hautes récompenses, je l'avoue, tu es digne ;
S'il m'était permis, mon meilleur poème te porterait toi aussi aux nues.
Tu apparaîtras en tête de mon livre :
C'est toi qui seras mon commencement et toi ma fin.

II. *À Virgile*
Autant que la Grèce a loué l'excellent Homère
Puisses-tu, Virgile, être célébré par la multitude latine. Elle le doit.
Toi, gloire fameuse de la race italique, lui de la pélagique,
Lui, illustre auprès des siens et toi auprès des tiens.
O, si vous aviez vécu tous deux des milliers d'années,
en d'admirables vers, combien d'affrontements éclatants auraient lieu !
Je croirais volontiers que maintenant encore vous dictez des poèmes aux dieux,
si les âmes subtiles ont quelque sensibilité.
Il apaise Jupiter, ta muse apaise Quirinus[2],
et César lui aussi s'adoucit au son de ta lyre.
Pourquoi enfin des cieux ne pas nous envoyer quelques vers
qui rapporteraient les hauts faits de Jupiter ou du grand César ?
Les habitants des cieux jadis envoyèrent des boucliers[3] : pourquoi
ne vous est-il pas permis de nous envoyer des cieux vos poèmes ?

III. *À Virgile*
Je vais offrir quelques poèmes au divin Virgile :
Qui refuserait des poèmes à l'excellent Virgile ?

[2] Quirinus est le nom de Romulus après sa mort.
[3] Une légende veut que, sous le règne de Numa, des boucliers divins soient tombés du ciel (Tite-Live, I.20.4).

Thure pio relique lustrantur ab omnibus umbre,
quique poeta fuit carmina sola petit.
Vos igitur, uates, quos secula nostra tulere,
ipsius ad tumulum munera ferte, precor.
Munera sint uersus et mecum dicite : uates
qui iacet hic nostre gloria gentis erat.

IV. In Galatheam
Sunt, Galathea, nouo tibi membra simillima lacti
et getica semper candidiora niue.
Vir tuus ardenti carbone et forcipe duro
assuetus faciem non ferit ipse tuam ?
Basia quando dedit mixta fuligine coniunx,
ne mutet niueas miror abinde genas.
Cum tenet amplexus nigris tua membra lacertis,
reddere te totam debuit ille nigram.
Sed neque te tractat neque pergit ad oscula Drusus :
protinus in uenerem uiribus ille caret.
Arguit intactam tota nitor in cute nam te,
o nimium cupido digna puella uiro.

V. In Cinthiam
Quid nimis elata es prestanti, Cinthia, forma ?
labitur occulto pulchra iuuenta pede.
Non ita semper eris : uariatur tempore uultus
nec semper roseo splendet in ore nitor.
Mane, uides, primo candescunt lilia sole,
uespere succisa languidiora rosa ;
te quoque destituet fugientis forma iuuente
inque suos ueniet curua senecta dies.
Te miseram dices, rugis cum tempus arabit
et faciet crispas in tua damna genas.
Nunc tibi tempus adest, respondet lusibus etas,
talia lasciuus tempora querit amor.
Te moneat facies, moneant te frontis honores,
qui perit o miseri sit tibi cura proci.
Aspice, deficio ; morienti consule amanti :
si moriar, magnum, Cinthia, crimen habes.

[4] L'étymologie grecque de Galatée évoque la blancheur du lait. Le cyclope Polyphème, qui en était amoureux, exerçait l'activité de forgeron, traditionnellement réservée à ses semblables. Voir Virgile, *Géorgiques*, IV, 170 *sqq*.

D'encens sacré sont purifiées par tous les autres ombres.
Quiconque fut poète réclame seulement des poèmes.
Vous donc, poètes que nos siècles ont engendrés,
à son tombeau portez ces présents, je vous prie.
Que ces présents soient des vers et dites avec moi : le poète
qui gît ici de notre race était la gloire.

IV. *À Galatée*[4]
Tes bras, Galatée, sont parfaitement semblables au lait frais,
toujours plus blancs que la neige des Gètes[5].
Ton mari, au charbon ardent et aux pinces de forge
accoutumé, ne manie-t-il pas ton visage ?
Quand ton époux t'a donné des baisers enfumés,
je m'étonne qu'il n'altère pas tes joues de neige.
En étreignant ton corps de ses bras noircis,
il aurait dû te rendre toute noire.
Mais Drusus ne te touche pas et ne recherche pas tes baisers :
Il manque totalement de force pour sacrifier à Vénus,
et de ta virginité le parfait éclat de ta peau témoigne,
O jeune femme si digne d'un mari plein de désir.

V. *À Cinthie*
Pourquoi t'enorgueillir à l'excès, Cinthie, de ton incomparable beauté ?
Ta belle jeunesse s'enfuit à pas feutrés.
Tu ne seras pas toujours ainsi : un visage change avec le temps
et l'éclat d'une bouche de rose ne resplendit pas pour toujours.
Le matin, tu le vois, les lys blanchissent au lever du soleil,
le soir, ils sont plus flétris que la rose coupée.
Toi aussi t'abandonnera la beauté d'une jeunesse en fuite
et la vieillesse toute voûtée viendra à son heure.
Tu te diras infortunée quand le temps de rides te labourera
et te crevassera les joues pour ton malheur.
Aujourd'hui le temps t'est favorable, ton âge est propice aux ébats ;
L'amour folâtre recherche de tels moments :
Que ton visage t'engage, que t'engage ton joli minois
à prendre soin d'un malheureux prétendant à l'agonie !
Regarde, je trépasse ; occupe-toi d'un amant qui se meurt :
Si je meurs, Cinthie, grand sera ton crime.

[5] Les Gètes étaient établis sur les rives du Danube.

Tu me sola potes longos deducere in annos,
sola potes nostris addere, nimpha, dies.
Si mihi tu faueas, si me spectabis amantem,
confiteor, uite spes eris una mee.
Sumne adeo informis? nullon sum dignus amore?
Sumne ego progenie degener ipse mea?
O utinam facilis quantum formosa fuisses!
Sic mihi tu semper, Cinthia grata fores.
Dum faciem specto, digna es quam Phebus amaret;
maius an ipsa suo, Cinthia, lumen habes?
Et cui non placeas, cum sis placitura Tonanti,
cum dederis uentis post tua terga comas?
Vel cum contextum crines nodantur in aurum
membraque purpurea cetera ueste tegis.
Quicquid formosas decuisset habere puellas,
unum si demo, Cinthia, diues habes.
Hoc unum est pietas; quam si modo, Cinthia, sumis,
usque adeo felix semper amator ero.
Ergo uale et nostro cura indulgere furori,
et socies mores cum pietate tuos.

VI. In Aragnem

Phebus in hesperias quamquam nondum iuerit undas,
uidi ego iam medios luce carere dies
tum, mediam cum se niueo Latonia fratri
obiicit et radios non sinit ire suos:
sic mea nonnunquam miserum me fallit Aragne,
ante illam cum se perfida sistit anus.
O te longeue remorentur fila senecte
nec uiuas cupiens nec moriare uolens.
Vt mihi siderei rapis inuida lumen occlli,
sic tibi iocundum subtrahat illa merum.

VII. In Cinthiam

Cinthia, pro meritis que reddam premia tantis,
quot mihi iam clauso suggeris, alma, die?
Nunc ego per tenebras et per stabula alta ferarum

[6] « Le Tonnant » est l'un des surnoms de Jupiter.

[7] Héroïne d'une des métamorphoses d'Ovide (VI, 1-145), Arachné était une brodeuse incomparable, si sûre de son talent qu'elle défia Athéna, la déesse des fileuses et des brodeuses. La déesse accepta le défi et se présenta sous les traits d'une vielle femme (v. 6).

Toi seule peux me faire vivre de longues années ;
Toi seule, ma nymphe, peux augmenter le nombre de mes jours.
Si tu m'accordes tes faveurs, si tu me regardes comme un amant,
tu seras, je l'avoue, mon unique raison de vivre.
Suis-je à ce point difforme ? Suis-je indigne d'être aimé ?
Ai-je dégénéré de ma race ?
O, si tu étais une femme aussi douce que belle !
je te serais, Cinthie, éternellement reconnaissant.
Quand je contemple ton visage, tu es digne de l'amour de Phébus ;
Tes yeux ne sont-ils pas plus lumineux que lui, Cinthie ?
Et à qui ne plairais-tu pas, puisque tu peux plaire au Tonnant[6]
quand tu abandonnes aux vents ta chevelure rejetée dans ton dos
ou quand tes cheveux sont noués en un alliage d'or
et que tu couvres le reste de ton corps d'un habit pourpre ?
Tout ce que devraient posséder les belles jeunes filles
tu le possèdes, ma riche Cinthie, à une exception,
car j'excepte la pitié. Si seulement, Cinthie, tu pouvais l'acquérir,
à tout jamais je serais un amant heureux.
Adieu donc. Montre-toi bienveillante à ma passion,
et joins à tes mœurs la pitié.

VI. *À Arachné*[7]
Bien que Phébus de l'Hespérie n'ait pas encore gagné les ondes,
j'ai vu, moi, la lumière manquer en plein jour :
c'est quand la fille de Latone[8] devant son frère resplendissant
s'interpose et ne permet pas à ses rayons de passer.
De même, ma chère Arachné m'échappe parfois, hélas !
quand devant elle se tient une perfide vieille.
Puissent t'entraver les fils d'une vieillesse prolongée !
Puisses-tu ne pas vivre si tu désires la vie, et ne pas mourir si tu veux la mort !
Puisque tu me ravis, jalouse, la lumière de son regard étoilé,
qu'Arachné te prive du vin qui te rend gaie !

VII. *À Cinthie*
Cinthie, comment récompenser les si grands services
que tu me rends généreusement à la clôture du jour ?
Alors, au milieu des ténèbres et des profondes tanières de fauves

Outragée par l'attitude d'Athéna qui a déchiré sa broderie, Arachné se pend, mais la déesse ne lui permet pas de mourir (v. 7-8) et la transforme en araignée, qui continue à filer et à tisser au bout de son fil.

[8] Latone, mère d'Apollon et de Diane assimilée à la lune.

cogebar longas nescius ire uias.
Forsitan abruptas cecidissem pronus in alpes
aut ego iam rapidi preda leonis eram.
At tu, que nostros miserata es, Cinthia, casus,
obuia noctiuage lampadis igne uenis.
Qua sit iter, qua sint manifesta pericula monstras :
o ego quas possum reddere, luna, uices ?
Efficiam semper tibi sit, dum forte laboras,
qui superet sonitu carmina dira suo.
Inde tua expediam prestanti numina uersu,
qualia nocte iuuent, qualia luce patent.

VIII. In pictorem

Dos sua, qua claram possit perquirere laudem,
celitus, ut dignum est credere, cuique datur.
Atque ideo uarias uitam exercere per artes
cogimur et magno fama labore uenit.
Bella duces fecere deos celoque locarunt :
hinc honor, hinc magni Cesaris astra micant.
Carmina Virgilio nomenque dedere sorores
pierie, quod nec morte perire queat.
Tullius eloquio, quem mirabatur et ipsa
Grecia, dum stabunt sidera, clarus erit.
Est in honore suo cythara laudatus Iopas,
et uiuum qui de marmore duxit opus.
Quid referam cunctas artes ? Mea fama per omnem
it clara Ausoniam, laus et ubique mea est.
Quaue Policretus, quaue celebratus Apelles
arte, feram toto nomen in orbe meum.

IX. In Caluinum

Sic tibi formose placeant, Caluine, puelle,
ut mihi presenti grata Papia die est !
Sic Caciena suis miserum te oblectet ocellis,

[9] Cynthie était le nom donné à Diane (donc à la Lune) que l'on adorait sur le mont de Cynthus (Horace, *Odes* 3, 8, 12).
[10] Par des incantations, certains cherchaient à chasser la lune décroissante du ciel alors que d'autres tentaient de la retenir en faisant du bruit (Virgile, *Énéide* VIII, 69 ; Ovide, *Métamorphoses* IV, 333).
[11] Après sa mort César fut reçu au ciel, où il apparaît sous forme de l'étoile « Iulius ».
[12] Le mont Piérus, aux confins de la Thessalie et de la Macédoine, était consacré aux muses.
[13] Iopas, nom d'un joueur de cithare à la cour de Junon (Virgile, *Énéide*, I, 740).

j'étais contraint de parcourir à l'aveuglette de longs chemins.
Peut-être serais-je tombé, tête la première, du haut d'un sommet escarpé
ou aurais-je été la proie d'un lion impétueux,
Mais toi, Cinthie, qui as eu pitié de mon malheur,
avec le feu de ta lampe vagabonde tu viens à ma rencontre dans la nuit.
Le chemin, les dangers, tu me les montres et me les signales.
Et moi, Lune[9], que puis-je te donner en retour ?
Je ferai en sorte que toujours, lorsque tu décroîtras,
quelqu'un couvre de son vacarme les sinistres incantations[10].
Puis en des vers incomparables, j'évoquerai ta majesté,
secourable la nuit et remarquable par le jour qu'elle donne.

VIII. *À un peintre*
Le talent individuel qui permet la quête d'une illustre gloire,
par le ciel, comme il convient de le croire, est donné à chacun.
Ainsi nous sommes contraints de consacrer notre vie
à des arts différents et la renommée vient d'un grand labeur.
Les guerres ont divinisé les généraux et les ont porté aux nues :
De là la gloire, de là l'éclat des étoiles du grand César[11].
À Virgile les sœurs du mont Piérus[12] ont donné
des poèmes et un nom qui ne sauraient périr avec la mort.
Cicéron, par ses discours, qu'admirait même
la Grèce, tant que dureront les étoiles, sera illustre.
On honore Iopas[13], loué pour son art de la cithare,
et celui qui du marbre a tiré une œuvre vivante.
Pourquoi citer tous les arts ? Ma renommée court,
illustre, à travers toute l'Italie, et ma gloire est partout.
Par l'art de Polyclète[14] ou par celui qui rendit célèbre Apelle[15],
j'étendrai mon nom sur toute la terre.

IX. *À Calvinus*
Puissent les jolies femmes te plaire, Calvinus,
autant qu'en ce jour Pavie m'est aimable !
Puisse Caciena te charmer, malheureux, de ses doux yeux

[14] Polyclète, sculpteur grec (V^e^ s. av. J.-C.) qui codifia l'harmonie du corps humain dans son fameux canon.
[15] Peintre grec (v. 360-v. 300 av. J.-C.), portraitiste de Philippe de Macédoine et de son fils Alexandre le Grand. Sur Apelle, voir A. REINACH, *Textes grecs et latins relatifs à l'histoire de la peinture ancienne*, intr. et notes par A. ROUVERET, Paris, 1985, p. 314-360. Sur sa renommée auprès des humanistes italiens, voir M. BAXANDALL, *Les humanistes à la découverte de la composition en peinture (1340-1450)*, trad. de l'anglais par M. BROCK, Paris, 1989, *passim*.

ut modo me aspectu sola Papia suo!
Sic tibi displiceat ciliorum frictus, ut ipsa
nunc uisa est oculis pulchra Papia meis!
Sic tibi flaua Ceres et Bacchi munera prosint,
ut me nunc hilarem docta Papia tenet!
Sic letus uenias ad operte gaudia noctis,
ut mihi dulce fuit nunc papiense solum!
Ecce, Papia, malo compulsus ab omine ueni;
quin misero lucem, dira Papia, rapis?

X. Fabella

Vrbem qua ducit Comum uia forte petebam:
rure diu fueram, ruris et hostis eram.
Est locus urbis, ubi rerum quecunque uehuntur
soluitur ex lege uectigal usque sua.
Huc feror, ecce (hominem quantum fortuna secundat
atque eadem aduersa est!) me pia poscit anus.
« Vir, pete cur ploret que nostro est aduena tecto. »
dixerat, et iuxta forte puella sedet.
Hanc digito signat. Forma fuit illa decenti,
que uisa est Dapne seu Philomena mihi.
Ter quinos (neque enim plures) impleuerat annos,
uix fuit amplexu digna puella uiri.
Illa in terram oculos lacrimis humecta tenebat
et mentem misere durus habebat amor.
Vultus erat, qualem facit ipsum affata parentem
aut Venus aut patrio uertice nata dea.
Cetera non uidi; sed que manifesta patebant,
indicium pulchri corporis ora dabant.
Tum « mea nympha, precor » (germana uoce locutus:
barbariem docuit me Basilea prius)
« quis te casus habet? Que te fortuna remotas
ignaram lingue cogit adire domos? »
Illa proci lacrimis motam se et fraude relictam
et que pretereo plurima damna refert.

[16] Le froncement de cil était le signe de la répudiation.
[17] Les présents de Cérès (déesse nourricière) et de Bacchus (dieu du vin) sont la nourriture et la boisson.
[18] Daphné, nymphe aimée d'Apollon (Ovide, *Métamorphoses*, I, 452 *sqq.*); Philomèle, qui fut enlevée et violée par Térée (Ovide, *Métamorphoses*, VI, 451 *sqq.*); toutes les deux étaient louées pour leur grande beauté.

autant qu'à présent la vue de la seule Pavie me charme !
Puisses-tu redouter qu'elle fronce les sourcils[16]
autant qu'aujourd'hui Pavie paraît belle à mes yeux !
Puissent la blonde Cérès et les présents de Bacchus te favoriser[17]
autant qu'aujourd'hui la docte Pavie me rend joyeux !
Puisses-tu accéder aussi heureux aux joies secrètes de la nuit
qu'alors de Pavie m'a été doux le sol !
Mais voilà, Pavie, c'est une mauvaise intuition qui m'a conduit ici ;
pourquoi, funeste Pavie, ne prives-tu pas un malheureux de la lumière ?

X. *Historiette*

Je gagnais par hasard la ville de Côme, où mon chemin me conduisait :
À la campagne longtemps j'étais resté, et la campagne, je la détestais.
Il est un endroit de cette ville où toute chose passe
et où continuellement l'on acquitte l'impôt fixé par la loi.
À peine arrivé (comme Fortune peut être à l'homme favorable
et contraire à la fois !), voilà que m'interpelle une auguste vieille :
« Monsieur, demandez la raison de ses pleurs à l'étrangère qui est sous notre toit »,
dit-elle. Il se trouve qu'une jeune fille est assise à côté d'elle,
qu'elle désigne du doigt. D'une beauté harmonieuse,
elle me fit penser à Daphné ou à Philomèle[18].
Tout au plus avait-elle passé quinze ans ;
elle était à peine mûre pour les étreintes d'un homme.
Baignée de larmes, elle fixait le sol des yeux :
l'esprit de la malheureuse était la proie d'un amour cruel.
Son visage obligeait à lui reconnaître comme parentes
Vénus ou la déesse sortie du crâne de Jupiter[19].
Le reste, je ne l'ai vu, mais ce qui apparaissait au grand jour
faisait deviner à ses contours la beauté de son corps.
« Chère nymphe, je t'en prie, (je parlais allemand,
langue étrangère que j'avais apprise à Bâle[20])
quel malheur t'arrive-t-il ? Quel sort te contraint à gagner
des toits éloignés, dont tu ignores la langue ? »
Entraînée par les larmes d'un amant, elle avait été trompée et abandonnée ;
j'omets les innombrables malheurs qu'elle relata.

[19] Il s'agit de Minerve.

[20] Eneas Silvius participa au concile de Bâle (1431-1445), mais il avoue à plusieurs reprises dans sa correspondance ne pas connaître l'allemand.

« Heu forme miserere mee, miserere iuuente,
hei mihi ne noceat si pia forte fui.
Te sequar in casus ueniam quoscunque uocabis,
si qua mihi tecum gracia » dixit « erit. »
Non sum marmoreus nec tigride natus, ut ipsis
non mouear precibus, non mouear lacrimis.
Ergo iter obuerto. Hic obliqua est semita quam nec
plaustra petunt, quam nec sepe uiator adit.
Hac iter ad portam, que iuncta est principis arci
et uetus externa nomen ab urbe trahit.
Huc agor et pone sequitur mea nympha, meum cor,
uixque meum crebris passibus equat iter.
Ventum erat ad medium, silua cum prodit opaca
et tacitus post me faunus abinde uenit.
Hanc rapit et lucis amplexam condidit atris :
me miserum ! nec post uisa puella fuit.
Vt fleui ! utque oculis largus defluxerit ymber,
quid referam ? uolui dilacerare genas.
Haud aliter raptum dilecte coniugis Orpheus
sensit et irato pectore fata tulit.
Sed quid flere iuuat ? Fatorum immobilis ordo est
nec superum nostras audiet ira preces.

XI. In Lisiam

Lisia quid redolet ? Sapit hec tibi Lisia mella ?
Et reris soli grata sit illa tibi ?
Atque tuam reputas ? Tamen hec in fornice uiuit
et tua, non uultus diligit illa tuos.
Ac siquem illa colit, non te, puto, diligat illa,
alter inest oculis gratior usque suis,
quem nosti et tecum ducit noctesque diesque
et simulat quod se nulla puella uelit.
Vt tibi uera loquar : meretrix est. Ergo mariti
iura negat multos nunc habitura procos.
Lisia si placeat, placet hec tua Lisia multis,
sed magis illa colit qui magis inde dabit.

« Je t'en prie, aie pitié de ma beauté, pitié de ma jeunesse.
Aide-moi, que je n'aie pas à regretter d'avoir été tendre.
Je te suivrai, je viendrai quels que soient les dangers où tu m'appelles,
si avec moi tu te montres bienveillant. »
Je ne suis pas de marbre et n'ai pas un cœur de tigre pour ne pas
être ému par ces prières, pour ne pas être touché par ces larmes.
Je reprends donc ma route jusqu'à un chemin de traverse
que les chariots n'empruntent pas et que les voyageurs prennent rarement.
Par là, le chemin conduit à la porte qui jouxte le palais du prince,
celle qui tire son antique nom des faubourgs.
Je m'y engage, précédant la nymphe de mon cœur
qui me suit difficilement à pas pressés.
Nous étions à mi-chemin, quand apparaît une forêt obscure
et que silencieusement derrière moi un faune approche.
Il l'enlève en la serrant dans ses bras et la cache dans un bois ténébreux.
Pauvre de moi ! Par la suite, on ne revit plus la jeune fille.
Comme je pleurais ! Quelle pluie de larmes coula de mes yeux !
Que dire ? J'ai voulu me lacérer les joues.
C'est ainsi qu'Orphée du rapt de son épouse bien aimée[21]
s'aperçut et il supporta le destin d'un cœur affligé.
Mais à quoi sert de pleurer ? L'ordre des destinées est immobile
et le courroux des dieux n'entendra pas mes prières.

XI. *À Lisie*
Quelle est la saveur de Lisie ? Trouves-tu qu'elle a le goût du miel ?
Elle n'est bienveillante qu'avec toi, penses-tu ?
Tu la crois tienne ? Elle vit pourtant dans un bordel :
C'est ton argent qu'elle adore, non ton visage.
Et si elle aime quelqu'un, à mon avis ce n'est pas toi.
Il y en a toujours un autre plus agréable à ses yeux.
Tu le connais. Il t'accompagne nuit et jour
et feint qu'aucune femme ne veut de lui.
Pour te parler franchement, c'est une putain. Elle te refuse donc
les droits d'un mari pour avoir de nombreux amants.
Si Lisie te plaît, ta chère Lisie plaît à beaucoup,
Mais celui qu'elle aime le plus, c'est celui qui lui donnera le plus.

[21] Alors qu'Orphée atteignait la sortie des Enfers suivi d'Eurydice, il se retourna et Eurydice lui fut enlevée une seconde fois (Virgile, *Géorgiques*, IV, 454-527).

XII. In Bartholomeum
Bartholomee, sacros nequeo tibi mittere uersus
nomine uersiculos impediente tuo.
Nil habeo reliquum quo possim querere amicos,
si desit nostris scripta tabella modis;
ni te scribendo, ni te mihi carmine iungam,
dic mihi, quo possim iure placere tibi.
Ast ego si scribam, perturbor Bartholomeo
nomine non suaui conueniente lyre.
Te precor ergo aliud leuius tibi nomen adoptes,
quod ualeam numeris inseruisse meis.

XIII. Epitaphium
Hic tegor haud ulli scelere et feritate secundus:
corrupta est uicio multa puella meo.
Quotque habui digitos totidem sub Tartara misi
nocte una illustres proditione animas.
Sed tandem occubui penaque affligor acerba:
sera licet superum est, non fugit ira malos.

XIV. In Corinum
Minxerat hic Helene mediamque ambiuerat urnam,
que tota est capiti fusa, Corine, tuo;
hic dedit Andromache calidum et Philomena liquorem,
hoc tulit epotum Lesbia uase merum;
hic Dapne atque alie tenere minxere puelle:
urina hec lenam tinxerat uda tuam.
Proh scelus infandum! uiole hec et lilia naso
peluis odoranti debuit esse tuo.
Quod quereris, magno ere procus quesisset et ipsam
uessica missam forte bibisset aquam.

XV. In Axeretum
Ipse pios quoniam colis, Axerete, poetas,
carmina et ipsa tuo semper in ore sonant,
mirabar quod te summa cum laude ferebant

[22] Bartholome Roverella († 1476), archevêque de Ravenne élevé à la dignité cardinalice le 18 décembre 1461 par Pie II.
[23] Nom de la femme chantée par Catulle.
[24] Biagio Assereto (ca 1383-1456) fut chancelier de Gênes de 1423 à 1435. Commandant la flotte d'Alphonse V d'Aragon, il remporta en août 1435 un célèbre combat naval au large

XII. *À Bartholomé*[22]
Bartholomé, je ne peux t'adresser d'impeccables vers,
car ton nom fait obstacle à la métrique.
Il ne me reste aucun moyen de me faire des amis
si me manque celui du billet noirci ;
dis-moi à quel titre je pourrais te plaire,
Sans t'écrire et sans t'attacher à moi par la poésie,
car moi, quand j'écris, je suis troublé par Bartholomé,
un nom inapproprié à la douce lyre.
Je te prie donc d'adopter un autre nom plus léger,
que je puisse insérer dans mes mètres.

XIII. *Épitaphe*
C'est ici que je repose, sans égal pour le crime et la cruauté :
Nombreuses furent les belles corrompues par mes mœurs infâmes.
Par traîtrise, j'ai envoyé aux enfers
en une seule nuit autant de nobles âmes que j'avais de doigts.
Mais enfin j'ai succombé et je souffre d'atroces peines :
Bien que tardive, l'ire des dieux n'épargne pas les méchants.

XIV. *À Corinus*
En pissant, Hélène avait rempli la moitié du pot
que tu as tout entier reçu sur la tête, Corinus ;
Là, Andromaque et Philomèle ont versé leur chaude liqueur
et Lesbie[23] a confié son breuvage raffiné à ce vase ;
Là, Daphné et d'autres tendres jeunes filles ont pissé :
Ce flot d'urine a teint ta tunique...
Ah, quel crime odieux ! la violette et le lys,
c'est l'odeur qu'aurait dû exhaler ce pot de chambre à ton nez délicat.
De quoi te plains-tu ? Un amant l'aurait payé très cher
et peut-être aurait-il bu l'eau sortie de ces vessies.

XV. *À Biagio Assereto*[24]
Puisque tu cultives en personne, Assereto, les grands poètes
et que des poèmes résonnent toujours sur tes lèvres,
je m'étonnais qu'on louât si vivement

de l'île de Ponza, dont il donna lui-même un récit détaillé. À l'occasion de ce triomphe, outre Eneas, plusieurs humanistes de renom avec qui il entretenait des relations épistolaires, comme Ciriaco Anconitano, Filelfo et Maffeo Vegio, lui adressèrent des éloges. Sur Assereto, voir G. BALBI, dans *Dizionario biografico degli Italiani*, t. IV, 1962, p. 442-444.

scire sub infesto belligerare mari,
et quia te magnos traxisse ex hoste triumphos
fama refert musa te comitante tua.
Mira quidem res est nostroque remotior euo
carmina pugnaci collibuisse uiro.
Vidi ego magnanimos quos fama ad sidera tollit
et qui sunt uulgi semper in ore duces,
omnibus inuisos sese prebere poetis
atque ipsos patria cogere abire sua.
« Ite procul » seuus dicebat Clodius olim,
« ite alio, uates, carmina ferte alio.
Frigoris expertes tecto gaudetis et umbra.
Qui faciet uersus? Quis nisi potus erit?
Nos patriam et sanctos tutamur ab hoste penates
nostraque communes dextera seruat opes.
Vos odi, inbelles, alieno parta labore
sumentes et quos carmina sola iuuant.
Quod si uos adeo oblectant uersusque lyreque,
ite et carminibus pascite corpus iners. »
Haud ignota cano nostraque etate probatum est
ingenium armato displicuisse duci.
Cur igitur mediis colit Axeretus in armis
Aonidas, Vegium (nam tuus ille) peto.
Tum Vegius (de te sermo nam forte uicissim
constiterat) laudes incipit ipse tuas.
« Axeretus » ait « prisce uirtutis utranque
(quod modo quis credat?) maluit ire uiam.
Scilicet et musas complexus et arma comanti
ornatus galea uersat in ore modos
et modo Virgilii, nonnunquam gaudet Homeri
uersibus, historiam nec minus inde legit.
Ni mirum sanctos si diligit ille poetas :
est hominis caros semper habere pares.
Sic placuere bonis quondam ductoribus ipsi
uates, quod docti sepe fuere duces.

[25] Appius Claudius Caecus, célèbre censeur romain (312 av. J.-C.) qui avait la réputation d'un homme fier et obstiné. Dans sa vieillesse il persuada les Romains de repousser les propositions de paix de Pyrrhus (279-278 av. J.-C.). Valère Maxime (VII, 2.1) rappelle la lutte farouche de Claudius contre l'oisiveté.

[26] Maffeo Vegio (1407-1458) fut l'un des poètes humanistes les plus en vue de la première

ton habileté à guerroyer sur une mer hostile,
d'autant que tu as remporté de grands triomphes sur l'ennemi,
à ce que l'on dit, en compagnie de ta muse.
Il est pour le moins étonnant et assez étranger à notre époque
que des poèmes aient plu à un homme de guerre.
Moi j'ai vu des hommes illustres que la réputation a élevé aux nues,
ces généraux dont le vulgaire parle sans cesse :
ils se montraient odieux à tous les poètes
et les forçaient à quitter leur patrie.
« Partez loin », disait jadis l'impitoyable Claudius[25],
« Partez ailleurs, poètes, emportez vos poèmes ailleurs.
À l'abri du froid, vous jouissez d'un toit et de l'oisiveté.
Quel vers sera capable d'agir ? Lequel d'entre vous ne sera pas ivre ?
Nous, nous défendons contre l'ennemi la patrie et les pénates sacrés
et nos bras protègent le bien commun.
Je vous hais, vous qui, incapables de combattre, des fruits du travail d'autrui
vous emparez et que seuls les poèmes réjouissent.
Puisque les vers et la lyre vous charment tant,
partez et de poèmes nourrissez votre corps inactif. »
Je ne chante pas des faits inconnus ; à notre époque on vérifie
que le talent déplaît aux chefs de guerre.
Pourquoi Assereto cultive-t-il donc au milieu des armes
les muses ? Je te le demande, Vegio[26], car c'est ton ami.
Alors Vegio (il tenait peut-être cette réponse toute prête
en retour) se mit à faire ton éloge :
« Assereto, dit-il, a préféré suivre la double voie de l'ancienne vertu
(Qui pourrait le croire aujourd'hui ?).
En effet, il a embrassé les muses et, orné du casque
qui le coiffe, il roule des poèmes dans sa bouche
et se réjouit tantôt des vers de Virgile, tantôt de ceux d'Homère,
mais il n'est pas moindre lecteur des historiens.
Rien d'étonnant à ce qu'il aime les grands poètes :
C'est le propre de l'homme de toujours apprécier ses pairs.
Ainsi aux bons généraux autrefois plurent
les poètes, parce que les chefs de guerre étaient souvent cultivés.

moitié du XV^e^ siècle. Surtout connu pour un *De liberorum educatione et claris moribus* (1444), il tenta une synthèse poétique entre l'inspiration chrétienne et les formes classiques dans l'*Antonias* (récit épique de la vie de saint Antoine) et s'illustra dans l'idylle et l'élégie. Voir V. ZACCARIA, *Dizionario critico della letteratura italiana*, dir. V. BRANCA, 2^e^ éd., Turin, 1986, t. IV, p. 387-389.

Doctus erat Cesar de se qui scripsit, et heres
narrauit uite qui benefacta sue.
Ducebant ueteres scitos in prelia uates,
qui canerent sacris bella gerenda modis ;
nouerunt quantum diuina poemata possent
quotque duces faciat uiuere Virgilius.
Mutauit priscos hominum uecordia mores,
iam dudum in castris nulla Minerua fuit.
Ille autem nostro similem non inuenit euo
atque ideo laudis dignior ipse mee est.
Quem si carminibus, si laudo aliquando libellis,
ni mirum raros uult mea musa uiros. »
Sic Vegius. Tum me uirtutem accendit in ipsam,
accendit mire laudis amore tue.
Inde uelim (siquid facies mea carmina) nomen
sepe tuum scriptis inseruisse meis.

XVI. In Cinthiam

Qui miserum totiens expertus iam sit amorem
cur iterum laqueos incidit ille nouos ?
In foueam quotiens lapso pede fluxit asellus,
inuitus tales cogitur ire uias.
Ast ego quid sit amor, quid dura incendia noui
et quot mortifero sint in amore doli ;
et tamen infelix iterum compellor eodem,
cogor et antiquo subdere colla iugo.
Tantum sola potes in me, que sidere quo uis,
Cinthia, me ducis, Cinthia, meque trahis.
Stare tua haud contra possum uel tela uel artes
et si me ludis, ludier usque iuuat.

XVII. In Mentinum

Cur iterum atque iterum uacuo, Mentine, cerebro
ambitur passu Laurea diua tuo ?
Quid tibi uis hominum ? Quid habes quod diligat in te
Laurea ? Qua forma es ? Qua probitate uales ?
Nigrior es coruo, stigia pallentior umbra.
Quale tibi ingenium, quale tibi eloquium est ?
Tu sibi te Paridem placidumue putas Ganimedem

[27] Auguste a composé des discours et des poésies dont il nous reste quelques vers faisant l'éloge de l'*Énéide*.

Cultivé, César l'était, qui écrivit ses mémoires, comme son héritier[27]
qui raconta les bonnes actions de sa vie.
Les anciens menaient aux combats des poètes savants
pour qu'ils chantent impeccablement la conduite de la guerre.
Ils savaient quel était le pouvoir d'un divin poème
et combien de généraux Virgile a fait vivre.
La démence a changé les antiques mœurs des hommes :
Depuis longtemps, il n'y a plus aucune Minerve dans les campements.
Assereto ne connaît pas de semblable à notre époque
et il n'en est que plus digne de mon éloge.
Si dans des poèmes, si dans des livres je le loue quelquefois,
rien d'étonnant : ma muse veut des hommes d'exception. »
Ainsi parla Vegio. Il m'enflamme pour la vertu même,
il m'enflamme par l'affection contenue dans son admirable éloge.
C'est pourquoi je voudrais (si tu fais quelque cas de mes poèmes) avoir
souvent inséré ton nom dans mes écrits.

XVI. *À Cinthie*
Celui qui tant de fois a fait l'expérience d'un amour malheureux,
pourquoi retombe-t-il dans de nouveaux pièges ?
Chaque fois qu'après un faux pas un ânon a glissé dans un trou,
c'est malgré lui qu'on le contraint à reprendre de semblables chemins.
Mais moi je sais ce qu'est l'amour, ce que sont ses cruels incendies
et les multiples ruses mortelles qui sont en lui.
Et pourtant, pauvre de moi ! de nouveau il m'accule
et je suis contraint de soumettre mon cou à cet antique joug.
Toi seule as autant d'emprise sur moi, toi qui par l'éclat de tes yeux,
Cinthie, me conduis, Cinthie, et me mènes où tu veux.
Résister à tes armes et à tes ruses, je ne peux,
et si tu te joues de moi, il me plaît d'être ton jouet à jamais.

XVII. *À Mentinus*
Pourquoi encore et encore, Mentinus, crâne de moineau,
tournes-tu autour de la divine Laure ?
Quelle virilité est la tienne ? Qu'as-tu pour plaire
à Laure ? Quel charme ? Quelle loyauté ?
Tu es plus noir qu'un corbeau et plus pâle qu'un spectre du Styx.
Quant à ton esprit et à ton éloquence...
Tu crois être à ses yeux un doux Pâris ou un Ganymède[28]

[28] Pâris, qui enleva Hélène avec son consentement ; Ganymède, le plus beau des mortels, fut enlevé par Jupiter et emmené dans l'Olympe.

et uersas totum pectore Aristotelem.
Falleris. Ipsa tuo non stat sapientia sensu,
non est iudicio pulchra Diana suo.
Quin tu aliquid peragis, quod te, dum creuerit etas,
nutriat et senium claudat honore tuum?
Desine fallaces temptare Cupidinis artes:
Laurea celestis digna furore proci est.

XVIII. Epitaphium
Discite nunc ex me, uite quem penitet acte,
qui male deduxi tempora longa, senes:
si magis aut ipsum uixissem Nestora totum,
nil tamen in melius reddita uita foret.
Nec me mortali credebam sanguine cretum
nec nostrum rebar posse perire genus.
Fallebar, quoniam uita defunctus iniqua
hic tegor: ast anime que mala sint taceo.
Vos igitur moneo, quamuis breue tempus habetis:
id quoque (nam sat erit) reddite sponte Deo.

XIX. In Cinthiam
Cinthia, quid ploras? Nitidos quid turbat ocellos?
Quis modo te fletus, quis modo langor habet?
Si tibi deformis facies inuisa mariti,
si dolor inculto est concubuisse uiro,
desine flere, precor; ne sit tibi causa dolendi
abs te quod magni debuit eris emi.
Nam potes acceptas a corruptore tabellas
et legere et pulchro reddere uerba proco.
Ipse, licet norit quod te formosus adulter
tractet, adhuc molli pectore cuncta feret.
Femina deformi uidua est que nupsit amanti
proque suo poterit se gerere arbitrio.
Sepe licet uideas turgescere coniugis ora,
uicta supercilio mox cadet ira tuo.
Ipse petet ueniam tanquam peccauerit et te
leserit et quicquid poscitur inde dabit
atque tuo tantum contentus uiuet amore
nec petet assiduis tecta aliena dolis.

et tu retournes tout Aristote au fond de toi.
Tu te trompes. La sagesse ne s'en tient pas à ce que tu penses :
Diane n'est pas belle, parce qu'elle estime l'être.
Pourquoi ne trouves-tu pas une occupation qui te nourrisse
quand tu auras pris de l'âge et qui close honorablement ta vieillesse ?
Cesse d'essayer les ruses trompeuses de Cupidon :
Laure mérite la passion d'un amant divin.

XVIII. *Épitaphe*
Vieillards, laissez-moi vous instruire, moi qui me repens de ma vie passée
et qui me suis mal conduit pendant longtemps :
Même si j'avais vécu autant ou davantage que Nestor[29],
ma vie n'aurait en rien été rendue meilleure.
Je ne me croyais pas né de sang mortel
et ne pensais pas que notre race pût périr.
Je me trompais, puisque après avoir mené une vie inique
c'est ici que je repose ; mais je tais ce que sont les malheurs de mon âme.
Je vous avertis donc : quoique votre temps soit compté,
il suffira néanmoins, mais consacrez-le de bon gré à Dieu.

XIX. *À Cinthie*
Cinthie, pourquoi pleures-tu ? Pourquoi se troublent tes petits yeux brillants ?
Quelles sont ces larmes et cette langueur qui tour à tour s'emparent de toi ?
Si le visage difforme de ton mari t'est haïssable,
Si tu souffres d'avoir couché avec cet époux sans culture,
Cesse de pleurer, je t'en prie, et ne t'afflige pas pour cela,
Car il a dû te le payer bien cher.
Tu es libre, en effet, de lire les billets reçus d'un entremetteur
ou de répondre à un charmant soupirant.
Même s'il apprend qu'un bel amant
te caresse, ton mari le tolèrera encore complaisamment.
La femme qui a épousé un amoureux difforme est comme veuve :
elle pourra se conduire à sa guise.
Même si tu vois souvent la colère boursoufler le visage de ton mari,
elle retombe vite, vaincue par un battement de tes cils.
C'est lui qui demandera pardon, comme s'il avait commis une faute
et t'avait offensée ; et tout ce que tu réclameras ensuite, il te le donnera.
Il vivra en se contentant seulement de ton amour,
sans chercher à gagner des couches étrangères par d'incessantes ruses.

[29] Roi légendaire de Pylos, Nestor vécut pendant trois générations par la grâce d'Apollon, repenti après le meurtre des Niobides.

Formosum contra si sis sortita maritum,
te miseram! quantis falleret ille modis!
Non tibi, sed multis natum se crederet et quod
das modo sola daret plurima turba sibi.
Forma uiri nuptis nimium est damnosa puellis :
quam dolet Oenone substinuisse Parim!
Iupiter ut nulli placeat Saturnia uellet,
egregium Eneam plorat Elissa suum.
Ergo tuo inculto uiuas contenta marito
et tibi quod desit mox aliunde pete.

XX. In Calciopem

Calciope, o fer opem, tacito ne uulnere Petrus
occidat. Egregio parce, puella, proco.
Da sibi quod postquam dederis mira arte iuuabit
et dices : tacui quid male sana diu?
Experiere pio quanta est in amore uoluptas :
gaudia mille dabis, gaudia mille feres.
Dulce rogatur opus rerum nec dulcior ulla est,
quam semel ut dederis sepe dedisse uoles.
Et quis erit primos dignus decerpere flores?
Si Petrum expendis, undique Petrus erit.
Ac mihi si carum serues a morte sodalem,
in celum calamo, diua, ferere meo;
sin pereat, totum contra te Acheronta mouebo
et faciam uersus in tua damna sacros.

XXI. In Cinthiam

Vror et accenso nulla est medicina furori,
nulla meo medica est herba reperta malo.
Egrotus si forte fuit, ualet esa leoni
simia uirosas restituisse uices.
Pardus edit capreas, siquis sibi langor, agrestes :
inuenta est morbis hec medicina suis.
Dictamnus, tergo siquando hesere sagitte,
siluestrem mira liberat arte capram.
Querit item ramos frondentis ceruus oliue

[30] Pendant sa jeunesse, Pâris avait aimé la nymphe Œnone, mais après son jugement célèbre entre les déesses qui disputaient devant lui le prix de la beauté, il l'abandonna pour l'amour d'Hélène, que lui promettait Vénus.

Si un élégant mari, en revanche, t'avait été donné par le sort,
Malheureuse ! combien de fois t'aurait-il trompée ?
Il ne se croirait pas destiné à toi, mais à une multitude de femmes ; et ce que tu es aujourd'hui la seule à lui donner, une immense foule le lui donnerait.
La beauté d'un mari cause bien du tort aux jeunes femmes mariées.
Combien Œnone souffrit d'avoir obtenu Pâris[30] !
Jupiter voudrait bien que la fille de Saturne ne plaise à personne[31]
et Élise[32] pleure son bel Énée.
Sois donc contente de vivre avec ton mari sans culture
et cherche vite ailleurs ce qui te manque.

XX. *À Chalciope*[33]

Chalciope, aide-moi, sinon d'une blessure secrète Pierre
périra. Aie pitié, jeune fille, de ton bel amant.
Donne-lui ce qui te réjouira étonnamment, une fois donné.
Tu diras alors : « Pourquoi, folle que je suis, me suis-je tue si longtemps ? »
Tu verras quel plaisir on goûte dans un amour sincère :
tu donneras mille joies ; tu en recevras mille.
Rien n'est plus doux que la douce chose qu'on te demande.
Quand tu l'auras donnée une fois, tu voudras l'avoir souvent donnée.
Et qui méritera de cueillir ces premières fleurs ?
Si tu prêtes attention à Pierre, tu ne verras plus que lui.
Et si tu sauves de la mort mon cher compagnon,
au ciel, chère déesse, je t'élèverai par ma plume ;
s'il périt, je soulèverai tout l'Achéron contre toi
et composerai pour ton malheur des vers impeccables.

XXI. *À Cinthie*[34]

Je me consume sans qu'il y ait aucun remède aux flammes de la passion ;
aucune herbe médicinale n'a été découverte pour mon mal.
Quand d'aventure il est souffrant, le lion peut en mangeant
du singe rétablir son corps empoisonné.
Le léopard mange des chèvres en cas de faiblesse :
il a trouvé ce remède à ses maladies.
L'origan, lorsqu'en son dos se sont fichées des flèches,
libère admirablement le chevreuil des bois.
De même, le cerf recherche les branches de l'olivier feuillu

[31] Junon, fille de Saturne, sœur et épouse de Jupiter.
[32] Élise est le nom tyrien de la reine Didon.
[33] Chalciope, nom de la sœur de Médée, mariée à Phryxus.
[34] Ce poème est inspiré de saint Ambroise, *Exameron*, VI.4, 26-27.

languidus ut magno forte dolore fuit.
Vrsus adit foueam, qua se formica recludit,
et quanta est illic lingua per ora patet;
illa putat carnes et amatam currit ad escam;
fallitur, et uasto pectore clausa perit
et magnum ueteri morbo sic liberat ursum:
morte sua infelix damna aliena leuat.
Denique cunctarum canis est medicina ferarum
sanguis, et his ceso redditur hoste salus.
Norunt queque suis animalia querere morbis
auxilia et nullum fallitur inde pecus.
Ast ego si norim quod sola est Cinthia nostri
causa mali, que me sola beare potest;
illa tamen nostros nulla iuuat arte labores
et cruda auxilium sepe rogata negat.
Non ego magna peto neque mortem, Cinthia, posco,
diua, tuam: facile est quod, mea nympha, rogo:
scilicet ut nostro liceat dare tempus amori:
sic dabis ut fiam, Cinthia, saluus opem.

XXII. In Cottam

Gallorum magno que mittam carmina regi
erroris, Cotta, respice siquid habent.
Doctus es et cythara te etiam donauit Apollo
et tua cum sanctis uatibus aucta domus.
Ne referam multos: quid auunculus? Ille deorum
colloquio suaui carmine junctus erat;
quem decus Etruscis atque indelebile nomen
eternum faciens traxit in astra deus.
Huic similis fies paribusque imitabere uatem
uersibus et nomen non tibi dispar erit.
Nam tua jam uirtus clara est omnesque fatentur
quid ualeas prosa, carmine quid ualeas.
Inde meas poteris musas trutinare. Lege ergo
carmina iudicio discutienda tuo.

[35] D'après la similitude de ce poème avec l'épigramme 47 d'Eneas, A. Van Heck pense que ce Cotta n'est autre que Conradus Monachus (*Enee Silvii Piccolominei Carmina*, éd. A. VAN HECK, *op. cit.*, p. 33 et 79).

quand il est alangui, à cause parfois d'une profonde douleur.
L'ours s'approche du trou où la fourmi s'enferme
et autant qu'il le peut, il tire la langue devant l'entrée.
La fourmi, la prenant pour de la viande, se précipite vers la nourriture chérie,
mais elle se trompe et périt prisonnière d'un vaste estomac,
délivrant ainsi le gros ours d'une vieille maladie :
par sa mort, la malheureuse soulage les malheurs d'autrui.
Enfin, de toutes les bêtes sauvages le sang de chien est le remède :
grâce à l'ennemi tué, elles retrouvent leur vigueur.
À ses maladies chaque animal sait chercher
le remède et aucune espèce ne s'y trompe.
Mais moi, même si je sais que seule Cinthie
de mon mal est la cause et qu'elle seule peut me rendre heureux,
elle n'apaise en rien mes souffrances
et cruelle, malgré des prières réitérées, refuse de m'aider.
Je ne demande pas grand-chose ; je ne réclame pas ta mort, Cinthie,
ma déesse : je te demande simplement, ma nymphe,
qu'il te plaise d'accorder du temps à mon amour :
Ainsi tu m'aideras, Cinthie, à rester en vie.

## XXII. *À Cotta*[35]

Les poèmes que je voudrais envoyer au grand roi de France[36],
vois, Cotta, s'ils n'ont pas quelque défaut.
Tu es savant, de sa cithare Apollon en outre t'a fait don,
et de sublimes poètes ont honoré ta famille.
Sans en rappeler beaucoup, que dire de ton oncle ?
À l'assemblée des dieux sa douce poésie l'avait associé.
Faisant de lui l'honneur des Toscans et rendant éternel son nom
indélébile, Dieu l'a entraîné dans les étoiles.
Tu seras semblable à lui, tu égaleras ce poète par des vers
aux siens comparables et ton renom ne sera pas différent.
Déjà, en effet, ta valeur est manifeste et tous reconnaissent
ton talent en prose et en vers tes qualités.
C'est pourquoi tu pourras critiquer mes muses. Lis donc
ces poèmes, car il faut les soumettre à ton jugement.

[36] Charles VII, roi de France de 1422 à 1461.

XXIII. In Amorem

Quid me ludis, Amor? Quid me, seuissime, cogis
in mea letifera currere fata manu?

Dure puer, dura natus de matre, Cupido, es :
non dii, sed rabide te genuere fere.

Aut ego te rigido natum de marmore credam :
durius en ipso marmore pectus habes.
Aut hyrcana tibi concesserit ubera tygris
uel que te genuit seua leena fuit.
O miserum, qui te superum dignatur honore
et tua fumifero numina thure rogat.
Surdus es et geminas rogitantibus obstruis aures,
cecus es et nullum qui roget usque uides.
Si deus ipse fores, si certum numen haberes,
qui modo sepe nocet, sepe iuuaret amor.
Iupiter ipse deus quoniam iuuat equus Olimpo est
nullaque celesti numina ab axe nocent.
Dii faciles homini sunt et pietate mouentur,
exaudire preces uotaque digna solent.
Supplicibus grata respondet corniger Hamon
uoce nec orantes spernit Apollo suos.
Atque ideo Veteres statuere altaria diuis
et posita est ipsis hostia cesa deis.
Sed tu sponte noces, precibus nec flecteris ullis,
quas ego nocte fero, quas ego luce fero.

Dure puer, dura natus de matre, Cupido, es :
non dii, sed rabide te genuere fere.

Fletibus heu quantis onerauique ethera uotis,
qui potui lacrimis saxa mouere meis.
Solus Amor tacuit. Mecum fleuere leones
et uisa est gemitus silua dedisse pios.
Haud aliter, seuo cum Gallus amore periret,
Menalus et lacrimas saxa Licea dabant.

[37] Cupidon, fils de Vénus et de Vulcain.
[38] Ammon, dieu d'origine égyptienne, représenté avec des cornes de béliers et vénéré dans l'empire romain.

XXIII. *À Amour*
Pourquoi te joues-tu de moi, Amour ? Pourquoi, cruel, me forces-tu
d'un bras assassin à courir contre mon destin ?

Cupidon, enfant cruel, tu es né d'une mère cruelle[37],
Engendré non de dieux, mais de bêtes enragées.

Je croirais volontiers que tu es né du marbre insensible,
car tu as le cœur plus dur que le marbre même.
C'est sans doute une tigresse d'Hyrcanie qui t'a allaité
ou bien une lionne cruelle qui t'a mis au monde.
Malheur à celui qui te juge digne du rang des dieux
et qui invoque ta divinité en brûlant de l'encens !
Tu es sourd aux invocations et tu te bouches les deux oreilles ;
Tu es aveugle et tu ne vois jamais celui qui t'invoque.
Si tu étais un dieu, si tu avais un pouvoir certain,
l'amour qui est souvent nuisible, souvent serait profitable.
Jupiter est dieu parce que son équité profite à l'Olympe
et aucune divinité n'est nuisible du haut de la voûte céleste.
Les dieux sont bienveillants à l'égard des hommes et sensibles à la pitié.
D'ordinaire, ils exaucent les prières et les vœux honorables.
Ammon[38], le dieu cornu, répond d'une voix favorable aux suppliants
et Apollon ne méprise pas ses invocateurs.
C'est pourquoi les anciens ont élevé des autels aux dieux
et leur ont immolé des victimes sacrificielles.
Mais toi, qui es nuisible par nature, tu ne te laisseras fléchir
par aucune des prières que je t'adresse de jour comme de nuit.

Cupidon, enfant cruel, tu es né d'une mère cruelle,
Engendré non de dieux, mais de bêtes enragées.

De combien de larmes et de vœux ai-je accablé l'éther,
moi qui aurais pu émouvoir des rochers par mes pleurs ?
Toi seul, Amour, es resté silencieux. Les lions ont partagé mes pleurs
et la forêt a semblé pousser d'affectueux soupirs.
De même, alors que Gallus[39] périssait d'un amour cruel,
le Ménale et les rochers du Lycée versèrent des larmes.[40]

[39] C. Cornelius Gallus, l'un des plus influents élégiaques latins, composa un recueil de poèmes dédiés à Lycoris. Son œuvre est perdue, mais ses amours malheureuses sont restées célèbres (Virgile, *Bucoliques*, VI, 64 et X, 2 *sqq.*).
[40] Le Ménale et le Lycée sont des montagnes d'Arcadie.

Quid cupis? Ipse semel dixisses, improbe, saltem :
qui perit ex multis pauca rogasset amans,
scilicet ut posset uite quod denique restat
ducere ubi est fletus Cinthia causa sui.
At procul exagitor, procul hac me pellis ab urbe,
me procul ab domina cogis abire mea.
Nec te noster amor dureue inflectere flamme
ulla potest pietas, insidiose puer.
Insidiose, tuos audes uexare poetas :
nimirum diuos ledis, inique puer.
Te pater ipse timet Mauors qui prelia miscet
et te dii pelagi dii baratrique timent.

Dure puer, dura natus de matre, Cupido, es :
non dii, sed rabide te genuere fere.

Debueras saltem nostri meminisse libelli,
quo cecini laudes, perfide, mille tuas.
Parce, puer. Non te, dum scripsi carmina, noram :
quas dederam laudes non tibi conueniunt.
Haud iterum nostro, puer, hoc laudabere uersu,
crude puer, fueram quem ratus esse pium.
Ah! sinis insontes leto succumbere amantes,
me sinis indigna morte perire, puer.
Mille fero en mortes : uiuo moriorque uicissim,
uita mihi mors est, mors mihi uita foret.
Quam uideo nusquam uideorque uidere puellam,
sepe sua ante oculos currit ymago meos.
Et uisa est niueis mecum pugnare lacertis :
fallor, et amplexus effugit umbra datos.
Continuo excrucior, lacrime uoluuntur inanes :
o nunquam misero uisa sit illa mihi.
Hei mihi! quid uolui? Que tanta insania menti est?
Nescio quid fugiam, nescio quidue petam.
In partes animum uarias mentemque uoluto,
haud scio que demum uita futura mea est.

Dure puer, dura natus de matre, Cupido, es :
non dii, sed rabide te genuere fere.

Que veux-tu ? Si tu avais parlé au moins une fois, méchant,
l'amant à l'agonie t'aurait soumis une modeste requête :
qu'il puisse simplement achever le temps qu'il lui reste à vivre
auprès de Cinthie, la cause de ses pleurs.
Mais je suis chassé au loin, tu me repousses loin de cette ville,
et tu m'obliges à m'éloigner de ma maîtresse.
Mon amour ou quelque pitié pour une flamme cruelle
ne peuvent te fléchir, enfant pervers.
Pervers, tu oses maltraiter les poètes :
assurément tu offenses les dieux, enfant inique.
Même Mars, ton père, te craint, lui qui engage les combats.
Les dieux de la mer et des enfers te craignent.

Cupidon, enfant cruel, tu es né d'une mère cruelle,
Engendré non de dieux, mais de bêtes enragées.

Tu aurais dû au moins te souvenir du livre
où, perfide, j'ai chanté mille fois tes louanges[41].
Pitié, enfant. Je ne te connaissais pas quand j'ai écrit ces poèmes :
Les louanges que je t'ai adressées ne te conviennent pas.
Je ne recommencerai plus, enfant, à te louer en vers,
cruel enfant que j'avais pensé bienveillant.
Ah, tu permets que des amants innocents succombent à la mort,
tu permets, enfant, que je périsse d'une mort indigne.
Je souffre mille morts : je vis et meurs tour à tour,
La vie m'est une mort et la mort aurait été une vie.
D'une jeune fille que je ne vois nulle part mais que je crois voir
l'image court souvent devant mes yeux.
Elle a semblé lutter avec moi de ses bras de neige,
mais je me leurre et le fantôme fuit les baisers que je donne.
Je souffre continuellement et les larmes roulent en vain :
O pauvre de moi ! si seulement je ne l'avais jamais vue !
Malheur à moi ! Qu'ai-je voulu ? Quelle folie s'est emparée de mon esprit ?
Je ne sais que fuir ; je ne sais que chercher.
J'ai beau retourner mon âme et mon esprit en tous sens,
je ne sais ce que sera vraiment ma vie à venir.

Cupidon, enfant cruel, tu es né d'une mère cruelle,
Engendré non de dieux, mais de bêtes enragées.

[41] Peut-être Eneas Silvius fait-il allusion à la *Nymphilexis*, un poème érotique de plus de 2000 vers qui ne nous est pas parvenu.

Me quoque dum pereo, superi, defletis amantem,
flet genus omne hominum, flet genus omne auium.
Solus, Amor, rides; tibi sum comedia soli:
mene etiam letus fraude perire tua es?
« Hunc meus arcus » ais « transfixit arundine, cuius
uulnera cum Phebo Iupiter ipse timet. »
Nec tuus arcus erat, posset qui ledere nunc me;
scis mea quot laqueos fregerit ira tuos.
Vna fuit nostras posset que incendere flammas,
huius et auxilio fretus in arma ruis.
Illa tuos arcus, celeres capit illa sagittas,
transadigit costas Cinthia sola meas.
Cinthia sidereis miserum me infixit ocellis,
(hoc fateor) precibus mota puella tuis.
Hec mihi pro meritis referuntur premia tantis:
uis ut amem; quod amem posse uidere negas.
Quin peream potius, uitamque extinguere dextra
prestat. Abi! Iam te quo uelit ira sequar.

Dure puer, dura natus de matre, Cupido, es:
non dii, sed rabide te genuere fere.

Discite nunc ex me, iuuenes! Ne credite Amori:
lurida sub dulci melle uenena latent.
Dum nouus est ignis, crescenti obstate furori:
qui nouus est modica uincitur ignis aqua.

O dieux, tandis que j'agonise, vous aussi vous me pleurez,
comme pleurent les hommes de toutes races et les oiseaux de toutes espèces.
Amour, tu es le seul à rire ; toi seul me trouves comique :
Es-tu content que je succombe à ta fourberie ?
« Mon arc a transpercé cet homme d'une flèche, dis-tu,
dont Jupiter lui-même craint avec Phébus la blessure. »
Mais ce n'était pas ton arc qui aurait alors pu me blesser.
Tu sais combien de fois ma colère a déjoué tes pièges.
Une seule pouvait m'embraser de sa flamme ;
Assuré de son aide, tu t'es précipité sur tes armes.
Elle a pris tes arcs et tes flèches véloces
et c'est Cinthie seule qui a troué mon flanc.
Pour mon malheur, Cinthie m'a transpercé de ses yeux étoilés.
Je l'avoue, la jeune fille était poussée par tes prières.
Telle est la récompense qu'ont méritée tous mes services :
tu veux que j'aime et tu refuses à ma vue ce que j'aime.
Allons ! j'en mourrais plutôt ; ma main à éteindre ma vie
s'apprête. Va-t'en ! Ma colère te poursuivra où elle le voudra.

Cupidon, enfant cruel, tu es né d'une mère cruelle,
Engendré non de dieux, mais de bêtes enragées.

Instruisez-vous, jeunes gens, à mon exemple ! Ne croyez pas Amour :
Sous un miel délicieux, des poisons alanguissants se cachent.
Tant que la flamme est neuve, empêchez la passion de croître :
Du feu naissant, un peu d'eau triomphe.

## Lettre à Sigismond de Habsbourg

*Illustrissimo principi domino Sigismundo, duci Austrie, domino suo, Eneas Siluius, poeta, salutem plurimam dicit.*

Efflagitasti modeste a me pridie tibi ut amatoriam alicuius epistolam mitterem, qua suadere posses uirgini quam diligis ut amare te sineret. Alius fortasse tibi hoc negasset, timens ne prolabereris; ego annuendum duxi. Scio nanque humane uite conditionem: nam qui non amat in adolescentia in senio postmodum amat, quo tempore derisui est et uulgi fit fabula, quoniam etas illa amori inepta est. Nosco preterea amoris consuetudinem, qui in iuuene torpentes uirtutes excitat: hunc in armis exercet, illum in litteris; et studet quisque id agere, propter quod amice placeat. Et quia uirtutes nomen bonum faciunt, uirtuti dat operam qui amat, ut ante puelle faciem laudetur, et quamquam hoc ineptum uirtutis premium sit, probabile tamen est, quacunque ratione uirtutes adipiscaris. Adolescentes insuper non sunt nimium cohibendi, ne languidi et inertes fiant, permittendusque his est aliquis ludus, indulgendum est aliquantisper uoluptati eorum, ut animum et cor sumant, ut sciant malum et bonum, ut uersutias mundi noscant illasque, cum uiri facti fuerint, euitare sciant. Hac de causa gessi morem uoluntati tue et optatam epistolam hac conditione tibi transmitto, ut amans non negligas studia litterarum, sed quemadmodum apes ex floribus mella decerpunt, sic tu ex amoris blanditiis uirtutem Veneris. Vale.

Ex Gretz, die 13 decembris 1443.

[1] Sigismond de Habsbourg (1427-1496), fils unique de Frédéric IV d'Autriche, était le cousin germain de l'empereur Frédéric III. Duc de Tyrol (1439-1490), archiduc d'Autriche (1477-1490), héritier des domaines des Habsbourgs en Souabe et en Suisse (1450), il s'opposa bien plus tard à Pie II par son attitude à l'égard de Nicolas de Cues. Voir *Biographisches Wörterbuch zur Deutschen Geschichte*, Munich, 1975, t. III, col. 2659-2661.

## Lettre à Sigismond de Habsbourg

*Eneas Silvius, poète, salue respectueusement son seigneur le prince Sigismond, duc d'Autriche*[1].

Hier, tu m'as aimablement réclamé de t'envoyer un exemple de lettre d'amour qui te permettrait de convaincre la jeune fille que tu aimes de se laisser aimer. Un autre aurait peut-être refusé, craignant que tu ne t'égares ; moi j'ai décidé d'accepter. Je connais, en effet, la condition humaine : celui qui n'aime pas dans sa jeunesse aime ensuite pendant sa vieillesse et devient alors l'objet des moqueries et des commérages, puisque cet âge ne convient pas à l'amour. Je connais également la nature de l'amour, qui réveille chez les jeunes gens les vertus endormies ; il entraîne l'un à manier les armes, l'autre la plume ; et chacun s'efforce de faire ce qui pourrait lui procurer les faveurs de son amie. Et parce que les vertus font une bonne réputation, l'amoureux les recherche afin d'être loué en présence de la jeune fille aimée. Bien que cette récompense donnée à la vertu soit sans valeur, elle n'est pourtant pas à blâmer. Qu'importent les raisons pour lesquelles on cultive la vertu ! En outre, il ne faut pas trop réfréner les jeunes gens, de peur qu'ils ne deviennent mous et paresseux ; on doit leur permettre de se divertir et parfois céder à leur plaisir, afin qu'ils maîtrisent leur âme et leur corps. Ils apprendront ainsi à distinguer le bien du mal et à connaître les pièges de la vie afin de pouvoir les éviter quand ils seront devenus des hommes. C'est pour cela que j'ai accédé à ton désir et que je t'envoie la lettre que tu souhaitais, à la condition que l'amoureux que tu es ne néglige pas ses études littéraires, mais que, telles les abeilles recueillant le miel dans les fleurs, il butine la vertu de Vénus dans les délices de l'amour. Au revoir.

Gratz, le 13 décembre 1443.

*Anibal, dux Numidie, salutem plurimam dicit et se ipsum dat singulari domine sue, insigni et formosissime uirgini Lucretie, regis Epirotharum filie.*

Volui te sepius alloqui amoremque meum tibi notum efficere, sed etas mea nimis adhuc uerecunda est que non patitur quod intra me sentio foras exire. Quam primum incipio loqui, mox rubor adest, timor impedit et mediis uox in faucibus heret, nec cogitata possum effari. Timeo modestiam tuam ne me arguat; uereor astantes ne me derideant; horresco me ipsum ne balbutiens fiam. Hac de re, quod statueram dicere, decreui litteris committere, quia epistola non erubescit, non suspirat, non timet quemquam. Forsitan arduum aliquid et perdifficile postulaturum me putas. Parum est quod uolo : hoc si mihi concesseris, multum existimabo. Ego enim, modestissima uirgo, fateor me tui amantem esse captumque tui uultus splendore, nec aliud die noctuque cogito quam te. Tu mihi semper es in mente; te in corde et in animo gero. Tu meum desiderium es, tu spes mea, tu quies, tu refrigerium. Cum te uideo, quiescit animus meus et se oblectat; at cum abes nec te cernere possum, magnis urgeor stimulis, nec aliud meditor nisi ut quam primum te reuisam. Hoc multiplici causa factum est; nam et forma et honestas in te concurrunt. Laudant Helenen poete, at ego illam non existimo tibi fuisse similem, nec Polixenam tibi comparauerim aut eam, quam dilexit Hercules, Deianiram. Tu omnes uincis et pulcritudine et moribus, quasi altera Philomena a calce usque ad uerticem. Nulla est in te menda. Crines tui splendorem auri superant, frons alta et spaciosa est, supercilia in arcum tensa debitis spaciis distinguntur, oculi tui tanquam duo emicant sidera, inde sagittas emittis et uulneras iuuenes; hinc quos uis occidis et quos uis uiuificas. Nasus suis conueniens partibus faciem mirifice honestat, genas candore niueo respersas modestus rubor intersecat. Quid labia corallina et cristallinos referam dentes et omnes oris tui partes, unde melliflua manant uerba? Hinc risus ille progreditur, qui me

2 Fille de Priam et d'Hécube, Polyxène fut aimée d'Achille, qui fut prêt à trahir les Grecs pour son amour. — Déjanire, femme d'Hercule. Jalouse de la belle Iole, elle envoya à son mari la tunique empoisonnée du centaure Nessus qui le fit tellement souffrir qu'il se jeta dans les flammes.

3 Philomèle, princesse d'Athènes, violée par son beau-frère Térée, qui lui coupa ensuite la langue.

*Hannibal, maître de la Numidie, salue respectueusement la noble et très belle Lucrèce, fille du roi d'Épire, son unique dame, et s'offre à elle.*

J'ai très souvent voulu te parler pour te révéler mon amour, mais mon âge me rend trop timide et ne me permet pas d'exprimer ce que je ressens intérieurement. À peine ai-je commencé à parler que je me mets à rougir, la peur m'arrête, le son de ma voix ne franchit pas ma gorge et je ne peux formuler mes pensées. Je crains que ta pudeur ne me fasse des reproches ; je redoute que l'assistance se moque de moi ; je suis terrorisé à l'idée de balbutier. C'est pourquoi j'ai décidé de confier à une lettre ce que j'avais l'intention de te dire. Une lettre ne rougit pas, ne soupire pas et ne craint personne. Peut-être penses-tu que je vais te demander une chose délicate et très difficile à accorder. Je désire peu de chose, mais si tu acceptes, ce sera beaucoup pour moi. J'avoue en effet, douce mignonne, que je suis amoureux de toi et captivé par l'éclat de ton visage ; nuit et jour je ne pense qu'à toi. Je t'ai toujours à l'esprit, je te porte dans mon cœur et dans mon âme. Tu es mon désir, mon espoir, mon repos, mon réconfort. Quand je te vois, mon âme s'apaise et s'épanouit, mais quand tu es loin et que je ne peux te contempler, je suis accablé de tourments et je ne pense qu'à te revoir au plus vite. Et cela se produit pour plusieurs raisons, car en toi s'unissent beauté et honnêteté. Les poètes louent Hélène, mais je ne pense pas qu'elle t'ait ressemblé ; d'ailleurs je ne te comparerais ni à Polyxène ni à Déjanire, qui fut aimée d'Hercule[2]. Tu les surpasses toutes par ta beauté et par tes mœurs, toi qui es des pieds à la tête une nouvelle Philomèle[3]. Tu es sans défaut. Ta chevelure est plus brillante que l'or, ton front est haut et large, les arcs de tes sourcils sont parfaitement espacés, tes yeux, qui luisent comme deux étoiles, décochent des flèches dont tu blesses les jeunes gens. Par eux tu tues ou redonnes vie à qui tu veux. Ton nez bien taillé embellit étonnamment ton visage, où une rougeur pudique se mêle à la blancheur neigeuse de tes joues. Que dire de tes lèvres corallines, de tes dents cristallines et des autres parties de ta bouche, qui regorge de paroles melliflues et d'un rire qui atteint

sepe ad intima penetrat. O uirum felicem, qui labia illa mordebit, qui tales osculabitur genas, qui mentum tuum et candidiorem Scythica niue gulam tuam poterit tangere! Nolo pectoris tui et illorum pomorum, qui ibi latent, mentionem efficere ne referens nimis ardeam. Tute scis quam intra et extra formosa es, ego mirari magis quam digne commendare te possum. Hoc tantum dico quia mores tui regio fastigio digni et forma plus quam dici possit honesta. Ex duce me seruum tuum fecerunt, tuus enim sum nichilque magis cupio quam rem gratam tibi efficere nec miror. Nam et Phebus, ut inquiunt fabule, licet esset Iouis regis Crete, quem uetustas pro deo coluit, filius, Admeti tamen regis filiam amans pastorem se fecit et gregem pauit. Ego igitur libens seruio tibi nec aliud a te postulo nisi ut amare me sinas et animo equo feras, si mei ditaris amatu. Hoc est quod uolo, peto, exigo; nil postulo plus. Fer tuus ut amator dicar: nam et amator ero et seruus, tu modo annuas. Confiteor dignam te fore quam meliores et maiores quam ego sum ament. Esset uix Paris aut Ypolitus dignus amore tuo. Tu tamen noli querere formam; nam et qui pulcri sunt, superbi etiam sunt nec stabilem habent amorem. In me erit amor perpetuus, qui natus in adolescentie mee flore, cum etate crescens, ad senium perducetur, dum modo tu mihi faueas et me adiuues, quem tamen non debes despicere. Nam et mihi non negauit Deus mediocrem formam, sunt mihi preterea opes multe, que omnes erunt tue, si uicem amoris rependeris. Ach, quid dixi? Nimium erraui. Non ut ames peto, sed ut amare sinas. Hoc si tua ex gratia impetrauero, beatus sum. Tu quid factura sis rescribe et uale, animula mea, delicie mee, corcullum meum.

4 Admète, roi de Phères en Thessalie, mari d'Alceste, employa comme bouvier Apollon (Phébus), que Jupiter avait condamné à servir un mortel pendant un an.

souvent le tréfonds de mon cœur? Celui qui mordra ces lèvres, baisera ces joues et pourra caresser ton menton et ta gorge plus blanche que la neige de Scythie sera un homme heureux! Je ne mentionnerai pas ta poitrine ni les deux fruits qui s'y cachent, de peur de trop m'échauffer en en parlant. Tu sais à quel point tu es belle intérieurement et extérieurement; pour moi, il est plus facile de t'admirer que de te louer dignement. Je dis seulement que tes mœurs sont dignes d'un palais royal et que ta beauté est plus éclatante qu'on ne saurait le dire. Moi qui étais prince, elles m'ont asservi : je t'appartiens et ne désire rien plus que de te faire plaisir, et je ne m'en étonne pas. En effet, d'après les légendes, Phébus, bien que fils de Jupiter, ce roi de Crète que l'Antiquité vénérait comme un dieu, devint berger et fit paître les troupeaux par amour pour la fille du roi Admète[4]. Je suis donc bien volontiers ton esclave; je te demande simplement de me permettre de t'aimer et d'accepter d'être aimée. C'est tout ce que je veux, ce que je demande et requiers; rien de plus. Accepte qu'on m'appelle ton amoureux et, si tu y consens, je serai en même temps ton esclave. Tu serais digne, je l'avoue, d'être aimée par des hommes plus grands et meilleurs que moi. Pâris et Hippolyte seraient à peine dignes de ton amour, mais ne considère pas seulement l'apparence, car ceux qui sont beaux sont orgueilleux et inconstants en amour. En moi, tu trouveras un amour éternel, né dans la fleur de ma jeunesse, qui augmentera avec le temps et durera jusqu'à la vieillesse, si seulement tu m'es favorable et clémente. Tu ne dois pas me mépriser, car Dieu ne m'a pas refusé une certaine beauté. En outre, je suis très riche et mes biens te reviendront si tu réponds à mon amour. Mais qu'ai-je dit? Je me suis totalement égaré. Je ne te demande pas de m'aimer, mais de me permettre de t'aimer. Si tu peux m'accorder cette faveur, je serai heureux. Réponds-moi pour me dire ce que tu comptes faire. Au revoir, mon petit cœur, âme chérie, délice de ma vie.

## Lettre à Mariano Sozzini
## (*Historia de duobus amantibus*)

*Eneas Siluius, poeta imperialisque secretarius, salutem plurimam dicit Mariano Sozino, utriusque iuris interpreti et conciui suo.*

Rem petis haud conuenientem etati mee, tue uero et aduersam et repugnantem. Quid enim est quod uel me iam pene quadragenarium scribere, uel te quinquegenarium de amore conueniat audire? Iuuenes animos res ista delectat et tenera corda deposcit. Senes autem tam ydonei sunt amoris auditores quam prudencie iuuenes. Nec quicquam senectute est deformius que Venerem affectat sine uiribus. Inuenies tamen et aliquos amantes senes, amatum nullum. Nam et matronis est et puellis despectum senium. Nullius amore tenetur mulier nisi quem uiderit etate florentem. Si quid aliter audis, deceptio subest. Ego uero cognosco amatorium scriptum michi non conuenire, qui iam meridiem pretergressus in uesperam feror. Sed non minus me scribere quam te deposcere dedecet.

Ego tibi debeo morigerus esse; tu uide quid postules. Nam quanto es natu maturior, tanto equius est parere amicicie legibus quas, si tua iusticia non ueretur mandando infringere, nec stulticia mea transgredi timebit obediendo. Tua in me tot sunt beneficia ut nichil negare peticionum tuarum queam, eciam si admixtum sit aliquid turpidinis. Parebo igitur peticioni tue, iam decies multiplicate, nec amplius negabo quod tanto conuicio postulas. Non tamen, ut ipse flagittas, fictor ero nec poete utemur tuba, dum licet uera referre. Quis enim tam nequam est ut mentiri uelit cum uero potest se tueri? Quia tu sepe amator fuisti nec adhuc igne cares, uis tibi duorum amantum ut historiam texam. Nequicia est que te

1 Voir « Introduction », p. 7, n. 7.

## Lettre à Mariano Sozzini
## (*L'histoire de deux amants*)

*Eneas Silvius, poète et secrétaire impérial, salue respectueusement son concitoyen Mariano Sozzini*[1]*, commentateur des deux droits.*

Ce que tu me demandes ne convient pas à mon âge et est totalement incompatible avec le tien. Est-ce vraiment convenable que j'écrive sur l'amour alors que j'atteins la quarantaine et que tu me lises alors que tu as la cinquantaine ? Ce sujet ravit les esprits jeunes et réclame des cœurs tendres. Les vieux sont un aussi bon public pour les histoires d'amour que les jeunes pour les conseils de sagesse. Rien n'est plus répugnant qu'un vieillard privé de ses forces qui poursuit Vénus. Tu trouveras pourtant quelques vieillards amoureux, mais aucun qui soit aimé, parce que les femmes et les jeunes filles méprisent la vieillesse. Une femme ne s'attache qu'à celui qu'elle voit au printemps de son âge. Si tu entends dire autre chose, ce n'est que mensonge. Il n'est pas convenable, je le sais bien, que j'écrive une histoire d'amour, moi qui ai passé le midi et approche du soir de ma vie. Mais s'il est inconvenant que je l'écrive, il l'est plus encore à toi de me le demander.

Et comme je suis dans l'obligation de te satisfaire, pense à ce que tu me réclames. Dans la mesure où tu es plus âgé, il me faut obéir aux lois de l'amitié : si ta sagesse ne craint pas de les enfreindre par cette requête, ma bêtise ne craindra pas de les violer en t'obéissant. Tes bienfaits à mon égard sont si nombreux que je ne peux rien refuser de ce que tu me demandes, même si un peu de honte s'y mêle. J'obéirai donc à cette requête, que tu as déjà renouvelée dix fois, et je cesserai de te refuser ce que tu réclames avec tant d'insistance. Cependant je n'inventerai pas, comme tu le demandes, et n'emboucherai pas la trompette de la poésie, puisque je peux raconter une histoire vraie. Qui serait assez stupide pour vouloir mentir alors qu'il peut s'abriter derrière la vérité ? Parce que tu as souvent brûlé et que tu brûles encore des feux de l'amour, tu veux que je rédige l'histoire de deux amants. C'est une simple astuce

non sinit esse senem. Ero morigerus cupiditati tue et hanc inguinis egri caniciem prurire faciam nec fingam, quando tanta est copia ueri. Quid enim est toto terrarum orbe amore comunius? Que ciuitas, quod opidulum, que familia uacat exemplis? Quis trigesimum natus annum amoris causa nullum peregit facinus? Ego de me facio coniecturam quem amor in mille pericula misit. Ago superis gratias quod structas insidias millies fugi, felicior astro Martis, quem Volcanus cum Venere iacentem ferreo illaqueauit reticulo deridendumque diis ceteris ostentauit.

Sed alienos quam meos amores attingam ne, dum uetusti cineres ignis euoluo, scintillam adhuc uiuentem repperiam. Referam autem mirum amorem peneque incredibilem quo duo amantes, ne dicam amentes, inuicem exarsere. Nec uetustis aut obliteratis utar exemplis, sed nostri temporis ardentes faces exponam; nec Troyanos aut Babilonios sed nostre urbis amores audies, quamuis alter ex amantibus sub Artheo natus fuerit celo.

Forsitan et hinc sugere aliquid utilitatis licebit. Nam cum puella que in argumentum uenit, amatore perdito, inter plorandum mestam et indignantem exalauerit animam, alter uero nuncquam post uere leticie particeps fuerit. Commonicio quedam iuuenibus erit his ut abstineant nugis. Audiant igitur adolescentule et hoc edocte casu uideant ne post amores iuuenum se eant perditum! Instruit hec historia iuuenes ne milicie se accingant que plus fellis habet quam mellis, sed, ommissa lasciuia que homines reddit insanos, uirtutis incumbant studiis, que posessorem sui sola beare potest. In amore autem quot lateant mala, si quis aliunde nescit, hinc poterit scire. Tu uale et historie quam me scribere cogis attentus auditor esto.

2 Vulcain épousa Vénus, la plus belle des déesses, mais elle le trompa avec Mars. Expert en mécanismes, Vulcain se vengea en inventant un lit-piège sur lequel tomba un filet qui emprisonna les amants. Vulcain ameuta tout l'Olympe qui fut ainsi témoin de l'adultère, mais qui rit surtout de l'infortune du mari.

pour t'empêcher de vieillir. Je vais complaire à ton désir ; ton vieux sexe malade te démangera sans que j'aie à feindre, puisque les histoires vraies abondent. Qu'y a-t-il, en effet, de plus commun sur la surface de la terre que l'amour ? Quelle ville, quel village, quelle famille n'en offre pas d'exemple ? Qui à trente ans n'a commis aucun forfait par amour ? J'en juge d'après mon expérience, car l'amour m'a jeté en mille dangers. Je rends grâce au ciel d'avoir mille fois échappé aux pièges qu'il m'a tendus et d'avoir été plus chanceux que l'astre de Mars, quand Vulcain le surprit au lit avec Vénus et qu'il l'enferma dans un filet de fer pour en faire la risée des autres dieux[2].

Mais j'évoquerai d'autres amours que les miennes, de peur qu'en remuant les cendres d'un ancien feu, je ne trouve encore quelque braise incandescente. Je raconterai l'amour surprenant et presque incroyable qui embrasa réciproquement deux amants, pour ne pas dire deux déments. Je n'emprunterai pas aux exemples oubliés ou lointains, mais j'exposerai des flammes ardentes de notre temps ; tu n'entendras pas le récit d'amours de Troie ou de Babylone, mais de notre ville, bien que l'un des deux amants soit né dans un pays du nord.

Et peut-être pourra-t-on y trouver quelque utilité. En effet, la jeune fille de l'histoire expirera de douleur entre les larmes et les soupirs après la perte de son amant, et ce dernier, à l'issue de son aventure, ne pourra plus jamais éprouver de véritable joie... Bel avertissement pour détourner les jeunes gens de ces divagations ! Que les jeunes filles prêtent l'oreille, qu'elles s'instruisent à cet exemple et ne courent plus pour leur malheur après l'amour des jeunes gens ! Cette histoire apprend aux jeunes gens à ne pas s'enrôler dans les bataillons de l'amour, car ils sont plus fielleux que mielleux, à délaisser la sensualité qui rend fou et à se consacrer à la recherche de la vertu, source unique du bonheur. En outre, celui qui l'ignore par ailleurs pourra savoir ici combien de maux l'amour recèle. Porte-toi bien et sois attentif à l'histoire que tu me forces à écrire.

[1] Vrbem Senam, unde tibi et mihi origo est, intranti Sigismundo Cesari, quot honores impensi fuerint iam ubique uulgatum est[1]. Palacium illi aput sacellum Sancte Marthe super uicum qui ad Thophorum ducit portam[2] structum fuit. [2] Huc, postquam cerimonie peracte sunt, cum uenisset Sigismundus, quatuor maritas obuiam habuit nobilitate, forma, etate ornatuque pene pares : non mortales sed deas quisque putauit. Si tres dumtaxat fuissent, ille uideri poterant quas referunt Paridem per quietem uidisse. [3] Erat Sigismundus, licet grandeuus, in libidinem pronus, matronarum alloquiis ad modum oblectabatur et femineis blandimentis gaudebat, nec suauius illi quicquam fuit illustrium aspectu mulierum.

---

**Prologue** *maintien* : comportement, attitude ; *main* : matin ; *eschever* : éviter ; *allegence* : réconfort — **1** *pour voir* : assurément ; *opportune* : bien située ; *Senes* : Sienne ; *proprement* : directement ; *dés pieça* : depuis longtemps ; *acoutré* : décoré ; *affiert a* : convient à (emploi impersonnel) — **2** *chaffault* : estrade ; *a la gorre* : à la mode ; *a.ffin chois* : les mieux choisies ; *coint* : élégant — **3** *diviser* : deviser, parler.

[1] Sigismond de Luxembourg (1368-1437), roi des Romains depuis 1419, prit ses quartiers à Sienne de l'été 1432 au printemps 1433, en attendant de se faire couronner à Rome. Les tractations avec le pape Eugène IV furent longues, car Sigismond défendait avec opiniâtreté la cause du concile de Bâle dont il avait besoin pour régler le problème hussite. Le pape procéda au couronnement le 31 mai 1433, en même temps qu'il acceptait de se rapprocher du concile. Sur Sigismond de Luxembourg, voir J. K. HOENSCH, *Kaiser Sigismund Herrscher an der Schwelle zur Neuzeit 1368-1437*, Munich, 1996.

[2] Aujourd'hui appelée « Porta Tufi », cette porte est attribuée à Angelo di Ventura (1325).

*L'ystoire de Eurialus et Lucresse, vrays amoureux, selon pape Pie.*

En l'onneur de la saincte Trinité,
Louenge de vous, Charles, roy treschrestien,
De latin en françois j'ay translaté
L'ystoire du tresfort amoureux lien
D'Eurialus et de Lucresse, le maintien*
Quë en amours ont eu durant leur vie,
Ainsi que l'a descript ou temps ancien
Eneas Silvius, nommé pape Pie.

Bien licitë est a l'ommë humain,
Aprés devote contemplatïon,
Soy occuper a prendre soir et main*
Au monde aucune recreatïon,
Car selon communë opinïon
Tousjours prier n'est pas necessité,
Mais passer temps en bonne operation
Et eschever* du tout oysiveté.

Yci pourra vostre royale majesté
En lisant par maniere d'occupacion
Prendre soulas et aucune felicité,
Voyant d'amours la condition,
L'orrible peine et la tribulation,
Les perilz et forfaiz maleureux
Et aussi la misere et affliction
Quë ont souvent les povres amoureux.

Prince souverain, par ta benignité
Aux povres amans donne leur allegence*;
Sur tous entretien en prosperité
Charles VIII, trescrestien roy de France.

[1] *Traicté tresrecreatif et plaisant de l'amour indicible de Eurialus et de Lucresse, composé par le pape Pie, avant la papauté nommé Enee Silvye, et translaté de latin en françois.*

Chascun peut bien facilement sçavoir,
Car c'est chose presque partout commune,
Comme l'empereur Sigismundus, pour voir*,
Victorïeux par le don de Fortune,
En la cité, dont je suis, opportune*
De Senes* fut recueilly noblement.
Lors se loua sur toutes cités de une
Qui le receut treshonnorablement.
Prés l'eglise Saincte Marthe on dressa
Sur la rue qui maine proprement*
Vers la portë estroicte, dés pieça*
Ainsi dictë, ung palais; richement
Acoutré* fut, moult honnorablement,
Ainsi que affiert* a si noble empereur.
On ne sauroit narrer entierement
De ce palays le triumphe et honneur.

[2] *Comment Cesar entre en la cité et eut devant luy sur le chaffault* quatre nobles dames qui le receurent.*

Quant l'empereur Cesar arrivé fut
Au lieu si bien paré que rien n'y fault,
Sa majesté au devant de luy eut
Quatre dames de noble estat et hault,
Gentes de corps, parees sans nul deffault
A la gorrë* et plus que grant possible;
De grant joye tout le cueur luy tressault,
Quant aperçoit chose a dire impossible.

Se les dames n'eussent esté que trois,
Licitement on eust peu dire d'elles:
« Vecy les trois deesses a.ffin* chois,
Que Paris vit quant vist les tresbelles
Dame[s] Juno, Pallas; et avecques elles
Il vit Venus, qui sur toutes luy pleut. »
Sigismundus n'eust eu joyes moins par elles
En les voyant que des quatre lors eut.

Forme, pareil age, ornement avoient
Les plaisantes dames dessus nommees
Et presque en tout elles s'entresembloient,
Tant estoient cointes* et atournees.
On ne pourroit pas a longues journees
Si grans beaultés souffisamment descrire,
Mais touteffoys, quant bien sont avisees,
Une seule peut pour toutes suffire.

[3] *Comment l'empereur prenoit grant plaisir a ouyr diviser* les dames.*

Sigismundus de sa propre nature,
Qui ja tresviel et ancïen estoit,
Les voluptés charnelz eut en cure
Et des dames voulentiers escoutoit

[4] Vt ergo has uidit, desiliens equo, inter manus earum exceptus est et ad comites uersus : « Similesne umquam his feminas uidistis ? Ego dubius sum an facies humane sint ; angelici uultus sunt, celestes certe. » Ille, oculos humi deicientes, ut uericundiores fiunt, sic pulcriores redduntur. Sparso namque inter genas rubore, tales dabant ore colores, quales Indicum ebur ostro uiolatum aut quales reddunt alba immixtis purpureis rosis lilia.

[5] Precipuo tamen inter eas nitore Lucrecia[3] fulsit adolescentula, non dum annos uiginti nata, in familia Camillorum, Menelao[4], prediuiti nupta, uiro indigno tamen cui tantum decus domi seruiret, [6] sed digno quem uxor deciperet, et sicut nos dicimus, cornutum quasi ceruum redderet. [7] Statura mulieris eminencior reliquis, come illi copiose et aureis lamenis similes, quas non more uirginum retrofusas miserat, sed auro gemmisque incluserat. Frons alta spaciique decentis, nulla intersecta ruga, supercilia in arcum tensa, pilis paucis nigrisque, debito interuallo disiuncta. Oculi tanto splendore nitentes ut in solis modum respiciencium

---

**4** *ilz* = elles ; *almifique* : bienfaisante ; *yviere* : ivoire ; *sorte* : société, compagnie — **5** *jasoit ce que* : bien que ; *ains* : au contraire ; *quibus* : argent comptant — **6** *hars* : cordes ; *blason* : discours — **7** *templetes* : petites tempes.

[3] Allusion à Lucrèce, épouse de Collatin violée par Sextus, le fils de Tarquin l'Orgueilleux. Après avoir confessé à son mari l'outrage qu'elle avait subi, Lucrèce se suicida. Ce drame aurait abouti au renversement de la royauté et à l'établissement de la république à Rome.
[4] Allusion à Ménélas, roi de Sparte, frère d'Agamemnon et mari d'Hélène. Pendant plusieurs années Ménélas et Hélène vécurent tranquillement à Sparte, au milieu d'une cour hospitalière. Ce bonheur fut détruit par la venue de Pâris, qui enleva Hélène.

Le beau parler ; tresfort s'i delectoit,
Rien plus plaisant ne luy fut en ce monde.
Icelles voir grandement desiroit,
En contemplant leur beaulté et faconde.

[4] *Comment l'empereur descent de son cheval et fut recueilly des dames, et des louenges qu'il fait d'elles a ses barons.*

Quant l'empereur Cesar eut advisé
La noblesse des quatre damoiselles,
De son cheval descendre a proposé.
Entre leurs mains bien fut recueilly d'elles.
A ses barons, qui visoient les merveilles
Et grant beaulté des dames dessusdictes,
Dist en riant : « Veistes vous onc pareilles ?
Certes croiés que oncques telles ne veistes.

En doubte suys, seigneurs, së elles ont
Facë humaine ou visaige angelicque.
Celestielz faces certes elles ont,
Comme s'ilz* avoient nature deïfique. »
Vergongneuse maniere mirifique,
Les yeulx embas regardans simplement
Pour leur beaulté et facë almifique*
Croistre, elles avoient simple contenement.

Elles avoient en leurs joes tel couleur
Comme d'Inde le blanc yvierë* a,
Quant sa blancheur de vermeille liqueur
Est coulouré, ou que le lis a,
Quant aux roses vermeilles sa sorte* a.
Tresbien leur siet, c'est avenante chose.
L'imperïal majesté moult prisa
La grant beaulté que en leur face est enclose.

[5] *Comment Lucresse estoit la plus belle desdictes quatre dames.*

Et jasoit* ce que toutes quatre fussent
Si tresbelles que souhaiter on peut,
Touteffois ceulx qui bien visees les eussent,
Facilement, quant l'oeil bien viser veut,
Eussent esleu celle qui trop plus pleut
A l'empereur Cesar, c'estoit Lucresse,
Qui de beaulté lors plus quë humaine eut.
Elle sembloit sur les autres deesse.

Encor vingt ans Lucresse pas n'avoit,
Marïee lors a Menelaüs.
Riche, puissant de grant lignee estoit,
D'amourettes moins garni que d'escus,
Digne n'estoit, ains* fut ung vray abus,
Qu'on luy donnast si plaisant damoiselle.
Tel a des biens et assés de quibus*,
Qui n'est pas digne d'avoir jeune pucelle.

[6] *Comment Lucresse estoit mal mariee quant au personnage.*

De estre trompé son mari estoit digne
Et que on luy fist comë a un cerf cornes ;
D'ung vray cocu portoit assés la mine,
De amouretes ne congnoissoit les bournes.
Pour fairë hars* de genest ou vïornes
Plus propre estoit que de avoir belle dame.
Pour que au blason* longuement ne sejournes,
Peu lui chaloit s'en ce avoit los ou blasme.

[7] *Comment Lucresse estoit belle dame et la descripcion de sa beaulté.*

Lucresse estoit assés haulte sur bout,
De staturë estoit tresavenante,
Cheveulx avoit si copïeux que tout
Le corps couvroient par maniere decente ;
Ce neantmoins pour estre plus plaisante
De templetes*, d'or clos el les avoit
Et de pierre precïeuse luisante,
Ce que tresbien et beau lors lui duisoit.

Lucresse avoit le front bien spacïeux,
Sans macule ne quelque ride avoir ;
Ains estoit hault, frais, blanc et lumineux ;
On ne sauroit rien plus beau concevoir.
On ne vit onc face, pour dire voir,
Plus venuste ne a veoir plus agreable.
Nature avoit là mis de son pouoir,
Qui la faisoit sur autres merveillable.

Lucresse avoit a peu de poil noiret
En maniere d'arc tendu les sourcilles,
Par distance qui bien les separoit ;
Onc plus belles n'eurent femmes ne filles.

intuitus hebetarent. His illa et occidere quos uoluit poterat et mortuos cum libuisset in uitam resumere. Nasus in filum directus, roseas genas equali mensura discriminabat. Nichil his genis amabilius, nichilque delectabilius uisu, que cum mulier risit in paruam utrimque dehiscebant foueam. Nemo has uidit qui non cupperet osculari. Os paruum decensque, labia corallini coloris ad morsum aptissima, dentes paruuli et in ordinem positi ex cristallo uidebantur, per quos tremula lingua discurrens non sermonem sed armoniam suauissimam mouebat. Quid dicam menti speciem aut gule candorem? Nichil illo in corpore non laudabile. Interioris forme indicium faciebat exterior. Nemo hanc aspexit qui uiro non inuiderit. Erant insuper eius in ore multe facecie. Sermo is fuit qualem rumor est Graccorum matrem habuisse Corneliam siue Hortensii filiam[5], nec suauius aliquid eius oracione nec modescius fuit. Non ut plereque tristi facie honestatem ostendebat, sed alacri uultu modesciam. Non timida, non audax, sed temperatum uerecundie metu, uirilem animum femineo corde gerebat. Vestes illi multiplices erant, non monilia, non fibule, non bauthei non armille deerant. Redimicula capitis mirifica, multi uniones adamantesque tum in digittis, tum in serto fuere. Non Helenen pulcriorem fuisse crediderim quo die Paridem in conuiuium Menelaus excepit, nec ornaciorem Andromachen cum sacris Hectoris iniciata est nupciis.

---

**7** *traitis* : bien tourné ; *facessies* : paroles courtoises ; *attrempé* : doux, harmonieux ; *iraconde* : irritée ; *une* : la même ; *blonde* : gracieuse ; *amoureux* : qui inspire l'amour ; *signes* : anneaux.

[5] Quintus Hortensius Hortalus (114-150 av. J.-C.), grand orateur romain contemporain de Cicéron, dont il fut pendant de nombreuses années le rival et l'ami. D'après Valère Maxime (VIII, 3.3), sa fille Cornélia aurait hérité de l'éloquence paternelle.

Les yeulx avoit si clers, beaux et facilles
Que des voians le regard hebetoit.
[Com] le souleil, par ses rays tressutilles
Des autres yeulx la clarté offuscoit.

Elle pouoit occire les voians
Par ung trait de oeil, quant jeter le vouloit,
Et si pouoit les mors faire vivans,
Quant le doulx trait de ses yeulx envoioit.
Le nez avoit traitis* comme ung fil droit,
Qui ses joes par egale mesure
Decentement et tresbien divisoit;
En ce se estoit efforcee nature.

Rien plus plaisant, plus doulx, plus amïable
On n'eust pas sceu que les dictes joes voir.
Quant elle rioit par maniere agreable,
Deux petites fosses se venoient soir
Ou fin milieu de ses joes; oncques voir
Homs ne les peut, qui ne leur desirast
Quelque baisier donner, fust main ou soir,
Et qui pour ce du cueur ne souspirast.

Petite bouche et levres coralines
Plus vermeilles que ne fut onc coral
Lucresse avoit, de estre baisees dignes
Et doulcement morses sans faire mal;
Petites dens plus blanches que cristal,
Entre lesquelz sa langue armonïeuse
Faisoit ung son plaisant et cordïal
Avecques chant et voix melodïeuse.

Son corps estoit de toutes pars louable;
Par le dehors on pouoit aisement
Des intimes jugement tresfeable
Faire par ce que on veoit clerement.
Oncques homme ne la vit proprement
Qui ne conceust en son cueur quelque envie
Vers son mary; car veritablement
De telle avoir digne n'estoit il mie.

Facessies* yssoient de sa bouche
Et parolles exquises a merveilles.
Cornelïa, qui estoit sans reproche,
En ses enfans louant ne dist pareilles.
Hortensïa paroles point plus belles
Ne proposa devant les empereurs,
Quant el garda dames et damoiselles
Par ses beaulx ditz et rethoriques fleurs.

Il n'estoit rien plus doulx que son parler,
Plus attrempé* ne de plus grant faconde;
Elle savoit honnesteté garder
Quant triste estoit, sans ce que homme du monde
Eust apperceu qu'elle eust face iraconde*,
Car elle estoit joyeuse et attrempee,
Tousjours une*, gente, plaisante et blonde*
Et sur toutes autres tresmoderee.

Trop peureuse ne trop hardie n'estoit.
En tous ses fais elle tenoit moien
Et courage plus que virile avoit,
Ferme propos avec rassis maintien.
Pour conduire quelque chose de bien,
Elle avoit cueur constant et immuable;
Chose qu'el veist ne la changoit en rien,
Car elle n'estoit point come autres muable.

Vestue estoit de habis tresprecïeux.
Chaines, baudriers de fin or reluisoient,
Qui, tout autour, son gent corps amoureux*,
Si bien que rien n'y fault, avironnoient.
Et de perles ses bras couvers estoient;
Presque toutë en or resplendissoit.
Affiques d'or comme estoilles luisoient,
Dont des voyans les yeulx el repaissoit.

Son chief avoit gentement atourné
De couronnë et joyaulx precïeux,
De dïamans et saphirs aourné
Si proprement que on ne pourroit pas mieulx.
Ses mignons dois plains estoient en tous lieux
De signes* d'or, esmeraudes, rubis,
Clers dïamans et saphirs lumineux,
Qui bien seoient par dessus ses habis.

Je ne croy pas que Heleine fust plus belle,
Quant son mari Menelaüs mena
Le beau Paris a disner aveques elle,
Que Lucresse qui lors bien s'atourna.
Andromache, quant Hector espousa,
N'estoit pas plus richement acoutree
Que Lucressë estoit en ce jour là
Que l'empereur fist en Senes entree.

[8] Inter has et Katherina Petrusia fuit, que paulo post diem functa Cesarem in funeribus habuit, qui et natum eius milicia ante sepulcrum donauit, quamuis infantem. Huius quoque mirabilis forme decus elucebat, inferior tamen Lucrecia erat. Omnis de Lucrecia sermo audiebatur. Hanc Cesar, hanc ceteri commendabant intuebanturque. [9] Quocumque illa uertebatur, eo et oculi sequebantur astancium, et sicut Orpheus sono cithare siluas ac saxa secum fertur traxisse, sic ista homines suo, quocunque uolebat, intuitu ducebat.

Vnus tamen inter omnes plus equo in illam ferebatur Euriałus[6], Francho quem nec amori forma nec diuicie reddebant ineptum. [10] Duorum et triginta annorum[7] erat, non eminentis stature, sed lete grateque habitudinis, illustribus oculis, malis ad gratiam tumescentibus, ceteris membris non sine quadam maiestate decoris stature correspondentibus. Reliqui curiales propter longinquam miliciam omnes auro excussi erant. Hic quia et domi habundabat et propter amiciciam Cesaris magna munera recipiebat, indies ornacior conspectibus hominum reddebatur, longum famulorum ordinem pone ducebat. Nunc auro illitis, nunc muricis Tyrii sanguine tinctis, nunc filis que ultimi legunt Seres[8], textis uestibus utebatur. Tum equi tales illi erant quales in fabulis est ad Troyam uenisse Mennonis[9]. Nichil huic ad excitandum illum blandum animi calorem magnamque mentis uim quam uocant amorem preter ocium deerat. Sed uicit iuuenta et luxus, tum leta fortune bona, quibus ille nutritur.

---

**8** *frisque* : gracieuse ; *gorriere* : élégante ; *sens* : esprit ; *parlement* : conversation, discours — **9** *basme* : baûme — **10** *mignon* : favori ; *miste* : gracieux ; *au parsus* : en outre ; *note* : défaut.

[6] Allusion à un compagnon d'Énée, jeune homme d'une grande beauté, dont l'amitié avec Nisus est restée célèbre. Il mourut dans les combats contre les Rutules.

[7] L'âge d'Euryale correspondrait à celui de Gaspard Schlick en 1432. Voir E. J. MORRALL, *Aeneas Silvius Piccolomini (Pius II) and Niklas von Wyle, The Tale of two Lovers Eurialus and Lucretia*, Amsterdam, 1988 (Amsterdamer Publikationen zur Sprache und Literatur, 77), p. 85, n. 39.

[8] Peuple d'Asie, les Sères étaient célèbres pour le travail de la soie.

[9] Memnon, roi mythique d'Éthiopie, fils de Tithon et d'Aurore, célèbre pour ses splendides chevaux. Il fut tué en combat singulier par Achille lors du siège de Troie, parce qu'il avait porté secours à Priam.

[8] *Comment la compaigne de Lucresse trespassa et avant son trespas l'empereur fist son filz chevalier et fut a l'enterrement de la dame.*

Katherinë estoit aprés Lucresse
La plus bellë et la plus avenant,
Car elle estoit en sa fleur et jeunesse,
Gente, frisque*, tresgorriere* et plaisant.
Ung filz avoit qui n'estoit que ung enfant,
Et chevalier fut fait par l'empereur,
Ains que la mort de son dart trespoignant
Katherinë occist par sa rigueur.

L'empereur fut a son enterrement
Avant partir, en quoy lui fist honneur.
De Lucresse n'oublia nullement
La grant beaulté, le sens* et la valeur.
Il n'y avoit en court quelque seigneur
Qui jour et nuyt n'en fist son parlement*
Et qui ne dist : « C'est des dames la fleur,
L'onneur, le pris et tout le parement ».

[9] *Comment chascun sortoit en la rue, quant Lucresse passoit, pour celle voir.*

Quant el sortoit pour aler quelque part,
Tout le monde la poursuivoit a l'ueil.
C'estoit basme* d'avoir ung seul regard
De ses clers yeulx ; son gracïeux acueil
Faisoit passer melencolie et deul.
Cesar partout la louoit en publique,
Eurïalus en parloit a tout seul.
Sans faire bruit a bien l'aymer s'applique.

[10] *Comment Eurialus, homme noble et mignon* de l'empereur, estoit vertueux et digne de estre amé.*

Trente et deux ans avoit Eurïalus,
Riche et puissant de avoir, aussi de amis,
Miste*, avenant et courtois au parsus*.
Nature avoit beaucop biens en lui mis,
Car il estoit asseuré et hardis
En tous ses fais, de stature moyenne,
Noble, joyeux, recreatif en dits,
Affin que mieulx dames il entretienne.

Il estoit gent et de belle faconde,
Secret, humblë et de decente forme ;
En lui n'avoit quelque note* du monde.
Pour ung amant estoit ung parfait homme ;
Sur lui n'avoit ne « mais », ne « si », ne « comme ».
En la grace de l'empereur estoit ;
A ses causes d'or et d'argent grant somme
Sur tous autres curïaulx il avoit.

Par chascun jour changoit de abillement
Et plus gorrier estoit de jour en jour.
Il se tenoit si tresmignonnement
Que estoit digne que on l'aymast par amour.
Des serviteurs avoit tout a l'entour,
Qui lui faisoient par les rues compaignie.
Ce lui estoit ung gracïeux sejour,
Quant veoir pouoit Lucresse la jolye.

Chevaulx avoit telz que ceulx de Meneon,
Quant a Troye vint pour la secourir.
Pour qu'amoureux fust le noble baron,
Ne luy restoit fors qu'eust temps et loisir.
Les jeunesse, prosperité, desir,
Esquelz estoit Eurïalus le sage,
De estre amoureux tant lui font souvenir
Que resister ne pouoit son courage.

Nec potens [11] Eurialus sui, ut Lucreciam uidit, ardere puellam cepit herensque uultui nichil satis uidisse putabat nec impune dilexit. Mira res, multi egregia forma iuuenes, sed unum hunc Lucrecia, plures honesti corporis mulieres, sed hanc unam Eurialus sibi delegit. Non tamen hac ipsa die uel in se flammam Lucrecia cognouit Euriali, uel ille Lucrecie, sed amare se frustra uterque putauit. Vt igitur cerimoniis sacro Cesaris capiti paratis modus fuit et illa domum reuersa, in Eurialum tota et in Lucreciam totus Eurialus ferebatur. Quis nunc Tisbes et Pyrami fabulam[10] demiretur inter quos noticiam primosque gradus uicinia fecit? Et quia domos habuere contiguas, tempore creuit amor : hii nusquam se prius uiderant nec fama cognouerant. Hic Franco, illa Etrusca fuit nec lingue comercium intercessit, sed oculis tantum res acta est, cum alter alteri placuisset.

Saucia ergo graui cura Lucrecia et igne capta ceco iam se maritam obliuiscitur, uirum odit et alens uenereum uulnus infixos pectore tenet Euriali uultus nec ullam membris suis quietem prebet. [12] Secumque : « Nescio quid obstat, ait, ut amplius herere uiro nequeam ; nil me iuuant eius amplexus, nil oblectant oscula, fastidium uerba ingerunt. Peregrini semper ante oculos est ymago qui hodie propior erat Cesari. Excute conceptas e casto flammas pectore si potes infelix. Si possem, non essem egra ut sum. Noua me uis inuitam trahit. Aliud cupido suadet, aliud mens. Scio quid sit melius, quod deterius est sequor. O ciuis egregia ac nobilis, quid tibi cum peregrino est, quid in extraneo ureris, quid talamos alieni concipis orbis ? Si uirum fastidis, hec eciam dare potest terra quod ames. Sed heu michi, que non illius est facies quam non moueat

---

**11** *sortist effect* : aurait des conséquences ; *achaison* : occasion ; *navra* : blessa ; *cure* : application ; *remembrer* : se rappeler ; *odieuse de* : haineuse à l'égard de — **12** *cordialement* : profondément ; *contremettre* : se rapprocher ; *courage* : cœur.

[10] Pyrame et Thisbé, couple d'amants rendu célèbre par les *Métamorphoses* d'Ovide (IV, 55-167).

[11] *Comment Eurialus fut amoureux de Lucresse et elle de lui sans ce qu'ilz sceussent aucune chose l'ung de l'autre.*

Il mist son cueur si avant en Lucresse
Que de la veoir jamés n'eust prins ennuy.
Plus la veoit, plus estoit en lïesse ;
Quant ne la voit, il est triste et marry.
De ce ne doit aucun estre esbahy,
Car il jetta ses yeulx sur la plus belle ;
Pareillement fist Lucresse sur ly.
Quant se voioient, ilz avoient joye nouvelle.

Et touteffois ne savoit pas Lucresse
Que son regard sortist jamés effect*.
Eurïalus, des barons la noblesse,
Se Lucresse bien l'ayme rien n'en scet.
Ce neantmoins, quant sont en leur secret,
L'ung de l'autrë a en son cueur memore.
Plus y pensent et plus ont de regret,
S'ilz ne parlent et s'entrevoient encore.

Voisineté fut cause de l'amour,
Com de Tisbés et Piramus lison.
L'amour croissoit entre eux par chascun jour ;
L'ung de l'autre prés estoit la maison.
Par laps de temps, sans quelque autre achaison*
Ne avoir congneu l'un l'autre au paravant,
Furent esprins sans mesure ou raison
Du feu d'amours qui les aloit brulant.

Le dieu d'amours les navra* bien soudain,
Quant de son dart leurs deux cueurs transpersa.
L'onnesteté de Lucresse et le train
Par ung trait d'eul vitement renversa,
Car la dame de bien aymer pensa
Ung estrangier que jamés n'avoit veu
Et son mari hors de s'amour lansa.
De amourettes trop desiroit le jeu.

Quant la dame fut esprinse du feu
Qui la bruloit par cure* langoureuse,
El ne pouoit en place ne en lieu
Prendre repos ; tousjours estoit songneuse
De remembrer* la face gracïeuse
De Eurïalus, qui la navre a oultrance.
De son mari devint si odïeuse*
Qu'el ne trouvoit en lui quelque plaisance.

[12] *Comment Lucresse se emerveilloit qu'elle ne pouoit aymer son mary et que mieulx aymoit ung estranger, et de ce elle se arguoit et blasmoit et arguoit* pro *et* contra.

Elle disoit a soy mesme souvent :
« Je m'esbahis dont ce me peut venir
Que je n'ayme plus cordïalement*
Menelaüs et que ne prens plaisir
Avecques luy a le veoir et ouÿr.
Las, je n'ayme rien que cest estranger
Qui jour et nuyt me vient en souvenir,
Tant que j'en pers le boire et le menger.

Ha, Lucressë, oublie ta folie,
De ton chaste cueur oste la chaleur !
Maleureuse, de fole amour remplye,
Boute toy hors de peril et d'erreur !
Se je pouois sortir de tel langueur,
Plus ne seroys en si grant maladie,
Mais il y a quelque chose en mon cueur
Qui me contraint, sans que luy contredie.

Je congnois bien lequel est le meilleur
Et touteffois je veil suivir le pire.
Conscïence me dit : 'Suy ton honneur !'
Et Cupido dit que je le doy fuyre.
Noble dame, comment te peut induire
Ung estranger a si folle plaisance
Que ton honneur vueilles ainsi destruire
Et maculer le lieu de ta naissance ?

Ha, Lucresse, se n'aymes ton mary
Et que d'amours te vueilles entremettre,
De ce païs peus eslire ung amy
Sans au peril d'ung estranger te mettre,
Mais, lasse moy ! quant je vueil contremettre*
De Eurïalus la tresplaisante face,
Je ne me puis retirer ne hors mettre
Que son amour ne desire et sa grace.

Sa grant beaulté, son aage, sa noblesse
Et sa vertu m'ont changé le courage*,
Et se je n'ay secours par sa prouesse,
Mourir me fault a grant dueil et dommage.

eius forma, etas, genus, uirtus! Certe mea pectora mouit, et nisi fert opem dispereo. Dii meliora dent! Vah, prodam ego castos himeneos meque aduene, nescio cui credam, qui ubi abusus me fuerit, abeat uirque sit alterius et me pene relinquat? Sed non is est eius uultus, non ea nobilitas animi uidetur nec gracia forme illa est ut timeam fraudes et amoris obliuia nostri et dabit ante fidem. Cur tuta timeam? Vt timeam accingar et omnem moram pellem. Ego quoque ita sum pulcra ut non me minus ille uelit quam ego ipsum cupiam. Semper se mihi debebit, si semel ad oscula receptus fuerit mea. Quot me ambiunt proci quocumque pergo, quot riuales ante fores excubant meas? [13] Dabo amori operam : aut hic manebit aut me secum abiturus abducet. Sed ego et matrem et uirum et patriam relinquam? Seua est mater et meis semper infesta gaudiis ; uiro carere quam potiri malo ; patria illic est ubi delectat uiuere. Ac famam prodam? [14] Quid mihi rumores huiusmodi hominum quos ipsa non audiam? Nichil audet qui fame

**12** *au paraler* : complètement ; *forain* : étranger ; *dol* : tromperie, ruse ; *cordial* : sincère ; *fois* = *fais* ; *artera* : brûlera ; *aiser* : bien traiter ; *doubter* : redouter, craindre ; *tournient* (inf. *tournier, tournoyer*) : tourner en rond — **13** *escuyer* : jeune gentilhomme ; *essoyer* : l'éprouver ; *soy repatrier* : rentrer dans son pays ; *escondira* : éconduira ; *redarguer* : accuser, blâmer ; *mal euree* : malheureuse ; *edit* : décision — **14** *objectz* : objections ; *oye* (inf. *oïr, ouïr*) : entende ; *reprinse* : reproche.

Souvrains dieux, faictes moy ung passage
Et vous plaise si bien me conseiller
Que je puisse sans danger në oultrage
De mes amours jouÿr au paraler*.

Mais quant j'ay tout regardé, fy de luy!
Trahyrai ge mon loyal marïage?
Me fïeray ge en ung forain*? Nenny!
Je ne congnois ne luy ne son paraige.
Quant aura fait de moy, tant soit il sage,
Il s'en yra pour *une* autre espouser
Et me lairra, c'est le commun usaige;
Je ne m'en doy par ce point abuser.

Mais de traitre ne porte pas la face;
Sa noblesse ne le pourroit souffrir,
Car noble cueur n'endureroit en place
Ses vrayes amours decevoir ne trahir.
Fraude ne dol* ne peut entrevenir
En cueur d'omme qui porte tel semblant.
De moy tousjours il aura souvenir;
Doubter n'en fault, car il est trop savant.

Je feray tant, se je puis, envers luy
Qu'il jurera me estre bon et loyal.
Craindre ne doy estre deceue par luy;
Il me semble doux, courtois et feal.
C'est mon advis qu'il endure mon mal
Pour ma beaulté, qui est inestimable,
Et que de amour m'ayme aussi cordïal*
Que je fois* luy, c'est chose raisonnable.

Se le reçoy une fois en ma grace
En luy donnant ung gracïeux baiser,
Il ne artera* jamés, ce croy, en place
Tant qu'il puisse son grief mal apaiser.
Servir vouldra sa maistresse et aiser*
Et se donra du tout a mon service.
Plus belle dame ne sçauroit adviser
Pour les plaisirs d'amours ne plus propice.

Je ne me puis transporter quelque part,
Soit a mon huys, en ville ou a l'eglise,
Qu'on ne me suyve a l'oeil, soit tost ou tart.
De ma beaulté chascun parle et divise,
Et nuyt et jour, sans doubter* froit ne bise,
Plusieurs mignons tournient* sur les carreaux
Pour mon gent corps regarder a leur guise:
Je suis l'espoir de tous amans loyaux.

[13] *Comment Lucresse delibere estre amoureuse de Eurialus.*

Bref je aimeré; je veil estre amoureuse
De Eurïalus, le plaisant escuyer*!
Il n'est vie si plaisant në eureuse,
Comme je croy, il me fault essoyer*.
Il m'aymera du cueur sans varïer,
De ce païs jamés ne partira;
Et s'il s'en va pour soy repatrïer*,
Je iray, quant luy point ne me escondira*.

Par ces moyens je vueil habandonner
Mere, mary, mon pays et renommee,
Car ma mere me veult redargüer*.
Mieulx sans mary fusse que mariee!
Chascun a pays là où il y agree
Vivre et passer son temps, comme l'en dit.
Je ne pourroys estre plus mal euree*
Ne pis avoir que j'ay, c'est mon edit*.

[14] *Comment Lucresse respond aux objectz* que on luy pourroit faire de aymer Eurialus.*

Et se on me dit: 'Tu perdras ton honneur
Et bon renom, que tu as en grant bruit',
A ce respons: 'Quel mal ne quel douleur
Me peuent faire, soit de jour ou de nuyt,
Les langaiges qui se diront par huit
Ou par mille, mais que rien je n'en oye*?'
Je m'esbatray et prendray mon deduyt.
D'or et d'onneur dis fy a qui n'a joye.

Cil qui trop craint a blesser son honneur
Ne fait jamais quelque bonne entreprinse.
Plusieurs dames ont esleu pour meilleur
Abandonner leur pays, quoy qu'il leur nuyse,
Que de tousjours escouter la reprinse*
Et chastiement de parens et mary.
Helayne soit cy pour exemple prinse,
Suyvant Paris, son gracïeux amy.

Ainsi le fist Medee, quant Jason
Elle choisit, chevalier tresplaisant,

nimis studet. Multe hoc fecerunt alie. Rapi Helena uoluit, non inuitam asportauit Paris. Quid Adrianam[11] referam uel Medeam[12]? Nemo errantem arguit qui cum multis errat. » Sic Lucrecia.

Nec intra pectus minora incendia nutriebat Eurialus. [15] Medias inter Cesaris curiam et Euriali domum Lucrecia edes habuit nec palacium petere Eurialus poterat quin illam ex altis sese ostentantem fenestris haberet in oculis, sed erubuit semper Lucrecia cum Eurialum uidit, que res Cesarem dedit amoris conscium. [16] Nam cum ex sua consuetudine nunc huc, nunc equitaret illuc et hac sepe transiret, animaduertit mutari feminam Euriali aduentu, qui sibi quasi Octauiano Mecenates astabat. [17] Ad quem uersus : « En, Euriale, siccine uris feminas? Mulier illa te ardet. » Semel uero, tamquam inuideret amanti ubi ad edes Lucrecie uentum est, Euriali

**14** *fole* (inf. *folier*) : est fou ; *aucune* : une, quelque ; *trafique* : intrigue — **15** *clertés* = *clartés* ; *cointement* : élégamment ; *ardoit* (inf. *ardre, ardoir*) : brûloit ; *prevoioit* : voyait — **16** *sans sejour* : rapidement ; *voulu* : prisé, chéri ; *se divisoit* : parlait, s'entretenait ; *exploicter* : mettre en œuvre, réaliser.

[11] Ariane, fille de Minos, roi de Crète, et de Pasiphaé, tomba amoureuse de Thésée lorsqu'il vint en Crète pour tuer le Minotaure. Elle l'aida en lui fournissant une épée et du fil pour sortir du labyrinthe de Dédale. Thésée avait promis de l'emmener avec lui et de l'épouser, mais il l'abandonna en route dans l'île de Dia.

[12] Lorsque Jason aborda en Colchide pour conquérir la toison d'or, la magicienne Médée en devint amoureuse et l'aida dans sa quête, mais quelques années plus tard Jason, pour se concilier les bonnes grâces de Créon, roi de Corinthe, accepta la main de sa fille Créüse et se sépara de Médée.

Car elle laissa ses pays, pere, maisons
Pour qu'elle fust d'amours mieulx joÿssant.
Se je estoie seulë en ce faisant,
Trop lourt seroit mon erreur et emprise.
Plusieurs dames ont ce fait paravant;
Pourquoy devray moins en estre reprise?

Qui de plusieurs suyt l'erreur, pas ne fole*.
Matiere auray aucune* de replique,
Car, ou soye reputee sage ou folle,
Je trouveray, se mon sens bien aplique,
Dames assés qui sans nulle trafique*
Ont desiré vivrë a leur plaisance.
C'est tout basme, c'est vie deïfique
Que avoir d'amours a son gré joÿssance. »

Lucressia tout a soy mesme disoit
Ce que par cy devant ay recité,
Et sur toutes choses elle desiroit
De Eurïalus l'amour, c'est verité.
Eurïalus, qui plain de humilité
Envers amours estoit, n'avoit repos.
Leurs courages estoient par unité
Joinctz ensemble, par conforme propos.

[15] *Comment Eurialus estoit logé proprement entre l'empereur et Lucresse.*

Eurïalus estoit bien proprement
Logé entre l'empereur et Lucresse.
Cë avoit il fait tresprudentement
Pour a son cueur donner quelque lïesse,
Car deux clertés*, pour sa grande noblesse
Enluminer, des deux costés avoit,
Dont l'empereur lumiere de richesse
Et Lucresse d'amours clarté donnoit.

Quant le baron au palais s'en aloit
De l'empereur, cointement* acoutré,
Sur son cheval monter il ne pouoit
Qu'il ne fust veu, perceu ou rencontré
De Lucresse. Du lieu hault fenestré
De son logis, la dame regardoit
Son cher amy, qui luy estoit entré
Dedens le cueur tant que d'amours ardoit*.

La dame avoit si avant son cueur mis
En son amy, lequel tant desiroit,
Que ailleurs pancer ne luy estoit permis
Ne sans rougir veoir elle ne le pouoit.
A ces causes l'empereur prevoioit*
De Lucresse l'amour et le courage.
La grant ardeur que en son cueur concevoit
Dissimuler ne sceut, tant fust elle sage.

[16] *Comment l'empereur aperceut que Lucresse estoit amoureuse de Eurialus.*

Sigismundus Cesar, noble empereur,
Acoustumé avoit par chascun jour
Par devant l'uys de la vermeille fleur
Faire en alant çà et là quelque tour.
Il aperceut Lucresse de l'amour
D'Eurïalus estre si fort emprinse
Qu'elle en muoit plusieurs fois sans sejour*
Face et couleur, dont pas moins ne la prise,

Car Mecenas pas mieux voulu* ne fut
D'Octovïen que Eurïalus estoit
De l'empereur Sigismundus, qui n'ut
Autre plus prés de luy, quant il aloit
Par les rues; car il se divisoit*
Tresprivement avec son servant
Eurïalus, qui bien dire savoit,
Encores mieux d'exploicter* bien savant.

[17] *Comment l'empereur parla a Eurialus et luy dist que Lucresse estoit amoureuse de luy, et sembloit que ledit empereur en fust jaloux. Et comment il lui abaissa son chapeau quant ilz passoient par devant la maison de Lucresse.*

L'empereur vit que la dame changoit
Couleur si tost qu'el voyoit son amy.
Joyeusement en quelque bon endroit
Changa propos et se adressa vers luy
En luy disant: « Beau sire, que esse cy?
Sont les dames de vous si amoureuses
Comme je aperçoy? Je n'entens point cecy.
Vos manieres de faire sont eureuses.

Eurïalus, je aperçoy que Lucresse
Te ayme tresfort, ce m'est chose congneue. »
Et ce luy dist l'empereur en tristesse,

oculos pilleo contexit : « Nec uidebis, inquit, quod amas. Ego hoc spectaculo fruar. » [18] Tum Eurialus : « Quid hoc signi est, Cesar? Nichil mihi cum illa est. Sed hoc facere incautum est, ne circumstantes in suspicionem adducas. » Erat Eurialo spadix equus, ardue ceruicis argutique capitis, quem et breuis aluus et obesa terga spectabilem reddebant, animoso pectore, thoris luxuriantem, qui sonante tuba stare loco nesciebat. Nutabat auribus et collectum fremens uoluebat sub naribus ignem ; densa iuba et dextro ictata recumbebat in armo, et cauans tellurem solido cornu grauiter sonabat ungula. [19] Similis illi fiebat, Eurialo uiso, Lucrecia, que licet, dum sola fuit, claudere uiam destinasset amori, ut tamen illum aspexit, nec modum flamme nec sibi ponebat, sed ut siccus ager qui admisso igne comburritur, si chori perflent alcius flammescit, sic infelix Lucrecia exardebat. Ita est sane ut sapientibus uidetur. Humiles tantum casas habitat castitas solaque pauperies affectu sano tenetur et que domus se cohercet modico ; diuites edes nescit pudicicia. [20] Quisquis secundis rebus exultat, luxu fluit semperque insolita appetit, delicatas eligit domos et penates magnos, dira fortune comes libido. Intuens igitur Eurialum quam sepe transeuntem, Lucrecia nec ardorem compescere potens, diu secum cogitauit cui se patefaceret. Nam qui tacitus ardet magis uritur.

[21] Erat inter uiri seruos Sosias[13] theotunicus, senex

---

**17** *mireur* = *miroir* ; *paiz* (inf. *paistre*) : nourris, repais ; *frivoles* : frivolités ; *en coles* : ardents ; *remirer* : admirer, contempler — **18** *contenement* : conduite ; *boiart* : cheval bai ; *ester* : se tenir, rester — **20** *appete* : désire ; *regiber* : s'agiter ; *demourance* : long séjour.

[13] Sosie, esclave de comédie dans l'*Amphitryon* de Plaute.

Comme jaloux par envye sourvenue.
Quant il vindrent a l'endroit de la rue
En laquelle Lucresse demouroit,
L'empereur fist, quant il l'cut aperceue,
Quelque bon tour, ainsi qu'il entendoit.

D'Eurïalus rabatit le chappeau
Devant les yeulx, en disant telz parolles :
« Tu ne verras pas maintenant ce beau
Mireur* ouquel tes yeux paiz* et consoles.
Nous y voulons sans faintes ne frivoles*
De nos nobles yeux l'office employer
Pour la dame, tant que sommes en coles*,
A nos plaisirs seulz veoir et remirer*. »

[18] *Comment Eurialus respondit a l'empereur saigement en parlant de sa dame, la belle Lucresse.*

Eurïalus dist au noble empereur :
« Je n'entens point pourquoy faictes ce signe ;
Ce lui pourroit tourner a deshonneur.
Male bouchë a mesdire s'encline.
Je ne suis pas de tel dame avoir digne ;
Avecques elle në hante aucunement.
Je seroie de dame avoir indigne,
Se blasme avoit par mon contenement*. »

Eurïalus estoit sur ung boiart*
Si proprement monté que on pourroit dire ;
Pour ung cheval bien prins, bien gaillart,
Il n'y avoit quelque chose a redire :
Teste, ventre, croupe comme de cire
Faictz il avoit et l'oreille mobile.
Ester* en lieu ne pouoit, a voir dire ;
Il n'estoit rien plus gent ne plus abile.

[19] *Comment Lucresse estoit toute esmeue et passionnee, quant elle voyoit Eurialus, son amy.*

Eurïalus en or resplendissoit,
De toutes pars ses abis reluisoient.
Quant la dame son amy apperçoit,
Tous les esperitz du corps lui remuoient.
Quant seule estoit, tresbien se contenoient :
Fermer son huis a amours proposoit ;
Mais quant les deux amans s'entrevoi[oi]ent,
Chascun des deux son mal renouvelloit,

Car Lucressë a l'ardeur ne pouoit
Du feu de amours resister sans doubtance,
Ains, tout ainsi que ou champ bruler on voit
Le chaulme sec, quant par sa vïolence
Souffle le vent de bise qui avance
Et fait haster le feu, pareillement
Le feu de amours consumoit la substance
De Lucressë, qui aymoit loyaulment.

El ne pouoit recouvrer medecine
Qui peust l'ardeur de sa chaleur estaindre.
Prosperité fait maint tour faire et signe.
On ne s'i peut gouverner ne contraindre.
Qui des sages les ditz vouldra sans faindre
Croire et noter, il trouvera sans doubte
Que chasteté desire estre en lieu moindre,
Car richesse la chasse et la deboute.

[20] *Comment chasteté est a grant peine gardee des gens qui ont toute[s] leurs plaisances ou monde.*

[Q]uant ung homme est eslevé par Fortune,
Il ne appete* que vivre a sa plaisance :
Dancer, chanter et regiber* sur plume
Entre deux draps, c'est amoureuse dance,
Avoir logis de grant magnificence,
Choses plaisans pour volupté attraire.
Faire ne peut chasteté demourance*
En haulx palais ; tel lieu lui est contraire.

A ces causes Lucresse, tresplaisant,
Riche de biens mondains a son souhet,
Ne desiroit fors que de son amant
El peust jouÿr ; mais bonnement ne scet
A qui puisse reveler son secret
Ne decouvrir a plain sa voulenté.
Plus brule amour secret que descouvert,
Car mal tapy tart recouvre santé.

[21] *Comme Lucresse proposa faire savoir a Eurialus l'amour dont elle l'amoit, par ung serviteur nommé Sozie, auquel elle parle longuement de Eurialus.*

heroque fidus cui iam diu seruiuerat. Hunc agreditur amans, plus nacioni quam homini credens. Ibat magna procerum stipante caterua per urbem Cesar iamque Lucrecie domum preteribat, que, ubi adesse cognouit Eurialum : « Adesto, inquit, Sosia, paucis te uolo. Respice deorsum ex fenestra. Vbi nam gencium iuuentus est huic similis ? Vides ut omnes calamistrati sunt erecti eminentibus humeris ? Aspice cesaries et madido cirro contortos crines. O quales facies ! Omnes lactea colla ferunt, quo sese ore ferunt, quam forti pectore ! Aliud est hoc hominum genus quam terra nostra producat. Semen hoc deorum est aut celo missa progenies. O si michi ex his uirum fortuna dedisset ! Nisi testes oculi essent, nuncquam tibi hec narranti credidissem, etsi fama fuerit omnibus gentibus prestare Germanos. Credo subiectam Boree plagam ex frigore magno albedinem mutuari. Sed nosti tu aliquos ? – Quam plurimos, inquit Sosias. » Tum Lucrecia : « Franconem Eurialum nosti ? – Tamquam me, ait Sosias. Cur tamen hoc rogas ? – Dicam, inquit Lucrecia. Scio quod in apertum non ibit ; hanc spem michi tua bonitas facit. Ex his qui Cesari astant, nemo mihi est Eurialo gracior. In hunc animus meus comotus est. Nescio quibus exuror flammis, nec illum obliuisci nec mihi pacem possum dare, nisi ei me facio notam. Perge, oro, Sosia, conueni Eurialum. Dic me ipsum amare : nil uolo ex te amplius Nec tu frustra hoc nuncium facies.

---

**21** *sans noise* : calme ; *preudomme* : homme de bien ; *estat* : équipage ; *choisir* : voir, apercevoir ; *legierement* : rapidement ; *perruques* : chevelures ; *se* = *ce* ; *farie* : féerie ; *parfaire* : accomplir ; *autentique* : de grande valeur ; *nul* : l'un, aucun ; *gens* : courtois ; *cerche* = *cherche* ; *avantage* : profit ; *retenue* : épargnée.

Lucresse avoit de serviteurs ung tas,
Entre lesquelz Sozïas luy plaisoit;
Loial estoit, sans noise* ne debas,
Et ja long temps tresbien servy avoit.
Viel, ancïen et preudommë* estoit,
Du propre pays de Eurïalus, tressage;
Et plus ou pays elle se confioit
Qu'en Sozïas, pour faire son message.

Cesar ung jour a moult grant compaignie
De ses barons par la ville passoit.
Quant Lucresse, bien paree et jolie,
Ouÿt le bruit du peuple qui couroit
Pour veoir l'estat*, el s'en courit tout droit
Aux fenestres pour choisir* son amy,
Lequel sur tous bien acoutré estoit;
On ne tenoit lors compte que de lui.

Quant Lucresse l'eut par desus tous choisi,
El appella Sozïas promptement
Et luy a dit: « Approche toy d'icy
Et regardë embas legierement*.
Où pourroit on trouver aucunement
Homme qui fust a cestui cy semblable?
Je ne croy pas que soubz le firmament
On peust trouver homme plus agreable.

Ne vois tu pas quelle chevalerie,
Quelz perruques*? Tant sont bien acoutrees!
Ces gens cy sont, se* croy je, de farie*;
Ilz ont faces plaisans comme poupees,
La chair blanche, poictrines eslevees,
Et plus que jonc les corps drois et plaisans.
On ne sauroit trouver en nos contrees
Telz ymages ne gens si avenans.

Ilz ont esté engendrés de haulx dieux.
C'est semence, comme je croy, deïfique,
Envoiee du ciel en ces bas lieux
Pour parfaire* quelque chose autentique*.
Se Fortune, par son art mirifique,
M'eust conferé l'ung de eulx pour mon mary,
Je vivroie joyeuse, gente et frisque;
Et je languis, plaine de tout ennuy!

Se de mes yeulx n'eusse leur beaulté veue,
Quant la me aurois mille fois recitee,
Je n'en aurois pas ta parolle creue.

Oncques ne vy si noble chevauchee.
Je croy que bien parle la renommee,
Quant les gentilz gens eslieve par sur tous.
La dame doit se reputer euree,
Qui peut avoir de telz mignons espoux.

Dy, Sozïas, respons moy sans faillir!
Congnois tu nul* de ces nobles barons?
- Certes oÿ, dame, sans vous mentir,
Je les congnois, leurs parens et maisons.
- Mais entre autres congnois tu le mignons
Eurïalus? - Comme moy, dit Sozie.
Dictes, dame, les causes et raisons
Pour quoy voulés que tant je vous en die.

- Je te promet, rien ne te celeré,
Car je say bien que es certain et loyal
Et que tendras secret ce que diré;
Espoir en ay comme de homme feal.
Ta grant bonté d'ung vouloir cordïal
Me fait vers toy venir et retirer.
Je te diray, m'en prengne bien ou mal,
Ce que mon cueur ne pourroit plus celer.

Certes, Sozie, de tous ceulx que avons veu
Par cy devant passer n'a pas long temps,
N'en n'y a que ung qui proprement m'ait pleu
Pour parvenir aux fins où je pretens:
Eurïalus, tant plaisant et si gens*
Qu'il a esmeu mon vouloir et courage
A luy aymer; c'est la fin où je tens.
Je ne cerche* vers toy autre avantage*.

Je ne pourrois reposer ne dormir,
Avoir ne puis en moy paix ne confort,
Se je ne puis une fois parvenir
Où je pretens. Je desire la mort...
Se je peusse par aucun art ou sort
Eurïalus oublier, mais nenny!
Bref, je mourray de deul et desconfort,
Se ne fais tant que je parle avec lui.

Je te prie, Sozie, sans differer
Va t'en tout droit a lui, ne tarde point,
Et si lui dy que je le vueil aymer.
Autre chose ne te vueil sur ce point.
Je te feray des biens, n'en doubte point;
Ta peine pas ne sera retenue*.

[22] – Quid audio ? reffert Sosias. Heccine me flagicia facere aut cogitare, hera, prodamne ego dominum ? Iamque senex incipiam fallere quod iuuenis abhorrui ? Quin pocius, clara progenies huius urbis, ex turba nephandas flammas e casto pectore ne obsequere dire spei. Extingue ignem : Non egre amorem pellit, qui primis obstat insultibus. Qui dulce malum blandiendo nutrit, duri et insolentis domini seruituti se dat nec cum uult excutere iugum potest. Quid si hoc rescierit maritus ? Heu, quibus te ille laceraret modis ! Nullus diu latere potest amor. [23] – Tace, inquit Lucrecia, nichil loci terrori est, nihil timet qui non timet mori. Quemcumque dederit exitum casus feram. [24] – Quo, misera, pergis ? Sosias retulit. Domum infamem reddes solaque tui generis eris adultera. Tutum esse facinus reris ? Mille circa te oculi sunt. Non sinet genitrix occultum scelus, non uir, non cognati, non ancille. Serui ut taceant, iumenta loquentur et canis et postes et marmora te accusabunt ; atque ut celes omnia, qui uidet omnia, celare non potes, Deum. Quid pena presens, conscientie mentis pauor et animus culpa plenus seque ipsum timens ? Negata est magnis sceleribus fides : Compesce, obsecro, impii amoris flammas. Expelle

---

**21** *doint* (subj. présent de *donner*) : donne — **22** *merancolie* : rêverie ; *contralie* : tourmente ; *il auroit* : il y aurait — **23** *elle… soit* : elle n'a peur de rien ; *et pour quoy* : et c'est pourquoi — **24** *soullerés* = *souillerés* ; *note* : reproche, blâme ; *se* = *ce* ; *varlet* : jeune homme ; *affy* : assure ; *jumens* : bêtes ; *perceptibles* : qui voit tout, qui est avisé ; *deffectibles* : graves ; *permette* : promette, fasse des promesses ; *infaite* : souillée, infectée ; *mete* : borne ; *aussy* : et.

Se la chose vient ainsi que Dieu doint*,
Je me tendray tousjours a toy tenue. »

[22] *Comment Sozias fut triste de ce que sa dame Lucresse estoit devenue folle amoureuse, et comment il la reprint et blasma.*

[L]ors Sozïas souspira tendrement
En disant : « Dieux, las ! et que ay je oÿ cy ?
O ma dame, traïray je present
En mes vieulx jours celui que j'ay servy
En jeunesse loyaulment et chery ?
C'est grant peché de penser tel folie,
De le faire plus grant ; je vous supply
Que jetés hors ceste merancolie*.

Mon bon seigneur, vostre espoux et mari,
Qui tant en moy de tout temps se confie,
Se de present estoit par moy trahy,
Je trahirois la plus noble lignie
De la cité de Senes. Je vous prie,
Chere damë, estaignés la chaleur
Et folle amour, qui tant vous contralie*
Par fol espoir qui vous met en erreur.

Qui aux premiers assaulx de amours resiste,
Facilement il obtient la victoire.
Du contraire, qui a aymer persiste,
Nourrist ung doulx venin, c'est chose voire,
Lequel, si tost que on l'acoustume a boire,
Rend l'amoureux si serf et si subject
Qu'il n'est homme qui assés puisse croire
Le grant peril auquel il se submet.

Ha, ma dame, se monseigneur savoit
Que voulsissés faire telle entreprinse !
Certes, Dieu scet quel bruit il auroit* !
Vous serïés en piteux estat mise.
Il vous mettroit nue en vostre chemise
Et vous batroit tresinhumainement ;
Je congnois bien son courage et sa guise.
Amour ne peut soy celer longuement. »

[23] *Comment Lucresse respond a son serviteur Sozie et dit qu'elle ne doubte chose qui soit.*

Lucresse dit a Sozie qu'il se taise
Et que en effect elle n'a peur qui soit*.
De son mari point ne doubte la noise ;
Plus tost la mort doubter elle deveroit.
Ce neantmoins bien asseuree se voit,
Car de la mort n'a aucune doubtance ;
Et pour quoy* chose nuire ne lui sauroit
Pas Fortune par son aspre inconstance.

[24] *Comment Sozie remonstre a Lucresse le dangier où elle se veult mettre.*

« [P]ovre dame, tressimple et miserable,
Dist Sozie, et que voulés vous faire ?
Tous vos parens par ung fait detestable
Vous jetterés en piteuse misere !
Seule serés, infame et adultere,
Qui soullerés* par note* de infamie,
S'il ne vous plaist de folie vous retraire,
Tous vos parens et notable lignie.

Se* vous dictes que estes bien asseuree
Et que le cas sera tenu secret !
Mille yeulx avés par chascune journee
Tout a l'entour de vous, chascun le scet.
Vostre mere ne tiendra pas couvert
Vostre peché, ne pas plus vostre mary.
Il n'y aura cousine ne varlet*
Qui vostre cas cele, je vous affy*.

Se les hommes vous celent d'aventure,
Chiens et jumens* et marbres insensibles
Accuseront par quelque pourtraicture
L'adultere, tant soiés invisibles.
Il y a plus : Dieu qui est perceptibles*
Et cler voiant partout vos faitz verra,
Adulteres et pechés deffectibles*,
Lesquelz aprés griefvement punira.

Certes, dame, ne vous fiés en homme
Qui soubz umbre de peché vous permette*,
Car il n'y a point de foy ; ainsy, comme
L'en dit, en grans pechez gist chose infaite*.
Craindre devés que ne soyés forfaite
Et hors mise du college des dames
Qui ont gardé de chasteté la mete*,
Voulans saulver leurs corps aussy* leur ames.

facinus mente casta horridum ; metue concubitus nouos miscere thalamis mariti. [25] – Scio rectum esse quod dicis, retulit Lucrecia, sed furor cogit sequi peiora. Scit animus quantum precipicium instat et ruit sciens. Vincit et regnat furor, potensque mente tota dominatur amor. Stat sequi quod regnum amoris iubet. Nimis, heu ! nimis reluctata sum frustra. Prefer, si mei te miseret, nuncium. » [26] Ingemuit super his Sosias : « Per que has, dixit, canas senecte comas fessumque curis pectus et fida que prebui generi tuo seruicia, precor supplex, siste furorem teque ipsam adiuua. Pars sanitatis est uelle sanari. » Tum Lucrecia : « Non omnis, ait, ingenium relinquit pudor. Parebo tibi, Sosia. Amorem, qui regi non uult, uincam. Vnicum effugium est huius mali morte ut preuertam nephas. » Exterritus hac Sosias uoce : « Moderare, inquit, hera, mentis effrene impetus. Coherce animos ! Nunc uita es digna quia te nece dignam putas. – Decretum est, ait Lucrecia, mori. Admissum scelus Collatini uxor gladio uindicauit. Ego honestius morte preueniam comittendum[14]. Genus leti quero : laqueo, ferro, precipicio, ueneno uendicare castitatem licet. Vnum horum aggrediar. – Non paciar, inquit Sosias. » At Lucrecia : « Si quis mori constituit, prohiberi non potest, ait. Porcia Cathonis, mortuo Bruto, cum ferrum sibi subtractum esset, carbones ardentes ebibit[15].

---

**24** *compasse* : ordonne, règle — **25** *deliberee* : résolue ; *estrivé* : lutté ; *autant… nee* : plus qu'aucune femme ; *cuider* : chercher à ; *mercy* : pitié — **26** *chanu* : âgé ; *retraire* : vous retirer, vous détourner ; *tenté* : blessant, fâcheux ; *espeury* : effrayé ; *neufve* : nouvelle ; *nice* : niais, sot ; *ains* : mais ; *de trop* : de beaucoup : *qu'il… destruire* : que de me donner la mort après coup ; *ferrement* : arme.

[14] Se souvenant peut-être de l'*Historia*, Pie II, dans ses *Commentaires*, fait parler en termes semblables Lucrezia d'Alagno, dont Alphonse V d'Aragon était éperdument amoureux : « Virginitatem uolenti mihi nunquam rex auferet ; et si uim temptauerit inferre, non imitabor Lucretiam Collatini coniugem, que admisso scelere mortem sibi consciuit ; ego facinus morte preueniam » (éd. A. VAN HECK, *Pii II Commentarii rerum memorabilium que temporibus suis contigerunt*, Vatican, 1984 (Studi e testi, 312-313), p. 91) ; trad. française citée d'après Pie II (Enea Silvio Piccolomini), *Mémoires d'un pape de la Renaissance*, trad. française V. CASTIGLIONE MINISCHETTI, I. CLOULAS *et alii*, Paris, 2001, p. 88-89 : « Jamais le roi ne prendra ma virginité avec mon consentement, et s'il veut me faire violence, je n'imiterai pas Lucrèce, l'épouse de Collatin, qui se donna la mort après avoir subi cet outrage. Moi, je préviendrai l'outrage par la mort. »

[15] Porcia, fille de Caton d'Utique, était l'épouse de Brutus, l'un des assassins de César. Selon Valère Maxime (IV, 6.5), elle se serait suicidée, après la mort de son mari, en avalant des charbons ardents.

Craindre devés changer vostre mary
Pour un nouveau estranger mettre en grace.
Si le faictes, vous serés, vous et luy,
En grant danger, car fol plaisir se passe,
Mais la peine que pour ce l'on amasse
Dure tousjours ; la note ne meurt point.
Bien eureux est qui sa vie compasse*
Si sagement que de blasme n'ayt point. »

[25] *Comme Lucresse respond a Sozie, son serviteur, qu'elle entendoit bien qu'il disoit vray, mais neantmoins qu'elle estoit deliberee* de acomplir sa volenté et qu'il parlast a Eurialus de par elle.*

Lors la dame respondit a Sozie :
« Je sçay assez que tu dis verité.
Mais la fureur de amours me contralie,
Qui me contraint faire ma voulenté.
Je congnois bien, sans que soit recité,
Le grant danger où voluntairement
Me vueil mettrë et infelicité,
Mais ce n'y fait rien quant en cas present.

J'ay estrivé* longuement contre amours
Et debatu autant que femme nee*.
Trop longuement ay employé mes jours
A le cuider* vaincre comme forcenee.
De son plaisir faire deliberee
Suys et seray ; ayes de moy mercy* !
Fay ung plaisir a la povre egaree ;
De par elle salue son amy. »

[26] *Comment Sozie respond a sa dame et la prie de laisser son fol amour.*

Quant Sozïas eut de la dame ouÿ
Les pleurs et plains, en son cueur grant dueil eut
Et luy a dit : « Dame, je vous supply
En tant que j'ay vertu et mon cueur peut,
Par les loyaulx services que oncques sceut
Mon corps chanu* a vostre lignee faire,
Que de l'ardeur d'amours, qui bruler veult
Le noble cueur de vous, vueillez retraire*.

Dame, aydés vous, c'est partie de santé
Que desirer que on la puisse obtenir. »
Lors Lucresse dist : « Ne soyes si tenté*
Que tu croyes que ne vueille obeïr
A ton conseil, lequel je vueil suivir ;
Encores n'ay ma vergongne perdue.
Amours vaincray, qui ne se veult couvrir,
Puisque par toy je ne suys secourue.

Mais en ce cas ung seul refuge treuve,
C'est prevenir par mort ce malefice. »
Sozie, qui fut espeury* pour la neufve*
Responce que eut, ne se monstra point nice*,
Ains* dist tantost : « Dame, du mental vice
Trop effrené l'assault vueillez combatre,
Car vous estes pour vivre lors propice,
Que a mort livrer vous voulés sans debatre. »

[L]ucresse dist : « J'ay decreté mourir.
De Collatin la femme se venga
Et par glayve le cryme voult punir,
Que par forcë avoit commis desja.
Je prevendray par mort sans faire ja
Ny acomplir ce que mon cueur desire ;
Plus honneste de trop* ma mort sera
Qu'il ne seroit de moy aprés destruire*.

Je ne foys plus que la sorte querir
Et maniere de la mort que demande :
De moy pendrë ou de glayve me occir,
De quelque tour moy getter ou que mande
Quelque poison, lequel venger commande
Ma chasteté de mon ardante flamme ;
Car que a l'une de ces choses me rende,
Pour mort souffrir livrer vueil corps et ame. »

Sozie dist : « Ce point ne souffriray ! »
Et Lucresse luy respond vistement :
« Se aucun mortel disoit : 'je me tueray',
On ne pourroit l'en garder bonnement,
Plus que garder on ne peut vrayement
Porcïa, qui de Caton fille fut,
Femme de Bruit : elle n'avoit ferrement* ;
En avalant charbons ardans mourut.

[27] – Si tam proteruus, inquit Sosias, incubat menti, furor tue uite quam fame consulendum est. Fallax sepe fama est : que malo melior, bono peior non nuncquam datur. Temptemus hunc Eurialum et amori operam demus. Meus erit iste labor tibique, ni fallor, rem confectam dabo. »

[28] His dictis incensum animum inflammauit amore spemque dedit dubie menti, sed non illi animus erat ut quod dixerat esset facturus. Diferre animum femine querebat furoremque minuere, ut sepe tempus extinguit flammas et adimit egritudinem dies. Existimauit Sosias falsis gaudiis puellam producere donec uel Cesar abiret uel mens illius mutaretur, ne, si negasset, alius nunccius quereretur aut in se manus mulier iniceret. Sepe igitur ire atque redire se finxit et illum gaudere amore suo et tempus ydoneum querere quo inuicem affari possent. Dixit interdum non fuisse loquendi oportunitatem, non nuncquam se mitti extra urbem studuit atque in reditum gaudia distulit. [29] Sic diebus multis egrotum pauit animum et, ne per omnia mentiretur, semel tantum adorsus Eurialum : « O quam hic dilectus es ! ait, si scires. » [30] Nec illi quid hoc esset querenti ultra respondit.

At Eurialus, certo cupidinis arcu percussus, nullam membris quietem dabat igne furtiuo populanti uenas, qui totas penitus uorabat medullas. Non tamen Sosiam nouit nec Lucrecia missum

---

**27** *garder* : préserver [l'honneur], éviter [la mort] ; *los* : renommée ; *chault* (inf. *chaloir*) : importe ; *ce = se* ; *deceu* : trompé, abusé ; *engin* : habileté — **28** *commans* : ordres ; *obmettre* : négliger ; *congru* : approprié ; *ydoyne* : idoine — **29** *aspendoit* : prodiguait ; *advisees* : découverts — **30** *qu'* : car ; *engrege* : avive, empire.

[27] *Comment Sozie, pour garder★ l'onneur et mort de sa maistresse, faignit qu'il parleroit a Eurialus d'elle.*

Tout pour l'amour de son loyal mary
Elle se occist. » Lors Sozie luy va dire :
« Dame, se avés le cueur si fort saisy
De fole amour et furïeux martire,
Je ne vouldroye vos plaisirs contredire,
Car la vie plus que bon renon vault.
Tel a bon los★ qui peu vault, pour vray dire.
Tel l'a mauvais a qui d'onneur bien chault★.

Tenter convient quel est Eurïalus
Et aux plaisans esbas d'amours vaquer.
De ce faire suys prest, sans parler plus.
Ceste chose sauray bien appliquer.
Je vous feray tous deux communiquer
Et ce★ fera par mon moyen cest euvre,
Si je ne suys deceu★ au par[a]ller.
En ce cas cy fault que mon engin★ preuve. »

[28] *Comment Lucresse fut resjouye, quant Sozie luy eut promis qu'il parleroit a Eurialus, combien que ce n'estoit que fainte du costé de Sozie.*

Quant Sozie eut ce que dessus dit,
Le courage de la dame enflamma
Du feu d'amours ; par mouvement subit
L'esperance doubteuse confirma.
Mais toutefois Sozie, qui l'ayma
Comme loyal et sage serviteur,
A soy mesmes dit que rien n'en fera ;
Estre ne veult de mal medïateur.

Il ne queroit que differer, affin
Que sa dame son courage muast
Et que son cueur, a fole amour enclin,
Par delayer de folie retirast
Et que par temps la chaleur s'en alast
Et la griefve maladie qu'elle sentoit.
Mal luy faisoit que tant perseverast,
Mais toutefois remede n'y trouvoit.

Sozie en ce faisant existimoit
De joye vaine sa dame contenter,
Jusques ad ce que Cesar partiroit
Ou qu'elle peust son courage muer.
Aussy qu'elle eust message peu trouver
Autre que luy ou la main sur luy mettre,
A ces causes ne voulut refuser
Ne les commans★ de sa maistresse obmettre★.

*Il* fist semblant d'aller par plusieurs fois
Où sa dame qu'il conversast cuidoit,
Et luy disoit que Eurïalus courtoys
De son amour tresfort joyeux estoit,
Que temps congru★ et ydoyne★ queroit
Ouquel peussent ensemble pourparler,
A l'une foys, que parler ne pouoit
Et a l'autre, que hors la ville estoit.

[29] *Comment Sozie sans y penser rencontra Eurialus et luy dist un mot seulement, duquel Eurialus l'interroga.*

De Lucresse la joye aspendoit★
Jusques au retour et par plusieurs journees
Le courage malade repaissoit ;
Et pour que ces mensonges mieulx parees
Fussent du tout et moins tost advisees★,
Eurïale rencontra et luy dist :
« O tant aymé d'amourettes eurees ! »
Autre chose Sozie lors ne fist.

[30] *Comment Eurialus fut plus que devant embrasé du feu d'amours et se doubta que Sozie luy avoit ce dit de Lucresse.*

Eurïalus demanda a Sozie
Qu'il entendoit par ce que dit avoit,
Mais il n'en eut parolle ne demie
De response, dont desplaisant estoit.
Cupido lors de son dart si estroit
Parmy le cueur le transperse et assault
Qu★'il ne pouoit en lieu, fust chault ou froit,
Prendre repos ; medecine n'y vault.

Ung feu secret par ces vaynes couroit
Comme larron, qui icelles consume ;
Les mouelles toutes il devoroit,
Car reposer il ne pouoit sur plume ;
Ce son grief mal luy engrege★ ou alume,
Que Sozie ne congnoist proprement ;

putauit. Vt omnes minus spei habemus quam cupiditatis, hic ubi ardere se uidit, diu prudenciam suam miratus est seque multotiens increpauit : [31] « En, Euriale, quid sit amoris imperium nosti : longi luctus, breues risus, parua gaudia, magni metus. Semper moritur et nuncquam mortuus est qui amat. Quid tu te his nugis inuiscas iterum ? » At cum se frustra niti uideret : « Quid tandem, ait, incassum miser amori repugno ? Num me licebit quod Iulium licuit, quod Alexandrum, quod Anibalem ? Viros armatos refero ? Aspice poetas : Virgilius per funem tractus ad mediam turrim pependit, dum se muliercule sperat usurum amplexibus[16]. Excuset quis poetam, ut laxioris uite cultorem. Quid de philosophis dicemus, disciplinarum magistris et artis bene uiuendi preceptoribus ? Aristotelem tamquam equum mulier ascendit, freno cohercuit et calcaribus pupugit[17] ! Diis equa potestas est Cesarum. Non est uerum quod uulgo dicitur. Non bene conueniunt nec in una sede morantur maiestas et amor. Quis maior est amator quam noster Cesar ? Quociens hic amori operam dedit ? Herculem dicunt, qui fuit fortissimus et certa deorum soboles, pharetris et leonis spolio positis, colum suscepisse passumque aptari digitis smaragdos et dari legem rudibus capillis et manu que clauam gestare solebat pro-

**30** *forger sus telle enclume* : faire l'amour avec une telle femme [métaphore érotique] ; *afis* : certifie ; *se increpoit* : se blâmait — **31** *repune* = *repugne* ; *amayne* : propose, donne ; *aÿré* : aérien ; *nouvelle* : inouïe, extraordinaire ; *fame* : renommée ; *invité* : prédisposé ; *fuisse* : fusée ; *acoutroit* : arrangeait.

[16] Légende selon laquelle Virgile serait resté suspendu dans une corbeille pendant toute une nuit à la suite d'un mauvais tour que lui aurait joué la fille de l'empereur, dont il aurait été passionément épris. La jeune fille avait, en effet, accepté de le hisser dans une corbeille fixée par une poulie jusqu'à la fenêtre de la tour où elle habitait. Cette légende, très diffusée au Moyen Âge, est tirée de la *Vita Vergilii* de Donat (9, 20).

[17] La légende montrant Aristote sellé comme un cheval, marchant à quatre pattes, chevauché par une jeune indienne, remonte au *Lai d'Aristote* d'Henri d'Andeli, qui exploite un thème d'origine orientale. Aristote ayant censuré sévèrement le comportement d'Alexandre, qui délaissait trop les devoirs du gouvernement pour les joies de l'amour, le roi consentit à éviter sa belle amie, qui décida de se venger du vieux philosophe. Séduit à son tour, Aristote céda bientôt à toutes les exigences de la belle jeune femme. Voir *Le lai d'Aristote*, dans *Les Dits d'Henri d'Andeli*, éd. A. CORBELLARI, Paris, 2003, et aussi P. MARSILI, Réception et diffusion iconographique du conte d'Aristote et Phillis en Europe depuis le Moyen Âge, dans *Amour, mariage et transgression au Moyen Âge*, Göppingen, 1984, p. 239-269.

Et ne cudoit forger sus telle enclume*
Comme Lucresse, de honneur le parement,

Point ne cuidoit qu'elle eust Sozie transmis,
Ainsi que bien souvent il nous advient
Que moins avons d'espoir, je vous afis*,
Que de desir, ce voyt on clerement.
Mais quant il vit par effait reaulment
Que Lucresse de bonne amour l'aymoit,
Sa prudence loua tresgrandement,
Mais plusieurs fois luy mesmes se increpoit*.

[31] *Comment Eurialus arguoit a soy* pro *et* contra, *savoir s'il aymeroit Lucresse on non.*

« Eurïale, disoit il a par soy,
D'amors cognoys assés la seigneurie ;
Longs pleurs y a, courts ris et, combien voy
Joye petite, crainte, qui trop ennuye,
Car qui ayme par humaine folie
Tousjours se meurt, jamais mort ne se treuve.
[D]oncques je dis que a toy seroit folie
[D]e toy fourrer plus avant en cest euvre. »

Quant aperceut qu'en vain il resistoit,
Dist : « Moy meschant, qui contre amour repune* !
Loisible m'est faire ce que faisoit
Julles Cesar, Alexandre pour une,
Ou Hanibal qui en ayma quelque une.
Gens de guerrë amayne* pour exemple.
Virgille en fut, comme il pleut a Fortune,
En hault levé, se bien le fait contemple :

Virgile fut d'une corde tiré
Jusquez au milieu d'une tour haulte et belle,
Où demoura pendu tout aÿré*
Sans que jouïr peust de la damoyselle.

Se on l'excuse pour la vie nouvelle*,
Voluptueuse et large qu'il menoit,
Nous trouverons que ceulx qui n'ont point telle
Vie comme luy menee, amours deçoit.

Que dirons nous doncques cy maintenant
Des sages, clercs, philozophes moraulx ?
Aristote, qui tant estoit savant,
Oncques ne peut eviter les assaulx
De Cupido qu'i, comme on fait chevaulx,
Bridé ne fust et selle d'une femme,
Qui d'esperons poignit le jouvenceaux,
Quant montee fut pour minuer sa fame*.

Aux dieux, pour vray, de Cesar la puissance
Est egalë ; et n'est point verité
Que majesté et amour residence
Faire ne peuent en ung lieu limité :
Plus amoureux n'a en ceste cité
Que l'empereur Cesar ; où pourroit o[n]
Trouver homme d'amours plus in[vi]té*
Pour le servir en tout temps et sais[on] ?

Pareillement de Herculés on recite,
Qui tresfort fut et de lignee des dieux,
Que son quarquoys par une amour subite
Et du lÿon, dont fut victorïeux,
Les despoulles laissa en quelque lieux
Et quenoulle print pour sa fuisse* faire.
Entre femmes dÿamants precïeux
Mist en ses dois, pour qu'ilz peussent mieulx plaire.

Ses gros cheveulx, qui rudes moult estoient,
Soubz rigle mist, car il les acoutroit* ;
Et de ses dois, qui massues portoient
Ou temps passé, avec fiseau filoit.

perante fuso duxisse fila[18]. Naturalis est hec passio. Sentit ignes genus aligerum. Nam niger a uiridi turtur amatur aue et uariis albe iunguntur sepe columbe, si uerborum memini que ad Phaonem Siculum scribit Sapho[19]. Quid quadrupedes referam? Mouet pro coniugio bella iuuentus, timidi cerui prelia poscunt et concepti furoris dant signa mugientes, uruntur Hyrcane tygres, uulnificus aper dentes acuit, Peni quatiunt terga leones. Cum mouit amor, ardent insane Ponti belue. Nichil immune est, nichil amori negatum ; odium parit, cum iussit amor. Iuuenum feroces concitat flammas senibusque fessis rursus extinctos reuocat calores, uirginum ignoto ferit igne pectus. Quid ego nature legibus renitar? Omnia uincit amor et nos cedamus amori. »

[32] Hec ubi firmata sunt, lenam querit cui ceras ad nuptam ferendas comittat. Nisus[20] huic fidus comes erat, harum rerum calidus magister. Hic prouinciam suscipit mulierculamque conducit, cui [33] littere comittuntur in hanc sententiam scripte :

> Salutarem te, Lucrecia, meis scriptis si qua mihi salutis copia foret. Sed omnis tum salus tum uite spes mee ex te pendet. Ego te magis quam me amo. Nec te puto latere meum ardorem. Lesi pectoris index tibi esse potuit uultus meus, sepe lacrimis madidus, et que te uidente emisi suspiria. Fer benigne, te precor, quod me tibi aperio. Cepit me decus tuum uinctumque tenet eximia qua omnibus prestas uenustatis gratia. Quid esset amor ante hac nesciui. Tu me cupidinis imperio subiecisti. Pugnaui diu, fateor, uiolentum ut effugerem domi-

---

**31** *turtre* : tourterelle ; *coulons* : pigeons ; *recors suis* : je me souviens ; *fumelle* = *femelle* ; *belues* : bêtes sauvages ; *frisser* : briser, rompre — **32** *quist* (inf. *querir*) : chercha ; *recouvrer* : remédier ; *cault* : habile — **33** *ses lettres* (< lat. « litterae ») : sa lettre ; *presse* : accablement.

[18] Condamné à trois ans d'esclavage, Hercule fut vendu à Omphale, reine de Lydie, qui devint aussitôt amoureuse de lui. Elle se revêtit de la peau du lion de Némée et brandit la massue du héros, qu'elle obligea à s'habiller en femme et à apprendre à filer. Voir Sénèque, *Phèdre*, 316-324.

[19] Poétesse lyrique grecque née sur l'île de Lesbos, Sapho devint amoureuse du pécheur Phaon, mais trompée par lui, elle se précipita dans la mer du haut du cap de Leucade. Voir Ovide, *Heroïdes*, XV, 37-38 : « Et uariis albae iunguntur saepe columbae ; / Et niger a uiridi turtur amatur aue » ; trad. française de M. PRÉVOST revue par D. PORTE, Paris, 1991, p. 93 : « D'ailleurs les colombes blanches s'unissent souvent à d'autres au plumage varié et la tourterelle noire est aimée par un oiseau vert. »

[20] Nisus, compagnon d'Énée, célèbre pour son amitié avec Euryale. Au cours des jeux funèbres célébrés en l'honneur d'Anchise, il assura la victoire de son ami. Il mourut en essayant de venger la mort d'Euryale (*Énéide* V, 286-339 et IX, 176-445).

A tous vivans, ainsi que chascun voit,
Amours si est passïon naturelle.
Ce des oyseaulx la nature apperçoit,
Quant frapés sont d'amouretes soubz l'esle.

Une turtre* qui de noire plume est
Est bien souvent amé d'un vert oyseau ;
Les coulons* blancs, plus cler que le jour est,
Avec les vers se jouent bien et beau,
Se recors* suis d'ung dit assés nouveau
Que Sipho mist a Pharaon par escript.
Vienge du cueur, du foye ou du cerveau,
Tout sera vray sans contredit.

Si nous voulons les chevaulx regarder,
Amours le fait pour fumelle* combatre ;
Les cerfz craintifz batailles sans tarder
Veulent avoir et pour amour debatre.
De Hircanie les tigres s'entrebatre
Pour la chaleur d'amours souvent on voit ;
Le porc sanglier, pour mieux l'autre porc batre,
Dens aguiser souvent on apperçoit.

Voir on pourroit de Afrique les lÿons
Leurs dos fraper quant amours les esmeut ;
Les belues* de Pont par legïons
Brulent de amour ; eschapper on n'en peut.
Amours peut tout qu'on lui denie ne veult ;
Quant commande, veult avoir obeissance.
Des juvenceaulx les flammes il commet,
Les feuz estains fait revivre a puissance.

Des pucelles le courage et vouloir
Amours de feu incongneu brule et art ;
Pourquoy doncques me efforce je pouoir
De nature les loix frisser* et art ?
Amours vaint tout, doncques en ceste part
Donnons lui lieu : c'est raison que ainsi soit ;
Servir le vueil et obeir tost et tart.
Qui contre lui estrive se deçoit.

[32] *Comment Eurialus delibera estre amoureux de Lucresse et charcha une macrelle.*

Quant le baron de ferme et seur propos
Eut de servir amours deliberé,
Macrelle quist* qui a son mal repos
Peust recouvrer* par son sens asseuré ;
A qui puisse pour estre beneuré
Lettres bailler et savoir la response
Pour que tousjours il ne soit maleuré
Et languissant par piteuse souffrance.

Nisus estoit compaignon tresloyal
D'Eurïalus, en telz choses bien fait,
Cault* et subtil par vouloir cordïal.
Macrelle quist et lui compte le fait
D'Eurïale, qui ses lettres parfait
Et de Nisus le retour attendoit.
Quant ilz eurent tout conclud et parfait,
La vielle ala où l'en la conduisoit.

[33] *Comment Eurialus fist ses lettres* et la teneur d'icelles.*

Les lettres fist qui telz motz contenoient :
« Par mes escriptz, dame, vous saluroie,
Se de salut mes esperitz avoient
Abundance ou se salut avoie,
Mais tout salut de vie, espoir et joye
De vous deppent ; plus que moy je vous ame ;
Et com, je croy, celer ne vous pourroie
Ma grant ardeur, ce congnoissez, ma dame.

Ce pouez vous avoir veu en mon vis,
Souventes fois de lermes arousé,
Et les souspirs que avés de moy ouÿs
Vous ont assés mon grief mal devisé ;
Tant que je aye devant vous proposé
Tous mes griefz maux et ouvert mon courage.
Benignement, sans estre refusé,
Soye escouté, dame courtoise et sage !

Vostre beaulté me tient prins et lÿé,
Par laquelle surmontés toutes dames.
Que estoit amours jusques cy n'essayé.
Par le command de Cupido et flames
Asubjecté m'avés et corps et ames.
J'ay resisté longuement, ce confesse,
Pour que peusse les viõlentes armes
D'amours vaincrë et me tirer de presse*,

nium, sed uicit meos conatus splendor tuus. Vicerunt oculorum radii, quibus es sole potencior. Captiuus sum tuus nec iam mei amplius compos sum. Tu mihi et somni et cibi usum abstulisti. Te dies noctesque amo, te desidero, te uoco, te expecto, de te cogito, te spero, de te me oblecto. Tuus est animus; tecum sum totus. Tu me sola seruare potes solaque perdere. Elige horum alterum et quid mentis habeas rescribe. Nec durior erga me uerbis esto quam fueris oculis quibus me colligasti. Non peto rem grandem, ut alloquendi te copiam habeam postulo. Hoc tantum uolunt hee littere, ut que nunc scribo dicere possim coram. Hoc si das, uiuo et felix uiuo; si negas, extinguitur cor meum, quod te magis quam me amat. Ego me tibi et tue comendo fidei. Vale, anime mi et uite subsidium mee.

[34] Has ubi gemma signatas accepit, lena festino gradu Lucreciam poscit, eaque sola inuenta : [35] « Hanc, inquit, epistolam tibi tota cesarea nobilior et potencior curia mittit amator utque sui te misereat magnis precibus rogat. » [36] Erat lenocinio notata mulier nec id Lucreciam latebat permolesteque tulit infamem feminam ad se mitti atque in eam uersa : « Que te, ait, scelesta in hanc domum audacia duxit? Que te demencia meam adire presenciam suasit, tu nobilium edes ingredi, tu matronas temtare potentes et uiolare audes legittimas faces? Vix me contineo quin capillos inuoluem tuos. Tu mihi des litteras? Tu me alloquaris? Tu me respicias? Nisi plus quod me decet attenderem quam quod tibi conuenit, efficerem hodie ne post hac uncquam tabellas amatorias ferres! I ocius, uenefica, tuasque litteras tecum defer; ymmo da,

---

**33** *soustenance* : soutien ; *si... Dieux* : par Dieu — **35** *bruit* : gloire — **36** *clamee* : tenue, connue ; *a poy... que* : je me retiens à peine de ; *fays* : tu agis ; *legierement* : vite ; *venefique* : vénéneuse.

Mais la clerté et resplendeur de vous
Mes grans effors a vaincu sans doubtance ;
Et de vos yeulx les rays plaisans et doulx,
Par qui avés plus que soleil puissance,
M'ont si vaincu que je n'ay resistance,
Ains suis tenu ; a moy plus je ne suis,
Car vous m'avés l'usage et soustenance*
De pain et vin osté : manger ne puis.

Par chascun jour et chascune nuytee
Je vous ame, desirë et appelle ;
Je vous attens ; en vous est ma pensee,
En vous ayant espoir, ma damoiselle,
Je me esjouÿs de vous comme de celle
Avecques qui je suis tout et entier,
Vous, qui estes des dames la plus belle,
Me poués bien saulver, perdre ou noyer.

De moy saulver ou perdrë elisés !
Ce que en pancé avés, vueillés escrire.
Mais point vers moy plus dure ne soiés
De parole que des yeulx - ce desire -
Par lesquelz yeulx m'avés mis en martire,
Prins et lié comme poisson en nasse.
Je ne requier fors que vous puisse dire
Ce que je rescris, si devant vous parlasse.

S'il est ainsy, je vivray treseureux ;
Si ne se fait, mon cueur sera transy,
Qui vous ayme plus que lui, si m'aist Dieux*.
A vous du tout me rens, baille et confy,
Mon seul penser ! Sur cë adieu vous dy,
La deffensë et garde de ma vie !
De moy ayés memoire, je vous pry,
Car autrement ma vie seroit finie. »

[34] *Comment la macrelle receut les lettres de Eurialus et ala vers Lucresse.*

Quant la viellë eut les lettres receues,
Qui signees et bien closes estoient,
Hastivement print chemin par les rues
Qui vers l'ostel de Lucresse menoient.
Lors seule fut ; ses gens dehors estoient.
La macrellë a Lucresse lors dit :
« Des amoureux, en quelque lieu qu'ilz soient,
Le plus noble vous envoie cest escript.

[35] *Comment la macrelle presente les lettres a Lucresse.*

Le plus puissant, courtois et gracïeux
De la maison de Cesar empereur
L'epistolle que cy devant vos yeulx
Voiés par moy vous envoie de bon cueur.
Par prieres requiert vostre faveur
Et que de lui ayez pitié, ma dame !
C'est des barons tout le bruit* et honneur,
Sans reproche, macule ne diffame. »

[36] *Comment Lucresse fist semblant d'estre marrie pource que la macrelle estoit femme mal renommee, et comment elle parle rudement a elle en luy disant que a elle ne se doit adresser.*

La vieille estoit pour macrelle clamee*,
Ce que tresbien Lucresse congnoissoit,
Et mal lui fist que femme mal famee
Devers ellë ainsi on transmettoit.
A ces causes Lucresse lui disoit :
« Vielle infame, qui t'a fait si hardie
De entrer dedens ma maison quoy que soit ?
Qui t'a fait cy venir par sa folie ?

Comme oses tu ens les maisons entrer
Des nobles homs pour leurs femmes seduire,
Leurs mariages treschastes vïoler ?
A poy me tiens que* ton chief ne decire !
Tu m'apportes lettres, vecy pour rire !
A moy parles, tu me regardes, fays* !
Je ne sçay point qui cecy te fait dire,
Avisee n'es pas bien en tes fais.

Se mon honneur plus je ne regardoie
Que le dangier de toy tresbien punir,
Par mon labeur au jourd'uy tant feroie
Que tu n'aurois faculté de venir
Pour telz lettres d'amours faire tenir
Ne les porter a matrones ne dames,
Car en prison te feroie retenir,
Où pleurerois les messages infames.

Va t'en d'icy ! Pars bien legierement*,
Vielle infecte, venefique* et mauldicte,
Et tes lettres emporte vitement

ut lacerem pocius ignique dedam. » [37] Arripiensque papirum, in partes diuersas scidit et calcatam sepe pedibus atque consputam in cinerem coniecit. « Ac sic de te, ait, sumi suplicium lena deberet, igne quam uino dignior. Sed abi ocius ne te uir inueniat meus et quas tibi remisi de te poscat penas cauetoque admodum ne ante conspectum redeas meum. » Timuisset alia mulier, sed hec matronarum nouerat mores et intra se inquit : « Nunc uis maxime quia te nolle ostendis ». Moxque ad illam : « Parce, ait, domina ! Putaui me benefacere tibique complacitum iri. Si secus est, da ueniam imprudencie mee. Si non uis redeam, parebo. Tu quem despicias amatorem uideris. » Atque his dictis e conspectu recessit [38] Euriaque inuento : « Respira, inquit, felix amator, plus amat mulier quam amatur, sed nunc non fuit rescribendi ocium. Inueni mestam Lucreciam at, ubi te nomino tuasque litteras dedo, hilarem uultum fecit milliesque papirum basiauit. Ne dubita, mox responsum dabitur. » Et abiens uetula cauit ne amplius inueniretur, ne pro uerbis referret uerbera.

[39] Lucrecia uero, postquam anus euasit, fragmenta perquirens epistole, particulas quasque suo loco reposuit et lacera uerba contexuit iamque legibile cyrographum fecerat quod postquam

---

**36** *reboutees* : repoussées — **37** *estroictement* : sévèrement ; *que t'ay acreu* (inf. *acroire*) : que je t'ai épargné ; *deffaicte* : tuée ; *aire* : place — **38** *haitee* : gaie ; *fallaces* : tromperies — **39** *gentement* : habilement.

Avecques toy pour que n'ayes poursuyte !
Baille les moy et tantost d'une suyte
Les desrompré ; ou feu seront boutees !
Trop as esté abusee et seduite ;
Telz folies seront bien reboutees★. »

[37] *Comme Lucresse print les lettres et les rompit, faignant estre courroussee, puis les foulla aux piés. Et des parolles qu'elle dist a la macrelle et la response d'icelle.*

[L]ucresse print le papier contenant
De Eurïalus le cordïal amour.
El le rompit en iceluy foulant
Avec les piés, puis cracha tout autour ;
En la cendre jetta tout sans sejour.
A la vieille dist : « On deust ainsi faire
De toy, qui es de feu digne en ce jour
Plus que de vin boire pour ton salaire.

Mais neantmoins va t'en legierement,
Que mon mary ne te treuve en cest lieu,
Qui te feroit souffrir estroictement★
Le suplice du mal que t'ay acreu★.
Garde toy bien que jamais apperceu
Ton corps ne soit devant moy ceste part,
Car si ce fait de aucun estoit congneu,
Tu seroies deffaicte★ tost ou tart. »

La macrellë eust eu peur, com je croy,
Mais des femmes marïe[e]s sceust la guise
Et commença lors dirë a par soy :
« Tresgrandement desires, com je avise,
Eurïale, puisqu'ainsi m'as reprise
Et que tu dis que de ce tu n'as cure.
Je apperçoy bien que ce n'est que faintise ;
Tel voulsist bien, qui dit : 'je n'en ay cure.' »

La vieille dist a Lucresse : « Pour Dieu,
Pardonnés moy, madame, je vous prie !
Point ne cuidois que ce vous eust despleu,
Ains pensoie, je le vous certiffie,
Tresbien faire. Se ay failly par folie,
Je vous supply, supportés l'imprudence
Et me donnés par vostre courtoisie
Grace et pardon en lieu de penitence !

Se ne voulés que retourne vers vous,
Preste je suis de vostre plaisir faire.
Mais avisés sagement a par vous
Quel amoureux, des autres l'exemplaire,
Vous refusés. » Ce disant, part de l'aire★
Et Lucresse toute seule laissa.
Vers l'amoureux pensa de soy retraire,
Ou cueur duquel grande joye amassa.

[38] *Comment la vieille macrelle raporte responce des lettres a Eurialus et faint avoir bien fait la besongne, et de la joye de Eurialus.*

Quant l'eut trouvé, lui dist : « Respirer fault,
Vray amoureux, des autres plus eureux !
De Lucresse le cueur tremble et tressault ;
Plus est de toy que n'es d'elle amoureux.
Si n'a elle eu espace ne lïeux
De rescrire. Triste je l'ay trouvee,
Mais quant ton non ouÿt, ainsi m'aist Dieux,
Elle devint joyeuse et bien haitee★.

Quant tes lettres elle tint entre ses mains,
Par mille fois le pappier en baisa.
Sans doubtance, laisse douleurs et plains,
Car en brief temps nouvelles t'envoiera. »
Lors la vieille, qui de son cas peur a,
Doubtant estre bastue et fustigee
Pour fallaces★ desquelles elle usa,
S'est tout acoup partie et absentee.

[39] *Comment Lucresse, aprés que la macrelle fut partie, assembla les pieces des lettres de Eurialus que elle avoit rompues, et de ce qu'elle fist et dist.*

Quant Lucresse vit la vieille partie
Et que seule demoureë estoit,
Elle chercha partie aprés partie
Ce que rompu et deciré avoit,
Car les pieces en leur lieu remettoit.
Les parolles froissees elle reunit
Si gentement★ que lire on pouoit
Le contenu qui moult la resjouÿt.

milies legit, milies quoque deosculata est tandemque inuolutum sindone inter preciosa iocalia collocauit. Et nunc hoc repetens nunc illud uerbum, maiorem horatim bibebat amorem [40] Eurialoque rescribere statuit atque hunc in modum dictatam epistolam misit :

> Desine sperare quod assequi non licet, Euriale. Parce nunciis ac litteris me uexare ; nec me ex illarum grege credito que se uendunt. Non sum quam putas nec cui submittere lenam debeas. Quere aliam incestandam. Me nullus amor nisi pudicus sequatur ; cum aliis ut libet agito. Ex me nil postules te meque indignum. Vale.

[41] Hec epistola, quamuis durior Eurialo uisa est et contraria lene dictis, uiam tamen ostendit ultro citroque litteras missitandi. Nec dubitauit Eurialus credere cui fidem Lucrecia prebuisset, sed angebatur quia sermonis italici nescius erat. Ideoque feruenti studio curabat ediscere, et quia sedulum faciebat amor, breui tempore doctus euasit solusque sibi dictauit epistolas, qui prius ab aliis mutuabatur, quicquid etrusco sermone scribere oportuit. Respondit ergo Lucrecie. [42] Nil succensendum esse sibi quod infamem submiserit feminam, cum id se peregrinum lateret, alio uti nuncio non potuerat. Missionis amorem fuisse causam, qui nichil quereret inhonesti. Credere se fore ipsam pudicam castissimamque atque idcirco maiori dignam amore. Insolentem feminam honorisque sui prodigam ne dum se non diligere sed maximo odio prosequi. Pudicicia namque amissa nil esse quod in femina commendetur. Formam fore delectabile bonum sed fragile caducumque. Et cui nisi pudor assit, nichil precii detur ; que pudiciciam forme adiunxerit, eam diuinam esse mulierem. Ipsam utraque dote pollentem scire ac propterea coli a se, qui nichil ab ea peteret libidinosum aut offuturum fame. Optare se tantum alloqui ut animum suum, qui scrip-

---

**39** *syndone* : tissu de lin ; *chevance* : richesse — **40** *ordonna* : décida ; *libidines* : luxurieux ; *sermonner* : parler — **41** *desplaisant* : mécontent ; *curieux* : zélé ; *soignant* : appliqué ; *aperçoy* = *a par soy* ; *souloit* (inf. *souloir*) : avait l'habitude de — **42** *coursés* : fâchez ; *resine* (= *resigne*) : abandonne ; *despris* : mépris ; *douee* : dotée ; *vo* : votre.

Aprés qu'elle eut ce par mille fois leu,
Par mille fois le baisa, sans doubtance ;
En ung tresfin syndone* fut receu,
Mis et posé a grande diligence.
En son coffrë où estoit sa chevance*,
Riches joyaulx, le pappier rompu mist
En repetant mot a mot la substance
Dont amours beut, qui moult languir la fist.

[40] *Comment Lucresse delibere rescrire a Eurialus et la teneur des lettres qu'elle fist.*

Elle ordonna* que lettres envoieroit
A Eurïale, ainsi que aprés s'ensuit :
« Ne desire, car folie seroit,
Ce que ne puis avoir, soit jour ou nuyt.
De tes lettres et messages le bruit
Faces cesser que plus n'en soys vexee,
Et ne croy point que soye de ceulx que on dit
Qui se vendent ne de leur assemblee.

Je ne suis point de celles que ymagines
Ne telle a qui doies macerelle envoier.
Autre charche pour les faiz libidines*,
Car chaste amour vueil suivir et aimer.
Avecques autres que moy pourras parler
Et faire ainsi que bon te semblera,
Mais de cecy ne vien plus sermonner*.
Tu n'es digne de moy, saiches cela. »

[41] *Comment Euriale fut ung peu troublé des lettres dessusdictes, toutefois il eut bon espoir.*

Combien que les lettres dessus escriptes
A Eurïale dures ung peu semblassent
Et contraires aux parolles ja dictes
Par la vieillë et ne le consolassent,
Se la voië et chemin ne montrassent
De bien pouoir l'ung a l'autre rescrire,
Il ne doubta, pour que a.ffin il menassent
Mieux leur amour, par lettres son cas dire.

Mais il estoit grandement desplaisant*
Qu'il ne pouoit italïen parler.
Par estude curïeux* fut soignant*
Et le langaige aprint au paraler ;
Amours le fist diligent escolier.
Puis aperçoy* epistole compose
En langage qu'il souloit* mendïer
Et respondit ce que ensuit par sa prose :

[42] *Comment Eurialus respond aux lettres de Lucresse et la teneur de ses lettres.*

« Ne vous coursés* a moy, se j'ay transmis
Femme qui soit ville ou mal renommee !
Comme estranger et ignorant le fis,
Qui ne sçavois celle estoit mal famee.
Plus honneste je n'eusse point trouvee ;
Amours de ce faire me contraignoit.
Honneste fust, infame ou diffamee,
Amours sur ce certes lors n'avisoit.

Dame, je croy que estes chaste et pudique,
Par ces moyens de plus grant amour digne.
Femme qui est insolente, inpudique
Je repute de amant avoir indigne.
Femme d'honneur prodigue donne signe
D'aistre haÿe ; aymer ne la vouldroye,
Car aussy tost que vergongne resine*,
Elle pert d'honneur la louenge et la joye.

Fourme et beaulté sont delectable chose,
Mais caduquë et de trespetit pris.
Se vergongne n'est parmy eulx enclose,
Ne proffitent, ains engendrent despris*.
Quant vergongnë et beaulté sont comprins,
Mis et posés ou cueur de quelque dame,
On ne seroit de telle amer reprins,
Car c'est chose divinë et sans blasme.

Je sçay assés qu'estes riche et douee*
De tous les deux ; pour ce vous ayme et prise
Et ne vouldrois, soyés toute asseuree,
Faire chose qui a vostre honneur nuyse.
Quant vo* renon et fame bien je avise,
Ne les vouldroye blesser, je vous asseure !
Je ne requiers fors que puisse a ma guise
A vous parler quelque petit quart d'heure.

Mon couraige je vous vueil descouvrir
Et ce dire que je n'ose rescrire. »
Eurïalus, pour a ses fins venir,
Dons et presens envoya, pour vray dire
Que on pouoit veoir trop plus par art reluire

tis plene ostendi nequit, uerbis aperiat. Cumque his litteris munera misit, non solum materia sed opere eciam preciosa.

Ad hec Lucrecia sic scripsit :

[43] Accepi litteras tuas iamque nil amplius de lena queror. Quod me ames non magnifico, quia non primus es nec solus quem mea forma decepperit. Multi et amarunt et amant me alii, sed ut illorum sic et tuus erit uacuus labor. Habere uerba tecum nec possum nec uolo. Inuenire me solam, nisi fias yrundo, non potes. Alte sunt domus et aditus custodia clausi. Munera tua suscepi, quia oblectauit me opus illorum. Sed ne quid tuum gratis aput me sit neue hoc pignus uideatur amoris, remitto ad te anulum quem matri mee uir dedit, ut aput te quasi precium sit uenditorum iocalium. Nec enim minoris est gemma eius quam munus tuum. Vale.

His Eurialus sic repplicauit :

[44] Magno mihi gaudio fuit epistola tua, que finem querelis fecit de lena. Sed angit me quod amorem paruipendas meum. Nam etsi te plures amant, nullorum tamen ignis est comparandus meo. At tu hoc non credis quia loqui nequeo tecum. Id si daretur, non me contemneres. O utinam fieri possim yrundo, sed libencius transformari in puluerem uellem[21], ne mihi fenestram clauderes ! At ego non quod nequeas sed quod nolis doleo. Nam quid ego nisi animum respicio ? Ah mi Lucrecia, quid dixisti te nolle ? An si possis me nolis alloqui, qui tuus sum totus, qui nil cupio magis quam tibi gerere morem, qui, si iubes in ignem ire, cicius obediam quam precipias ? Mitte, obsecro, uerbum hoc. Si non datur facultas, assit uoluntas tamen, ne me uerbis eneca que uitam mihi oculis prebes. Si non placet me alloquium petere quia non sit impetrandum, obsequar. Sed muta sententiam illam qua meum laborem uacuum dixisti futurum. Absit hec crudelitas : mitior

---

**42** *par leur donner* : en leur donnant — **43** *que* : qui ; *jouyssement* : jouissance ; *labour* : effort ; *artifice* : art ; *propice* : agréable ; *targe* : gage — **44** *moint* (= *maint*) : beaucoup ; *yrunde* : hyrondelle ; *yrer* : désespérer ; *impetrer* : obtenir.

[21] Une partie de la tradition textuelle donne la leçon « transformari in pulicem uellem », d'où le souhait d'Euryale, dans la traduction d'Octovien, de se transformer en puce. Voir à ce propos Enea Silvio Piccolomini, *Histoire de deux amants*, trad. française I. HERSANT, Paris, 2001 (Bibliothèque italienne), p. 81, n. 63.

Et ouvrage que par matere d'eux.
Donner convient pour amours mieux conduire.
On apaise par leur donner★ les dieux.

[43] *Comment Lucresse respondit aux lettres dessusdictes par les siennes, desquelles la teneur ensuit.*

Lucresse print la plume pour escrire
Responce ad ce que dessus est escript,
Puis commença en ses termes rescrire :
« J'ay tes lettres receues sans faire bruit.
Croy, complaindre ne me vueil par edit
De la vieille qui tes lettres porta.
Que tu me aymes, joye n'en ay ne despit.
Tu n'es premier ne seul que★ ce fait a.

Ma beaulté a autres que toy deceu ;
Plusieurs pieça m'ont aymee, mais present
Autres m'ayment desquelz ne sera sceu,
Dit ne prouvé qu'ilz ayent jouÿssement★.
Frustres seront leur labour★, vainement
Ilz employeront ainsy que tu feras.
Avecques toy parler aucunement
Ne puys ne vueil ; pour tant a Dieu yras.

Si yrondelle tu ne veulx devenir,
Seule trouver pour vray ne me pourrois.
La maison est si haulte que venir
On n'y pourroit, et les portes et voyes
Tousjours closes de gardes a.ffin chois.
Tes dons ay prins, pour que d'eux l'artifice★
M'a tresfort pleu ; point ne les te renvois.
L'ouvrage en est gent, honneste et propice★.

Mais touteffois ne croy point que vers moy
Ce retienne pour estre d'amours targe★.
Par le porteur ung aneau te renvoy,
Qui autreffois fut donné par usage
Par mon mary a ma mere tressage.
Pour tes joyaulx le t'envoye comme pris,
Car la gemme precïeuse du gage
Que t'envoyë est de trop plus grant pris. »

[44] *Comment Eurialus repliqua, et le contenu de ses lettres qu'il envoye a Lucresse.*

Eurïalus repliqua sur ce point
En la forme qui cy aprés s'ensuyt :
« Vostre espitre m'a aporté joy moint★,
Puisqu'il vous plaist ne faire plus de bruit
De la vieille ; mais desplaisir me suyt
De ce que mon amour vous desprisés,
Car par amour nul plus ne vous poursuyt
Que moy, aymant de amours tresfort exquises.

Plusieurs ayment, mais un tout seul n'y a
Qui soit digne d'estre a moy comparé.
Ce ne croyés ? Une raison y a,
Car de avec vous suis tousjours separé.
Se de parler estoye auctorisé,
Aymé seroys de vous sans contredire.
A mon desir fusse ores commué
En yrunde★ pour mes desirs vous dire !

Plus voulentiers puce je deviendroye,
Lors fenestre ne pourriés fermer.
Si ne poués a mon cueur donner joye,
Ne me desplaist, mais me fait souspirer
Que ne voulés ! Je ne vueil regarder
Autre chose que vostre bon vouloir.
Las, Lucresse, trop me faictes yrer★,
Quant ne voulés m'ouÿr parler ne voir !

Comment se peut faire que ne voulés
Celuy qui est le tout vostre escouter,
Et qui ne quiert fors ce que desirés,
Lequel pour vous se yroit ou feu bouter,
S'il vous plaisoit ad ce lui commander ?
Plustost seroit obey que commandé.
Ne vueillés plus ce mot là reciter ;
Se ne poués, ayés la voulenté !

De parolle ne me vueillés tuer,
Qui par ung seul regard me donnés vie !
S'il ne vous plaist mon parler escouter
Et que impetrer★ puisse ce dont je prie,
Je obeÿray ; mais du cueur vous supplie
Qu'il vous plaise vostre propos muer
Et ne dire que soit a moy folye
Ou temps perdu de a vous vouloir parler.

Chassés dehors si grant crudelité,
Soyés un peu plus doulce a vostre amant,

esto amanti tuo. Si pergis sic loqui, fies homicida nec dubita, facilius tu me uerbis interimes quam alius quiuis gladio. Desino iam plura poscere, ut redames tantum postulo. Nichil hic est quod obicias. Nemo potest hoc te prohibere. Dic te me amare et beatus sum. Munuscula mea, quouismodo aput te sint, gratum est. Illa te aliquando mei admonebunt amoris, sed parua illa fuerunt et minora sunt que nunc mitto. Tu tamen noli spernere quod amator donat. Maiora, que indies ex patria debent mihi afferri, cum aderunt, ex me recipies. Anulus tuus nuncquam ex digito meo recedet et illum uice tua crebris osculis reddam madidum. Vale, delicium meum, et michi quod potes solamen dato.

[45] Sic cum frequenter repplicatum esset, in hunc tandem modum Lucrecia dedit epistolam :

Vellem tibi, Euriale, morem gerere teque ut petis amoris mei participem facere. Nam id tua nobilitas meretur et mores tui deposcunt ut incassum non ames. Taceo quantum mihi placeat forma tua et plena benignitatis facies, sed michi non est usui te ut diligam. Nosco me ipsam. Si amare incipiam, nec modum nec regulam seruabo. Tu hic diu esse non potes nec ego te, postquam in ludum uenerim, possum carere. Tu me nolles abducere et ego nollem manere. Monent me multarum exempla que per peregrinos amantes deserte sunt ne tuum amorem sequar. Iason Medeam decepit, cuius auxilio uigilem interemit draconem et uellus aureum asportauit. Tradendus erat Theseus in escam Minotauro, sed Adriane consilio fretus euasit. Illam tamen desertam aput insulam deseruit. Quid Dido infelix, que profugum recepit Eneam ? Num

---

**44** *objectz* : objections ; *soulas* : réconfort — **45** *Euriale... que* : Euryale, ne doute pas que... ; *signantement* : particulièrement ; *arter* : brûler ; *contretenir* : retenir ; *demeue* : dissuadée, avertie ; *accordee* : fiancée ; *discordee* : rompue, trahie ; *viande* : nourriture ; *glouty* : englouti ; *remiré* : observé ; *fallacieux* : traître, imposteur.

Car si ainsi est que en ceste austerité
Perseverés, n'en soyés point doubtant,
Vous occirés cil qui vous ayme tant.
Vostre parler trop plus tost me occiroit
Que ne feroit ung glayve fort tranchant;
Plus contraire chose ne me seroit.

Je ne requiers chose pour le present
Fors, madame, que vous me vueillés amer.
Tous vos objectz* n'y font aucunement.
On ne vous peut de ce vouloir garder.
Dictes sans plus que m'aymez sans tarder
Et tout acop je seray beneuré;
Et se mes dons vous peuent soulas donner,
En ce me tiens pour joyeux et euré.

De mon amour memoire donneront
Les petis dons; autres je vous envoye
Qui sont moindres; point ne vous desplairont,
Car comme amant les transmés par la voie.
Plus precïeux, valans plus de monnoye
De nostre pays apportés me seront;
Quant les auray, je vous en feray joye,
Car aussy tost par devers vous yront.

Soyés seure, dame, que vostre aneau
Jamais du doy ne me departira,
Et tous les jours, n'en doubtez bien et beau,
Ou lieu de vous souvent baisé sera
Et de larmes mon oeil l'arousera.
A Dieu soiés, tout mon bien et desir!
Je vous requiers, ce pou vous coustera,
Que me donnés soulas*, joye et plaisir! »

[45] *Comment Lucresse respondit aux dessus-dictes lettres de Eurialus. Et par ses lettres lui fait savoir que voulentiers l'aymeroit en faisant argumens* pro *et* contra.

Quant ilz eurent longuement repliqué,
Ainsy que avons recité cy devant,
Lucresse a bien son engin appliqué
Pour escrire lettres a son amant.
Telz motz escript: « Eurïale, doubtant
Tu ne soies que* je te complairoie
Tresvoulentiers, aussi participant
De mon amour voulentiers te feroie.

Ta noblessë et grant honneur bien vault,
Aussi tes meurs, que point ne ames en vain.
Dire ne vueil signantement* en hault
Combien me plaist ta beaulté, soir et main,
Ton visage de benignité plain!
Mais de te aymer difficulté je fois,
Aussi d'amours prendre la voie et train,
Pour que mes meurs et nature congnois.

Se commencë une fois a amer,
Je ne tiendré ne rigle ne maniere.
Tu ne peulx pas cy longuement arter*.
Et se une fois j'entre soubz la baniere
Du jeu d'amours, n'est porte ne barriere
Qui de jouer me sceust contretenir*.
De toy suyvir n'est pas chose legiere;
Tu ne vouldrois et je vouldrois suyvir.

Et touteffois puis je estre assés demeue*
Par exemples de plusieurs nobles dames
Qui ont amé, c'est chose bien congneue,
Les estrangiers et perdu los et fames.
Pour les amer ont souffert mains diffames,
Car ilz les ont treslaschement laissees,
Aprés qu'elles leurs avoient corps et ames
Saulvez et puis leurs corps abandonnés.

Jason occist le dragon, sans doubtance,
Par le moyen de la belle Medee,
Et par son art, dont eut experïance,
La toison d'or si lui fut delivree.
Medee laissa, qu'il avoit accordee*,
Lui promettant avec lui l'emmener.
Trop laschement fut sa foy discordee*,
Quant sans elle s'en voulut retourner.

Minothaurë eust Thesee pour vïande*,
Mors et glouty*, rungé et devoré,
S'il n'eust tenu d'Adriane la bande;
Il estoit mort, transsi et expiré.
Adriane, qui l'avoit remiré*,
Pour son amant le print et amoureux.
En une isle, par ung fait conjuré,
L'abandonna comme fallacïeux*.

Dame Dido, qui royne de Carthage
Fut en son temps, receut en sa maison
Le duc Enee, qui luy sembloit si sage

illi peregrinus amor interitum dedit? Scio quantum periculi sit amorem extraneum admittere nec me tantis obiciam discriminibus. Vos, uiri, solidioris estis animi furoremque magis compescitis. Femina ubi furere incipit, sola potest morte assequi terminum. Non amant sed insaniunt mulieres. Et nisi correspondeat amor, nil est amante femina terribilius. Postquam receptus est ignis, nec famam curamus nec uitam. Vnicum remedium est si copia sit amati. Nam quo magis caremus, magis cupimus nec discrimen timemus ullum, dum nostre libidini satisfiat. Michi ergo nupte, nobili, diuiti consultum est amori uiam precludere et tuo presertim, qui non potest esse diuturnus, ne uel Rodopeia Phillis[22] dicar uel altera Sapho. Ideo te oratum uolo ne ultra meum exposcas amorem et tuum ut paulatim comprimas extinguasque. Nam id est uiris quam feminis multo facilius. Nec tu, si me, ut dicis, amas, id ex me querere debes quod michi exicio sit. Pro tuis donis remitto auream crucem, margaritis ornatam que, licet breuis sit, non tamen precio caret. Vale.

Non tacuit Eurialus his acceptis, sed ut erat nouis scriptis incensus, calamum suscepit atque sub hac forma dictauit epistolam :

[46] Salue, anime mi, Lucrecia, que me tuis litteris saluum facis, etsi non nil fellis immisceas. Sed hoc spero me audito detrahes. Venit meas in manus epistola tua clausa et tua gemma signata. Hanc et legi sepe et deosculatus sum sepius. Sed hec aliud suadet quam tuus animus uidetur fuisse. Rogas me ut amare desinam, quia non expedit tibi peregrini flammas amoris sequi et ponis exempla deceptarum. Sed hec tum

---

**45** *subtif* : trompeur ; *esgueree* : troublée ; *ordre* : situation ; *soy renger* : se placer ; *destaindre* : éteindre ; *attrempement* : modération ; *il* : elles ; *marguerites* : perles — **46** *soult* (inf. *souldre*) : résout ; *ferés bonne chiere* : ferez bon accueil ; *signe* : sceau ; *designe* : tende ; *termine* : terme ; *ornement* : élégamment.

[22] Fille du roi de Thrace Phylée, Phyllis devint amoureuse du jeune prince Démophon qui lui promit le mariage, mais il lui dit qu'il devait retourner à Athènes pour y régler ses affaires, avant de la rejoindre définitivement. Phyllis accepta la séparation mais, comme Démophon ne revenait pas, elle se pendit. Voir Ovide, *Héroïdes*, II, 1.

Et qui subtif* estoit, comme lison.
Quant el lui eut de corps et biens fait don,
Il la laissa seulete et esgueree*,
Dont elle print de se occire achaison,
Car el mourut doulente et esplouree.

Je congnois bien quel peril et danger
C'est que d'aymer estrangiers incongneuz ;
Je ne me vueil en tel ordre* renger*
N'en telz perilz mettre, c'est pour le
mieulx.
Les hommes sont fermes et courageux
Et bien sçavent de amour fureur refraindre ;
Mais quant femmë est du dart amoureux
Frappee au vif, le feu ne peut destaindre*,

Car elle ne peut que par mort fin bouter
A son amour ; femmes pas proprement
N'ayment, ains plus affolent sans doubter.
En leur amour n'a quelque attrempement*.
Et s'il* ament, que amour egalement
A leur fureur ne soit correspondant,
Il n'est chose qui si cruellement
Se contienne ne si mal concordant.

Quant une fois du feu d'amours ardons,
Nous ne doubtons perdre vie ne renom
Et remedë aucun ne regardons
Fors que jouÿr de ce que nous amon ;
Car de tant plus que ce moins nous avon,
De tant est il par nous plus atiré.
Aucun peril ou dangier ne craignon,
Mais que puisson jouÿr du desiré.

Et pour tant je, qui noble et riche suis
Et mesmement suis femme marïee,
Vueil a amours la porte clorre et l'uys,
Sur tout au tien, qui point longue duree
Ne peut avoir, affin que Rhodopee,
Philis ne soys ou autre Sapho dicte.
Par toy me soit ceste chose accordee ;
Ne me fay plus de amours quelque poursuite.

Que tu vueilles destaindre te supply
La grant amour qu'as envers moy conceu,
Car es hommes n'est point si acomply
Amours qu'il est, quant en femme est receu.
Si tu me aymes comme j'ay par toy sceu,
De ce ne dois pour voir me requerir,
Qui plus de mort que de vie me soit veu
Donner cause ; ce ne dois tu querir.

Une croix d'or te renvoie pour tes dons,
De tresbelles marguerites* ornee.
Et ja soit ce, se bien la regardons,
Que petitë et courte soit trouvee,
El ne sera ja pour ce moins prisee.
Prix et bonté en soy beaucop contient ;
Ce congnoistras quant bien l'auras visee.
A Dieu soies, qui tout en sa main tient ! »

Point ne se teut Eurïale, courtois,
Quant les lettres de sa dame eut receu,
Mais embrasé d'amours, come autre fois,
Epistolë escrire lui a pleu.
Pour nouvelles lettres qui lui ont pleu,
La plume print et se mist a escrire,
Comme il sera cy aprés veu et leu,
Formelement telz motz ou peu a dire :

[46] *Comment Eurialus respond aux lettres de Lucresse et luy soult* tous les objectz qu'elle a faitz.*

« Mon cueur, m'amour, Lucresse, Dieu
vous gard,
Par vos escriptz qui tout sain me rendés,
Combien que vous meslés en quelque part
De vos lettres du fïel et mordés,
Mais s'il avient que vous vous acordés
A moy parler, tout aigreur mise arriere,
Je suis bien seur, sans que plus vous tardés,
Que me ferés voulentiers bonne chiere*.

Entre mes mains sont vos lettres venues,
Tresbien sellees de vostre aneau et signe*.
Par plusieurs fois les ay baisees et leues ;
Mais peut sembler que la lettre designe*
A autre chose que ce là où s'encline
Vo courage, qui me vient requerir
Qu'en vostre amour mette fin et termine*,
Pour que estrangier ne vouldriés suyvir.

Et des dames qui ont esté deceues
Les exemples bien au long avés mis
Si ornement*, quant bien elles seroient veues,

ornate culteque scribis ut mirari magis et amare tuum ingenium debeam quam obliuisci. Quis ille est qui tunc amare desinat, quando prudenciorem et sapienciorem animaduertit amicam? Si meum imminuere amorem uolebas, non oportuit doctrinam tuam ostendere. Nam hoc est non incensum extinguere, sed ignem maximum ex parua conflare fauilla. Ego dum legi, magis exarsi, uidens forme tue preclare et honestati coniunctam esse doctrinam. Verba sunt tamen quibus rogas ut amare desistam. Roga montes ut in planum ueniant utque fontes suos repetant flumina; tam possem ego te non amare quam suum relinquere Phebus cursum. Si possunt carere niuibus Sicie montes aut maria piscibus et feris silue, poterit obliuisci Eurialus tui. Non est pronum uiris, ut reris, Lucrecia, flammas extinguere. Nam quod tu nostro sexui ascribis plerique uestro assignant. Sed nolo hoc certamen nunc ingredi. Ad ea me respondere oportet que in diuersum retulisti. Idcirco enim nolle te michi correspondere amanti significas, quoniam multas peregrinus amor decepit exemplaque ponis. Sed possem ego quoque plures referre, quos femine reliquerunt. Troilum, sicut nosti Priami filium, Criseis decepit[23]; Deiphebum Helena prodidit[24]; amatores Circe suos medicamentis uertebat in sues atque aliarum terga ferarum[25]. Sed iniquum est ex paucarum consuetudine totum uulgus censere. Nam si sic pergimus et tu propter duos tresue malos aut eciam decem uiros omnes accusabis horrebisque et propter totidem feminas cetere omnes odio erunt mihi. Quin pocius alia summamus exempla. Qualis amor Anthonii Cleopatreque fuit et aliorum, quos epistole breuitas referri non sinit. Si tu Ouidium legisti, inuenisti post Troiam dirutam

**46** *lerroit* (inf. *lerre*) : cesserait ; *doctrine* : savoir ; *abstraint* : réduit ; *servage* : esclavage ; *epistelle* (= *epistolle*) : lettre ; *desiste* : cesse ; *ains que* : avant que ; *relenquis* : abandonnés ; *arbitroit* : jugeait ; *ravalés* : abaissés ; *comparager* : comparer ; *cabuser* : tromper ; *acteurs* : auteurs ; *referent* : rapportent.

[23] Les amours de Troilo et de Criseida sont l'argument du *Filostrato* de Boccace.

[24] Fils de Priam et d'Hécube, Déiphobe épousa Hélène après la mort de Pâris, mais elle le trahit lors de la prise de Troie par les Grecs, en le livrant à Ménélas et à Ulysse.

[25] Magicienne, fille du Soleil et de Persée, Circé transforma les compagnons d'Ulysse en pourceaux (*Odyssée*, X, 230-243). Eneas fait vraisemblablement référence à l'évocation de Circé dans l'*Énéide*, IV, 19-21.

Que je devrois, ainsi qu'est mon advis,
Et vostre engin, aussi vos faitz et dis
Esmerveiller et louer, sans doubtance,
Plus que oublier. A ce ne contredis,
Ains plus ayme vo savoir et prudence.

Qui est celui qui a aymer lerroit*
Une dame, quant la verroit si sage?
Se voulïés mon amour cy endroit
Diminuer, vostre plaisant language,
De doctrine* plain et non en usage,
Ne devïés en vos lettres coucher,
Car ce m'a plus abstraint* en vo servage*
Et causé soif que je ne puis estancher.

Ung bien grant feu, causé d'une estincelle
Petite assés, avés fait et causé,
Car quant j'ay leu et veu vostre epistelle*,
Amours m'ont plus que devant embrasé,
Si tost que j'ay apperceu et visé
A vo beaulté doctrine estre conjoincte.
Il n'est homme, tant soit bien avisé,
Qui ne sentist de vostre amour la pointe.

Les paroles de vos lettres requerent
Que desiste* de vous suivre et amer;
Mais requerés, ains que* telz choses viennent,
Que montaignes puissent en plaine aler,
Des fontaines les ruisseaulx reculer
En leurs sources et obscure carriere.
Tant me pourrois de vous amer passer
Com le soleil peut reculer arriere.

De Sithie quant sans naige seront
Les montaignes et sans poissons la mer,
Et que haultz bois et forestz demourront
Sans les bestes sauvages, lors prïer
Me deverés que je vueil oublïer
Vostre plaisant et delectable amour!
Que les hommes puissent si de legier
Leurs vrays amours oublïer, c'est erreur.

Ce que aux hommes de aymer legierement
Attribués, aucuns dient le contraire
Et des femmes dient veritablement
Ce estre entendu; de cela me vueil taire,
Mais bien je vueil a ce response faire,
Quant vous dictes que ne voulés aymer
Pour estrangiers qui ont voulu desplaire
A leurs amours et les abandonner.

Des exemples vous avés assés mis,
Mais je pourrois des amans assigner
Qui des dames ont esté relenquis*.
Crisis je vueil pour exemple amener,
Qui Troïlus bien sceut abandonner,
Filz de Prïam; Helaine si deceut
Deïphebus, et Circés sceut muer
Ses amoureux en pourceaux, quant lui pleut.

Par ses herbes et faulx enchantemens
Ses amoureux en bestes transformoit.
Mais c'est chose inique, com je sens,
Et qui pas bien en raison ne seroit,
Se pour vices de aucuns on arbitroit*
Tout le monde pareil et vicïeux.
En personne fiancë on ne auroit,
Trop ravalés* seroient les vertueux.

Et supposé que je soye estranger
Et que pour cinq ou dix hommes pervers
Vous me vueillés a eulx comparager*,
Haÿr, blasmer a tort et a travers,
Pareillement, soit a droit ou envers,
Toutes dames je pourrois accuser
Pour les autres, qui par ars tresdivers
Les hommes ont prins pour les cabuser*.

Mais je vous pry, autre exemple prenon
Et regardons de quel amour aymerent
Marc Anthoine, Cleopatre et voyon
Que l'un l'autrë oncques n'abandonnerent.
Assés d'autres les acteurs* en referent*,
Que pour cause de brefveté je passe,
Car mes lettres sommerement requierent
Que des mauvais exemples soiés lasse.

Vous avés leu Ovide, com je croy,
Et avés bien memoire et souvenance
Que plusieurs Grecz, en retournant chiés soy,
Ont, recouvert amours et aliance,
De leurs dames tant aymé la plaisance

Achiuorum plurimos, dum remeant, peregrinis retentos amoribus nuncquam in patriam reuertisse. Heserunt namque amatricibus suis ; carere pocius necessariis, domo, regnis et aliis, que sunt in patria queque gratissima, uoluerunt quam amicas relinquere. Hec te rogo, mi Lucrecia, cogites non illa que nostro sint amori aduersa et que pauci fecerunt. Ego ea mente te sequor ut perpetuo te amem simque perpetuo tuus, nec tu me peregrinum dixeris. Magis namque ciuis sum quam qui hic nascitur. Nam illum casus facit ciuem, me uero electio. Nulla michi patria erit nisi ubi tu sis. Et quamuis contingat me aliquando hinc abire, reditus tamen festinus erit. Nec ego in Teutoniam reuertar, nisi res meas compositurus ordinaturusque, ut tecum esse quam diu possim. Facile manendi aput te reperietur occasio. Multa his in partibus negocia Cesaris sunt, hec mihi comitti expedienda curabo. Nunc legacione fungar, nunc munus exercebo. Vicarium in Etruria Cesarem habere oportet ; hanc ego prouinciam impetrabo. Ne dubita, suauium meum, Lucrecia, meum cor, mea spes, si uiuere absque corde possum et te relinquere possum. Age iam, tandem miserere amantis tui, qui tamquam ad solem nix eliquescit. Considera meos labores et modum iam denique meis martiriis statue. Quid me tam diu crucias ? Miror ego mei, qui tot perpeti tormenta potuerim, qui tot noctes insomnes duxi, qui tot ieiunia tolleraui. Vide quam macer sum, quam palidus ! Parua res est que spiritum corpori alligatum detinet. Si tibi aut parentes aut filios occidissem, non poteras de me maius quam hoc est suplicium sumere. Si sic me punis quia te amo, quid illi facies qui tibi damnum dederit aut malum ? Ah, mea Lucrecia, mea hera, mea salus, meum refugium, suscipe me in graciam. Demum rescribe me tibi carum esse : nihil aliud uolo. Liceat me dicere : « seruus Lucrecie sum ». Et reges et

---

**46** *esleu* : choisi ; *reprinses* : blâmes, reproches ; *toujours mais* : tout jamais : *election* : choix ; *contendré* (= *contendrai*) : m'efforcerai ; *exploiter* : mener à bien ; *subvenir* : aider, secourir ; *cruciés* : tourmentez, torturez ; *vis* : visage ; *voulu* : apprécié.

Qu'en leur païs jamais n'ont retourné.
Plus ont aymé avoir peine et souffrance
Que leurs dames avoir abandonné.

Ilz ont esleu* laisser royaulmes, pays
Et les choses qu'ilz avoient trescheres,
Com s'ilz feussent de leurs maisons banis,
En soustenant plusieurs douleurs ameres
Pour resider et faire leurs repaires.
Avec celles que avoient pour dames prinses,
Ont enduré toutes choses contraires
Jusques a la mort, sans aucunes reprinses*.

Je vous supply, ma dame, que pensés
Au bon vouloir que j'ay de vous servir!
Le contraire, je vous prie, delaissés!
Ne vous vueille des mauvais souvenir,
Car je vous vueil de tel vouloir suivir
Que a tousjours mais* loyaument aymeré
Pour vostre honneur et bon non soustenir!
Vostre je suis, ay esté et seré.

Ne dictes point quë estranger je soye.
Citoien suis mieulx que cil qui est né
De ce lieu cy, car pour plaisir et joye
Electïon* m'a pour tel ordonné.
L'autre si est citoien destiné
Par Fortunë, et je n'ay pays quelquonques,
Fors cil où est vo gent corps aourné
De tout honneur; cytoien suis je doncques.

Et ja soit ce que quelque fois departe
De ce lieu cy, bien tost je reviendré.
En Alemaigne, soit a gaing ou a perte,
Ne retonray, sinon que je prendré
Temps pour aller, ouquel je contendré*
De mes choses ordonner par delà,
Puis tout soudain devers vous m'en viendré.
Assés moyens trouveray de cela,

Car l'empereur a tousjours des affaires
En ce païs pour lesquelz exploiter*
Il envoye par deçà commissaires
Pour les choses faire et executer.
Je trouveray façon, sans arrester,
Que je obtiendray quelque commissïon;
De ce ne fault aucunement doubter
Que ne aye assés charge et legatïon.

Ma joye, m'amour, Lucresse, ma doulceur,
Tout mon espoir et mon seul souvenir,
Se possible est que je vive sans cueur,
Lors vous pourray seulete relenquir!
A vostre amant vueillés donc subvenir*,
Car tout ainsi comme la nege font
Par le soleil, vous me voirrés finir,
Se vos graces imparties ne me sont.

Dame, pour Dieu, regardez les labours
Que j'ay souffers pour vostre amour acquerre,
Et vous plaise mettre dedans briefz jours
Fin a mon dur martire, qui me serre
Si fort le cueur! Pourquoy menés tel guerre
A vostre amant et tant le crucïés*?
Je me esmervueil que je suis vif sur terre,
Veu que si peu de moy vous soucïés.

Comme ay je peu tant de maulx endurer
Et tant passer nuitz et jours sans dormir,
Tant de jusnes sans boire ne menger?
Je suis maigrë, on me voit bien blesmir,
Pallir le vis*; ce qui peut retenir
L'ame dedans mon corps est peu de chose.
Se vostre amour ne me veult subvenir,
Mourir me fault; mon ame ne repose.

Si voz parens, pere, mere et enfans
Avoye mis a mort, plus grief torment
Je ne pourrois endurer que je sens.
Doncques se ainsi suis puny griefvement,
Qui vous ayme de cueur parfaictement,
Que pourrés vous a vos ennemis faire?
Ilz ne sauroyent mourir plus griefvement
Qu'il me convient, se me estes si contraire.

Ha, Lucresse, mon salut et ma dame,
Mon refuge, recepvez moy en grace!
Rescrivés moy que vous me amés sans blasme,
En tout honneur, sans ce que mal vous face,
Et que vous suys en chascun lieu et place
Amé, chery, loyal et bien voulu*.
Dire puisse sans aucune fallace:
'De Lucresse suis servant retenu!'

Autre chose ne vueil pour le present.
Les empereurs ont aymé leurs servans,
Quant ont congneu leur bon gouvernement

cesares amant seruos, ubi fideles norunt, nec dii dedignantur redamare qui amant. Vale, spes mea meusque metus.

[47] Vt turris que, fracta interius inexpugnabilis uidetur exterius, si admotus aries fuerit, mox confringitur, Euriali uerbis Lucrecia uicta est. Postquam enim sedulitatem amantis aperte cognouit, et ipsa dissimulatum patefecit amorem atque his litteris Eurialo se aperit :

[48] Non possum tibi amplius aduersari nec te amplius, Euriale, mei amoris expertem habere possum. Vicisti. Iamque sum tua. Me miseram, que tuas suscepi litteras ! Nimium multis exponenda sum periculis, nisi tua me fides et prudencia iuuet. Vide ut serues que scripsisti. In amorem tuum iam uenio. Si me deseris, et crudelis et proditor et omnium pessimus es. Facile est femellam decipere, sed quanto facilius tanto turpius. Adhuc res integra est. Si putas me deserendam dicito, antequam magis amor ardeat. Nec incipiamus quod postmodum incepisse peniteat. Omnium rerum inspiciendus est finis. Ego, ut feminarum est, parum uideo. Tu uir es, te mei et tui curam habere oportet. Do me iam tibi tuamque sequor fidem, nec tua esse incipio, nisi ut sim perpetuo tua. Vale, meum presidium meeque ductor uite.

Post hanc plures epistole misse utrinque sunt. Nec tam ardenter Eurialus scripsit quam feruenter Lucrecia respondit. Vnum iam utriusque desiderium erat simul conueniendi, sed arduum ac pene impossibile uidebatur, omnium oculis Lucreciam obseruantibus, que nec sola umquam egrediebatur nec umquam custode carebat. Nec tam diligenter bouem Iunonis Argus[26] custodiuit quam Menelaus iusserat obseruari Lucreciam. Vicium hoc aput

---

**46** *ce* = *ceulx* — **47** *froissee* : détruite ; *qui la sentoient* : à ceux qui la sondaient ; *fault* (inf. *faillir*) : se dérobe ; *ductible* : docile — **48** *confidence* : confiance ; *instance* : effort ; *pour vray* : assurément ; *se* = *ce*.

[26] Argos, bouvier monstrueux « aux cent yeux », qui fut chargé de garder Io, changée en génisse par la jalousie de Junon.

Et que loyaux estoient et bien veillans ;
Et de ce★ amer n'ont esté desdaignans,
Qu'ont aperceu leurs serviteurs amer.
Mon seul espoir que tant suis redoubtans,
A Dieu soyés, tant en terre qu'en mer. »

[47] *Comme Lucresse fut vaincue par les lettres de Eurialus.*

Comme une tour qui est dedens froissee★
Et par dehors semblë estre invincible
Par la paroy dont elle est apuyee
Qui la sentoient★, mais tantost deffectible
Est rendue, froisseë et vincible,
Quant la paroy et soubstenement fault★,
Lucresse ainsi fut *vaincue* et ducctible★
Par le parler ingenïeux et cault.

Quant elle eut veu et congneu clerement
De son amant la grant perseverance,
L'amour que avoit, en bien dissimulant,
Tenu couvert, elle mist en congnoissance
Si tresclere qu'elle n'eut pacïence,
Ains escrivit tantost a son amy,
Luy descouvrant qu'elle estoit en oultrance
Navree d'amours en son cueur tout parmy.

[48] *Comment Lucresse escrit a Eurialus qu'elle se rend a luy et lui donne son amour.*

« Eurïale, cher et amy parfait,
Je ne pourroys contre toy resister,
Et si ne puis par moyen ne par fait
De ton amour mon cueur desheriter.
Tu m'as vaincue, tienne suis sans doubter !
Ha, moy lasse, qui tes lettres receu,
En grans perilz il me convient bouter,
Puisque d'amours vueil congnoistre le jeu.

En grans dangiers certes me trouveré.
Si tes bonnes vertus, foy et prudence
Ne subviennent, ne sçay que je feré.
Je te supply, pren bien garde et y pense
D'entretenir, comme j'ay ma confidence★,
Ce que as promis et escrit tant de foys !
A ceste heure, sans plus faire d'instance★,
En ton amour legierement m'en voys.

Se me laisses, de tous seras le pire
Traitre et cruel que jamés dame vit.
Une femmë est aisee a seduire ;
Mais de tant que plus aise on la seduit,
De tant en est le fait aussy le bruit
Plus infame pour cil qui ce meffait.
Avant que entrer plus avant ou deduit,
Avison bien qu'il n'y ait rien forfait.

Se tu me veulx laisser quelque saison,
Dy le moy tost, ains que amours plus me blesse.
Ne commençon chose dont nous puisson
Nous repentir ; bien forvoye qui s'adresse,
Car de tous faitz par prudence et sagesse
On doit la fin prevoir et aviser.
Femme je suis, qui n'ay pas la noblesse
Ne le savoir de la fin bien viser.

Tu es homme, qui la charge prendras
Et la cure totalle de nous deux,
Et dés present le faict entreprendras ;
A toy me rens, donne et livre en tous lieux.
Ta foy suivray, soyes jeune ou vïeux ;
Je ne me rens a toy pour aucuns jours :
Tant que la mort par dart pernicïeux
Nous separe, tienne seray tousjours.

Adieu te di, mon amour, ma deffence,
Tout mon plaisir, conduite de ma vie ! »
Quant les amans eurent a souffisance
Escript assés d'une et d'autre partie
Et que l'amant pour vray★ n'escrivoit mie
Si ardamment que Lucresse faisoit,
Ung seul desir avoit, je vous affie,
Comme seul a seul ensemble on parleroit.

Mais se★ sembloit chose presque impossible
Pour la grande multitude des yeux
De toutes gens qui prenoient au possible
Sur Lucresse garde comme envïeux :
Jamais n'aloit seule en quelquonques lieux
Sans garde avoir, car de Juno la vache
Ne fut oncques par fait si curïeux
Gardee d'Argus comme Lucresse sans tache.

Menelaüs, qui estoit son espoux,
Avoit ainsi commandé la garder,
Car ce vice d'estre ung peu trop jaloux

Italos late patet feminam suam quasi thesaurum quisque recludit, meo iudicio minus utiliter. Sunt enim fere huiusmodi mulieres omnes ut id potissime cupiant quod maxime denegatur, que ubi uelis nolunt, ubi nolis cupiunt ultro. Hee, si liberas habent habenas, minus delinquunt. Exinde tam facile est inuitam custodire mulierem quam in feruenti sole publicum gregem obseruauisse. Nisi suapte casta sit mulier, frustra maritus nititur ponere seram. Cohibe. Sed quis custodiet ipsos custodes? Cauta est et ab illis incipit uxor. Indomitum animal est mulier nullisque frenis retinendum.

Erat Lucrecie spurius frater. Huic sepe tabellas comiserat Eurialo deferendas et hunc enim sui amoris conscium fecerat. [49] Cum hoc igitur conuenitur Eurialum ut clam domi suscipiat. Habitabat hic aput nouercam suam, Lucrecie matrem, quam Lucrecia sepe uisitabat et ab ea sepius uisitabatur. Nec enim magno interuallo distabant. Ordo ergo is erat ut clauso in conclaui Eurialo, postquam mater ecclesiasticas auditura cerimonias exiuisset, Lucrecia superueniret tamquam matrem domi conuentura, qua non inuenta reditum expectaret. Interim uero aput Eurialum esset. [50] Post biduum statutus erat terminus, at hii dies tamquam anni uisi sunt amantibus longi, ut bene sperantibus hore producte sunt, male timentibus correpte. Sed non arrisit amantum desideriis fortuna. Presensit namque insidias mater atque, ut dies uenit, egressa domum priuignum exclusit, qui mox Eurialo triste nuncium tulit, cui non magis quam Lucrecie fuit molestum [51] que, postquam detectos agnouit dolos : « Hac non successit, inquit ; alia aggredie-

---

**48** *incluses* : enfermées ; *il* = *elles* ; *cautement* : sagement, prudemment ; *au saut* : à la hâte ; *aquille* (inf. *aquillir* > FM *accueillir*) : assaille ; *n'avoir croix ne pille* : n'avoir rien du tout ; *poins* : instants, moments — **49** *hantoit* : allait, se trouvait régulièrement ; *ens* : à l'intérieur — **50** *chieux* : chez ; *fillastre* : fils ; *conformante* : identique — **51** *aperte* : ouverte.

Es Ytalles voit on fort habunder.
On n'oseroit leurs femmes regarder.
Comme tresor sont en chambre recluses.
Trop grant prouffit n'y sauroie regarder :
On pert souvent choses soubz clef incluses*.

Et les femmes sont de ceste nature
Presque toutes qu'il* desirent avoir
Ce que on leur a par diligente cure,
Soit main ou soir, prohibé, c'est le voir.
Se on les prie, ce n'est pas leur vouloir ;
Quant on ne veult, lors desirent que on prie.
Se on leur lache la bride a leur pouoir,
Elle se efforcent faire moindre folie.

Garder femme de faire a son plaisir,
Quant une fois ne veult autrement faire,
N'est possible point plus que de tenir
A la grande chaleur du corps solaire
Quelque assemblee de puces. Soy retraire
Et chastement vivre, quant ne luy plaist,
A nature de femmë est contraire,
Se de sa part et costé chaste n'est.

Et ne prouffite aux mariz les garder
Par serviteurs, car femme est trop subtille.
Elle sçaura cautement* regarder
L'un des servans plus tost que au sault l'aquille*
La folie ; et n'eust il croix ne pille*
Pour des siennes jouer, commencera
Avec cellui qu'elle voirra plus abille
Et qui son fait mieulx celer elle voirra.

Femme est beste que on ne peut chastïer
Ne avecques frain quelquonques retenir,
Car elle scet ses longs poins* espïer,
Quant elle veult aller ou revenir.
Lucresse sceut a ses fins parvenir :
Ung frere avoit, lequel bastard estoit ;
Pour de lettres Eurïale fournir,
De ces amours messager le faisoit.

[49] *Comment Lucresse fist un frere bastard qu'elle avoit messager des amours de Eurialus et d'elle et ce qu'elle luy dist.*

Lucresse dist au frere dessusdit
Qu'en la maison boute secretement
Eurïale ; cest frere ja predit
Residence faisoit entierement
Chés la mere de Lucresse, où souvent
Ellë hantoit* et l'aloit visiter ;
Et sa mere venoit pareillement
Avecques elle parler et quaqueter.

L'une n'estoit de l'autre loing sans doubte,
Et fut l'ordre tel de leur entreprinse :
C'est que Eurïale le frere bastard boute
Ens* en chambre, quant la vieille a l'eglise
Alee sera, et que Lucresse advise
Tantost entrer ; attendant le retour
De sa merë, elle jouera a sa guise ;
Faire pourra d'amourettes maint tour.

[50] *Comment Eurialus et Lucresse cuiderent ensemble parler chieux* la mere de Lucresse, mais ilz furent deceupz.*

Deux jours aprés on avoit terme mis,
Qui aux amans plus de deux ans durer
Peurent sembler, car quelque bien promis
Aux attendans trop *semble* demourer.
Lors Fortune ne voult favoriser
Aux deux amans ne leur desir parfaire,
Car la mere sceut cautement viser
De l'emprinsë et embusche l'affaire.

Puis quant le jour assigné fut venu,
La mere, qui a l'eglise tendoit,
Son fillastre* lors a circonvenu
Et luy a dit que l'uys clorre vouloit,
Que hors allast. Remede n'y avoit.
Ses nouvelles a Eurïale porte,
Qui desplaisant et triste cueur avoit,
Et Lucresse par conformante* sorte.

[51] *Comment Lucresse proposa trouver autre moien pour parler a Eurialus par le moien de Pandalus.*

Quant Lucresse congneut que descouverte
Fut l'embuschë et maniere de faire,
Dist a soy : « Puisqu'en ceste voie aperte*

mur uia. Nec potis erit mater meis obsistere uoluptatibus. » Pandalus[27] uiro affinis erat, quem iam Lucrecia fecerat archanorum scium nec enim poterat ignitus animus quiescere. Significat igitur Eurialo hunc ut alloquatur, quia fidus sit et conueniendi uiam possit monstrare. [52] At Eurialo non uidebatur tutum illi se credere quem Menelao semper herentem intuebatur et subesse fallaciam uerebatur.

Inter deliberandum autem iussus est Eurialus Romam petere atque cum pontifice maximo de coronacione transigere, que res tum sibi, tum amice molestissima fuit. Sed oportebat Cesaris imperium ferre. Itur ergo ; mora duorum mensium fit. Lucrecia interim domi manere, fenestras claudere, mestas induere uestes, nusquam exire statuit. Mirari omnes nec causam noscere. Sene ipse uidue uidebantur et, tamquam sol defecisset, cuncti se putabant in tenebris agere. Domestici, qui eam sepe incubantem lectulo et nuncquam letam uidebant, egritudini imputabant et quicquid remedii afferri poterant perquirebant. Sed nuncquam illa uel risit uel thalamum egredi uoluit, nisi postquam redire Eurialum et illi Cesarem obuiam esse cognouit. Tunc enim quasi e graui somno excitata, lugubri ueste posita et ornamentis redimita prioribus, fenestras apperuit letabundaque illum expectauit. [53] Quam ut Cesar uidit : « Ne nega amplius uerba, Euriale, inquit ; detecta res est. Nemo Lucreciam te absente uidere potuit. Nunc, quia redisti, auroram cernimus. Quis modus assit amori, tegi non potest amor nec abscondi tussis. – Iocaris mecum ut soles, Cesar, et me in risum ducis, Eurialus ait. Ego quid hoc sit non scio. Innitus equorum

---

**51** *garder* : comprendre *retraire et garder* ; *affin* : parent ; *acoup* : promptement — **52** *deliberant* : hésitant ; *porta* : supporta ; *etryvé* : combattu, résisté à ; *grief* : lourd, profond ; *se contint vis a vis* : se tint en face — **53** *besongne* : affaire ; *couverte* : secrète, cachée ; *orendroit* : aujourd'hui ; *tressuer* : transpirer.

[27] Pandalus ne fait sans doute qu'un avec Pandarus, ce chef des Lyciens de Troade, un archer exceptionnel qui, à l'invitation de Pallas Athéna, avait, pendant une trêve, lancé contre Ménélas une flèche qui le blessa (Homère, *Iliade*, IV, 72-140). E. J. MORRALL (*Aeneas Silvius Piccolomini (Pius II) and Niklas von Wyle, The Tale of two Lovers Eurialus and Lucretia*, Amsterdam, 1988, p. 19-20) y voit plutôt une allusion à Pandaro, personnage du *Filostrato* de Boccace.

Autre chemin et autre part fault traire,
Tout le pouoir de ma mere retraire
Ne me pourroit, garder* de ma plaisance
Et volupté, comme l'entens parfaire.
On ne pourroit me faire resistance.

Pandale estoit aucunement affin*
De Lucressë et son secret savoit.
Tant vers amours avoit le cueur enclin
Que la dame reposer ne pouoit.
A Euriale manda que aider se doit
De Pandale, loyal, seur et secret,
Car la voie d'eulx assembler pouoit
Trouver acoup* par amoureux decret.

[52] *Comment Eurialus ne se voulut confier en Pandalus et ce temps pendant fut envoié dehors par l'empereur. De la contenance de Lucresse et de ce qu'elle fist.*

Eurïale seur point ne reputoit
Soy confier en Pandale servant,
Car chascun jour aler il le voyoit
Prés du mary Lucresse, le suyvant.
A ces causes Eurïale, doubtant
Quelque embuschë ou fallace latente,
Sur ce point fut ung peu deliberant*
Et differa de reconfort l'atente.

Tandis que ainsi sur ce deliberoit
Eurïale, l'empereur lui a dit
Que vers Rommë aler lui convenoit
Et avecques le pape, par edit,
Transactïon faire sans contredit,
Touchant le fait de son couronnement,
Dont triste fut, quant on lui a ce dit,
Et Lucresse le porta* aigrement.

Mais convenoit le mandement parfaire
De l'empereur : deux mois il demoura.
A Lucresse chose ne pouoit plaire ;
En sa maison seulete se tira,
Ses fenestres par jour elle serra,
Abis de pleur et de deul el vestoit.
Oncques sortir, tant que le temps dura,
On ne la vit ; tousjours triste elle estoit.

De Lucresse chascun se esmerveilloit,
Car la cause de ce ne congnoissoient ;
Senes veufve lors dirë on pouoit.
En tenebres toutes choses sembloient
Estrë, ainsi que se privés estoient
De la clarté du soleil, sans doubtance.
Ses serviteurs qui coucher la voyoient,
De quelque mal la dient avoir souffrance.

De remedes et toutes medecines
On lui faisoit offre pour la guerir,
Mais on ne sceut aviser quelques signes
Dont on congneust qu'el se sceust esjouir.
Rire ne veult ne de chambre saillir,
Fors quant el sceut Eurïale arrivé ;
El ne voulut aucunement faillir,
Car elle avoit avantage et[r]yvé*.

Et tout ainsi que se on l'eust esveillee
D'un grief* dormir, l'abit de deul hors mis.
Lors, de riches vestemens aornee,
Ses fenestres ouvrir elle a permis,
Esquelles a son gracïeux corps mis
En attendant de Eurïale la veue.
Joyeusement se contint vis a vis*,
Pour qu'elle fust de Eurïale apperceue.

[53] *Comment l'empereur dist a Eurialus qu'il ne failloit doubter que Lucresse ne l'aymast et la response de Eurialus.*

[Q]uant l'empereur Cesar vit la mignongne,
A Eurïal, qui prés de lui estoit,
Dist : « A ce cop voy bien que la besongne*
Est congneue, qui tant couverte* estoit.
Plus denier le fait on ne sauroit ;
Oncques homme n'a Lucresse apperceue
Tant que dehors as esté. Orendroit*
Est l'aurorë et clarté revenue.

En amours n'a ne moien ne mesure ;
Plus ne peut on amour que tous celer. »
Eurïal dist : « Ce vous vient de nature
De vous ainsi avecques moy jouer,
Et de rire me faictes tressuer*.
Je n'entens point ce de quoy me parlés.

tuorum et prolixe barbe strepitus tue illam forsitan excitauit. » [54] Atque sic effatus Lucreciam furtim asspexit et oculos coniecit in oculos. Eaque post reditum prima consalutacio fuit.

[55] Paucis deinde interiectis diebus, Nisus, Euriali fidus comes, dum anxius amici cause fauet, tabernam speculatus est que post Menelai domum sita in Lucrecie cameram retrorsum habebat intuitum. Cauponem igitur sibi conciliat spectatoque loco Eurialum adducit et : « Hac, inquit, ex fenestra alloqui Lucreciam poteris. » Media inter utramque domum cloaca fuit nec homini nec soli accessa triumque ulnarum distantia fenestram Lucrecie disterminabat. Hic diu consedit amator expectans si quis casus Lucreciam ostenderet [56] nec deceptus est. Affuit mox Lucrecia cumque huc atque illuc respiceret : « Quid agis, ait Eurialus, uite rectrix mee ? Quo tendis lumina, meum cor ? Huc, huc dirige oculos, presidium meum. Tuus hic Eurialus est. Meme assum, me respice. – Tune hic ades ? inquit Lucrecia. O mi Euriale, iam te alloqui possum. Vtinam et amplecti ualerem ! [57] – At isthuc, ait Eurialus, non magno conatu faciam ; scalam huc admouebo. Tu obsera thalamum : amoris nostri gaudia nimium distulimus. [58] – Caue, mi Euriale, si me uis saluam ! Fenestra hic ad dexteram est uicinusque pessimus nec cauponi credendum est, qui parua peccunia et te et me perderet, sed alia incedemus uia. Satis est si huic sermoni nos-

**53** *exciter* : pousser — **54** *ouvrerent* (= FM *œuvrèrent*) : s'y prirent — **55** *secret* : intime ; *soignans* : attentif ; *percial* : précieux ; *especial* : approprié ; *leans* : là ; *gaudir* : se réjouir ; *promis* : *promesses* ; *evier* : égoût ; *aulne* : aune, mesure de longueur variable (1, 18 m. à Paris) — **57** *sans contredit* : assurément — **58** *grever* : causer du tort ; *houliers* : débauchés ; *qui* : si l'on.

De là venir l'ont peu exciter*
Le bruit des gens, que on fait quant hors alés. »

[54] *Comment Eurialus et Lucresse se entresaluerent des yeulx secretement.*

Quant eut ce dit, getta furtivement
L'angle de l'oeil pour sa maistresse voir.
Et là les yeulx sceurent mignotement
Bien saluer l'ung l'autrë et pourvoir
Que cela fust jusques a leur revoir
Premier salut : sagement y ouvrerent* ;
Car on ne peut leur amour percevoir,
Fors seulement ceulx qui bien les celerent.

[55] *Comment Nisus, compaignon secret* de Eurialus, apperceut une taverne derriere l'ostel de Lucresse, de laquelle on pouoit facilement parler a elle.*

Aprés aucuns peu de jours ensuyvans,
Nisus, qui fut compaignon tresloyal
D'Eurïalë et de son fait soignans*,
Ainsi que doit ung amy cordïal,
Quelque taverne et lieu fort percïal*
Il avisa, qui estoit ou derriere
De la maison Lucresse, especïal*
Pour leans* gaudir* et faire bonne chiere.

Ce lieu, duquel ay cy devant parlé,
En la chambre Lucresse regardoit.
Le tavernier il a conciliïé,
Donné promis*, comme en tel cas on doit.
Le lieu par lui bien visé, là endroit
Eurïale mena tresamoureux,
En lui disant que de là, quant vouldroit,
Lucresse a lui parleroit entre eulx deux.

Entre l'ostel du tavernier et cil
De Lucressë ung grant evier* avoit
Tout plain de eaue que home, tant fust subtil,
Pas le soleil arriver ne *voyoit*.
Bien troys aulnes* de distance y avoit
Depuis l'ostel jusques a la fenestre
De Lucresse : l'amant là se seoit
En esperant ses yeulx pouoir repestre.

[56] *Comment Lucresse apperceut Eurialus et parla a lui.*

Eurïalë ne fut point lors deceu,
Car Lucresse tantost se presenta.
De sa fenestre a Euriale apperceu,
Puis lui a dit : « A mon amy, qui t'a
En ce lieu mis ? Tu es celui qui a
De ma vie tout le gouvernement.
Mon cueur, m'amour ! tourne les yeulx deçà,
Ma deffense, tout mon soustenement !

- Ha ma dame, voyés cy vostre amant !
Vostre Eurïal regardés, s'il vous plaist !
- Mon Eurïale, dist el, que j'ayme tant,
Avec lequel parler grant joye m'est,
A mon desir que je feusse où il est,
Pour que embrasser le peusse a ma plaisance !
Chose ou monde plus gracïeuse n'est,
C'est mon espoir, mon bien, ma soustenance ! »

[57] *Comment Eurialus parle a Lucresse.*

Eurïalus a cela respondit :
« Legierement ce moyen trouveré.
Une eschelle prendré sans contredit* ;
De la chambre soit par vous l'uys serré.
Ha, ma dame, trop avons differé
De nostre amour la plaisancë et fruit !
Avecques vous facilement iré
Par l'eschele, sans faire quelque bruit.

[58] *Comment Lucresse dist a Eurialus qu'il ne se fiast point ou tavernier et qu'il failloit trouver autre moyen.*

- Eurïale, mon amy, garde toy,
Se tu me veulx de grant danger saulver,
Car a dextrë y a, comme je croy,
Fenestrelle qui moult pourroit grever*,
Et le voisin rien ne vault ; point fier
En telz houliers* homs sage ne se doit.
Pour poy d'argent, qui* lui vouldroit donner,
Nous deux amans en une heure perdroit.

Autre chemin, certes, nous fault tenir,
Dist Lucresse. Ce pour present suffist

tro patet accessus, respondit Lucrecia. – At mihi, Eurialus inquit, mors est hec uisio, nisi te semel amplector meisque brachiis teneo mediam. » Diu ex hoc loco tractus est sermo missaque huic per harundinem sunt munera. Nec Eurialus in donis quam Lucrecia liberalior fuit.

[59] Sensit dolos Sosias secumque frustra inquit : « Amantum conatibus obsto ; nisi hastu prouideo et hera peribit et dominus infamiam subibit. Ex his malis satius est unum auertere. Amet hera ; nichil nocebit si clam fit. Ipsa pre amore ceca est nec quid agat satis prospicit. Si non potest custodiri pudicicia, satis est rumorem tollere ne domus infamis fiat neue paricidium comittatur. Adibo et operam prebebo meam. Restiti quoad potui ne comitteretur nephas id, quia non licuit. Meum est curare ut quod prius agitur occultum sit. Parum enim refert non agere et sic agere ut nemo sciat. Comune malum libido est nec homo est quem pestis hec non agitet, et ille castior habetur qui caucius agit. » Dumque sic fatur, Lucreciam egressam thalamo uidet [60] aggressusque feminam : « Quid nam est, inquit, quod nichil amoris michi comunicas ? Eurialus tibi nichilominus dilectus est et me clam amas, uide cui des fidem. Primus sapientie gradus est non amare, secundus, ut sic ames ne palam fiat. Sola hoc sine internuncio facere non potes. Quanta mihi aput te sit fides, longo iam tempore didicisti.

---

**58** *sortist* (subj. imp. de *sortir*) : aboutissait, parvenait ; *cavé* : creux, évidé — **59** *cautelles* : ruses ; *ce* = *se* ; *se deult* (inf. *soy doloir*) : s'afflige, souffre ; *habiter* : faire l'amour ; *essoie* = *essaie* ; *infait* : dégoûtant — **60** *gentillesse* : noble cœur ; *legier* : rapide.

Que avons trouvé lieu par où peut venir
Nostre parler et dire ce qui gist
Dessus le cueur ! » Lors Eurïale dist :
« La vision de vous, dame, m'est mort
Plus que salut, se vo corps ne sortist*
Entre mes bras pour me donner confort. »

En ce lieu là parlerent longuement
Et furent dons d'ung a l'autre envoiés
Par ung baston qui estoit proprement
Cavé* et creux ; non moins aprecïés
De Lucressë aussi ou moins prisés
Furent les dons que d'Eurïal, sans doubte,
Car liberaux furent, savoir poués ;
A qui mïeulx chascun son engin boute.

[59] *Comment Sozie apperceut les cautelles de Eurialus et comment il tachoit trouver les moyens par lesquelz il gardast Lucresse d'infamie.*

Mais Sozie, duquel par cy devant
Avons parlé, les cautelles* perceut.
A lui mesmes s'en va cecy disant
Que en vain tasche ce qu'empescher ne peut.
« Ce* ne pourvoie, dist il, tant que se deult*
Ma maistresse, elle sera perie
[*vers omis*]
Qu'elle n'encoure cy note d'infamie.

De deux maulx fault le plus grant eviter,
C'est le meilleur pour cette heure que voie ;
Secretement amer et habiter*
Peut ma dame, sans danger avoir joye.
Par trop amer aveugle est, sans qu'el voye
Souffisamment ce que regarder doit.
Presentement est requis que je essoie*
De deux choses l'une, que l'une gardee soit.

Se chasteté ne peut estre gardee,
Oster *convient* le rumeur du vulgaire.
Pour que toute infamie soit ostee
De la maison et que meurtre, qui faire
Lors se pourroit sans quelque contraire,
Chasse dehors, je vueil la charge prendre
De ce fait cy, puisqu'il est necessaire.
Tout mon pouoir a ce je vueil extendre.

A mon pouoir j'ay resisté tousjours,
Que ce cas cy ne sortist quelque effait ;
Quant je ne puis qu'ilz ne jouent de leurs tours
Plus empescher, tendre me fault de fait
Que ce faict cy soit occultement faict
Et si secret que aucun chose n'en sache.
Si ne sera point le cas si infait*
Ne macule de si villaine tache.

C'est ung vice commun a tous humains
Que luxurë ; homme n'est qui ne sente
Les esguillons de la char, soir ou mains,
Tant soit povre, riche ou doué de rente.
Que celluy soit plus chaste me contente,
Qui cautement scet bien son fait conduire. »
En ce disant avisa la tresgente
Lucresse, qui sortoit pour soy deduire.

[60] *Comment Sozie vint parler a Lucresse pour qu'il fust mediateur de l'amour de Eurialus et d'elle.*

Cil s'en ala tout droit au davant d'elle
Et luy a dit : « Dame, je m'esbahis
Que ne m'avés du moins quelque parcelle
De vostre amour dit, baillé et commis.
Je sçay assés que Eurïale est amis
Et cher tenu de vostre gentillesse*.
Secretement amer se avez promis,
Gardez que foy on vous garde et promesse,

Car en amours de droicte sapïence
Le principal degrey et le premier
Est non aymer ; mais qui d'amer s'avance,
Pour le segond degrey et derrenier,
Doit sur toutes choses bien aviser
Que son amour soit celé et couvert.
Qu'il ne viennë en appert doit viser
Et que son cas ne soit point descouvert.

Tu ne pourrois seule sans messager
Le fait d'amours a la longue conduire.
Tu congnois bien que suis prompt et legier*
A toy servir, sans en rien contredire ;
Et de long temps, autant qu'il peut suffire,
Ma loyaulté *et* foy as esprouvee.

Si quid mihi comittere uis, iube. Mihi maxima cura est ne amor iste detegatur et tu penam luas et uir omnium oblocuciones ferat. » [61] Ad hec Lucrecia : « Sic est, ut ais, Sosia, inquit, et tibi magnam habeo fidem, sed tu uisus es nescio quomodo negligens et meis aduersus desideriis. Nunc, quia sponte te offers, utar obsequiis tuis nec abs te decipi timebo. Tu scis quantum ardeo. Diu ferre non possum hanc flammam. Iuua me ut simul esse possimus. Eurialus amore languet et ego morior. Nil peius est quam obstare cupidini nostre. Si semel inuicem conuenerimus, temperancius amabimus et tectus erit amor noster. [62] Vade igitur Eurialoque uiam unicam me accedendi dicito : si abhinc quadriduo, dum rustici frumentum afferunt, uectoris personam induat opertusque sacco triticum per scalas in horreum ferat. Tute scis thalamum meum ad scalas habere hostium primum atque omnia Eurialo dicito. Hic diem manebo et, dum erit tempus, sola in cubili ero. Ipse hostium impellat, dum solus sit, et ad me ingrediatur. »

[63] Sosias, quamuis arduum facinus esset, maiora ueritus mala, prouinciam suscipit Eurialoque inuento cuncta ex ordine nuncciat, [64] que ille iudicans leuia libenter amplectitur seque

---

**60** *coursee* : affligée — **61** *ces* = *ses* ; *allegence* : soulagement — **62** *roquet* : tunique ; *n'y fains mie* : sans faute ; *fourment* : froment ; *recouvre* : se couvre de ; *pouche* : sac ; *garnier* : grenier ; *noteras* : indiqueras — **63** *pesant* : ardu ; *deloyast* : tardât.

Communiquer si tu me veulx et dire
Tous tes secrés, ja n'en seras coursee*.

Commande moy tes vouloirs et plaisirs!
Je acompliray tout au mieulx que pourray,
Car la plus grant partie de mes desirs
Est que ton fait soit sans bruit asseuré,
Tenu secret; que ton cueur enserré
Ne soit aprés de peine et desplaisance.
Que n'en seuffres, les moyens je querré,
Ne ton mary sur tous. C'est ma plaisance. »

[61] *Comment Lucresse respond a Sozie qu'il dit bien et que de ces* amours secrettes se veult en luy fier et messager le faire. Et lui baille charge de parler a Eurialus.

Lors Lucresse respondit a Sozie :
« Il est ainsi que tu dis proprement,
Et grandement en toy je me confie;
Si me semble que as trop negligemment
Mon fait conduit et que totalement
A mes desirs resister tu voulois,
Mais puisque tu t'offres si loyaulment,
De toy servir me vueil a ceste fois.

Point ne craindray estre par toy deceue,
Tu sces assés que le feu d'amours m'art
Et que ay en moy si grant chaleur conceue
Que la flambe me brule tost et tart.
Plus ne pourrois vivre, se par quelque art
Ceste chaleur n'est exteinte et ostee.
Je te supply, ayde moy ceste part
Et fay de deux amans une assemblee.

Eurïalë, mon doulx amy, languist,
Las! et je meurs si je n'ay allegence*.
Il n'est chose qui plus de mal me fist
Que d'empescher nostre concupiscence,
Car se une fois nous avons jouÿssance
L'un de l'autre, nostre amour temperé
Tantost sera et couvert sans doubtance;
Secret sera et trop plus moderé.

[62] *Comment Lucresse mande a Eurialus par Sozie qu'il se veste d'un roquet* en guise d'ung* porteur *et qu'il vienne avecques les autres dedans quatre jours, quant les fermiers ameneront les grains, et qu'il entre en la chambre de laquelle l'uis euvre sur le degré.*

Va t'en tout droit a luy, je te supplie,
De a moy parler un seul moien lui euvre.
Tu luy diras, je te prie, n'y fains* mie,
Que a quatre jours d'icy tout prest se treuve,
Que d'ung roquet il se vestë et couvre
Et vienge avec les paisans qui viendront
Pour aporter du fourment*, qu'il recouvre*
Sac ou pouche*; ja garde n'y prendront.

Quant ilz seront arrivés tous ensemble,
Que sur son col sa pouche de blé charge
Et montera tout droit, se bon luy semble,
Par les degrés comme paisant de village
Jusques au garnier*, a la forme et usage
Que les paisans ont acoustumé faire.
Ce luy dirés comme prudent et sage,
Que bien sache son emprinse parfaire.

Tu congnois bien que l'uis de ma chambre euvre
Sur les degrez; tout cecy luy diras.
Faulte n'aura que ce jour ne me treuve
En ma chambre seule, luy noteras*.
Ainsi que bien faire tu le sauras,
Dy luy que seul l'uys de ma chambre boute
Et qu'il entre dedans. Ce parferas
Ainsi que j'ay en toy fiance toute. »

[63] *Comment Sozie delibere faire son message a Eurialus.*

Et ja soit ce que le fait difficille,
Grant et pesant* a Sozie semblast,
De deux vices le moins mal comme abille
Voulant *suivir*, sans que plus deloyast*,
Ceste *chargë*, ainsi que s'il doubtast
Trop plus grans maulx ensuivir, print Sozie,
Disant a soy qu'en quelque lieu trouvast
Eurïale, ne luy celeroit mye.

[64] *Comment Sozie fait son message de par Lucresse a Eurialus et comment Eurialus se apresta et fut acoup prest.*

imperatis accingit nec aliud queritur quam nimiam moram. [65] O insensatum pectus amantis, o mentem cecam, o animum audacem corque intrepidum, quid est tam nimium quod tibi non peruium uideatur, quid tam arduum quod planum non estimes, quid tam clausum quod tibi non sit apertum ? Tu omne discrimen paruifacis, tu nichil difficile censes. Inanis est aput te omnis custodia maritorum. Nulle te leges tenent, nulli metus, nulli pudori obnoxius es. Omnis labor tibi est ludus, tibi nil obstat usquam. [66] O rerum amor domitor omnium ! Tu uirum primatem, Cesari acceptissimum, diuiciis affluentem, etate maturum, imbutum litteris, prudencia clarum eo perducis ut posita purpura saccum induat, uultum fuco tegat, seruus ex domino fiat ; et qui nutritus in deliciis fuerat, iam humeros gestandis oneribus aptet seque publicum baiulum mercede locet. O rem mirandam peneque incredibilem, uirum alioquin consilio grauissimum inter cateruas uectorum cernere atque in colluuie illa feceque hominum contubernium habuisse ! Quis transformacionem querat maiorem ! Hoc est quod Ouidius Methamorphoseos uult, dum fieri ex hominibus aut bestias scribit aut lapides aut plantas. Hoc et poetarum eximius Maro sensit, dum Circes amatores in terga ferarum uerti cantauit. Nam ita est : ex amoris flamma sic mens hominis alienatur ut parum a bestiis differat.

[67] Linquens croceum Titonis[28] Aurora cubile iam diem referebat optatum moxque suum rebus colorem Apollo reddens, expectantem recreat Eurialum, qui tunc se fortunatum beatumque

**64** *charges* : ordres ; *doubter* = *doubtez* ; *demeure* : attente — **65** *plain* : simple ; *mis en soubte* : méprisé ; *resoulte* : résolue, déterminée — **66** *accepté* : respecté ; *faux* = *faut* ; *locatif* : à louer ; *mercenaire* : journalier ; *par la pratique* : comme le veut le métier ; *grave* : sérieux ; *conseil* : opinion ; *voituriers* : porteurs ; *herpailles* : gueux ; *guetrés* : chaussés de guêtres ; *a grans contens de* : à l'opposé de — **67** *retz* : rayons.

[28] Tithon, l'un des époux mortels de l'Aurore.

Tout par ordre fut narré le message
A l'amoureux par le loyal Sozie.
Eurïale receut de bon courage
Tous les commans et charges* de sa mye.
Tout luy estoit legier, n'en doubter* mie.
Pour ce faire se apresta vistement.
La demeure* grandement luy ennuye;
A qui atent, ennuye communement.

[65] *L'acteur fait invective contre les folz amans.*

O poictrinë et pensee mal sensee
De fol amant, aveugle, peu voyant!
O cueur sans peur, trop asseuree pensee,
Quelle chose est a parfaire si grant
Que petite ne reputés? Rien tant
N'est aspre ou dur que ne dies plain* et doulx.
Rien si bien clos n'est que ne dies contant
Par toy pouoir estre ouvert a tous coups.

Il n'est danger qui ne soit mis en soubte*
Par toy, car rien si ne t'est difficile!
Toute garde, tant soit elle resoulte*,
Des caulx maris reputes inutile;
Loy quelconques ne veulx avoir en ville
N'estre subject a crainte ny a doubte.
Tout labour t'est comme jeu tresfacille;
En tous tes fais, aveugle, ne vois goute.

[66] In*vective contre Cupido, dieu d'amours et filz de Venus.*

O Cupido, dieu d'amours, vainquisseur
De tous humains: le premier tu contrains
Et plus prochain de Cesar, de age meur,
Plus accepté*, plus riche d'engin, sains,
Lettré, prudent, laisser pourpres et trains,
D'une vieille pouche sa robe faire,
De couleur faux* son visage estre tains
Et de seigneur en serf se contrefaire!

Tu contrains cil qui de coustume avoit
Estre nourri delicïeusement,
Dessus son dos porter, comme l'en voit,
Charges et sacs de blé peniblement;
Comme locatif* mercenaire*, humblement
En lieu public a vil euvre s'aplique!
Sans honte avoir porte publiquement
Plains sacs de blé et tout par la pratique*.

O chose presque a dirë incredible
Et digne que on s'en doive emerveiller!
Veoir ung hommë, autant qu'il est possible
Grave* en conseil*, maintenant cheminer
Avec ung tas de voituriers*, aller
En la boë, immundice et ordure,
Telz herpailles* guetrés* acompaigner,
A grans contens* de sa noble nature!

Qui est celluy qui alleguer pourroit
De homme sage plus grant mutatïon?
Autre chosë Ovide ne pourroit
En son livre lequel nous appellon
*Methamorphos*, quant transmutatïon
De homme en bestë, en pïerre ou en plante
Estre disoit par bonne fictïon,
C'est quant amour raison d'omme suplante.

Ceste mesme mutatïon sentoit
Maro, de tous poetes plus excellent,
Quant de Circés les amoureux disoit
Estrë en dos de bestes promptement
Muez; et ce voit on bien clerement
Que par le feu d'amours est la pensee
D'omme muee et changee tellement
Qu'elle semble presque en beste muee.

[67] *L'acteur fait une description du temps ouquel Eurialus attendoit aller porter le blé ou sac dedans le garnier de Lucresse; comment l'eure lui ennuioit, ensemble comment il porta le sac de blé ou garnier.*

Lors Aurora de Titan son amy
Le lit vermeil avoit desja laissé
Et pour chasser de *terre* tout ennuy
Avoit le jour de hault en bas lancé;
Puis Apollo ses retz* avoit dressé
Et des choses la beaulté demonstree.
Eurïale d'attendre estoit lassé,
Qui attendoit du point du jour l'entree.

Eurïale fut recreé du jour
Et grandement se porta pour eureux,
Quant avisa avec luy tout a tour

censuit, cum admixtum se uilibus seruis nulli noscendum uidit. Pergit igitur ingressusque Lucrecie domum frumento se onerauit positoque in horreum tritico, [68] ultimus descendencium fuit atque, ut erat perdoctus, hostium maritalis thalami quod in medio scalarum clausum uidebatur impellit seque intro recepit et reclusis foribus solam Lucreciam serico innitentem uidet atque accedens propius : « Salue, mi anime, inquit, salue unicum uite presidium spesque mee. Nunc te solam offendi, nunc quod semper optaui, semotis arbitris te amplector. Nullus iam paries, nulla distancia meis obstabit osculis. » Lucrecia, quamuis ordinem ipsa dedisset, primo congressu stupuit nec Eurialum sed spiritum se uidere putabat, ut que uirum tantum ad ea pericula iturum sibi non suadebat. At ubi inter amplexus et oscula suum cognouit Eurialum : « Tune hic es, inquit, paupercule ? Tune hic ades, Euriale ? » Et rubore per genas fuso complexa est arctius hominem et media fronte dissauiata. Moxque repetens sermonem : « Heu quanto te, ait, discrimini subiecisti ! Quid amplius dicam ? Iam me tibi carissimam scio, iam tui amoris feci experimentum, sed neque tu me aliam inuenies. Dii tantum fata secundent et amori nostro prosperum uentum dent : dum spiritus hos reget artus, preter te nemo Lucrecie potens erit, nec maritus quidem, si rite maritum appello qui michi inuite datus est et in quem nuncquam animus consensit meus. Sed age, mea uoluptas, meum delicium. Abicito saccum hunc teque mihi, ut es, ostende. Exue uectoris speciem, hos funes missos face, Eurialum alium me uidere concedito. »

[69] Iam ille depositis sordibus ostro fulgebat et auro, et amoris in officium pronus ibat. Tum Sosias ante hostium pulsi-

---

**67** *loqueteurs* : loqueteux — **68** *boute* : pousse ; *tyessit* : tissait ; *dont* (subj. présent de *donner*) ; *espantee* : apeurée, épouvantée ; *transportee* : égarée ; *discret* : avisé, prudent ; *seuré* : assuré ; *mal party* : injuste — **69** *saison* : moment.

Pesle meslë ung tas de loqueteurs*
Et qu'il n'estoit aucunement d'iceulx
Congneu ; tresbien avecques eulx s'en va
Et se charga de fourment pour le mieulx,
Puis ou garnier legierement tira.

[68] *Comment Eurialus entra dedans la chambre de Lucresse tout guestré ; comment il la salua et comment Lucresse mua couleur, quant elle vit son amy ; comment elle embrassa et baisa et parla a luy plusieurs choses.*

Ens ou guernier le dernier demoura.
Vers la chambre sa dame descendit
Et tout ainsi que Sozie instruit l'a,
Vers le millieu du degrey seul se vit.
L'uys qui serré estoit boute* ung petit,
Dedans se mist, puis la porte serra
Et Lucresse, qui en soye tyessit*,
Eurïale promptement avisa.

Eurïale s'approcha de Lucresse
En lui disant : « Ma pensee, ma defense,
Tout mon espoir, joye, santé, lïesse
Vous dont* celui qui a toute puissance !
Que estes seule monstrés par evidence ;
Ce que tousjours ay quis et desiré
Est acomply par vostre sapïence.
A ceste heure je vous embrasseré !

Il n'est paroy qui empesche present
Ne distance que ne vous puisse voir
Devant mes yeulx ! » Combien que clerement
Lucresse sceust de tout ce fait le voir
Et l'ordre aussi, vous l'eussés veu mouvoir,
Changer couleur comme ung peu espantee*,
Car a l'eurë ung esperit cuida voir,
Non Eurïale, tant estoit transportee*.

Elle ne cuidoit jamés que ung si grant hons
Eust telz perilz et dangiers entreprins,
Mais quant el le eut embrassé, com lisons,
Tenu, baisé et son esperit reprins,
El le congneut, disant : « O bien aprins,
Sage, discret*, es tu Eurïalus ? »
En l'embrassant parmy le corps [le] prins,
Estraint, serre tant que on ne pourroit plus.

En ce faisant elle mua couleur.
De son amant la face regardoit
Et lui a dit : « Mon amy et seigneur,
Comme estes vous ozé venir cy droit
En tel danger et peril, comme on voit !
Que diray jë ? A ceste heure apperçoy
Que je vous suis treschere, quoy que soit.
De ce danger suis cause, bien le voy.

Certes, autre tu ne me trouveras.
En tous dangers me bouteré pour toy !
De ton costé les dieux tu requerras,
Et moy du mien, qu'i nous facent otroy
De leur faveur ; a nostre bonne foy
Et vray amour veulent donner bon vent,
Car soyes seuré* que autre que toy de moy,
Tant que vivré, n'aura jouÿssement !

Pas mon mary... se mary je le doy
Deuement nommer, car contre mon vouloir
Me l'ont donné mes parens et quant a moy,
Jamés ne fus consentant de l'avoir !
C'est mal party* de faire a fille avoir
Contre son gré vieillart en marïage.
Laissons cela ! Plus il n'en fault chaloir,
Mon bien, m'amour, des amans le plus sage !

Mais or avant, ma volupté, ma joye,
Ostés ce sac, monstrés vous clerement,
Despouillés vous, faictes tant que vous voie
Hors cest habit de porteur vitement !
Deceignés vous de cordes promptement,
Ottroiés moy que je vous puisse voir. »
Quant despouillé se fut legierement,
Riens plus plaisant jamés ne fut a voir !

[69] *Comment Eurialus se despouilla du roquet et des cordes et apparurent ses beaulx vestemens, et comment sur ce point Sozie leur vint dire que Menelaus venoit en hault.*

Quant ses habis de vil pris eut hors mis,
En pourpre et or reluisoit le mignon.
Se Fortunë eust a l'eure permis,
A ses amours eust donné guerison,
Mais Sozie, si tost qu'en fut saison*,
A la porte frappa tressagement

tans : « Cauete, inquit, amantes ! Nescio quid rerum querens, Menelaus huc festinat. Tegite furta uestra dolisque uirum fallite. Nichil est quod aggredi putetis. » [70] Tum Lucrecia : « Latibulum, inquit, paruum sub strato est. Illic preciose res sunt. Scis quid tibi scripserim : si te mecum existente uir aduentaret, ingredere huc. Tutus his tenebris eris neque te moueris neque screatum dederis. » Anceps quid agat, Eurialus mulieris imperium subit. [71] Illa foribus patefactis ad sericum redit. Tum Menelaus et una Bertus assunt, cirographa nonnulla ad rempublicam pertinentia quesituri. Que postquam nullis inuenta sunt scriniis : « In latibulo nostro, inquit Menelaus, forsitan erunt. Lucrecia lumenque affer ; huc intus querendum est. »

Hiis exterritus Eurialus uocibus exanguis fit [72] iamque odisse Lucreciam incipit atque intra se : « Heu, me fatuum, inquit, quis me huc uenire compulit nisi leuitas mea : nunc deprehensus sum, nunc infamis fio, nunc Cesaris gratiam perdo. Quid gratiam ? Vtinam mihi uita supersit. Quis me hinc uiuum eripiet ? Emori certum est. O me uanum et stultorum omnium stultissimum ! In hanc sentinam uolens cecidi. Quid hec amoris gaudia, si tanti emuntur ? [73] Breuis illa uoluptas est, dolores longissimi. O si nos hec pro regno celorum subiremus. Mirum est hominum inscicia. Labores breues nolumus pro longissimis tollerare gaudiis. Amoris causa, cuius leticia fumo comparari potest, infinitis nos obiectamus

---

**69** *larcin* : crime ; *qu'...homme* : qu'il existe un homme — **70** *musser* : cacher ; *muce* : cachette ; *pieça* : depuis longtemps ; *deffaicte* : malheur ; *muete* : cachette ; *doubta* : hésita ; *proposa* : décida — **71** *tixtre* : tisser — **72** *fors* : excepté, sauf ; *meschant* : misérable — **73** *merveilleuse* : extraordinaire ; *molesties* : tourments.

En leur disant : « Gardés vous de trahison,
Menelaüs vient cy legierement.

Je ne sçay pas qu'il vient icy querant.
Secretement couvrés vostre larcin★ ;
Chascun de vous soit subtil et savant !
De ce mary tromper, c'est vostre fin.
Ne pensés point qu'il★ soit homme si fin
Qui de ceans sceust maintenant sortir.
Pourvoiés y bien sagement, affin
Que vos amours ne faille departir. »

[70] *Comment Lucresse fist musser★ Eurialus dedens une muce★ qui estoit en la chambre, où l'en mettoit les choses secretes de la maison.*

Lors Lucresse dist a Eurïalus :
« Dessoubz ce lit une muce a secrete ;
Là sont plusieurs choses bien cher tenus,
Et de ce t'ay pieça★ mencïon faicte
Par mes lettres ; si par quelque deffaicte★
Menelaüs nous surprenoit ensemble,
Tu te mettrois ens en celle muete★.
Ainsi se doit faire, comme il me semble.

Entre dedans ! Par l'obscurté du lieu
Et tenebres tu seras seurement,
Mais quant dedans seras, ne tant ne peu
Ne remueras ne crache aucunement ! »
Eurïalus doubta★ se entierement
Acompliroit ce que on lui conseilloit,
Puis proposa★ que le commandement
Et le conseil de sa dame suyvroit.

[71] *Comment* Menelaus *entra tout suant en la chambre, lui et son homme, pour avoir certaines lettres qu'il charchoit.*

[A]prés ouvrit de sa chambre la porte
Et retourna tixtre★ comme pardevant
A son mestier, et tantost se transporte
Menelaüs son mary tout suant,
Avecques lui Bertus l'accompaignant.
Quelque lettre de la chose publique
Estoit alors Menelaüs querant ;
A les chercher entierement s'applique.

Quant es escrins chose ne peut trouver
De ce que avoit presentement a faire,
Dist que dedans la muce recouvrer
On les pourroit, ainsi qu'il pouoit croire.
A Lucresse dist qu'il avoit a faire
De chandelle pour dedens regarder.
Euriale fut, point ne le fault taire,
Prés de la mort, quant ce ouÿt demander.

[72] *Comment Eurialus se deffia de Lucresse, qu'elle le voulsist trahir, et des parolles qu'il disoit, lui estant en la muce.*

Il commença lors a haÿr Lucresse
Et dedens soy fol il se reputoit.
« Ha, disoit il, que m'a, fors★ ma jeunesse
Et legierté, fait venir cy endroit ?
Je suis happé et prins, et a bon droit
Infamïé : j'ay la grace perdue
De l'empereur. Combien que ce peu soit,
Il me suffist se la vie m'est rendue.

Qui me pourra de ce lieu vif tirer ?
Il est certain qu'il est fait de ma vie.
O vain et sot, de tous folx le premier,
Le plus meschant★ de tous en vraie folie !
J'ay ma propre voulenté ensuyvie,
Par moy je suis tumbé en ce danger,
Telles joyes prouffiter ne voy mie,
Puisque acheter les me convient si cher.

[73] *L'acteur parle des voluptés en les blasmant en la personne de Eurialus.*

La volupté des plaisirs amoureulx
Est bien courtë et longue la douleur.
O voulsissons pour le royaulme des cieulx
Autant prendre de peine et de labeur !
Merveilleuse★ est la folie et l'erreur
De nous, povres miserables humains,
Qui cours travaulx et bien peu de sueur
Pas n'endurons pour les biens souverains !

Et pour cause de vain et fol amour,
Que a fumeë on peut bien comparer,
Nous nous offrons tant de nuyt que de jour
A molesties★ et peines sans finer !

angustiis. Ecce me ipsum : iam ego exemplum, iam fabula omnium ero nec quis exitus pateat scio. [74] Hinc si me deorum quispiam traxerit, nusquam me rursus amor illaqueabit. O Deus eripe me hinc, parce iuuentuti mee ! Noli meas metiri ignorancias, reserua me ut horum delictorum penitentiam agam. Non me amauit Lucrecia, sed quasi ceruum in casses uoluit deprehendere. Ecce uenit dies meus. Nemo me adiuuare potest nisi tu, Deus meus. Audieram ego sepe mulierum fallacias nec declinare sciui. At si nunc euasero, nulla me umquam mulieris tegna deludet. »

[75] Sed nec Lucrecia minoribus urgebatur molestiis, que non solum sue sed amantis quoque saluti timebat. At, ut est in periculis subitaneis mulierum quam uirorum prompcius ingenium, e re nato remedio : « Age, inquit, uir, cistella illic super fenestra est ubi te memini monimenta nonnulla recondisse. Videamus an illic cyrographa sint reclusa. » Subitoque decurrens tamquam uellet apperire cistellam, latenter illam deorsum impulit, et quasi casu cedidisset : « Proh, mi uir, ait, adesto, ne quid damni senciamus ! Cistella ex fenestra decidit. Perge ocius ne iocalia uel scripture dispereant. Ite, ite ambo. Quid statis ? Ego hinc, ne quis furtum faciat, oculis obseruabo. » [76] Viden audaciam mulieris. I nunc, ex feminis credito. Nemo tam oculatus est ut falli non possit. Is dumtaxat non illusus est, quem coniunx fallere non temtauit. Plus fortuna quam ingenio sumus felices. Motus hoc facto Menelaus Bertusque una repente in uiculum se precipitant.

---

**74** *insipience* : sottise ; *remembrer* : vous rappeler — **75** *curieusement* : avec zèle ; *doubte* : peur ; *sà* = *çà* ; *archete* : coffret ; *memoire* : me souviens ; *liete* : coffret ; *affy* : certifie ; *robe* : vole ; *hobe* : s'éloigne, bouge — **76** *sans plus* : sans rien ajouter.

A ceste heure je puis bien aviser
Que je seré de tous exemple et fable.
Las, je ne sçay comment en pourra aler
N'a quelle fin viendra le miserable.

[74] *Comment Eurialus voue que, s'il peut eschapper, jamais n'y retournera.*

Se aucun dieu par sa doulce clemence
De ce peril me pouoit delivrer,
Tant que vivrois par mon insipïence*
En tel danger ne me viendrois gluer.
O Dieu du ciel, vueillés moy delivrer
Et pardonnés a ma fole jeunesse!
Mes grans faultes ne vueillés remembrer*,
A l'ignorant faictes grace et largesse!

Je te supply, plaise toy me garder
De ce peril, pour que je puisse faire
Penitence des pechés, sans tarder,
Que j'ay commis! Las, il est bien notoire
Que Lucresse m'a cy pour me defaire
Mise en ses las; jamés el ne m'ama!
Voicy mon jour, ma fin dont nul retraire
Ne me pourroit, se Dieu pitié n'en *a*.

J'avois assés autres fois des fallaces
Et malices des femmes ouÿ bruyt,
Et icelles en plusieurs lieux et places
Ouÿ narrer, et ne me suis conduit
Si sagement que aye peu jour ne nuit
Leurs cautelles eviter; mais se puis
De ce peril par quelque saufconduit
Me bouter hors, aux femmes adieu dis. »

[75] *Comment Lucresse avoit soing et crainte tant pour elle que pour Eurialus et comment soudainement elle trouva remede contre le dangier.*

Lucresse lors moins de crainte n'avoit
De son salut et curïeusement*
De Eurïale doubtë* et soing avoit
Si grant que on peut avoir aucunement.
Mais tout ainsi qu'en peril eminent
Des femmes est plus que de hommes l'engin
Soudain, subtil pour trouver promptement
Remede, acoup Lucresse y trouva fin.

« Sà*, mon mary, dist Lucresse soudain,
Une archete* sur celle fenestre a;
Je memoire* que de ta propre main
As dedens mis les lettres qui sont là.
Peut bien estre que là se trouvera
Tout ce que cy longuement tu as quis. »
Legierement le coffret empoigna
Et puis dessus la fenestre l'a mis.

Puis fist semblant que ouvrir elle vouloit
La petite lïete*, et en l'ouvrant,
Secretement, tant que on ne l'apperçoit,
L'archete fist en bas tumber; courant
A son mary, dist: « Ne soiés tardant
Que ne perdons et n'ayons grant dommage,
Car l'archete que tenoie cy devant
Est tumbee, qui n'est pas avantage!

Courés bien tost, recouvrés mes joyaulx
Et mes bagues et les lettres aussi!
Alés vite, car là sont mes plus beaux
Et plus riches joyaulx, je vous affy*.
Despeschés vous! Estes vous encores cy?
Alés, je fais le guet qu'on ne les robe*!
Quelque larron, tant que seray icy,
N'y mettra pas la main, mais que ne hobe*. »

[76] *L'acteur par forme de yronie parle de l'engin subit des femmes et de leur grande hardiesse.*

Regarde cy la grandë hardïesse
D'une femmë et cauteleux ouvrage!
A ceste heure dois croire sans paresse
A leur parler; il n'est homme si sage,
Si cler voyant qui puisse l'avantage
D'elles avoir, tant soit il cler voiant,
Et que tromper ne puissent, c'est l'usage.
Chascun le sçait, le cas est apparant.

Celluy, pour vray, de malice de dame
Est et sera exempt, je vous affi,
Lequel sans plus* la seule et propre femme
N'a point voulu decevoir, ce vous dy.
Par Fortune, je le vous certiffy,
On est trop plus eureux que par engin.
Menelaüs et Bertus avec luy
Descendirent par le vouloir divin.

[77] Domus etrusco more alcior fuit multique gradus descendendi erant. Hinc datum est Eurialo spacium mutandi locum, qui ex monitu Lucrecie in nouas latebras se recepit. Illi collectis iocalibus atque scripturis, quia cyrographa quibus opus erat non repererant, ad scrinia iuxta que latuerat Eurialus transeunt ibique uoti compotes facti. [78] Consalutata Lucrecia recesserunt. Illa obducto foribus pessulo : « Exi, mi Euriale, exi, mi anime, inquit, [79] ueni gaudiorum summa meorum, ueni foras, delectacionum mearum scaturigo, leticie fauum mellis, ueni dulcedo incomppparabilis mea. Iam tuta sunt omnia, iam nostris sermonibus liber campus patet, iam locus est amplexibus tutus. Aduersari osculis nostris fortuna noluit, sed aspiciunt dii nostrum amorem nec tam fidos amantes deserere uoluerunt. Veni iam meas in ulnas, nichil est quod amplius uereare, meum lilium rosarumque cumulus. Quid stas ? Quid times ? Tua hic sum Lucrecia. Quid cunctaris Lucreciam amplexari ? »

[80] Eurialus uix tandem formidine posita sese recepit complexusque mulierem : « Nuncquam me, inquit, tantus inuasit timor, sed digna tu es cuius causa talia tollerentur. Nec istec oscula et tam dulces amplexus obuenire cuipiam gratis debent. Nec ego, ut uerum fatear, satis emi tantum bonum. Si post mortem uiuere possem teque perfrui, emori milies uellem, si hoc precio tui possent amplexus coemi. O mea felicitas, o mea beatitudo, uisum uideo an ita est ? Teneo te an somniis illudor uanis ? Tu certe hic es, ego te habeo. »

---

**77** *faulte* : défaut ; *liens* (= *leans*) : là — **78** *se* = *ce* ; *apoint* : comme il faut — **79** *present* : à présent ; *c'* = *s'* ; *ont regardé* : ont eu égard à — **80** *travaulx* : peines ; *similitude* : image ; *rebouqué* : émoussé ; *cude* = *cuide*.

[77] *Comment Lucresse mist Eurialus en autre lieu, tant comme son mary alla querir ses bagues.*

[C]este maison de Lucresse moult haulte
A la mode des Etrusquins estoit.
Plusieurs degrés avoit, sans quelque faulte*,
Par où monter et descendre failloit.
Eurïalus ce temps pendant avoit
De lieu changer faculté, ce qu'il fist;
Car Lucressë, ainsi qu'el le entendoit,
En quelque autre neufve muce le mist.

Quant ilz eurent tout prins et recueilli
Bagues, joyaulx, lettres et autres biens,
Pource que n'ont ce qu'ilz charchoient parmy
Trouvé, tantost vindrent, sans dire riens;
En la chambre monterent et puis liens*,
Auprés du lieu duquel party estoit
Eurïalus, charcherent. Lors : « Je tiens,
Ce dist Bertus, tout ce qu'il nous failloit. »

[78] *Comment le mary de Lucresse et son homme s'en allerent, quant ilz eurent les lettres qu'ilz queroient.*

Puis par aprés Lucresse saluerent,
En luy disant adieu jusques au retour;
En sa chambre seulete la laisserent,
Se* leur sembloit, tantost sans long sejour.
Elle appelle son amy par amour,
Quant l'uis fermé et barré fut apoint*,
En luy disant : « Mon amy, mon seignour,
Sortés dehors acoup, ne tardés point!

[79] *Comment Lucresse parle a Eurialus, aprés qu'il fut hors de danger.*

[M]a pensee, mon cueur, toute ma joye,
La fortune de toute ma plaisance
Et la source de mon bien, où que soye,
Plus doulx que ray de mïel sans doubtance,
Vien ma doulceur, m'amour, ma soustenance!
Toutes choses sont present* a seurté,
Parler pouons seurement sans instance;
Du chemin est hors mise la durté.

Nous pouons bien embrasser seurement
L'un l'autre sans que Fortune nous nuise;
Combien qu'elle c'*est portee rudement
Vers nous, rompant la premiere entreprinse
De nos baisers, les dieux par bonne guise
Et façon ont regardé* nostre amour.
De si loyaulx amans ont veu l'emprinse,
Ne les voulans habandonner nul jour.

Entre mes bras vien t'en, mon doulx amy,
Chose craindre maintenant tu ne dois,
Plus que roses ne fleur de lis aussi
Donnant odeur, mon amy, a fin chois!
Que tardes tu, que crains tu ceste fois?
T'amye suis, que veulx tu delaier
A me embrasser? Ne tarde deux ne trois,
Plus ne nous fault du danger effraier! »

[80] *Comment Eurialus ne se pouoit asseurer et, aprés qu'il fut asseuré, acolla Lucresse et baisa, et de ce qu'il dist.*

A peine peut ses esperitz asseurer
Eurïalus; toutefois quant il eut
Toute craintë hors misë, acoler
Lucresse vint, disant que jamés n'eut
Si grant fraieur, *mais* que pour elle veult
Avoir soufert et enduré tourment,
Qu'elle est digne que on face ce que on peut
Pour son amour desservir loyaulment.

Telz doulx baisiers et doulx embrassemens
Ne peut avoir homme sans peine avoir,
Car il les doit par craintes et tormens
Loyaulment deservir main et soir,
Iceulx gangner par travaulx*, c'est le voir.
Se aprés ma mort ressuciter pouoie
Et les peusse par telz travaulx avoir,
Par mille fois pour eulx morir vouldroie.

« O ma tresgrant et vraye felicité,
Mon bien *parfait* et ma beatitude,
Te voys je cy ou cë *est* vanité?
Te tien ge ou non ou ta similitude*?
Suis je de engin si rebouqué* et rude
Que par songes soye deceu vainement?
Certes ses tu? Bien le sçay, plus ne cude*!
Je te tiens cy, je le sçay, fermement. »

[81] Erat Lucrecia leui uestita palla, que membris absque ruga herebat nec uel pectus uel clunes menciebatur ; ut erant arctus, sic se ostentabant : gule candor niualis, oculorum lumen tamquam solis iubar, intuitus letus, facies alacris, gene ueluti lilia purpureis mixta rosis, risus in ore suauis atque modestus, pectus amplum, papille quasi duo punica poma ex utroque latere tumescebant pruritumque palpitantes mouebant.

Non potuit Eurialus ultra stimulum cohibere, sed oblitus timoris modestiam quoque ab sese repulit aggressusque feminam : « Iam, inquit, fructum sumamus amoris. » Remque uerbis iungebat. Obstabat mulier curamque sibi honestatis et fame fore dicebat [82] nec aliud eius amorem quam uerba et oscula poscere. Ad que subridens Eurialus : « Aut scitum est, inquit, me huc uenisse aut nescitum. Si scitum, nemo est qui cetera non suspicetur et stultum est infamiam sine re subire. Si nescitum, et hoc quoque sciet nullus, hoc pignus amoris est : emorior prius quam caream. – [83] An scelus est, inquit Lucrecia ? – Scelus est, refert Eurialus, bonis non uti cum possis. An ego occasionem michi concessam, tam quesitam, tam optatam amitterem ? » Acceptaque mulieris ueste pugnantem feminam que uincere nolebat abs negocio uicit. Nec Venus hec sacietatem, ut Amoni cognita Thamar[29], peperit,

**81** *modestie* : modération ; *ennuy* : tracas — **82** *habiter* : coucher ; *diviser* : converser, parler ; *entourné* : accusé, condamné.

[29] Allusion à l'épisode biblique de l'amour incestueux d'Amnon, fils de David, pour sa demi-sœur Thamar (Samuel, II, 13, 1-20).

[81] *Comment Lucresse estoit lors vestue et de sa grant beaulté.*

Lucresse estoit d'un fin roquet vestue,
Assés legier, qui au corps la prenoit
Si justement que tout d'une venue
Les membres, telz qu'ilz estoient, demonstroit.
Plus que naige la bouche blanche avoit
Et de ses yeulx la clarté et lumiere
Comme celle du soleil reluisoit.
Regard plaisant, joyeuse avoit la chere.

Les joes avoit d'une couleur vermeille,
Blanches parmy comme vermeilles roses
Avec les lis meslees, c'est couleur belle :
Et si avoit aussi entre autres choses
En la bouche parolles gracïeuses,
Ris avenant, modeste et temperé ;
C'estoient choses a veoir delicïeuses,
Nature avoit en ce bien operé.

Lucresse avoit poictrinë ample et belle
Et de chascun costé rebondissoit
Une ronde, ferme et plaisant mamelle,
Comme pommes rondes elle les avoit.
Le mouvement d'icelles excitoit
Tous vrays amans au jeu d'amours parfaire.
Pour tant ne peut Eurïalus, quant voit
Biens si parfaictz, soy refraindre ou retraire.

Il oublia lors toute modestie*,
Toute craintë hors mist d'avecques luy,
Lucresse print et lui dist : « Je vous prie,
Le fruict d'amours recevons sans ennuy* ! »
Es parolles le fait fust ensuivy,
Mais Lucresse pas ne voulut souffrir,
En luy disant qu'elle a cure et soucy
De honnesteté et bon nom obtenir.

[82] *Comment Lucresse faignit ne vouloir habiter* avecques Eurialus, disant que on ne aymoit pas pour cela et la responce qu'elle fist.*

« Eurïale, dist elle, mon amy,
Je n'entens point que nostre amour requiere
Autre chose que diviser* ainsi
Honnestement, sans autre chose faire. »

Eurïalus alors ne se peut taire,
A sa dame dist que quelque ung saura
Qu'il est venu leans pour son plaisir faire
Ou que de ce aucun riens ne saura.

« Se aucun, dist il, a de ce congnoissance
Que nous soions icy secretement,
Ne pretendra ja cause d'ignorance
Que nous façons d'amours l'esbatement
Infamÿé. Vouloir apertement,
Estre entourné* a tort et sans rien faire
Folie seroit, selon mon sentement ;
Pour quoy conclus que tout devons parfaire.

Et supposé que aucun n'en sache rien,
Plus tost devons le jeu d'amours parfaire.
Puisque parler ny en mal ny en bien
On n'en pourra, le jeu nous devra plaire.
C'est tout le fruict d'amours que de ce faire.
Mourir me fault plus tost que ne le face !
Je vous supplie, ne me soyez contraire,
Puisque avons temps, lieu convenable et place. »

[83] *Comment Lucresse replique, disant que ne devoient habiter, mais elle fut finablement vaincue.*

Lucresse dist : « Certes qui parferoit
Le demourant, ce seroit ung grant vice. »
Eurïalus dist : « Cil qui ne useroit
Des biens, iceulx appliquant a l'office
Esquelz ilz sont ordonnés, seroit nice,
Et feroit mal quant *il* les peut avoir.
Laisser chose qui est a soy propice
Ne seroit sens, mais lascheté, pour voir.

Et cuidés vous que voulsisse laisser
L'occasion qui present m'est donnee,
Que ay tant quise par venir et aller
Et par long temps grandement desiree ? »
Par la robë a Lucresse empongnee,
Qui resistoit, mais elle fut vaincue ;
Et ne fut pas leur volupté saoulee
Com dë Hamon, quant Thamar eut congneue.

[84] sed maiorem sitim excitauit amoris. Memor tamen discriminis Eurialus, postquam uini cibique paulisper hausit, repugnante Lucrecia recessit. Nec sinistre quisquam suspicatus est, quod unus ex baiulis putabatur.

[85] Admirabatur seipsum Eurialus, dum uiam pergeret secumque : « O si nunc, inquit, obuium se mihi daret Cesar meque agnosceret, quam illi habitus hic suspitionem faceret, quam me rideret! Fabula omnibus essem et illi iocus nuncquam me missum faceret, donec sciret omnia. Dicendum esset quid sibi hec rustica uestis uellet. Sed fingerem, non hanc sed aliam me dicerem adisse matronam. Nam et ipse hanc amat nec ex usu est meum sibi amorem patere. Lucreciam nuncquam proderem, que me suscepit seruauitque. » [86] Dum sic loquitur, Nisum, Achatem Palinurumque[30] cernit eosque preit nec prius ab his cognitus est quam domi fuit, ubi positis saccis pretestaque sumta rerum pandit euentum. [87] Dumque quis timor et quod gaudium intercessit memoriter narrat, nunc timenti similis, nunc exultanti fit. Inter timendum autem : « Heu me stultum, inquit, femine meum comisi caput. Non sic me pater admonuit, dum me nullius femine fidem sequi debere dicebat. Ille feminam animal esse dicebat indomitum, infidum, mutabile, crudele, mille passionibus deditum. Ego paterne immemor discipline uitam meam muliercule tradidi. Quid si me frumento oneratum aliquis agnouisset? Quod dedecus, que nam infamia michi et meis posteris euenisset? Alienum me Cesar fecisset, tamquam leuum et insanum. Potuissem hec contemnere? Quid

**84** *refait* : restauré — **85** *se* = *ce* — **87** *recors* : se souvenant ; *entrevenus* : arrivées ; *confus* : incertain ; *constitué* : placé, situé ; *eulx* = *elles* ; *estre remembrable* : me souvenir ; *contemner* : mépriser.

[30] Achate et Palinure sont deux compagnons et fidèles amis d'Énée.

[84] *Comment aprés le fait d'amours acomply il aymerent plus que devant et comment Eurialus print congié.*

Plus grande soif de loyaulment aymer
Leur engendra ce qu'ilz avoient parfait.
Eurïalus se sceut bien remembrer
Du grand peril que evité il avoit.
De pain et vin quant un peu fut refait*,
Son congié print ; Lucresse repugnoit.
On n'eut oncques suspectïon du fait,
Pour qu'en forme d'ung *porteur* s'en aloit.

[85] *Comment Eurialus en alant remembroit le danger où il avoit esté et les parolles qu'il disoit a soy mesmes.*

Eurïalus en alant par la voye
En soy mesmes se donne grant merveille,
Disant : « O Dieu ! se present rencontroye
Cesar, certes je l'auroye fort belle !
Se apercevoit ce vestement de toille,
Suspicïon tresgrandë il auroit.
Fable seroys a tous pour l'amour d'elle,
Et grandement de moy on se riroit.

Jamais en paix il ne me laisseroit
Jusques ad ce que eust congneu tout le voir,
Et bien acoup il me demanderoit
De cest habit, car tout voudroit savoir.
Se luy disoie que venisse de veoir
Quelque femmë en Lucresse taisant
Et que feïsse partout mon plain pouoir
Pour l'excuser, rien n'en seroit croiant.

Je sçay assés que Cesar loyaulment
Tresvoulentiers Lucressë aymeroit.
Pas mon prouffit ne seroit seurement
Moy descouvrir, car mal fait se* seroit
De reveler ce que celer on doit.
Trahir ne doy celle qui saulvé m'a.
Certes plus tost vif on m'escorcheroit
Que voulsisse condescendre a cela. »

[86] *Comment Eurialus en alant avisa deux de ses loyaulx compaignons, Nisus et Achatés, et ne se monstra point a eulx ainsi guetré.*

Tandis que ainsi aloit a soy parlant,
Nise, Achatés et Pline il avisa.
A son pouoir les ala devançant,
Tant que nul d'eulx congnoissance n'en a.
Ains a l'ostel cautement arriva,
Ses sacs osta et sa robe a reprinse,
A son amy l'aventure conta,
La maniere du fait et l'entreprinse.

[87] *Comment Eurialus conta son aventure a son feal amy Achatés et des paroles qu'il disoit, considerant le dangier où il avoit esté.*

[T]resbien recors* de tout il recitoit
Les crainte et joye a lui entrevenus*,
Et semblablë a l'une fois estoit
A cil qui craint aussi comme confus*,
Puis a l'autre joyeux se monstroit plus,
Disant ainsi : « Constitué* en crainte,
Par femmes suis ung vray fol devenus
Et mis mon chief en peine et douleur mainte.

Mon pere pas ainsi ne conseilloit,
Quant il disoit qu'en femme qui fust nee
Fidelité ne loyaulté n'avoit,
Que evitassë eulx* et leur destinee,
Car il disoit : 'Femme est beste indomtee,
Infidele, cruelle, aussi muable
Et a mille passïons inclinee !'
De ce pouois bien estre remembrable*.

Mais jë në eu de ce quelque memoire,
Abandonné ay mon ame et mon corps,
Le principal et aussi l'accessoire,
Entre les mains d'une femme. Si lors
Que de fourment estois chargé là hors
On m'eust congneu, quel honte et infamie
A mes parens fust avenu dés lors,
Consequamment a toute ma lignie !

Cesar eust eu de moy abandonner
Matere assés ; car il eust bien peu dire :
'On doit comme vil et fol contemner*
Homme qu'on voit ainsi mal se conduire.'
Se le mary de Lucresse, a voir dire,
M'eust empoigné quant les lettres cerchoit,

autem si me uir, dum scrinia uersabat, latentem inuenisset. Seua est lex Iulia[31] mechis; exigit tamen dolor mariti maiores penas quam lex ulla concesserit. Necat hic ferro, necat ille cruentis uerberibus quosdam mechos et mugilis intrat[32]. Sed putemus uirum pepercisse uite mee, num me in uinculis coniecisset aut infamem Cesari tradidisset? Dicamus et illius me manus effugere potuisse, quia inermis erat michique fidus ensis herebat lateri; at uir comitatus erat et arma ex pariete pendebant captu facilia. In domo longus famulorum ordo, clamores mox inualuissent et ostia fuissent clausa, tum de me supplicium sumtum fuisset. Heu, me dementem, nulla me prudencia liberauit hoc discrimine, sed casus tantum! Quid casus? Ymmo et promtum ingenium Lucrecie. O fidam feminam, o amatricem prudentem, o insignem et nobilissimum amorem, cur me tibi non credam, cur tuam non sequar fidem? Mille michi si assint ceruices, omnes tibi comittam. Tu fidelis es, tu cauta, tu prudens. Scis amare et amantem tueri. Quis tam cito excogitare potuisset uiam qua me querentes auerteret, ut tu ipsa cogitasti. Tu mihi hanc uitam seruasti, eandem tibi deuoueo. Non meum est sed tuum quod spiro. Non erit michi durum perdere propter te quod per te teneo. Tu uite mee ius habes, tu necis imperium. O candidum pectus, o dulcem linguam, o suaues oculos, o ingenium uelox, o membra marmorea succique plena, quando ego uos reuisam, quando iterum corallina labia mordebo, quando tremulam linguam ori meo inmurmurantem denuo senciam? Papillasne umquam illas retractabo?

---

**87** *entendre* : comprendre ; *vis* : visage ; *engin* : esprit ; *remis* : lent ; *pressé* : pris ; *estois mal agencé* : j'étais en mauvaise posture ; *souefz* : doux ; *ses* = *ces* ; *a laisir* = *a loisir* ; *generative* : génération ; *excitatif* : qui pousse à ; *perfective* : parfaite.

[31] Dans le droit romain, la *Lex Iulia de adulteriis coercendis* (18 av. J.-C.) menaçait de peines sévères les adultères surpris en flagrant délit.

[32] Supplice qu'on infligeait à l'homme pris en flagrant délit d'adultère ou d'attentat contre les mœurs. Le muge est le poisson qu'on appelle aussi mulet. Catulle (XV, 19) évoque ce supplice.

Il n'y eut eu matere de quoy rire ;
Bien entendre* chascun le peut et doit.

La loy Julie, que on dit des adulteres,
Est cruele pour eulx selon les drois,
Mais du mary sont peines plus austeres
Que de la loy, car tout a une fois
La loy punist par glayve, com je croys,
Et le mary par divers batemens
Occist et bat sans regarder les loix
Ne si frappe de bois ou ferremens.

Mais supposons que le mary m'eust fait
Grace du corps et m'eust donné ma vie,
Si m'eust il mis pour mon cas et forfait
En ses prisons ; puis, je vous certiffie,
M'eust a Cesar, a ma grant infamie,
Baillé, livré ; tout ainsi m'en fust prins.
Plus doulcement je ne pouoie mye
Ce mal passer, quant eusse esté surprins.

Or supposons que pouois evader
D'entre ses mains, car sans armes estoit
Et que je avois, pour moy de lui garder,
Mon espee, qui au costé pendoit.
Certes des gens avecques lui avoit,
Ses armeures a la paroy pendoient ;
Facilement prendrë il les pouoit ;
En sa maison mains serviteurs estoient.

Clameurs et cris lors faictz eussent esté ;
Les huis fermés, tous eussent prins vengence
De mon meffait ; ilz n'eussent arresté
Pour soy venger de mon insipïence.
A ceste heure j'ay clere congnoissance
Que du danger ne m'a pas delivré
Mon beau parler, mon sens ne ma prudence,
Mais Fortune, qui bien y a ouvré.

Qu'esse que dy de Fortune, qu'el m'a
Hors de danger et de peril hors mis ?
Certes, bien scé que rien fait el n'en a,
Mais s'a esté Lucressë au cler vis*,
Son prompt engin*, non tardif ne remis*.
O loyalë et tressage amoureuse,
O noble amour, auquel me suis submis,
Plus que toy n'est chose delicïeuse !

Qui me tiendra que ne aye en toy creance
Et que ta foy ne doië ensuyvir ?
Se je avoie par divine ordonnance
Cent chiefz, a toy oseroie bien venir,
Pour qu'en ta foy le voulsisses tenir.
Loyalë es, caute, prudente, sage,
Bien sces amer, a tes fins parvenir
Et ton amant garder de tout oultrage !

Qui est celui qui eust si tost pourveu,
Consideré ne le moyen pensé
Soudainement, ainsi que l'as preveu,
Pour du danger où m'estoie lancé
Bouter dehors ? Que ne feusse pressé*,
As la voie promptement avisee.
Bien dire puis qu'estois mal agencé*
Et ma vie entierement finee.

Se j'ay esperit qui encores respire,
Je ne tiens ce de quelque ung que de toy.
Ne me seroit point fort dur, a vray dire,
La vie perdre que je retiens par toy.
A ton plaisir tu peuz faire de moy,
Le pouoir as de ma mort et ma vie ;
A toy me rens et commande en ta foy
A tousjours mais, sans faire departie.

O poictrine blanche comme le lis,
Doulce langue, clers yeulx et lumineux,
O prompt engin, membres plains et polis
Plus que marbre, souefz* et amoureulx,
Quant pourray je vous revoir de mes yeulx
Et les levres coralines baiser
En les mordant par plaisir amoureulx,
Pour miculx amours resjouïr et aiser ?

Quant pourray je en ma bouche sentir
Celle doulce langue murmurative
Et ses* dures mamelles a laisir*
Taster, qui sont de la generative*
Excitatif* ? Il n'est contemplative
Vie qui soit si doulce que Lucresse :
C'est ung tresor, c'est vie perfective*,
C'est tout basme, c'est parfaicte liesse ! »

[88] Parum est, Achates, quod in hac muliere uidisti. Quo propior est femina, eo formosior est. Vtinam mecum una fuisses! Non tam Candele regis Lidie formosa uxor fuit quam ista est. Non miror illum uoluisse nudam coniugem socio demonstrare ut plenius sumeret gaudium[33]. [89] Ego quoque itidem facerem : si facultas esset, Lucreciam tibi nudam ostenderem. Aliter autem nec tibi effari quanta sit eius pulcritudo possum nec tu quam solidum quamque plenum meum fuerit gaudium potes considerare. Sed congaude michi, quia maior fuit mea uoluptas quam uerbis queat exponi. »

Sic Eurialus cum Achate. Nec pauciora secum Lucrecia dicebat. Eius tamen minor leticia fuit quo taciturnior aliis fidem non habuit ut rem posset referre. Sosie non audebat pre uerecundia totum narrare.

[90] Pacorus[34] interea, pannonius eques, domo nobilis, qui Cesarem sequebatur, ardere Lucreciam cepit. Et quia formosus erat, redamari putabat solamque femine pudiciciam obstare sibi rebatur. Illa, sicut mos est nostris dominabus, omnes uultu blando intuebatur. Ars est siue deceptio pocius, ne uerus amor palam fiat. Insanit Pacorus nec consolari potest, nisi Lucrecie mentem persenciat. Solent matrone senenses ad primum lapidem sacellum diue Marie, quod in Betleem nuncupant, sepius uisitare. Huc Lucrecia duabus comitata uirginibus et anu quadam proficiscebatur.

---

**88** *blason* : physionomie — **89** *a droit* : correctement ; *taisible* : silencieux ; *cela* : cacha — **90** *arbitroit* : pensait ; *chere* : accueil ; *il = elles* ; *decepcion* : tromperie ; *ilz = elles* ; *clarifie* : manifeste ; *filles* : suivantes.

[33] Candaule, roi de Lydie, fier de la beauté de sa femme, insista pour que son favori Gygès vît la reine nue tout en demeurant caché. Mais la reine se sentit épiée et convoqua Gygès pour lui offrir le choix entre mourir lui-même ou assassiner le roi. Il choisit cette dernière solution (Hérodote, *Histoires*, I, 8-12).

[34] Pacorus : nom d'un roi de Sparte, évoqué par Martial (*Épigrammes*, IX, 35, 3).

[88] *Comment Achatés, compaignon de Eurialus, parla a lui et des paroles qu'il dist.*

[L]ors Achatés, amy et compaignon
D'Eurïalus, lui dist : « C'est peu de chose
De la beaulté, proprieté, blason*,
Qu'as allegué estre en Lucresse enclose.
De tant qu'on voit femme sans estre close
Toute nue, elle semble plus belle ;
Et se monstrer se pouoit, je suppose
Que plus beaulté se trouveroit en elle.

Lidïa fut du roy Candalus femme
Gente, belle, non pas plus que Lucresse.
Ne m'esbahis, pour monstrer de la dame
La grant beaulté, s'il voulut sans peresse
A son amy par ung trait de lïesse
Son espouse descouvrir toute nue,
Affin qu'il peust par plus grant hardïesse
Les joyes d'amours prendre d'une venue.

[89] *La response que Eurialus fait a Achatés de Lucresse et de sa beaulté.*

- Semblablement se faculté je avoie
De ce faire, croy que ainsi ce feroit :
Toute nue je la te monstreroie,
Car ma langue suffire ne sauroit
A descrire bien au long et a droit*
La grant beaulté de Lucresse indicible.
Homme mortel a ce ne suffiroit ;
Tant est belle qu'a dire est impossible.

Considerer ne pourrois proprement
La joye plaine qu'ay au jourd'uy receue,
Mais avec moy te esjouÿs plaisamment
De mes amours, car la joye que j'ay eue
Est plus grande, se bien l'avois perceue,
Que parolë exprimer ne pourroit.
J'ay lïessë a grant habundance eue.
Autre que moy ce ne conceveroit. »

Eurïalus, tout ainsi que dit est,
Ne plus ne moins a Achatés parla,
Et Lucresse, qui seulle a sa chambre est,
N'en dist pas moins, mais ce diminua
Sa plaisance car taisible* cela*
Ce qu'el n'osoit a quelque ung reveler.
A Sozie quelque peu en parla,
Tout ne voulut pour honte declarer.

[90] *Comme Pacorus fut amoureux de Lucresse sans partie.*

Ce temps pendant ung homs panonïen,
Homme noble, Pacorus eut en nom,
Qui de Cesar en la grace estoit bien,
Homme a cheval et de noble maison,
De Lucresse fut en celle saison
Fort amoureux, en cuidant qu'el [l'] aymast,
Car il estoit assés beau conpaignon
Et ne cuidoit que quelque ung l'empeschast.

Pour sa beaulté estre amé arbitroit* :
Il ne doubtoit rien que la chasteté
De Lucresse, laquelle a tous monstroit
Pareil semblant par grand honnesteté.
C'est la mode, soit yver ou esté,
De nos dames, sans varïer estre une
Aux regardans leur estat et beaulté,
A tous fairë une chere* commune.

Et ce font il* plus par decepcïon*
Qu'elles ne font par art, je vous affie,
Pour que l'amour qu'ilz* ont et unïon
Tresancïen ja ne se notifie.
Pacorus meurt, a peu se crucifie ;
On ne le peut consoler par quelque art,
Se a Lucresse ne dit et clarifie*
Le feu d'amours qui le consume et art.

Il veult premier quelque response avoir
De Lucresse, qui coustumiere estoit,
Com les dames de Senes, aler voir
Nostre Dame de Bethleem, c'estoit
Une place qui pas fort loing n'estoit
De la cité. Lucresse et ses deux filles*
Une vieillë ensemble là menoit,
Pour y fairë oraisons tresutiles.

[91] Sequitur Pacorus, uiolam in manu gestans deauratis foliis in cuius collo epistolam amatoriam subtilibus inscriptam membranis absconderat. Nec mirere ; tradit enim Cicero Iliadam omnem ita subtiliter scriptam sibi ostensam fuisse ut testa nucis clauderetur[35]. Offert uiolam Lucrecie seque comendat Pacorus. Respuit donum Lucrecia. Instat Pannonius magnis precibus. Tum anus : « Recipe, inquit, donatum florem. [92] Quid times, ubi nullum est periculum ? Parua res est, qua potes hunc militem placare. » Secuta est Lucrecia anilem suasionem uiolamque suscepit parumque ultra progressa, uiolam alteri ex uirginibus tradidit. Nec diu post obuiam facti sunt duo studentes qui uirgunculam ut sibi florem traderet non magno negocio induxerunt, apertaque uiole stipite carmen amatorium inuenerunt. Solebat hoc hominum genus pergratum esse nostris matronis, sed postquam Cesaris curia Senas uenit, irrideri, despici et haberi odio cepit, quia plus armorum strepitus quam litterarum lepor nostras feminas oblectabat. Hinc grandis liuor et simultas ingens erat [93] querebantque thoge uias omnes quibus nocerent sagis. Vt ergo uiole dolus patuit, ad Menelaum mox itur [94] epistolamque ut legat rogatur. Ille mestus domum pergit, uxorem increpat domumque clamoribus implet. Negat se

**91** *mignotement* : élégamment ; *cas* : affaire ; *pourtraire* : calligraphier — **92** *monte* : importe ; *il = el* ; *grant conte ne faisoit* : n'accordait pas beaucoup d'importance ; *avoient eu du pis* : avaient souffert les pires maux — **94** *arguoit* : accusait ; *renyoit* : démentait.

[35] « In nuce inclusam Iliadem Homeri carmen in membrana scriptum tradit Cicero » / Cicéron nous apprend que le poème d'Homère, l'Iliade, écrit sur une feuille de parchemin, a pu être enfermé dans une noix (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, VII, 85, éd. et trad. R. SCHILLING, Paris, 1977, p. 69). Le texte de Cicéron n'a pas été conservé.

[91] *Comme Lucresse va en pelerinage acompaignee de deux filles et une vieille, et comment Pacorus se presenta devant elle et de ce qu'il fist et dist en baillant ung oeillet a Lucresse.*

[L]ucresse aloit en ce lieu bien souvent;
Elle partit pour son voyage faire.
Pacorus va aprés mignotement*
Et pour son cas* mieulx conduire et parfaire
Tient ung oeillet a fleurs d'or qu'a fait faire.
Dedens avoit une epistole close,
Qu'en fin velin il avoit fait pourtraire*,
D'amourettes parlant, non d'autre chose.

Ne t'esbahis que on *ait* en peu de lieu
L'epistole dessus escrite mise,
Car Ciceron, qui doit de ce estre creu,
Dit qu'il a veu, sans aucune faintise,
L'*Yliade* de Omere estre comprinse
Subtillement en si petit d'espace
Que une escalle de noix, par bonne guise,
La contenoit entiere, sans fallace.

Pacorus vint assés prés de Lucresse;
La dicte fleur lui offrit humblement;
Que en sa grace le mette fort la presse.
Le don offert refusa promptement.
Treshumblement la prie et instamment
Que ladicte fleur vueille recevoir.
Lors la vieille qui estoit la present
Dist: « Pren la fleur, puisque c'est son vouloir.

[92] *Comment la vieille conseille a Lucresse qu'elle prenne la fleur, ce qu'elle fist et la donna a une de ses filles.*

Quelle crainte as tu de chose où n'y a doubte
N'aucun peril? Tu peus bien apaiser
Cest gentil homs de chose qui ne monte*
Et qui ne peut te prejudicïer. »
A ce conseil se voulut incliner
Lucresse, qui de rien ne se doubtoit,
Et puis sa fleur tantost alla donner
A la fille qui de prés la suivoit.

Puis assés tost deux escolliers trouverent
Qui regardent la fleur qui belle estoit;
Et la fille tresinstamment prierent
Leur faire don de la fleur qu'il* tenoit.
Pour que de ce grant conte ne faisoit*,
Elle donna la fleur incontinent.
Tantost la fleur, qui la lettre couvroit,
Ilz ouvrirent assés facilement.

Dedans la fleur trouverent l'epistolle
Qui des amours de Pacorus parloit.
Ceste sorte de gens clers et d'escolle
Ou par avant de nos dames estoit
Moult fort aymé, mais ce trop empeschoit
La venue de Cesar; car depuis
Que en la ville de Senes residoit,
Estudïans avoient eu du pis*.

On se railloit d'eulx, on les desprisoit,
On les hayoit, c'estoit ung piteux cas,
Car des armes l'estat plus delectoit
Nos mignongnes que de tous advocas
Le beau parler. Orateurs n'avoient pas
Entre dames lieu pour leur grant faconde.
Par ces moiens entre les deux estas
Avoit haynë aigre, dure et parfonde.

[93] *Comment deux estudians en hayne des gens d'armes baillerent les lettres de Pacorus au mary de Lucresse.*

Les gens d'armes et nobles desiroient
A leur pouoir nuire aux estudïans;
Du contraire les autres se efforçoient
Aux dessusditz resister par moyens.
Quant ilz eurent desserré les lïens
Et trouvé ce qui en leur fleur estoit,
Chés Lucresse tirerent tout droit liens;
Menelaüs trouvent qui se seoit.

[94] *Comment le mary de Lucresse la menassa et elle se excusa par la vieille.*

L'epistole tantost baillee luy ont
En luy disant que ce lire devoit.
Quant eut ce leu, luy eschauffa le front;
Vers Lucressë il s'en alla tout droit.
Triste et marry, moult fort il l'argüoit*;
Sale et maison a de clameurs remplie,
Et Lucresse le fait luy renyoit*
En luy disant que oncques ne fist folye.

ream uxor [95] remque gestam exponit et anus adducit testimonium. Itur ad Cesarem, fit querela, uocatur Pacorus. Is crimen fatetur petensque ueniam nuncquam se post hac Lucreciam uexaturum iureiurando confirmat. Sciens tamen Iouem non irasci sed arridere periuriis amantum sterilem flammam, ut magis prohibitus erat, eo diligencius sequebatur.

[96] Venit hiems exclusisque Nothis solum Boream admittebat. Cadunt ex celo niues, soluitur in ludum ciuitas. Iactant matrone in uicos, iuuenes in fenestras niues. Hinc nactus occasionem Pacorus epistolam alterram cera includit ceramque niue cingit factaque pyla in fenestram Lucrecie iacit. [97] Quis non omnia regi fortuna dicat? Quis non fauorabilem cupiat eius flatum? Fati plus enim ualet hora benigni quam si te Veneris commendet epistola Marti. Dicunt quidam nil esse quod in sapiente queat fortuna. Hoc ego his sapientibus concedo qui sola uirtute gaudent, qui et pauperes et egroti et in equo Fallaris[36] clusi uitam se credunt possidere beatam, qualem nullum adhuc uel uidi, uel fuisse putarim. Communis uita hominum fauoris fortune indiget. Hec quos uult eleuat et quos uult deprimit. Quis Pacorum perdidit nisi fortuna? Numcquid prudentis consilii fuit in nodis uiole clausisse tabellas et nunc beneficio niuis epistolam transmisisse? Dicet aliquis fieri caucius potuisse, quod si hoc consilium fortuna iuuisset, et cautus hic et prudentissimus iudicatus fuisset. [98] Sed obstans fatum pylam ex Lucrecie manibus lapsam aput ignem duxit, ubi solutis calore niuibus liquefactaque cera tabellas manifestauit quas tum

**95** *a grosse alaine* : à grosses gouttes ; *demayne* : manifeste ; *deconfort* : désespoir ; *a bonne estraine* : par faveur ; *vexeroit* : tourmenterait ; *tristresse* : chagrin — **96** *entree* : accès — **97** *fiens* : fiente ; *pour une* : une première fois ; *œ* = *se* — **98** *remise* : amollie.

[36] Phalaris, tyran d'Agrigente, était réputé pour sa cruauté. On disait qu'il rôtissait à mort ses ennemis dans un taureau d'airain sous lequel brûlait un feu : leurs cris résonnaient comme le rugissement d'un taureau.

[95] *Comment le mary de Lucresse fist sa plainte a Cesar empereur.*

Lucresse tout le cas lui recita
Et la vieille pour tesmoing elle amaine.
Menelaüs vers Cesar s'en ala,
Sa plainte fist, suant a grosse alaine*.
On appella Pacorus qui demayne*
Grant deconfort*, la verité confessa ;
Qu'on lui face pardon a bonne estraine*
Requist et que jamés n'y retourra.

Devant Cesar jura et fist promesse
Que Lucresse jamais ne vexeroit*,
Car bien savoit que Jupiter tristresse*
Des parjures amans jamais n'auroit,
Ains leurs sermens et parjures riroit ;
Et de tant plus que on luy a fait deffence,
Vers Lucressë aller il desiroit.
D'elle suivir et voir, c'est sa plaisance.

[96] *Comment Pacorus jasoit ce qu'il eust promis ne faire aucune solicitation a Lucresse, trouva autre moyen de par lequel luy cuidoit envoier ses lettres en une pelote de neige.*

L'iver survint, vens de midy hors mis
Furent, et puis souffla le vent de bise ;
Neiges vindrent, a jouer se sont mis
Les citoyens et par joyeuse guise
Les bourgoises ; par serïeuse emprise
Les pelotons de neige se gettoient
Aux fenestres. Pacorus bien avise
La maniere que les autres tenoient.

Occasïon et entree* trouva
Par le moien des autres. Vitement
Une epistre en cire close il a,
Puis de neige l'a couvert gentement,
Ainsi ronde qu'elle estoit, promptement ;
En la chambre de Lucresse la lance.
Qui est celuy qui ne dira present
Que Fortune tout regist et avance ?

[97] *L'acteur dit que tout est gouverné par Fortune par laquelle Dieu est entendu.*

Qui est celuy qui du vent favorable
De Fortune ne veult estre mené,
Car de bon eur c'est chose veritable ?
Une heure plus que vauldroit a l'omme né
Que de Venus estre recommandé
Par ses lettres au dieu Mars de batailles ?
Sages dient, quant ont bien regardé,
Que Fortune ne leur peut rien qui vaille.

A telz sages leur propos je confesse,
Qui seulement de vertus riches sont
Et qui, povres, malades de tristresse,
Vie eureuse posseder se diront,
Desquelz oncques en valee ne en mont
Aucun ne vi et ne croy qu'il en soit.
Quelque ung dient ce que dire vouldront,
Et les suive qui bien dire les croyt !

Ceste vie mestier et besoing a
Des grans faveurs de Fortune et ses biens.
Moult grandë aüctorité el a
Quant elle donne aux ungs, es autres riens,
L'ung hault lieve, l'autre laisse ou ffiens*.
Qui a perdu Pacorus fors Fortune ?
D'omme prudent il trouva les moyens
Quant en la fleur mist l'epistre pour une*.

De homme prudent l'officë excerça
Secondement quant l'epistolle mist
En pelote de neige et la lança
Vers Lucressë ; et ce* aucun dit qu'il fist
Moins cautement, je repons : quant transmist
La pelote, se Fortune eust voulu
Le secourir, difficulté n'y gist
Qu'il n'eust esté sage et prudent tenu.

[98] *Comment la pelote de neige en laquelle estoient les lettres de Pacorus vint es mains de Menelaus, mary de Lucresse, et s'en fuyt Pacorus du pais.*

Mais Fortunë hors des mains de Lucresse
La pelote jusques au feu envoia.
Ce matere fut de neufve tristesse,
Car quant le feu la nege fondue a
Et la cire remise*, on avisa
L'epistolle qui a brusler prenoit.

uetule que se calefaciebant, tum Menelaus qui aderat perlegerunt nouasque lites excitarunt, quas Pacorus non excusacione sed fuga uitauit. Hic amor ex usu uenit Eurialo. [99] Nam dum uir egressus et actus Pacori speculatur, insidiis Euriali locum facit, uerumque est quod dici solet : non facile custodiri quod a pluribus impugnatur.

Expectabant amantes post primum concubitum secundas nupcias. Viculus erat inter edes Lucrecie atque uicini perarctus, per quem pedibus in utrumque parietem porrectis in fenestram Lucrecie haud difficilis prebebatur ascensus. Sed huc ascendere solum noctu licebat. Menelao petendum rus erat ibique pernoctandum, qui dies ab amantibus tamquam saturnaliorum expectabatur. [100] Fit recessus. Mutatis Eurialus uestibus in uiculum se recipit. Stabulum illic Menelaus habebat, quod Eurialus docente Sosia ingressus est ibique noctem manens sub feno latebat. Cum ecce Dromo[37], qui erat Menelai secundus famulus equis prepositus, impleturus presepia, fenum ex Euriali latere suscipit eratque amplius suscepturus ac Eurialum furca percussurus, nisi Sosias obuiasset, qui ut discrimen agnouit : « Da michi hanc operam, inquit, frater bone. Ego pabulum equis prebebo. Tu interea loci uide an nobis cena instructa sit. Gaudendum est dum herus abest. Melius est nobis cum domina quam cum illo. Hec iocunda est et perliberalis, ille iracundus, clamorosus, auarus, difficilis. Nuncquam nobis bene est dum ille adest. Videsne ut uentres nostros iniquo castigat modio ? Qui semper esurit ut nos fame cruciet nec susti-

---

**99** *entendre* : comprendre ; *qui* = *que* ; *ce* = *se* ; *afourcher* : passer en sautant ; *ennuya* : contraria — **100** *de courage* : de bon cœur ; *a poy que* : il s'en faut de peu que ; *desploie* : dévoile ; *hardement* : hardiment ; *ennuy* : contrariété ; *labouré* : travaillé ; *determine* : précise ; *chiche mine* : avare ; *gaudir* : se réjouir ; *faire sa raison* : régler son compte ; *trop mieulx* : beaucoup mieux ; *brait* : hurle ; *juner* : jeûner.

[37] Dromon apparaît dans l'*Héautontimorumenos* (ou *Le bourreau de soi-même*) de Térence, sous les traits d'un valet lourdaud, mais docile et discret. Dans cette pièce, il est l'auxiliaire des ruses du valet Syrus.

Aperceue fut par ceulx qui estoient là.
Menelaüs y fut, qui là lisoit.

L'epistole, qui entre les mains vint
De ce mary, nouveau bruit commença ;
En la cité Pacorus ne se tint,
Mais par fuite le danger evita.
De ce fait cy la rumeur transvola
A Eurïal, qui son prouffit en fist,
Car de aller voir Lucresse proposa.
Pour les moyens trouver son engin mist.

[99] *Comment Eurïalus charchoit les moyens par lesquelz pourroit entrer chés Lucresse, et de la ruelle par laquelle on pouoit entrer en la chambre.*

Tandis que Menelaüs charchoit
De çà et là Pacorus pour le prendre,
A Eurïal espace et temps donnoit
De parvenir a ce où vouloit tendre.
Et si est vray, chascun le peut entendre*,
Que on ne garde pas bien facilement
Une chose qui* tant de gens sourprendre
Veulent par leur engin subtillement.

Les deux amans attendoient chascun jour
Comment pourroient pour la seconde fois
Faire le jeu d'amours et du retour
Tresgrant desir avoient, comme je croy.
Une ruelle, lieu petit et estrois,
Entre Lucresse et son voisin estoit,
Par laquelle, sans faire grans effrois,
Chés Lucresse lancer on ce* pouoit,

Car on pouoit tout acoup afourcher*
D'une paroy sur l'autrë aisement,
Et puis de là par la fenestre entrer
En la chambre de Lucresse coyement ;
Mais ce pouoit on par nuyt seulement.
Menelaüs aux champs devoit aller.
Moult ennuya* aux deux son partement,
Car il devoit la nuyt aux champs coucher.

[100] *Comment Sozie mist Eurialus dedans une estable parmy du fein et comment il fut presque trouvé par Dromo page, n'eust esté Sozias.*

Menelaüs partit et s'en ala
En sa maison qu'il avoit au village.
Eurïalus gueres ne sejourna :
Tout son habit mua et de courage*
En la rue, cherchant son avantage,
Secretement embuscher s'en ala.
Une establë avoit pour son usage
Menelaüs, où Sozie le bouta.

Dedens le fein se mist Eurïalus,
Où partie de la nuyt sejourna ;
Dromo lors, page de Menelaüs,
Palefrenier second, y arriva,
Qui des chevaulx la cure et chargë a,
Et pour emplir les rateliers s'employe.
Prés du costé d'Eurïalus tira
Du fein ; a poy que* tout il ne desploie*.

Dromo estoit tout fin prest de tirer
Et abatre du fein plus largement
Et avecques sa fourche rencontrer
Eurïalus, mais Sozie promptement
Le grand peril avisa sagement,
Puis a Dromo dist : « Mon frere et amy,
Que je acheve cest euvrë hardement*,
Je passeré a ce temps et ennuy*.

Tandis que jë aux chevaulx bailleré
Ce qu'il leur fault, va t'en en la cuisine
Et regarde se on a bien labouré*
Pour le souper, car je te determine*
Que nous devons, tant que la chiche mine*
Nostre maistrë est hors de la maison,
Boire et gaudir* ; a ce mon cueur s'encline.
Nous lui devons bien faire sa raison*.

Trop mieulx* nous est avec nostre maistresse
Que avecques lui ; grande est la difference,
Car il n'est rien plus joyeux que Lucresse,
Plus liberal ne de plus grand clemence.
Quant est de lui, tousjours rechine ou tance ;
Il crie, il brait*, il brule de avarice,
On n'a jamés avec lui pacïence !
Difficile est, rien n'est plus mal propice.

Jamés n'avons bonne chere où il est.
Il chastie nos ventres par juner*,
Tout mort de fain et affamé il est

net muscida frusta cerulei panis consumi, sed hesternum minutal seruat in mensem uniusque cene silures et anguillas salsas in alteram differt et numerata fila sectiui porri, ne quid tangamus, signata recludit. Miser, qui per hec tormenta querit diuicias! Nam quid stultius quam uiuere pauperem ut locuplex moriaris? Quanto melius hera, que non contenta uitulis nos pascere et teneris edis, gallinas quoque turdosque ministrat et uini copiam melioris. I, Dromo, cura ut quam uncta popina sit. – Istud, inquit Dromo, cure habebo et mensam pocius quam equos fricabo. Herum ego hodie in rus deduxi, quod sibi male succedat. Nuncquam mihi uerbum dixit nisi uesperi, cum me remisit et equos renunciarique domine iussit non se rediturum hac nocte. Laudo te, Sosia, qui tandem odire cepisti domini mores. Ego iam diu mutassem dominum, nisi me domina matutinis retinuisset offellis. Nichil dormiendum est hac nocte! Bibamus uoremusque donec ueniet dies. Non tantum per mensem lucrabitur herus quantum nos una cena consumemus. »

[101] Audiebat hec Eurialus libens, tametsi mores seruorum notabat et idem sibi fieri non dubitaret, cum domo abesset. Vtque Dromo recessit, assurgens : « O quam, inquit, beatam noctem, Sosia, tuo beneficio sum habiturus, qui me huc duxti et ne patefierem probe curasti. Vir bonus es meritoque te amo nec tibi non gratus inueniar. » Aderat hora prescripta, letus Eurialus, quamuis duobus perfunctus discriminibus, murum ascendit, ad apertam fenestram subintrat, Lucreciam iuxta foculum sedentem paratisque

---

**100** *crucier* : torturer ; *serrer* : mettre sous clé ; *poret* : poireau ; *merche* : marque ; *signet* : sceau ; *festoier* : nous faire la fête ; *el* = *il* — **101** *conditions* : comportement ; *notoit* : blâmait ; *que* : car ; *suffrage* : aide ; *vray* : loyal ; *malefice* : malheur ; *targer* : tarder.

Pour nous autres maigrir et crucïer★ ;
Croutes moisies et miettes serrer★,
Pour les mettre l'endemain sur la table,
Fait ; il n'est homs qui en sceust endurer,
Se Lucresse n'estoit plus amïable.

Et le poisson salé qui lui demeure
De son soupper, soit anguille ou brochet,
Pour l'endemain fait garder a tout heure.
Tout est conté ; soit chief d'ail ou poret★,
Il merche★ tout et clot soubz son signet★.
Miserable est de vouloir estre chiche
Par telz moyens, car rien si sotelet
N'est que vivre povre pour mourir riche.

Trop fait meilleur avec nostre ma[i]stresse,
Qui ne seroit contente de donner
A ses servans vïandes a largesse,
Car el ne veult seulement festoier★
De beaulx chevreaulx, mais fait appareiller
Graces poulles, faisans et gras oyseaulx,
Et du meilleur vin qui soit ou celier
Leur arrouse leurs gosiers et museaulx.

Va t'en, Dromo, cours bien legierement ;
Ayes curë et soing de la cuisine. »
Dromo respond : « J'en auray soing vrayement,
A la table mettre mon cueur s'encline
Plus que aux chevaulx froter la chiche mine.
Nostre maistre j'ay jusques aux champs mené ;
Mal lui vienne, car parolle ne signe
Onc ne m'a dit tant que suis retourné !

Sur le vespre m'a dit que je retourne
Et les chevaulx remmaine avecques moy,
A ma dame que die qu'el sejourne
Pour au jourd'uy ; ainsi je lui diroy.
Puis il m'a dit : 'Je ne retourneroy
Point au gitte.' Tout vient bien a propos ;
Bonne cherë au jourd'uy je feroy,
Du vin beré encor plus de trois pos.

Ha, Sozie mon amy, je te loue
De ainsi haïr les meurs de ce viellart,
Car, par ma foy, aux sains et Dieu je voue
Que ja pieça feusse allé autre part
Changer maistre, se la prudence et art
De ma dame par souppes que au matin
El me donnoit ne m'eust matin et tart
Entretenu, prins eusse autre chemin.

Il ne convient point dormir ceste nuyt.
Boire nous fault d'icy que le jour vienne,
Devourons tout : assés y a pain cuyt.
Qui se faindra, male fievre le tienne !
Nostre maistre, quant il vouldra, revienne !
Mais en ung moys autant ne gaignera
Que despendrons, de quelque lieu qu'el★ vienne,
En ung soupper ; bien employé sera. »

[101] *Comment Eurïalus escoutoit la langue des serviteurs et fut mis en la chambre par la fenestre et de ce qui fut fait là.*

Eurïalus voulentiers escoutoit
Des serviteurs le babil et langage,
Combien que leurs conditïons★ notoit★,
Que★ on le pouoit servir de tel ouvrage.
Quant Dromo fut party pour le suffrage★
Des cuisines, Eurïalus sortit.
A Sozie, qui fut vray★ personnage
Et fidele, telz paroles a dit :

« O Sozie, mon amy, tant je auré
Eureuse nuyt par ton grant benefice,
Qui cy m'a mis par engin euré,
De tout danger gardé et malefice★.
Tu m'as esté clement, doulx et propice,
Et a bon droit të ame et doy amer !
Je ne seré ingrat de ton office,
Ains du bien fait recors sans l'oublier. »

L'eure estoit ja venue et arrivee
Que Eurïalus devoit en hault aler,
Combien qu'il eust par double destinee,
Double peril evadé et danger.
Dessus le mur se mist, affin que entrer
En la chambre par la fenestre peust.
Ouverte estoit ; il entra sans targer★,
Sans que aucune personne rien en sceust.

Il trouva leans Lucresse auprés du feu,
Qui le soupper appareillé avoit :
Tout estoit bien acoutré en ce lieu,
Car la dame son amy attendoit.

obsoniis expectantem reperit. Illa, ut amantem agnouit, assurgens medium complexa est. Fiunt blandicie, dantur oscula, itur in Venerem, tensis uelis fessamque nauigio Citharean[38] nunc Ceres reficit, nunc Bachus.

[102] Heu, quam breues uoluptates sunt, quam longe sollicitudines! Vix horam Eurialus letam habuerat, cum ecce Sosiam qui reditum Menelai renuncciat gaudiumque perturbat. Timens Eurialus fuge studet. Lucrecia mensis absconditis obuiam uiro pergit reuersumque salutat et : [103] « O mi uir, inquit, quam bene redisti! Nam ego iam te uillica inuiscatum rebar. Quid tu tamen rure tam diu ? Caue ne quid olfaciam. Cur non domi manes ? Quid me tua contristari absencia studes ? Semper, dum abes, timeo tibi tum ne quam ardeas formido, ut sunt infidi uxoribus suis uiri, quo metu si uis me soluere, nuncquam extra dormias. Nec enim sine te nox est mihi ulla iocunda. Sed cena hic iam post cubatum ibimus. » Erant tum in aula, ubi prandere familia solet, [104] ibique detinere uirum Lucrecia nitebatur, donec Eurialus abeundi spacium suscepisset, cui necessaria erat morula quedam. Menelaus autem foris cenatus erat seque in thalamum recipere festinabat. Tum Lucrecia : « Parum me amas, inquit. Cur non pocius domi aput me cenasti ? Ego, quia tu aberas, non comedi hodie nec bibi quicquam. Venerunt tamen uillici ex Rosalia, nescio quid uini portantes, optimum esse ferebant trebianum. Ego pre mesticia nihil gustaui ; nunc quoniam ades, eamus si placet in celarium introrsum gustemusque uinum, si ut illi dixerunt tam suauissimum sit. »

---

**101** *blandisses* : caresses ; *presupposez* : imaginez ; *nagant* : voguant — **102** *nunça* : annonça — **103** *villenot* : vilain, paysan ; *pastoure* : bergère — **104** *amusa* : occupa ; *esplourement* : en pleurant ; *soing* : souci ; *voisons* (subj. présent de *aller*) : allions.

[38] Île où Vénus aborda après être née de l'écume des flots, Cythère passe pour le pays idyllique de l'amour et du plaisir.

Quant el le vit, a lui s'en vint tout droit,
Par le millieu du corps el le embrassa.
Mignotises et blandisses* savoit,
De doulx baisers donner elle ne cessa.

Devers Venus tirent a voile plaine,
Des avirons d'amours la nefz conduirent.
Cytheree lasse et a grosse alaine
Estoit : Cerés et Bachus la refirent.
Presupposez* comment quë ilz firent
Mains gentilz tours en nagant* sur le fleuve.
Entendement, engin et force mirent
A qui mieulx mieulx ; se l'un pert, l'autre treuve.

[102] *L'acteur lamente les peines que ont les foulx amoureux et recite comment le mary de Lucresse, duquel on ne se guettoit, arriva.*

Helas, tant sont courtes les voluptés
Qu'en ce monde prennent les amoureux,
Et longues sont les peines et durtés,
Travail et soing qu'endurer fault pour eulx !
A peine avoit une heure esté joyeulx
Eurïalus, quant Sozie frappa
A la porte, qui message piteux
Aux deux amans fist savoir et nunça*.

Menelaüs estre venu annunce
Et la joye des amans perturba.
Eurïalus avoit de paeur mainte onte,
De s'en fuïr tout prest estre cuida.
Lucresse tout sagement regarda ;
La table osta et au devant courit
De son mary, lequel el salua
En lui disant ce qui aprés s'ensuit :

[103] *Comment Lucresse cautement parla a son mary et fist semblant d'estre desplaisant de ce qu'il avoit tant demouré.*

« O mon mary, dist la gente Lucresse,
Le bien soiés retourné et venu !
Je te cuidois, en foy de gentillesse,
Estre desja villenot* devenu !
Pourquoy t'es tu si longuement tenu
Au village ? Garde que je ne sente
Quelque chose qui t'ait là retenu,
Soit pastourë* ou bergerete gente !

Pourquoy ne te tiens tu a la maison,
Moy contristant ainsi de ton absence,
Car quel que temps qui coure ne saison,
En crainte suis, se je n'é ta presence ?
Aussi je suis chascun jour en doubtance
Que tu ne aymes autre femme que moy !
Les hommes sont aux femmes, com je pense,
Fort desloyaulx ; en doubte suis de toy.

Se tu me veulx de ceste peur hors mettre,
Jamés dehors la nuyt coucher n'iras ;
Je te supply, vueilles le moy promettre !
Ja joye n'auray, quant seule me lerras,
Sur tout la nuyt. Souppons icy embas
Et puis yrons coucher joyeusement ! »
Les paroles disoit, n'en doubtés pas,
En la salë où l'en souppoit souvent.

[104] *Comment Lucresse amusa* son mary en bas et le mena en la cave tant que Eurialus s'en feust alé.*

Là Lucresse se efforçoit retenir
Menelaüs son mary longuement,
Jusques a ce que Eurïalus saillir
De la chambre peust plus facilement.
Mais pour que avoit souppé hors, promptement
En sa chambre retirer se vouloit,
Quant Lucresse lui dist esplourement*
Que peu l'amoit, cherissoit et prisoit :

« Que n'as tu prins peine de revenir
Avecques moy soupper, car je te jure
Que pour cause que t'es voulu tenir
Hors la maison, jë eu tant soing* et cure
Que ne y mengé ne beu, c'est ma nature ?
Quelques peisans ont du vin apporté,
Qu'ilz dient estre de bonne nourriture.
Tant triste estois que point n'en ay gouté.

Puisque tu es present, je te supplie
Qu'il te plaise que voisons* ou celier,
Et là dedens pourrons, si ne t'ennuye,
Se le vin est tel qu'ilz dient essayer. »

Hisque dictis lucernam dextra, uirum sinistra manu recepit et in intimum penu descendit tamque diu nunc hunc, nunc illum cadum terebrauit ac cum uiro pitissauit donec Eurialum putauit abiisse. Ac ita demum ad ingratos himeneos cum uiro transiuit. Eurialus intempesta nocte domum repeciit.

[105] Sequenti luce, siue quod sic expediebat camere, siue suspicio mala fuit, muro fenestram Menelaus obstruxit. Credo, ut sunt conciues nostri in coniecturas acuti suspicionumque pleni, timuisse Menelaum loci comoditatem, utque parum fidebat uxori, occasionem demere uoluisse. Nam etsi nichil conscius erat illi, uexatam tamen feminam multisque dietim temtatam precibus non ignorabat et animum mulieris cognoscebat instabilem, cuius tot sunt uoluntates quot in arboribus folia. Sexus enim femineus nouitatis est auidus raroque uirum amat cuius copiam habet. Sequebatur ergo uiam maritorum peruulgatam, quorum opinio est infortunium bonis excludi custodiis. Erepta est hinc conueniendi facultas nec mittendis litteris permissa libertas est. [106] Nam et cauponem, qui post edes Lucrecie uinariam tabernam conduxerat, ex qua solebat Eurialus affari Lucreciam ac litteras per arundinem mittere, sicut Menalaus suasit, magistratus expulit. [107] Restabat solus oculorum intuitus nutuque tantum se consultabant amantes neque istac amoris extrema linea commode perfrui poterant. Erat ingens dolor utrique cruciatusque morti similis, quia nec amoris poterant obliuisci nec in eo perseuerare.

---

**104** *gacongnant... lie* : goûtant (?) le vin dont la lie est tombée au fond du tonneau — **105** *parfist* : réalisa ; *clause* : phrase ; *deprecacion* : prière ; *mutacion* : inconstance — **106** *houlier* : débauché ; *achaison* : occasion ; *pautonnier* : tavernier — **107** *compas* : mesure ; *hurter au guischet* : faire l'amour ; *doubter* = *doubtez* ; *cruciement* : torture, tourment ; *semblet* = *sembloit* ; *car* : que.

Ce dit, el print tantost sans delayer
La lanternë avec sa dextre main
Et de l'autre print pour le festoier
Menelaüs, qui n'avoit soif ne fain.

Puis au plus bas du celier descendit
Et, son mary lui faisant compaignie,
Là longuement furent, comme l'en dit,
En gacongnant le vin dessus la lie*.
Ce faisoit el, je le vous certiffie,
En attendant que Eurïalus partist,
Qui s'en ala bien tost, je vous affie ;
A Lucresse qu'il soit dehors suffist.

Quant ilz eurent tout en la cave fait,
Ilz se alerent coucher enssemblement.
Lucresse bien se feust passee du fait
Et des esbas du lit certainement.
Eurïalus s'en partit celeement.
Entour minuyt en son logis ala,
Car il entroit et sailloit priveement
Toutes les fois que ce bon luy sembla.

[105] *Comment Menelaus, mary de Lucresse, fist massonner la fenestre par où Eurialus estoit sorty et les causes pour quoy.*

Menelaüs l'endemain massonner
La fenestre sur la ruele fist,
Pour que de elle bon se faisoit guetter
Ou que quelque ung mal n'en parlast ou dist.
Et croy assés que cela il parfist*
Pour la doubte ou suspicïon qu'il eut.
Que l'en passast par là plus ne permist ;
De mal faire le moyen oster veut.

Et ja soit ce qu'il n'eust aucune cause
D'avoir d'elle mauvaise opinïon,
Si savoit il par lettre en mainte clause*
Que on lui faisoit sollicitacïon
Par chascun jour et deprecacïon*
Du fait d'amours ; ce pas il ne ignoroit
Et des femmes la grant mutacïon*
D'autre costé souvent consideroit.

Il congnoissoit des femmes le vouloir
Estre inconstant et que autant sont en elles
De voulentés, pour en dire le voir,
Qu'il a dedans plusieurs arbres de fueilles.
Les congnoissoit estre toutes pareilles
En couvoitant chascun jour sans cesser :
Bagues, joyaux, quelques choses nouvelles,
On ne sauroit de ce les contenter.

Il congnoissoit aussi que bien a tart
Ayme femme homs duquel tousjours elle a
La faculté, parler, coucher, regart,
Car de changer tousjours apetit a.
Par ces moyens la faculté osta
A Lucresse de parler ou escrire.
De autres maris les voyes immita,
Chassans mal eur pour le bien introduire.

[106] *Comment le mary de Lucresse deloga le tavernier qui derriere sa maison demouroit.*

Ung tavernier, qui grant houlier* estoit,
Prés de l'ostel Lucresse avoit maison,
De laquellë Eurïalus souloit
A Lucresse parler mainte raison.
En ung baston creus en toute saison
Lettres pouoit facilement bailler.
Menelaus si trouva achaison*
Qu'il desloga de là [le] pautonnier*.

[107] *Comment les deux amans ne pouoient plus trouver façon de parler l'un a l'autre, dont furent moult desplaisans.*

Plus n'avoient les deux amans loyaux
Que le regart des yeulx pour tout soulas,
Et par signes plus secretz et nouveaux
Qu'il pouoient se saluoient tout bas.
Ilz ne savoient par engin ne compas*
Trouver façon de hurter au guischet*.
Grande douleur avoient, n'en doubter* pas,
Et cruciement* qui a la mort semblet*.

Et la raison de ce grant desconfort
Estoit telle car* ilz ne avoient puissance
Par leur engin, subtillité ne effort
De mettre a leur maladie allegance.
Ilz ne pouoient bouter en oubliance
Leur grant amour n'en luy perseverer,

Dum sic anxius Eurialus quid consilii capiat meditatur, uenit in mentem Lucrecie monitum quod sibi de Pandalo scripserat, Menelai sobrino. [108] Peritosque medicos imitatus quibus mos est in periculosis egritudinibus anceps adhibere medicamentum et ultima pocius experiri quam sine cura morbum relinquere, aggredi Pandalum statuit remediumque suscipere quod antea refutarat. Hinc igitur accersito et in peniciorem domus partem uocato : « Sede, inquit, amice, rem grandem tibi dicturus sum, indigentem his quas in te scio sitas diligentia, fide et taciturnitate. Volui iam dudum hoc tibi dixisse, sed non eras mihi adhuc plene cognitus. Nunc et te nosco et, quia probate fidei es, amo et obseruo ; quod si aliud de te nescirem, satis est, quia omnes tui conciues te laudant, tum comites mei quibuscum amiciciam conflauisti, et qui sis et quanti pendendus me certum fecere. Ex quibus te cupere meam beniuolentiam didici, cuius te iam facio participem, quia non minus illa es dignus quam ego sum tua. Nunc quid uelim, quoniam inter amicos res agitur, paucis exponam. Tu scis mortale genus quam in amorem sit pronum, seu uirtutis est seu uicii : late patet ista calamitas nec cor est, si modo carneum est, quod amoris non aliquando senciat stimulos. Scis quia nec sanctissimum Dauid nec sapientissimum Salomonem nec Samsonem fortissimum ista passio dimisit immunem[39]. Incensi preterea pectoris et amoris incubiti ea natura est ut, si quis prohibeat, magis ardeat. Nulla re magis ista curatur pestis quam dilecti copia. Fuerunt plures, tum uiri, tum mulieres, tam nostra quam maiorum nostrorum memoria quibus inhibicio

**107** *angustié* : angoissé ; *avisement* : sagement ; *suyre* : décider ; *dedire* : dissuader — **108** *confus* : troublé ; *cabusé* : trompé ; *conseil* : dessein, projet ; *c'est le ront* : c'est tout ; *acointance* : fréquentation, familiarité ; *deffidence* : défiance ; *haire* : peine ; *respité* : épargné ; *fortin* : fort.

[39] David aimait pasionnément Bethsabée dont il fit tuer le mari. Son fils Salomon, né de Bethsabée, s'entoura d'un grand nombre de femmes qui l'entraînèrent dans l'idolâtrie. Quant à Samson, il dévoila le secret de sa force à Dalila par amour.

Pour quoy estoient en moult dure souffrance :
Qui bien aymë a tart peut oublier.

Eurïalus estant en ce torment
Angustié* autant c'om pourroit dire,
Prenoit conseil a soy avisement*
En meditant qu'il pourroit faire ou suyre* ;
Puis fut recors que avoit voulu dedire*,
Longtemps avoit, Lucresse d'une chose,
De Pandalus, qui cousin fut du sire
Menelaüs ; s'en aider il propose.

[108] *Comment Eurialus proposa soy aider de Pandalus, cousin de Menelaus, pour qu'il trouvast façon de les assembler, luy et Lucresse, et luy promist le faire conte palatin, ce qu'il fist, et comment il parle audit Pandalus.*

Des medecins tressages ensuivit
La pratique, qui ont telle maniere
Que es grans perilz de mort, ainsy qu'on dit,
Voians l'omme quasi prés de la biere,
Menger luy font medecine et matiere
Qui est de mort et de vie incertaine ;
Et mieulx ainsi leur plaist, c'est chose clere,
Que de tousjours du mal laisser la peine.

Pareillement Eurïalus ayma
Plus cher parler du faict a Pandalus
Et remede trouver, si aucun y a,
Que demourer tousjours triste et confus* ;
Et proposa que, sans deloyer plus,
Ce qu'il avoit autreffois reffusé,
Presentement il remetroit dessus,
Bien en prenist ou en fust cabusé*.

Il appella Pandalus doulcement ;
Ou plus secret de sa chambre le mist.
Quant il fut là entré secretement :
« Mon bon amy, sié toy cy, lors luy dist.
Quelque chose dessus le cueur me gist,
Qui est grande, laquelle te vueil dire.
J'ay grant besoing de toy ; ce me suffist
Que mon conseil* tu ne vueilles redire.

J'ay maintenant affaire des vertus,
Diligencë et foy qui en toy sont,
De la bonne bouche et celer sans plus
Qu'ay entendus estre en toy, c'est le ront*.
Et dés pieça tout mon secret parfont
Te reveler deliberé avoie,
Mais je ne avoie par valee ne mont
De toy si grant raport que desiroie.

A ceste fois je te congnois et croy
Que de foy es loyale et esprouvee,
Et pour ce t'ay aymé et aymeroy.
Des citoyens as bonne renommee ;
Ilz te louent chascun jour a journee.
Pareillement si font mes compaignons
Qui ont a toy congnoissance trouvee ;
De toy m'ont fait bonnes relacïons.

Entendu ay pareillement par eulx
Que desires fort ma benivolence,
De laquelle, par vouloir gracïeux,
Participant te fois a ma puissance.
Moins n'es digne d'avoir mon acointance*
Que suis de toy ; tien suis et tien vueil estre.
Croire me doys sans quelque deffidence* ;
Vers toy verras mon vouloir acroistre.

Puisque ainsi va que sommes bons amis,
Bien briefvement te diray mon affaire.
Tu congnois bien que a aymer est soubmis
Le genre humain et inclin a ce faire.
Soit ce vertu ou vice du contraire,
Partout se extend ceste calamité.
Tout cueur humain languist en cestë haire* ;
Nul n'est exempt de ce ne respité*.

Le tressage Salomon point n'en est
Exempt, aussi non fut Sanson fortin*.
De fol amour la nature telle est
Que si une fois le cueur d'omme est enclin
Et par chaleur eschauffé, quelque fin
Mettre on n'i peut, ains tousjours brule et art.
Plus est contraint et plus tire a sa fin.
De fole amour ne veult laisser la part.

Ceste peste ne peut estre guerie
Mieulx que en faisant jouïr de ce qu'on ame.
Plusieurs hommes et femmes ont la vie
Perdue par ce que de la bruslant flame
Du feu d'amours, pour les garder de blasme,
On les vouloit retirer sagement.

durissime necis fuit occasio ; contra uero plerosque nouimus qui post concubitum et amplexus passim concessos mox furere desinerunt. Nichil consulcius est, postquam amor ossibus hesit, quam furori cedere. Nam qui aduersus tempestatem nititur, sepe naufragium facit et, qui obtemperat procelle, supperat. Hec ideo dixi quia te scire meum amorem uolo et quid mei causa sis facturus. Tamen quod emolimentum hinc sit oriturum nichil tibi tacebo, quia iam mei cordis alteram te reputo partem. Ego Lucreciam diligo neque hoc, mi Pandale, mea culpa est factum, sed regente fortuna, in cuius manu est quem colimus orbis. Michi non erant noti mores uestri nec huius urbis consuetudinem noram. Putabam ego feminas uestras quod oculis monstrant in corde sentire, sed inescant homines uestre marite, non amant. Hinc deceptus sum. Credidi namque amatum me Lucrecie fore, dum me luminibus intuebatur placidis, cepique contra diligere nec tam elegantem dominam dignam putaui cui uices non redderentur amoris. Non dum te noram uel tuum genus. Amaui, putans amari. Quis enim tam saxeus est aut ferreus qui non amet amatus ? Sed postquam fraudes noui meque dolis irretitum, ne meus esset sterilis amor, nixus sum omnibus artibus illam incendere ut par pari referretur. Ardere namque nichilque urere tum rubor erat, tum anxietas animi, que me die noctuque mirum in modum cruciabat et eram adeo introrsus ut egredi nullo pacto ualerem. Factum est igitur ut me continuante par sit amor amborum. Illa incensa est, ego ardeo, ambo perimus nec remedium protelande uite nostre uidemus, nisi tu sis adiumento. Vir custodit et frater. Non tam uellus aureum

**108** *drame* : drachme ; *consult* : avisé ; *herdre es* : se coller aux ; *congnoissés* = *congnoissois* ; *du tout* : absolument, complètement ; *brief* : brièvement ; *denyes* : refuses.

De bon conseil n'eussent prins une drame*,
Leur voulenté suivans entierement!

Du contraire plusieurs avons congneu
Que, aprés que avoient jouÿ de leurs amours,
Leur fole amour laisser on les a veu,
Quant avoient fait embrassemens et tours
A leur plaisir par quelque peu de jours,
Leur volupté et plaisance parfaicte;
Mais, au devant que eussent d'amours secours,
Provisïon n'y pouoit estre faicte.

Il n'est rien plus consult* que, aprés que amour
Vient herdre* es os de aucun fol amoureux,
Luy donner lieu, c'est le souverain tour;
Car se efforcer contre air tempestueux,
Souvent la nef faict es lieux perilleux
Perir, noyer, mais qui a la tempeste
Obtempere, souvent en est joyeux
Et surmontë a grande joye et feste.

Je t'ay ce dit briefment et recité
Pour que mon cas d'amours congneu te soit;
Et aussi pour que puisse en verité
Congnoistre ce que pour moy cy endroit
Faire vouldras; ja celé ne te soit
Le grant prouffit que de ce t'est venu,
Car de mon cueur, quoy que en avienne ou soit,
Es partie reputé et tenu.

Ha Pendale, mon bon et cher amy,
J'ayme du cueur Lucresse sans faintise!
Par ma culpe m'est advenu cecy.
Fortune ad cë a ma pensee submise;
Dessoubz sa main est la machine mise
De ce mondë, elle gouverne tout.
De vous autres les meurs, aussi la guise
De la cité ne congnoissés* en tout.

Il me sembloit que les dames d'icy
Sentoient ou cueur ce que l'oeil demonstroit.
J'en ay esté desceu, je le te affy,
Car si tost que Lucresse regardoit
De ses doulx yeulx vers moy, il me sembloit
Que estoie aimé d'ellë et cher tenu;
Ce m'a contraint de l'aymer bien estroit.
En ses prisons suis livré et tenu.

Jamais n'aurois si allegante dame
Voulu laisser sans avoir quelque amant.
Elle me sembloit, sans reproche ne blasme,
Estre digne d'avoir loyal servant
Qui fust a son amour correspondant.
Je ne congnois que bien peu ton lignage,
Mais j'ay aymé, estre aymé esperant.
Dire mon faict te vueil en brief langage.

Qui est celluy, tant soit de roche dure
Ou de dur fer, qui amé ne amera,
En ensuivant l'ordre dame Nature?
J'ay faict tout ce que cueur d'amant fera,
Mais quant j'ay veu que Lucresse point n'a
Le cueur a l'oeil correspondant, j'ay dit
Lors a par moy: 'Cy tromperië a;
Je espere en vain d'amours avoir credit.'

Ce neantmoins, pour que steril du tout*
Ne fust amour, j'ay mis peine et moiens
De Lucresse eschauffer, tout jusques au bout
Du feu d'amours l'embraser, ce retiens,
Pour qu'elle fust de semblables lïens
Estroitement liee, car honte estoit
Que brulasse et qu'elle ne sentist riens
De l'angoisse que mon cueur enduroit.

De jour et nuyt tristë et langoureux
Ay longuement esté sans hors aller.
Finablement a mon mal douloureux
Ay quelque fin trouvé par travailler,
Car j'ay tant fait par venir et aller,
Continuant mon labeur et emprinse,
Qu'elle a esté et est au paraler
Du feu d'amours, comme je suis, esprinse.

Elle brusle et jë ars, n'en doubte point;
Nous perissons; remede ne trouvon
De nos vies alonger; sur ce point
Mourir convient, se reconfort n'avons.
Si de par toy nous n'avons guerison,
Aide et secours, il est faict de nos vies.
A ce besoing te supplie que soyon
Brief* secourus, sans ce que en rien denyes*!

Menelaüs, son mary, et son frere
De si tresprés la gardent, sans doubtance,
Que le dragon la toison d'or tant chere

peruigil draco seruabat nec aditum Orci Cerberus quam ista diligenter recluditur. Noui ego familiam uestram, scio quia nobiles estis, inter primores urbis, diuites, potentes, amati. Vtinam nuncquam nouissem hanc feminam! Sed quis est qui posset resistere fatis? Non elegi hanc sed casus dedit amandam. Sic se res habet, tectus adhuc amor est, sed nisi bene regatur magnum aliquod, quod supperi auertant malum, pariet. Possem forsitan ego me compescere si hinc abirem, quod, quanquam mihi esset grauissimum, facerem tamen uestre familie gracia, si hoc putarem ex usu. Sed nosco illius furorem : aut me sequeretur, aut manere coacta mortem sibi consciret, quod esset dedecus perpetuum uestre domus. Quod igitur te uolebam teque uocaui, uestri causa est ut obuiemus his malis neque alia uia est, nisi ut amoris nostri aurigam te prebeas curesque ut bene dissimulatus ignis non fiat apertus. Ego me tibi comendo, do, deuoueo. Obsequere nostro furori ne, dum oppugnatur, magis incendatur. Cura ut semel conuenire possimus, quo facto mox humiliabitur ardor tollerabiliorque reddetur. Tute scis aditus domus, scis quando uir abest, scis quomodo me ualeas introducere. Frater uiri auertendus est, qui est ad has res nimium perspicax Lucreciamque, tamquam locum germani teneat, magna cura custodit inuersaque Lucrecie uerba euersasque ceruices, gemitus, screatus, tussim, risus attente considerat. Hunc eludere sententia est nec sine te fieri potest. Assis ergo et, quando abfuturus sit uir,

**108** *palus* : marais ; *pas* : fou ; *saulx* : sot ; *avertir* : empêcher ; *sans mesprendre* : assurément ; *moy vuider* : m'en aller ; *labour* : peine ; *songneux* : diligent ; *curieux* : diligent, zélé ; *dissentir* : être en désaccord, contredire ; *humiliera* : diminuera ; *pertuis* : ouvertures ; *pertinax* : obstiné ; *tire* : continue à ; *poise* : pèse.

Ne gardoit pas par si grant vigilance,
Ne Cerbere par si grant diligence
Ne garde point des palus* infernaulx
L'entree, comme faict par sa folle cuidance
De Lucresse le mary pas* et saulx*.

Je congnois bien et voy vostre famille,
Qu'estes nobles, premiers de la cité,
Riches, aymés, des plus grans de la ville.
Et puisqu'il fault que die verité,
Advenu fust a la mienne voulenté
Que Lucresse jamais n'eusse congneue,
Point ne fusse par amours supplanté,
Prins ne vaincu, c'est chose clere et sceue.

Mais qui est cil qui peut sa destinee
Et fortune par moyens eviter?
Je ne l'ay point eleue, ains destinee
Par Fortune m'a esté, sans doubter,
Qui de l'aymer m'est venu exorter.
La chose ainsi est alee par Fortune.
Nostre fait est couvert, mais mal porter
Tout se pourroit, se joye n'avons aucune.

Se nostre amour n'est bien a droit conduit,
Il en pourroit grant scandale venir.
Ce Dieu vueillë avertir*, qui produit
Toutes choses selon son bon plaisir!
Quant est de moy, se je vouloye choisir
Et mieulx avoir d'icy partir que attendre,
Je pourrois bien, tout en paix, a loisir,
Mon grief mechief apaiser sans mesprendre*.

Et jasoit ce que ce tresgrief me fust
Fort a porter et de grant desplaisance,
Ce neantmoins, pour que toute honneur eust
Vostre maison, je feroie diligence
De moy vuider* pour vostre bienveillance
Entretenir, se aucun prouffit voioye;
Mais je congnois qu'elle brulle a oultrance
Et que mon temps aussi labour* perdroie.

Car aprés moy toute seule viendroit
Ou, se seulle close estoit et tenue,
De sa propre main el se occiroit,
Dont scandale sortiroit par la rue.
A deshonneur perpetuel venue
Elle seroit et tout vostre lignage.
Ta personnë ay pour ce convenue
Au grant prouffit de vous et avantage.

Trouvons moyen de obvïer a ces maulx
Cy pardevant recités, c'est le mieulx.
Remede aucun n'y voy, fors que loyaulx
De nostre amour conducteur et songneux*
Nous te mettons, que sur tous en tous lieux
Secret tiennes nostre amour par longtemps
Dissimulé. De ce soies curïeux*!
Nous ferons tant que tu seras contens.

A toy du tout me rens aussi commande,
Donne et voue sans jamés departir.
A nostre amour et fureur si tresgrande
Vueilles ung peu de ta grace impartir!
Par ton labeur fay que puissons sentir
La grand ardeur estre en nous moderee,
Que plus croistroit, se on vouloit dissentir*
Ou empescher qu'elle ne fust temperee.

Fay nous tous deux ensemble convenir!
Tantost l'ardeur de nous se humiliera*,
Et nous verras en santé revenir.
Tollerable lors nostre ardeur sera.
Tous les secretz de l'ostel çà et là
Te sont congneuz, entrees et pertuis*.
Tu sces aussi quant ce mary hors va,
Quant a l'ostel il est ou devant l'uis.

Tu sces assés l'eure que tu pourras
En la maison moy mettre et introduire.
Pour ce frere sagement gueteras,
Car il sera tousjours prest de te nuyre.
Si pertinax* est, com j'ay ouÿ dire,
Au guet faire sur le fait de Lucresse
Que a toute heure sur elle veiller tire*,
Com s'el estoit sa seur; point n'a de cesse.

Les parolles de Lucresse et les faictz
Considerë, aussi sa contenance;
Se elle gemist, crache ou toust, les effaictz
De ce poise* ce frere a la balance.
C'est mon avis que a grande diligence
Devons mettre peine a le decevoir.
Ce ne pourroit sans ta bonne prudence
Estre parfaict, com je puis concevoir.

me instrue remanentemque fratrem diuerte, ne custos affixus Lucrecie sit neue custodes adhibeat alios. Tibi credet et, quod dii faxint, hanc fortasse prouinciam tibi comittet, quam si susceppe-
1090 ris et me iuueris, ut spero, inuado res est. Poteris enim me clam, dum ceteri dormient, intromittere et amorem lenire furentem. Ex his quot emergant utilitates, arbitror te pro tua prudencia palam cernere. Seruabis namque in primis honorem domus, amorem tegens qui non posset abs uestra infamia manifestari. Sobrinam
1095 tuam in uita tenebis, Menelao uxorem custodies, cui non tam obest una nox mihi concessa nesciis omnibus quam si sciente populo illam perdiderit me sequentem. Nupta senatori romano secuta est Ippia ludum ad Pharon et Nilum famosaque menia Lagi[40]. Quid si me domi nobilem atque potentem Lucrecia sequi statuat? Quod
1100 dedecus uestri generis? Quis populi risus? Que ne dum uestra sed tocius ciuitatis infamia? Diceret forsitan aliquis: "Absumenda pocius ferro aut extinguenda uenenis est mulier quam id agat". Sed ue illi, qui se humano sanguine polluit et maiori scelere uindicat minus. Non augenda sunt mala sed minuenda. Non hic
1105 sumus ex bonis duobus meliora delecturi aut ex malo et bono quod sit bonum, sed ex malis duobus quod minus obsit. Omnis uia periculi plena est, sed hec quam monstro minus habet discriminis per quam ne dum tuo sanguini consules; sed mihi eciam proderis qui pene insanio, dum mei causa Lucreciam uideo cruciari, cui pocius
1110 esse odio uellem quam te rogare. Sed hic sumus, eo deducta res est ut nisi tuis artibus, tua cura, ingenio atque solicitudine nauis

---

**108** *mitiger*: tempérer, adoucir; *soustinse*: maintenue; *jaleux* = *jaloux*; *que*: plutôt que; *note*: honte; *la depescher*: s'en débarrasser; *macule*: honte, flétrissure; *vindicacion*: vengeance; *siecle*: monde; *douldre*: souffrir.

[40] Ippia, femme romaine célèbre pour sa vie dissolue (Juvénal, VI, 82-113); Pharos est un îlot proche d'Alexandrie où avait été élevé un phare de marbre blanc, considéré comme l'une des sept merveilles du monde; les murailles de Lagus désignent Alexandrie, où régna Ptolémée I[er], fils de Lagus.

Soies doncques diligent et songneux
De regarder quant ce mary ira
Dehors, que me faces joyeux
En me boutant leans là où te plaira.
Et le frere qui demouré sera
Destourneras a part, te donnant garde
Que autres gardes ne boute çà ou là.
Il te croira sans que a rien prenne garde.

Et peut estre, ce que veullent les dieux!
Que la charge de ce te baillera.
Se tu la prens et puis que sur les lieux
Tu me treuves, tout a seurté sera;
Car, tant comme chascun leans dormira,
Tu me pourras secretement loger
En quelque lieu, ainsi que avisera
Ta prudence, pour mon mal mitiger*.

Et quans prouffis pourront de ce venir,
Je espoire assés que ton sens et prudence
Peuent en appert ce voir et bien choisir,
Car c'est chose qui est en evidence.
De ta maison l'onneur par sapïence
Tu garderas, et l'infamie hors mise
Qui couverte est n'aura quelque apparence;
Ta cousine sera en vie soustinse*.

Menelaüs sa femme retiendra
Par ces moyens ne si fort dommageux
Ne lui sera, quant bien on l'entendra,
Que je, qui suis de Lucresse amoureux,
Puisse, au desceu de tous les faulx jaleux*,
Avec elle coucher par une nuyt,
Que* qu'el coure par amour furïeux
Au veu de tous aprés moy, faisant bruyt.

En me suivant perdroit tout son honneur,
Car se aprés moy, qui suis noble et puissant,
Venir vouloit pour sa grande chaleur
Refrigerer, jusques chiés moy suyvant,
Quel deshonneur auroit le triumphant
Renom de tout vostre noble lignage!
Le peuple yroit de ce treffort riant;
De autre chosë on ne feroit langage.

Et ne viendroit pas cela seulement
Au deshonneur des parens [et] amis,
Mais a note* perpetuelement
De la cité, ainsi que m'est avis.
D'infamië a tousjours seroit mis
Quelque chapeau, que oster on ne pourroit.
A ces causes, pour que tout soit remis,
A nostre amour obtemperer on doit.

Aucun pourroit par aventure dire
Que mieulx vauldroit tuer par ferrement
Ceste femmë ou par venin lui nuyre,
En l'estaingnant assés secretement,
Que permettre qu'el face aucunement
Chose qui soit infame ou impudique,
Car on pourra assés legierement
La despescher* sans macule* publique.

Mais tout mal eur et malediction
Vienne sur cil qui ses mains souillera
En sang humain et vindicacïon*,
Et pour moindre peché que aucun fera,
Par trop plus grand vengence requerra!
On doit les maulx apetisser non croistre;
Ce chascun scet qui bien regardera.
Faire ce doit tant ou siecle* qu'en cloistre.

Et bien savons que devons des deux biens
Celui qui est plus excellent eslire,
De mal et bien par bons et sains moyens
Le bien choisir, le mal laisser et fuyre.
Mes de deux maulx celui qui peut moins nuire
Prendre devons: danger partout y a,
Ce neantmoins la voie que monstre a suyvre
Moins de peril aux amans portera.

Par ce moyen non pas a ton lignage
Porter prouffit seulement tu pourras;
Avecques ce me feras avantage
Et grant prouffit que pas tu ne perdras,
Car crucïé je suis, n'en doubte pas,
Quant je apperçoy que pour cause de moy
Lucresse meurt sans plaisir ne soulas
Aucun avoir; de ce douldre* me doy.

Et en effect nous sommes là venus
Que, si ton art et engin curïeux
Ne gouverne la nef où contenus
Sont les amans par moyen tressongneux,
Espoir ne voy de salut, si m'aid Dieux!
Nostre secours, aide et reconfort

regatur, nulla salutis spes maneat. Iuua igitur et illam et me tuamque domum absque nota conserua nec me putes ingratum. Scis aput Cesarem quanti sim ; quicquid pecieris impetratum tibi efficiam. Et hoc ante omnia tibi polliceor doque fidem palatinum te comitem futurum omnemque tuam posteritatem hoc titulo gauisuram. Ego tibi Lucreciam meque et nostrum amorem et famam nostram et tui generis decus comitto tueque mando fidei. Tu arbiter es, omnia hec in te sita sunt. Vide quid agas : et seruare potes ista et perdere. »

Subrisit his auditis Pandalus factaque morula : [109] « Noram hec, Euriale, dixit, et utinam non accidissent ! sed eum in locum, sicut abs te dictum est, res rediit ut necesse sit me quod iubes efficere, nisi et nostrum genus affici contumeliis et scandalum ingens cupiam exoriri. Ardet mulier sicut dixti et impotens sui est. Nisi occurro, ferro se fodiet aut ex fenestris se dabit precipitem nec uite iam sibi nec honoris est cura. Ipsa mihi suum ardorem patefecit. Restiti, increpaui, lenire flammam studui, nihil profeci, omnia pre te paruifacit, nihil nisi te curat, tu illi semper in mente sedes, te petit, te desiderat, te solum cogittat. Sepe me uocitans, "audi, pre-

**108** *deduire* : goûter le plaisir sexuel ; *desservi* : mérité ; *parage* : lignage — **109** *je avoie bien entendu* : j'avais bien remarqué ; *sans sejour* : immédiatement ; *d'une venue* : tout à coup, subitement ; *contumelies* : injures, outrages ; *crudelité* : cruauté, supplice ; *evidemment* : ouvertement ; *de certain* : assurément ; *pretendu* : tenté ; *esme* : but ; *cyroisme* : emplâtre ; *pretende* : tente ; *importable* : insoutenable ; *notable* : allusion.

Est en tes mains situé, se tu veulx,
Pour nostre nef conduire et mettre a port.

Aide nous donc ! Elle et moy nous metton
Entre tes mains pour nostre fait conduire ;
De macule conserve ta maison ;
Fay que puissons nous esbatre et deduire* !
Que soie ingrat ne fault penser ou dire.
Tu congnois bien la grande auctorité
Qu'ay en la court de Cesar, nostre sire ;
Ce n'est fable, mais pure verité.

Tout ce de quoy requerre le vouldré
Pour et ou nom de toy sera parfait.
Je te promés que tout bien absouldré,
Je t'en baille ma foy, c'est assés fait ;
Mais plus y a, car par real effect
Je te feré conte palatin estre.
Bien desservi* te sera ton bien fait,
On te verra en bien fleurir et croistre.

De ce tiltre [de] conte palatin
A tousjoursmés jouÿra ton lignage.
Pour tant sur tout, soit au soir ou au matin,
Te recommand Lucresse la tressage,
Si fay je moy ; et oultre de avantage
Nostre loyal amour et bon renom,
Aussi l'onneur de ton noble parage*
En ta foy soit, garde et protectïon !

De tout te fay juge, arbitre et moyen ;
Tout est en toy, tout peulx faire ou defaire.
Je te supply, partout regarde bien :
Tout peulx saulver ou perdre du contraire. »
Lors Pandalus, quant eut ouÿ l'affaire
D'Eurïalus, a soubzrire se print ;
Quelque petit de pause voulut faire,
Puis a parler ce que ensuit entreprint :

[109] *Comment Pandalus respondit a Eurialus, fort joyeux de ce qu'il devoit estre conte, et comment lui promist les assembler, lui et Lucresse.*

« Eurïale, dist Pandalus, je avoie
Bien entendu* dés pieça cest amour,
Et te promet et jure que vouldroie
Que ce ne fust avenu quelque jour.
Mais ainsi qu'as recité, sans sejour*
La chose est ja en tel train parvenue
Qu'il me convient trouver façon et tour
D'acomplir ce qu'as dit d'une venue*.

Necessité *de* ton vouloir parfaire
Si me contrainct, se ne vueil mon lignage
Estre a jamais infamé sans retraire
Et d'infamie estre mis au servage.
Contumelies*, scandales davantage
De là venir pourroient, bien je l'entens ;
Maulx infinis en viendroient, c'est l'usage,
Ce que eviter a mon pouoir pretens.

Je congnois bien que Lucresse est brulee
Du feu d'amours, ainsi qu'as recité.
Elle n'est point de soy dame trouvee.
Se el n'a secours, je croy en verité
Qu'el se occira par grand crudelité*
De aucun glaivë ou qu'el se jettera
Des fenestres embas. Se humanité
Ne la secourt, bien brief tout gastera.

De sa vië el n'a cure ne soing,
De son honneur encor moins, on le voit.
Evidemment* son grief mal et besoing
M'a descouvert autant qu'as cy endroit.
J'ai resisté et la cuidoie au droit
Sentier tousjours ramener et reduire
En l'increpant, ainsi que droit vouloit,
Mais son propos elle veut tousjours suyre.

J'ay essaié par moyens et tendu
A refroider sa grant chaleur extreme,
Mais de certain* j'ay en vain pretendu*
Et sur ce point ay failly a mon esme*.
Pale, foible devenue est et blesme,
Tout desprise, vivant en grand esmoy.
Il n'est sirop, brevage ne cyroisme*
Qui reconfort luy donne, fors que toy.

Tousjours tu es en son courage escript,
Mis et posé ; tousjours elle te demande,
Toy desirant comme paint et inscript
Seul sans autrë en son cueur de tresgrande
Affectïon ; elle veult que je pretende*
La guerison de son mal importable* ;
A l'une fois m'appelle puis commande,
Mais tousjours fait de toy quelque notable*.

cor, Euriale", dixit. Sic mulier ex amore mutata est ut iam non eadem uideatur. Heu pietas, heu dolor! Nulla prius in urbe tota uel castior uel prudentior Lucrecia fuit. Mira res si tantum iuris natura dedit amori in mentes humanas. Medendum est huic egritudini nec alia cura est nisi quam tu monstrasti. Accingam me huic operi teque, dum tempus erit, commonefaciam, nec ex te graciam quero, quia non est officium boni uiri, cum is nichil promereatur, gratiam poscere. Ego, ut uitem infamiam nostre imminentem familie, hoc ago, quod si tibi conducit, non propterea sum premiandus. » [110] At enim Eurialus inquit : « Ego uel sic tibi gratiam habeo et creari te comitem, ut dictum est, faciam, modo tu dignitatem istam non spernas. [111] – Non sperno, inquit Pandalus, sed ne hinc profecta sit uolo. Si uentura est libere ueniat, nichil ego condicionale facio. Si potuisset hoc te nesciente fieri mea ut opera aput Lucreciam esses, libencius egissem. Vale. – Et tu uale, retulit Eurialus, postquam animum reddidisti, fac, finge, inueni, effice ut simul simus. – Laudabilis », inquit Pandalus, letusque abiit, quod tanti uiri gratiam iniuisset, tum quod se iam comitem esse sperabat, cuius dignitatis tanto erat auidior quanto se minus cupere demonstrabat.

**109** *recours* : solution ; *a la fin que* : affin que — **111** *a ton deceu* : à ton insu.

Eurïale escoute, je te prie!
Ceste femmë est par amour changee
En tel façon quë on peut, je t'affie,
Dire qu'elle est muee et estrangee,
D'une façon en l'autre transmuee.
Ha, grant pitié et grant douleur me tient,
Quant sa vertu ainsi voy commuee
De bien en mal! De rien ne me souvient.

En la cité n'avoit plus chaste femme,
Plus prudente, sans doubte, que Lucresse.
Que nature, si excellente dame,
Au dieu d'amours a vertu et prouesse
Si grandz donné que soudain, sans peresse,
Peut es pensees des humains resider,
C'est merveille. Grant puissance et noblesse
Lui a donné pour plus hault presider.

A ce grief mal convient trouver secours,
Combien que autre remede je n'y voy
Que celluy que as trouvé; c'est le recours*.
Mon plain devoir en ce cas je feray.
Quant il sera temps, je te appelleray.
Grace ne vueil, salaire ne loyer.
De homme de bien l'office, com je croy,
N'est salaire prendre sans meriter;

Mais a la fin que* je puisse eviter
L'infamie que sur nostre famille
Pourroit tumber, vueil experimenter
Bon remede par voye assés subtille.
Et s'il avient que ce te soit utille,
Pour ce ne vueil quelque loyer avoir;
Il me suffist que par façon abille
Puisse a vos maulx, ainsi que entens, pourvoir. »

[110] *Comment Eurialus de rechief promet a Pandalus le faire conte palatin.*

Eurïalus respondit a Pandale :
« Voy cy le bien et grace que en auras,
Car, quoy que soit, qui qu'en sermonne ou parle,
Conte, soys seur, palatin tu seras.
Se tu me crois, pas ne refuseras
La dignité, car elle est belle et haulte.
Tousjours de plus en plus te esleveras,
Mais je te pry que a ce fait cy n'ait faulte. »

[111] *Comme Pandalus faint ne vouloir estre conte par office de macreau,* mais *bien par autre moien, se possible estoit.*

Lors Pandalus a Eurïale dist :
« La dignité je ne vueil reffuser,
Mais bien vouldroys que ce pas ne venist
Par ce moien, s'on pouoit aviser
Liberaument que on la me peust donner
Sans quelque esgard avoir a ce fait cy.
Je ne vouldrois honneur habandonner,
Ce que ferois, quant il seroit ainsi.

Se estre pouoit que j'eusse a ton deceu*
Par mon labeur et diligence faict
Que tu eusses, sans en avoir rien sceu,
De Lucresse tant a ton plaisir faict,
Plus voulentiers eusse le tout parfaict.
Ce neantmoins le possible feray,
En faisant tant que joyeux et refait
Te trouveras. Sur ce adieu te diray. »

Eurïalus dist adieu de sa part,
Telz parolles a Pandalus disant :
« Puisque tu m'as par ta scïence et art
Le courage rendu, fay en faignant,
Treuve moiens en bien dissimulant
Que nous soyons assemblés et unis
En quelque lieu. Ne soies delayant
De Lucresse me bailler vis a vis! »

Pandalus lors a Eurïale dist :
« Ne te soucye, car joyeulx tu seras. »
Grande joyë en son cueur est et gist,
Disant a soy : « De quoy te soucieras,
Puisque l'amour d'ung si grant hommë as? »
Il esperoit conte palatin estre,
Plus desirant ce avoir, n'en doubtés pas,
Que moins semblant monstroit le vouloir estre.

[112] Sunt enim homines quidam ut mulieres, que tum maxime nolle dicunt, cum maxime uolunt. Hic lenocinii mercede sortitus est comitatum et auream bullam sue nobilitatis posteris demonstrabit. [113] In nobilitate multi sunt gradus, mi Mariane, et sane, si cuiuslibet originem queras, sicut mea sententia fert, aut nullas nobilitates inuenies, aut admodum paucas que sceleratum non habuerint ortum. Cum enim hos dici nobiles uideamus qui diuiciis habundant, diuicie uero raro uirtutis sunt comites. Quis non uidet ortum esse nobilitatis degenerem ? Hunc usure ditarunt, illum spolia, proditiones alium. Hic ueneficiis ditatus est, ille adulacionibus. Huic adulteria lucrum prebent, nonnullis mendacià prosunt, quidam faciunt ex coniuge questum, quidam ex natis plerosque homicidia iuuant. Rarus est qui iuste diuicias congreget. Nemo fascem amplum facit, nisi qui omnes metit herbas. Congregant homines diuicias multas nec unde ueniant sed quam multe ueniant querunt. Omnibus hic uersus placet : « Vnde habeas querit nemo, sed oportet habere. » Postquam uero plena est archa, tum nobilitas poscitur, que sic quesita nil aliud est quam premium iniquitatis. Maiores mei nobiles habiti sunt. Sed nolo mihi blandiri, non puto meliores fuisse proauos meos aliis, quos sola excusat antiquitas, quia non sunt in memoria eorum uicia. Mea sententia nemo

**112** *ilz* = *elz* ; *devocion* : désir, volonté ; *afection* : attitude ; *hutin* : joute amoureuse ; *parifiee* : faite égale — **113** *oultrage* : crime ; *comme ainsi soit que* : étant donné que ; *a tart* : rarement ; *principe* : origine ; *pathelins* : fourberies ; *coquillage* : baliverne ; *bagage* : futilité ; *sophistiques* : trompeurs ; *infaitz* : souillés ; *atins* : ornements, parures ; *apliques* : ornements de pierres précieuses ; *se* = *ce* ; *esperner* : épargner.

[112] *L'acteur parle de aucuns hommes qui ont nature feminine.*

Aucuns hommes sont aux femmes parelz,
Lesquelles ont telle condicïon :
Quant on leur dit : « plaisir faire veilles »,
Elles en feront lors denegatïon,
Mais c'est alors qu'ilz* ont devocïon*
De parfaire ce dont elles sont requises.
De Pandalus tel fut l'afectïon*
Par manieres et faintises exquises.

Pandalus eut de macreau le salaire.
Bien tost aprés fut conte palatin.
De noblesse, pour mieulx le tout parfaire,
Les ornemens receut a ung matin.
Ce fut assés tiré pour ung hutin*.
Sa ligneë en est magnifiee,
Portans habis de veloux et satin,
Aux plus nobles partout pariffee*.

[113] *L'acteur monstre qu'il y a plusieurs manieres de noblesses et dont elle est venue et que elle a eu originelle naissance de peché quant a plusieurs, ainsi qu'il apert de Pandalus, et que pour les biens mondains homme ne doit estre dit noble.*

[E]n noblesse plusieurs degrés y a,
Et qui vouldroit de noblesse querir
L'originel naissance, on trouvera,
Comme je croy, se on veult bien enquerir,
Que on ne sauroit trouver ne requerir
Noblesse, tant soit vieille de parage,
Au moins bien peu que on ne treuve venir
Et proceder de peché ou de oultrage*.

Et comme ainsi soit que* nobles tenons
Ceulx qui les biens du monde ont a monceaulx
Et quë a tart* les vertus nous voions
De richesses compaignes, que dirons
De noblesse *le* principe*? Pourrons
Estre en tous lieux veu tresadulterin,
Degenerant de vertu, ce pouons
Par chascun jour voir au soir et matin.

Par usures est l'un devenu noble,
Riche et puissant, et l'autre par pillage.
Et par traisons et poison tresinnoble,
Par flateries, pathelins*, coquillage*,
Adulteres, macrelleries, bagage*,
Par bien mentir et toutes voies obliques,
De là viennent a plusieurs avantage,
Noblesse, estas et par autres trafiques.

Et les autres de leurs femmes houliers
Sont pour avoir richesses sophistiques*,
De leurs filles le sont a grans milliers,
Plus que bourreaux infaitz* par telz pratiques ;
Et les autres leurs atins* et apliques*
Pour les aucuns occirë ont tendus,
Charchans avoir richesses redupliques
Par faulx moiens, par la loy deffendus.

On trouveroit a peine homs qui peust
Grans richesses justement assembler,
Et ne vit on oncques *faucheur* qui eust
Faulx tresample que pour tout arrabler,
Toutes herbes recueillir et trencher.
Grans richesses assemblent les mondains,
Sans d'où viennent penser ne regarder,
Fors au nombre ; se* sont les communs trains.

A toutes gens est plaisant ce vers cy :
« Dont tu ayes, nul [ne] fait questïon.
Avoir convient, de ce ont peine et soucy. »
Par pillerie ou faulse pactïon
Ilz boutent hors loy, foy, devocïon
Pour amasser et devenir puissans.
Quant de ducas auront plaine maison,
Nobles seront, riches et triumphans.

Mais noblesse par ces moiens aquise
Est le loier de leur iniquité.
Et se tout bien je remembre et avise,
*Mes* ancesseurs ont de nobilité
Nom et armes de long temps aporté ;
Pour ce esperner* eulx ne moy ne vouldroye.
Je ne les croy meilleurs avoir esté
Que les autres, quelque excuse que voye.

Antiquité seulement les pourroit
Aucunement excuser, pour qu'i sont
Hors memoire de plusieurs, on le voit,
Car on ne scet dont telle noblesse ont ;
Voycy de ce mon opinïon. Donc

est nobilis nisi uirtutis amator. Non miror aureas uestes, equos, canes, ordinem famulorum, lautas mensas, marmoreas edes, uillas, predia, piscinas, iurisdictiones, siluas. Nam hec omnia stultus assequi potest, quem si quis nobilem dixerit, ipse fiet stultus. Pandalus noster lenocinio nobilitatus est.

[114] Non multis post diebus rure inter Menelai rusticos rixatum est et occisi nonnulli qui plus biberant opusque fuit ad res componendas Menelaum proficisci. Tum Lucrecia : « Mi uir, inquit, grauis es homo debilisque, equi tui grauiter incedunt. Quin gradarium aliquem recipis comodatum ? » Cumque ille percontaretur ubi nam esset aliquis, « Optimum, inquit Pandalus, nisi fallor Eurialus habet et tibi libens concedet, si me uis petere. – Pete. » inquit Menelaus. Rogatus Eurialus mox equum iussit adduci idque signum sui gaudii recepit secumque tacite dixit : « Tu meum equum ascendes, Menelae, ego tuam uxorem equitabo. » [115] Conuentum erat ut noctis ad horam quintam in uico Eurialus esset speraretque bene si cantantem Pandalum audiret. Abierat Menelaus iamque celum noctis tenebre obduxerant. Mulier in cubili tempus manebat. Eurialus ante fores erat signumque morabatur nec cantum audiebat nec screatum. Iam preterierat hora et ut abiret Eurialus suadebat Achates delusumque dicebat. Durum erat

---

**113** *sentus* : senti ; *macrelage* : comportement de maquereau ; *infera* : prouva — **114** *interest* : différend ; *espeury* : effrayé ; *comme... soignast de* : comme si elle se souciait beaucoup de ; *captiver* : retenir ; *grave* : gros ; *sentés* : voyez ; *aucune* : une — **115** *pour* : à cause de ; *le causast de* : le poussât à ; *apointé fut* : on s'accorda ; *c' = s'* ; *expectant* : celui qui attend ; *soy gabant* : se moquant.

Nul n'est noble, s'il n'aime les vertus ;
Le plus noble de sang les pechés font
Devoir estre villain dit et sentus★.

Je ne loue vestemens d'or ne chiens
Ne grans chevaux ne de servans grant suite,
Les grans convis garnis de més et biens,
Les haulx palais, villes où l'en habite,
Fermes, estangs, haulte, moyenne justice,
Parcs et forests, garennes ne prairies,
Puisque homme fol les peut par injustice
Toutes avoir, par ses grans pilleries.

Et se aucun dit que tel est noble et digne,
Je vous promet que cil qui ce dira
Doit et sera reputé fol indigne
Par cil qui bien la verité visera.
Nostre mignon Pandalus en fera
A tous la foy, qui par son macrelage★
Fut conte faict ; par ce bien infera★
Que fol estoit devenu et peu sage.

[114] *L'acteur retourne a sa matiere principale et monstre comment Pandalus emprunta la haquenee d'Eurialus pour Menelaus qui alloit dehors.*

Bien peu de temps aprés ce que dit est,
Les laboureurs et fermiers du mary
De Lucressë eurent quelque interest★,
Noises, debas. Menelaüs marry
Fut grandement, en son cueur espeury★,
Car on luy dist que aprés boire ilz avoient
Quelque un d'entre eulx navré, tué, murtry.
Aller convient veoir comme ilz le faisoient.

Et pour iceulx apaiser fut besoing
Que ce mary Menelaüs allast
Par devers eulx, car de cë avoit soing.
Lucresse lors, comme se bien soignast★
De la santé du mary et pensast
Le captiver★, luy a dit qu'il estoit
Grave★, foible, que cheval qui trotast
Dorenavant pas bon ne luy seroit.

Elle luy dist : « Mon amy, empruntés
Pour aller hors aucunë hacquenee ! »
Aux assistens il dist : « Partout sentés★
Et que aucune★ me soit tost empruntee. »

Pandalus dist : « Je croy que en la contree
On ne pourroit meilleure recouvrer
Pour doulx aller, mieux passant ne acoutree
Que une que ay veu a Eurïal mener.

Et si te plaist, je la te emprunteré. »
Menelaüs respond que c'est bien dit.
Eurïalus ne dist pas : « Non feré »,
Ains commanda que, plus tost fait que dit,
On amenast sans quelque contredit
La haquenee. Signe de joye receut,
Car a par soy secretement a dist :
« La besongne mieulx avenir ne peut.

Menelaüs, ce plaisir bien te vueil !
Sur ma beste, com je voy, monteras,
Mais qui que en ait despit, feste ne dueil,
Ainsi que mon cheval chevaucheras,
En ta maison, quant parti tu seras,
Ta Lucressë pour toy chevaucheré.
De ce marry estre ne deveras ;
Ce que ne peus parfaire, acheveré ! »

[115] *Comment aprés que Menelaus fut parti, Eurialus fut jusques a mienuyt a l'uys de Lucresse et ne pouoit entrer, pour★ le frere de Menelaus qui ne vouloit aller dormir, jasoit ce que Pandalus de ce le causast★.*

Apointé★ fut que Eurïalus vendroit
A cinq heures a la rue devant l'uys.
Se Pandalus chanter lors il oyoit,
Signe seroit qu'il auroit bonnes nuys.
Menelaüs estoit desja partis,
Les tenebres de la nuyt aprochoient,
Du ciel c'★estoient les clertés departis,
Par les rues peu de gens tournoi[oi]ent.

Lucresse estoit sur son lit, attendant
Que son amy Eurïalus venist,
Qui devant l'uys estoit ja tournoiant
Et ne faisoit que atendre que on luy fist
Le signe, ainsy que Pandalus predist.
Chanter ne ouoyt ne cracher l'expectant★ ;
L'eure passoit ; Achatés lors luy dist :
« Alon nous en, de toy se vont gabant★. »

amanti redire et nunc unam nunc aliam causam manendi querebat. Non canebat Pandalus, quia Menelai frater domi manserat et omnes aditus scrutabatur, ne quid insidiarum fieret noctemque trahebat insomnem. Cui Pandalus : [116] « Nuncquamne, inquit, hac nocte cubatum ibimus ? Iam nox medium poli transcendit axem et me grauis occupat somnus. Miror te, cum iuuenis sis, senis habere naturam, quibus siccitas somnum auffert nec umquam dormiunt, nisi paululum prope diem, dum currus uoluitur septentrionalis Elices[41], cum iam tempus esset surgendi. Eamus iam tandem dormitum. Quid sibi uolunt he uigilie ? – Eamus, inquit Agamenon[42], si tibi sic uidetur. Antea tamen inspiciende sunt fores an satis firmate sint, ne furibus pateant. » [117] Veniens ad hostium, nunc unam, nunc aliam seram admouit et pessulum addidit. Erat illic ingens ferrum quod uix duo poterant eleuare, quo non numquam hostium claudebatur, quod, postquam Agamenon mouere non potuit : « Iuua me, inquit, Pandale, admoueamus ferrum hoc hostio ! Tum dormire in utramuis aurem ociose poterimus. » Audiebat hos sermones Eurialus et : « Actum est, tacitus ait, si hoc ferramentum adiungitur. » Tum Pandalus : « Quid tu paras, Agamenon ? Tamquam domus obsidenda sit, firmare hostium paras. An tuta sumus in ciuitate ? Libertas hic est et quies omnibus eadem, tum hostes procul sunt, quibuscum bella gerimus, Florentini[43]. Si

---

**115** *duys* : habile — **116** *radical humeur* : humeur qui relève des principes vitaux ; *vieux* = *veux* ; *ta nourriture* : ce que l'on t'a appris ; *vigiles* : veilles ; *coings* : instruments de fer, chaînes ; *poings* : instruments permettant de fermer une porte (?) — **117** *deult* (inf. *doloir*) : souffre ; *clouee* : close, fermée ; *assiger* : assiéger.

[41] Hélicé est l'une des deux nymphes nourrices de Jupiter. Comme Saturne les poursuivait pour les châtier d'avoir élevé l'enfant, Jupiter les transforma en constellations, la petite et la grande ourses.

[42] Comme de nombreux princes grecs courtisaient Hélène, Agamemnon, frère de Ménélas, persuada Tyndare de la donner à Ménélas. Les princes grecs jurèrent de soutenir celui d'entre eux qui épouserait Hélène pour éviter les querelles. Lorsque le Troyen Pâris eut enlevé Hélène à Ménélas, celui-ci rappela leur serment aux princes grecs et, sous la direction d'Agamemnon, une expédition s'organisa contre Troie.

[43] En décembre 1429 les Florentins envahirent le territoire de Lucques. Paolo Guinigi, seigneur de Lucques, obtint alors l'aide militaire de Filippo Maria Visconti, ce qui contraignit les Florentins à se retirer. Progressivement, par le jeu des alliances, le conflit se développa avec l'entrée en lice de Sienne aux côtés de Lucques. La mort de Martin V, l'élection d'Eugène IV et le séjour de Sigismond à Sienne entretinrent la région dans l'instabilité. Finalement, après une série d'escarmouches et d'opérations de faible ampleur, Florence s'accorda avec Sienne et Lucques par la paix de Ferrare (26 juin 1433).

Il estoit dur de partir a l'amant
Et maintenant il charchoit une cause
De demourer ; l'autre cause querant
Il delayoit le partir, faisant pause,
Car de chançon ne oyoit verset ne clause,
Pour Pandalus qui le frere doubtoit
De cë mary, tenant la maison close ;
Entierement sur Lucresse guettoit.

Les entrees, portes, fenestres, huys
Tenoit serrees ce frere sans doubtance ;
De regarder partout il estoit duys*.
La nuyt passoit sans dormir par plaisance.
Quelque labeur qu'endurast ou souffrance
Ne lui chaloit, mais que bon guet il fist.
De ce avoit Pandalus desplaisance,
Qui par couroux telz parolles luy dist :

[116] *Comment Pandalus remonstre au frere de Menelaus qu'il est heure de aler coucher, affin que Eurialus entrast.*

« [N]ous yrons [nous] jamais en ceste nuyt
Coucher ? Vecy trop veillé, ce me semble.
L'eure passë, il est aprés minuyt ;
Dormir me prent tant que mort je semble.
Quant j'ay pensé toutes choses ensemble,
D'une chose me vois esmerveillant
Que a ung viellart ta nature ressemble,
Et si es tu jeune et gentil galant.

Les vieilles gens, esquelz humeur default,
Dormir ne peuent ; trop consumé en eulx
Est radical* humeur, doubter n'en fault.
Quant vient le jour, lors sont fort sommilleux.
Quant on se doit lever, ilz cloent les yeulx,
Dormir veulent ; c'est leur propre nature.
Trop ressembler, ainsi que voy, leur vieux*
Contre raison ; pas n'est ta nourriture*.

Alons doncques dormir, je te supplie.
Que valent tant de vigiles* et soings ? »
Lors le frere lui dist : « Puisqu'il t'ennuye,
Alons coucher ; mais premier est besoings
Que les portes de verroulx et de coings*
Soient barrees, pour que mauvais larrons
Ne surviennent ; mettre y convient les poings*,
Et puis aprés coucher nous en yrons. »

[117] *Comment le frere de Menelaus barroit les portes en la presence de Pandalus.*

A la porte tout droit il s'en ala.
L'une et l'autre serreure mist apoint
Et la barre de l'uys il abilla.
Une barre de fer vit sur ce point
Que a grant peine deux homes en pourpoint
Eusse[nt] levé ; de ce barrer vouloit
L'uys ; ja soit quë on ne l'en barrast point
Ou paravant, fermer il l'en cuidoit.

Mais quant il vit que trop pesant estoit
Et que lever de terre ne la peut,
A Pandalus dist que, s'il lui plaisoit,
Il lui voulsist aider, mais il ne veult.
Eurïalus tout cela oyt et sceut,
Disant : « C'est fait, se la barre est levee ! »
De paour qu'il a, le cueur lui tremble et deult*,
Car la porte trop eust esté clouee*.

Lors Pandalus lui dist : « Que veulx tu faire ?
Il peut sembler que on te veult assiger* !
De tant barrer n'est chose necessaire,
Car en cité sommes où n'a danger.
Qui te viendra en ce lieu oultrager,
Où nous avons paix, repos et plaisance ?
Nostre ennemy florentin deloger
Ne te viendra ; loing fait sa residence.

fures times, sat clausum est ; si hostes, nihil est quod hac in domo possit te tueri. Ego hac nocte non subibo onus, quia scapulas doleo et infra sum fractus nec gestandis oneribus sum ydoneus. Aut tute leua aut sine. [118] – Vah ! satis est », inquit Agamenon dormitumque cessit. Tum Eurialus : « Manebo hic adhuc horam, ait, si forte aliquis adaperiat. » Tedebat Achatem moreque tacitus maledicebat Eurialo qui se tam diu retineret insomnem.

Nec diu mansum est cum per rimulam uisa Lucrecia est, parum quid luminis secum ferens, uersus quam pergens Eurialus : « Salue, mi anime, Lucrecia », dixit. At illa exterrita fugere primum uoluit. Exinde recogitans : « Quis tu es, uir ? ait. – Eurialus tuus, inquit. Aperi, mea uoluptas, iam mediam noctem te hic operior. » Agnouit Lucrecia uocem sed, quia simulacionem timebat, non prius ausa est apperire quam secreta inter se tantum nota percepit. Post hoc magno labore seras remouit sed, quia plurima ferramenta fores retinebant que manus feminea ferre non poterat, ad semipedis dumtaxat amplitudinem hostium patuit. « Nec hoc, ait Eurialus, obstabit ». Extenuansque suum corpus per dextrum latus intro sese coniecit [119] mulieremque mediam amplexatus est. Achates extra in excubiis mansit. Tum Lucrecia, siue timore nimio, siue gaudio exanimata, inter Euriali deficiens brachia, pallida facta est et amisso uerbo ac oculis clausis per omnia similis mortue uidebatur, nisi quod adhuc calor pulsusque manebat. Exterritus Eurialus

---

**117** *froisseront* : briseront ; *quant... part* : quant à moi ; *fais* : charge ; *assis* : placé — **118** *moint* = *maint* ; *vertu* : force ; *deffermer* : ouvrir ; *touroullees* : verrouillées ; *viron* : environ — **119** *adresse* : signe.

Et se tu crains les larrons, trop est l'uis
Barré ; aussi si les ennemis sont
En la ville, faire chose ne puis
Qui te puisse saulver : ilz te prendront
En la maison, barriere froisseront*.
Si sagë es, l'uis ainsi laisseras.
Quant de ma part*, les barres demourront ;
Aide de moy sur ce aucune ne auras.

Les espaules me deulent griefvement
Et suis rompu du bas, pour quoy ne puis
Chose lever ne moy aucunement
A fais* porter efforcer, dont je suis
Tresdesplaisant ; et se jamais cest huis
On ne pouoit barrer, tant que de moy
Ce gros barreau de fer y fust assis*,
Tousjours ainsi demourroit, par ma foy. »

[118] *Comment le frere de Menelaus, mary de Lucresse, se ala coucher, et Lucresse mist Eurialus en la maison a grant peine.*

« Fy de telz gens », dist ce frere a Pandale,
De là tout droit dormir il s'en ala.
Eurïalus, qui morfondu et pale
Sur le pavé estoit, ne se bouga,
Ains dist de vray que une heure là sera
Pour escouter, se aucun ouvrira l'uys.
Son compaignon, a qui moult ennuya,
Le mauldisoit tout bas et vis a vis.

Et ne tarda pas longuement aprés
Que Eurïalus, par la fente de l'uys,
Vit Lucresse qui s'approcha plus prés ;
Au devant vint, comme entendre je puis.
A travers l'uys lui a dit : « Bonnes nuys
Vous envoit Dieu, ma doulce amie Lucresse ! »
Espantee fut, de fuïr eut avis,
Puis s'appensa de demander : « Qui esse ? »

Eurïalus a sa dame et maistresse
Lors respondit : « C'est vostre amy loyal,
Eurïalus, mon cueur et ma lïesse.
Ouvrés moy l'uis, j'ay esté cy aval
Sur le pavé toute nuyt, ou moint* mal,
Froit et douleur ay souffert, sur mon ame.
Ouvrés moy l'uis, par vouloir cordïal
Je vous requier et supplie, ma dame ! »

Lucresse bien la voix de son amant
Lors entendit, mais doubtant la faintise
El n'osa pas son huis ouvrir devant
Que secretes enseignes el avise,
Aux deux amans congneues selon leur guise.
A grant labeur les serreures ouvrit.
Toute vertu*, sens et puissance a mise
A deffermer* ce que l'autre clouït.

Mais pource que les portes si estoient
De plusieurs gros ferremens touroullees*
Et que les mains fermement n'avoient
Pas puissance des choses bien serrees
A plain ouvrir, elz furent deserrees
A demy pié d'ouverture ou viron*.
A Lucresse furent lors conferees
Doubles vertus pour loger son mignon.

Quant Eurïal apperceut l'ouverture,
Qui estroictë et peu patente estoit,
Dist : « Je mettray mon corps a l'aventure »,
Et en entrant il mist son costé droit.
Son corps gresle, gent et mignon estoit,
Mais de trop plus le fist gresle et habile.
Dedens entra ; amours lors lui aidoit :
A vrais amans n'est chose difficile.

[119] *Comment Lucresse se pasma et evannouyt entre les bras de Eurialus ; des douleurs et plaintes qu'elle fist.*

Il embrassa tresamoureusement
Sa plaisance, sa dame et sa lïesse.
Dehors se tint Achatés longuement,
Faisant le guet, qui moult au cueur le blesse.
Entre les bras d'Eurïalus Lucresse,
Fust de craintë ou de joye, se pasma.
Elle devint presque morte en la place,
Pale, blesme ; sans parler demoura.

Les yeulx avoit clos la plaisant Lucresse
Et de tout point a morte ressembloit ;
Et n'y avoit de vie quelque adresse*,
Fors la chaleur et le poulx qui mouvoit.

subito casu quid ageret nesciebat secumque : « Si abeo, inquit, mortis sum reus, qui feminam in tanto discrimine deseruerim. Si maneo, interueniet Agamenon aut alius ex familia et ego perierim. [120] Heu amor infelix, qui plus fellis quam mellis habes ! Non tam absinthium est amarum quam tu. Quot me iam discriminibus obiecisti, quot mortibus meum caput deuouisti ? Hoc nunc restabat meis in brachiis ut feminam exanimares. Cur non pocius me interemisti ? Cur non me leonibus obiecisti ? Heu, quam optabilius erat in huius pocius me gremio quam istam in meo sinu defecisse ! » Vicit amor uirum abiectaque proprie cura salutis cum femina mansit eleuansque altius mutum corpus atque deosculans madidus lacrimis : « Heu, Lucrecia, inquit, ubi nam gencium es ? Vbi aures tue ? Cur non respondes ? Cur non audis ? Aperi oculos, obsecro, me respice ; arride michi ut soles. Tuus hic Eurialus assum, tuus te amplectitur Eurialus, mi anime. Cur me contra non basias, mi cor ? Obisti an dormis ? Vbi te queram ? Cur, si mori uolebas, non me monuisti ut occidissem una ? Nisi me audis, en iam latus meum apperiet gladius et ambos habebit exitus unus. Ah, uita mea, suauium meum, delicie mee, spes unica, integra quies, siccine te, Lucrecia, perdo ? Attolle oculos, eleua caput. Non dum mortua es, uideo. Adhuc cales, adhuc spiras. Cur mihi non loqueris ? Sic me recipis ? Ad hec me gaudia uocas ? Hanc mihi das noctem ?

---

**119** *pour une* : excédé ; *ront* : clair ; *dars* : lance — **120** *absince* : absinthe ; *quans* : quels grands ; *se* = *ce* ; *respit* : je regrette (?) ; *depeschant* : libératrice.

Eurïalus, qui ainsi la tenoit,
Tout espanté fut du cas de Fortune
Et ne savoit que faire lors pourroit.
Il pouoit bien adonc conter pour une* :

« Se je m'en fuy, disoit il, on dira
Que de sa mort seray cause, et diront
Qu'en tel peril - nul ne contredira -
Ne la devois laisser, c'est ung mot ront*.
Se je arreste, les varlés qui ceans sont,
Me trouveront ; je suis de toutes pars
Triste et perplex ; scandale me feront ;
Je periray par coups d'espee ou dars*.

[120] *Comment Eurialus fait invective contre amours.*

Ha fol amour, tant tu es maleureux,
Plus as d'amer fïel que de doulceur !
L'absince* n'est si amer, si m'aist Dieux,
Comme tu es ! Trop m'as fait de rigueur !
En quans* perilz et dangiers par foleur
*M'as* tu ja mis et offert en mains lieux
Et a quantes manieres par fureur
De mort m'as tu livré, jeunes et vieulx !

Se* seulement respit*, comme j'entens,
Que entre mes bras rendisses pale et morte
Celle de qui toute ma joye j'atens.
Que ne m'as tu occis devant la porte
Plus tost que ainsi par tresestrange sorte
Tout mon plaisir et joye esvanouir,
Ou a beste cruele, dure et forte
Comme ung lïon, livré pour moy gloutir ?

J'eusse de trop plus voulentiers amé
En son giron mourir et trespasser
Que son gent corps entre mes bras pasmé
Fust en ce point pour ceste vie laisser. »
Amour vainquit l'amant, car delaisser
Ne la voulust, quelque dangier qu'il vist.
Mieulx eust amé de ceste vie passer
Que abandonner celle où tout son cueur gist.

Il la levoit sur bout a sa puissance.
En la baisant de lermes l'arousoit
Et lui disoit : « Mon bien, ma souvenance,
Tout mon plaisir, ce que dire on pourroit,
Où estes vous ? Ouvrés icy endroit
Vos oreilles ! Que ne respondés vous ?
Que ne ouïyés vous ce que mon cueur conçoit
De deul et pleurs, tout pour l'amour de vous ?

Ouvre les yeulx, regarde ton amant,
Ma volupté, ma plaisance, ma joye !
Je te supply, regarde moy devant
Que je meure ! Se ainsi est que je doie
Mourir icy avec toy, que je soye
D'un ris tout seul de la bouche esjouÿ,
D'un petit ris tel que avoir le souloie.
Devant ma mort seré tout resjouÿ.

C'est ton amy Eurïal qui cy est,
Cil proprement qui te tient embrassee.
Je me esmerveil où ton cueur present est :
De ainsi estre dois estre lassee !
Helas, mon cueur, mon confort, ma pensee,
Es tu dehors ou si tu dors ainsi ?
Où pourroy je te trouver ? Si passee
Une fois es, mourir me fauldra cy.

Se ainsi estoit que eusses ferme propos
De ainsi mourir et venir a la mort,
Tu pouois bien cela, com je suppos,
Me reveler, affin que par accord
Je me feussë avec toy, pour confort,
A mort livré, c'estoit ma de[s]tinee.
Autre secours, remede ne confort
N'eusse charché pour femme qui soit nee.

Se tu ne veulx mes paroles ouïr,
De mon glaive bien fourby et trenchant
Le mien costé tu me verras ouvrir.
Nous deux aurons une mort depeschant*.
Ha ma vie, ma doulceur, que ayme tant,
Mes delices et ma seule esperance,
Tout mon repos et mon bien accroissant,
Mourras tu cy sans aucune allegance ?

Ouvre les yeulx, leve le chief en hault,
Pas encores n'es morte, comme je croy !
Je regarde que as le corps encores chault
Et que aspires l'air en tirant a toy :
A quoy tient il que ne parles a moy ?
M'as tu mandé pour telle chere me faire ?

Assurge, oro, requies mea ; respice tuum Eurialum. Assum Eurialus tuus. » Ac sic fatus, lacrimarum flumen supra frontem et mulieris timpora fluit, [121] quibus tamquam rosarum aquis excitata mulier quasi de graui somno surrexit amantemque uidens : « Heu me, inquit, Euriale, ubi nam fui ? Cur non me pocius abire sinisti ? Beata iam moriebar in tuis manibus. Vtinam sic excederem antequam tu hac urbe decederes ! »

[122] Dum sic inuicem fantur, in thalamum pergunt, ubi talem noctem habuerunt qualem credimus inter duos amantes fuisse, postquam nauibus altis raptam Helenam Paris abduxit tamque dulcis nox ista fuit ut ambo negarent tam bene inter Martem Veneremque fuisse. « Tu meus es Ganimedes, tu meus Ipolitus Diomedesque meus, dicebat Lucrecia. – Tu michi Polixena es, Eurialus referebat, tu Emilia, tu Venus ipsa[44]. » Et nunc os, nunc genas, nunc oculos comendabat. Eleuataque non numcquam lodice, secreta que non uiderat antea contemplabatur et : « Plus, dicebat, inuenio quam putaram. Talem lauantem uidit Atheon in fonte Dyanam[45]. Quid his membris formosius, quid candidius ? Iam redemi pericula. Quid est quod propter te non debeat sustineri ? O pectus decorum, o papille premende, uosne tango, uosne habeo, uosne meas incidistis manus ? O teretes artus, o redolens corpus, tene ego possideo ? Nunc mori satius est, quando gaudium hoc est recens, ne qua interueniat calamitas. Anime mi, teneo te an somnio ? Verane ista uoluptas est an extra mentem positus sic

**120** *alegement* : soulagement — **121** *voyement* : regard ; *sans... deloiant* : sans qu'il se délie — **122** *tribulacion* : épreuve ; *autelle* : telle ; *bien visans* : au regard clair ; *secretz* : organes sexuels ; *soy abaisser* : s'humilier ; *se* = *ce*.

[44] Trois beautés de chaque sexe se répondent : Ganymède (voir *Cinthia*, p. 63, n. 28) ; Hippolyte, fils de Thésée, objet de la passion incestueuse de Phèdre ; Diomède, roi d'Argos, l'un des plus valeureux combattants de la guerre de Troie ; Polyxène, fille de Priam, aimée d'Achille ; Émilie, sœur d'Hippolyté, reine des Amazones, héroïne de la *Teseida* de Boccace.

[45] Un jour qu'il chassait, Actéon surprit Diane en train de se baigner. Pour punir son indiscrétion, la déesse le changea en cerf et il fut dévoré par ses chiens. Voir Ovide, *Métamorphoses*, III, 173 *sqq*.

Sont ce les joyes que avecques toy reçoy?
Me donras tu nuyt si aigre et contraire?

Mon seul repos, lieve toy promptement
Et regarde ton loyal amoureux,
Ton Eurïal et ton alegement*,
Qui te tient cy, transi et douloureux! »
Quant eut ce dit, un fleuve de ses yeulx
Abundamment de lermes descendit
Dessus le front de Lucresse amoureux
Et les temples toutes moullees rendit.

[121] *Comment Lucresse retourna de pamaison et evennouyssement, et des parolles qu'elle dist a Eurialus.*

Et tout ainsi que se on eust d'eaue rose
Front et temples arousé doulcement,
Aussy commë en grief dormir enclose,
Se resveilla et tresbenignement
Sur son amy elle getta son voyement*.
« Helas! dist elle, mon amy, quelle part
Puis je avoir esté si longuement,
Comme si mort m'eust frapee de son dart?

Que ne m'as tu icy laissé mourir
Entre tes bras, ce m'eust esté plaisant!
Bien euree on me auroit peu tenir,
Se entre tes mains mon esperit languissant
Eusse rendu, sans estre deloiant*,
Ains que fusse de avec moy departi,
Car le depart me sera moult poingnant
Et ou glayve de la mort converti! »

[122] *Comment les deux amans se allerent coucher ensemble aprés la tribulacion* dessusdicte et des parolles qu'ilz disoient l'ung a l'autre.*

En devisant ainsi que dit avons,
En la chambre monterent les amans,
Et si eurent, ainsi que nous croions,
Autelle* nuyt qu'eut Paris bien visans*,
Quant Helaine, plaisant et jeune de ans,
Es navires eut mise aussi posee.
Du jeu d'amours les esbas conduisans
Furent autant *que* dura la nuytee.

Et leur sembla la nuyt si amoureuse,
Doulce et plaisant, et chascun d'eux disoit
Que Mars n'avoit point eu nuyt si eureuse
Avec Venus com chascun d'eux avoit,
Car Eurïal Lucressë appelloit
« Ganimedes » et « son doulx Ypolite »,
Puis « mon plaisant Diomedes » nommoit
Pour louenge d'amours, tiltre et merite.

Eurïalus par semblable façon
Sa Lucresse « Polissene » appelloit,
« Mon Emylie, ma Venus de renom, »
Puis la bouche et les joes lui baisoit,
Et ses beaux yeulx treslumineux louoit;
Puis en levant parfois la couverture,
Les beaux secretz*, que jamais veus n'avoit,
Il contemploit par diligente cure.

Puis il disoit: « Je treuve plus de biens
En ce gent corps que on ne pourroit penser.
Quant Dïane, se le cas bien retiens,
En fontaine se voulut abaisser*
Et que Anthïon la vit illec baigner,
Elle estoit lors telle, se m'est avis.
Plus beaux membres on ne sauroit trouver
Ne mieux formés, plus blans ne plus cler vis.

J'ay rachaté tous dangiers et perilz;
Il n'est chose que pour toy ne souffrisse.
O poictrine plus blanche que le lis,
O mamelles tresplaisans, ferme cuisse,
A cette fois je vous ay, sans que on puisse
Moy empescher; vous estes en mes mains,
Corps et membres souffisans pour un prince,
Et fust il duc ou roy tressouverains.

Content serois de mourir, et mieulx vault
En ceste joye si plaisant et nouvelle
Que d'attendre de Fortune l'assault,
Qui me pourroit calamité mortelle
Livrer aprés et de ma damoiselle
Et son gent corps *prendre* par quelque effort. »
Puis il disoit: « Mon cueur, ma jouvencelle,
Vous tien ge ou non, ou se* songe ainsi fort?

Est veritable ceste plaisance ou non,
Ou si je suis hors moy ainsi ravy?
Certes nenny, ce n'est pas fictïon,

reor ? Non somnio, certe uera res agitur. O suauia basia, o dulces amplexus, o melliflui morsus ! Nemo me felicius uiuit, nemo beatius. [123] Sed heu, quam ueloces hore ! Inuida nox, cur fugis ? Mane, Appollo, mane aput inferos diu. Cur equos tam cito in iugis trahis ? Sine plus graminis edant. Da michi noctem, ut Alcmene[46] dedisti. Cur tu tam repente Titoni tui cubile relinquis, Aurora ? Si tam grata illi esses quam michi Lucrecia, haud tam mane surgere te permitteret. Numcquam michi nox uisa est hac breuior, quamuis aput Britanos Dacosque fuerim[47]. » [124] Sic Eurialus nec minora diccbat Lucrecia. Nec osculum nec uerbum irrecompensatum preteriit. Stringebat hic, stringebat illa, nec post Venerem lassi iacebant, [125] sed ut Antheus[48] ex terra ualidior resurgebat, sic post bellum alacriores isti robustioresque fiebant. [126] Nocte peracta, cum crines suos ex occeano tolleret Aurora, discessum est. Nec post multos dies redeundi copia fuit, crescentibus dietim custodiis. Sed omnia supperauit amor uiamque tandem conueniendi repperit qua sepius usi amantes sunt.

Interea Cesar, qui iam Eugenio reconciliatus erat, Romam petere destinarat. [127] Sensit hoc Lucrecia. Quid enim non sentit

---

**122** *fy* : blâme ; *melliflues* : douces comme le miel — **123** *joul* : joug ; *demaine* : domaine ; *te dormirois* : dormirais ; *lerroit* : laisserait — **124** *postposa* : retarda, remit — **126** *si* : pourtant ; *supera* : surpassa ; *acordiablement* : en bonne entente ; *c' = s'*.

[46] Alcmène avait été unie à Amphitryon sans lui accorder le droit de consommer le mariage avant qu'il n'ait exécuté certaine vengeance. Jupiter, séduit par la beauté remarquable d'Alcmène mais connaissant sa vertu, s'unit à la jeune femme sous l'apparence d'Amphitryon. Pour faire durer la nuit nuptiale l'espace de trois journées, il demanda au soleil de ne pas se lever jusqu'à ce que ce temps se fût écoulé.

[47] La Dacie correspond approximativement à l'actuelle Roumanie. Il s'agit peut-être d'une allusion à la carrière de Schlick, qui s'était rendu en Angleterre et en Bohême avant d'être nommé chancelier, à moins qu'Eneas ne se souvienne de son aventureux voyage en Écosse et de ses missions diplomatiques en Bohême.

[48] Fils de la Terre et de Neptune, le géant Antée défiait à la lutte tous ceux qui s'aventuraient sur son territoire. Ils payaient de leur vie une défaite certaine, car le géant reprenait des forces chaque fois qu'il touchait la terre, sa mère.

Je ne songe ne reve, il est ainsi !
O doulx baisers sans reproche ne fy*,
Doulz acolers, morsures melliflues* !
Plus eureux n'est homme, je vous affy,
Que moy vivant, marchant parmy les rues.

[123] *Comment Eurialus se complaignoit de la nuyt qui estoit trop courte ; il parloit a Appollo et Aurora.*

Las, les heures sont trop briefves et courtes !
Envïeuse nuyt, pourquoy t'en fuis tu ?
Sire Appollo, puisque es enfers te boutes,
Arreste t'y, pourquoy te hastes tu ?
Tes chevaulx n'ont quelque repos, si tu
De repaistre ne leur donne loisir ;
Tousjours ilz ont le col au joul* tendu,
Arreste les, s'il te vient a plaisir !

Je te suppli, donne moy telle nuit
Que tu donnas a la plaisant Almene !
Las Aurore, qui t'a faict si grant bruit
Que de Titon le logis et demaine*
As si soudain laissé ? Ce m'est grant peine.
Se autant plaisoie a Titon que Lucresse
Me plaist, pour vray, a trop plus longue alaine
Te dormirois* comme dame et maistresse.

Si tresmatin lever ne te lerroit*,
Auprés de luy te tiendroit voulentiers.
Oncques ne vy nuit, quant a mon endroit,
Qui si courte me semblast plus du tiers ;
Si ay je esté es contrees et sentiers
De Bretaigne et de Dacie aussi.
A Dieu pleust il que la nuyt trois quartiers
Eust encores ; je seroie sans soucy ! »

[124] *Comment Lucresse se complaignoit pareillement de la nuyt qui si tost passoit.*

Eurïalus ainsi se complaignoit
De la clerté du jour qu'il avisa,
Et Lucresse pas moins si n'en faisoit.
Oncques ung seul baiser ne postposa*
Ne parole ne obmist ; si bien visa
Qu'elle ne rendist a tout sa recompense.
Se l'un estrainct, l'autre aussy bien serra,
Soy reposans quant sont las de la dance.

[125] *Comment les amans se fortifioyent pour les esbas d'amours acomplir a la maniere de Antheüs, filz de la terre.*

Mais tout ainsi que Antheüs se levoit
Plus fort aprés qu'il n'estoit par avant,
Quant sur terre son corps couché avoit,
Pareillement Lucresse et son amant
A la jouste d'amours si tresavant
Fors et joyeux entre eulx se combatirent
Que si l'un est bien chault, l'autre est suant :
Ou fait d'amours leur devoir granment firent.

[126] *Comment Eurialus s'en ala et par plusieurs fois aprés s'amye Lucresse vint veoir et visiter.*

Et la nuït estoit toute parfaicte,
Quant Aurore ses cheveulx esleva
De la grant mer ; pas ne fut imparfaicte
De deux amans la joye quant elle leva.
Eurïalus sur ce point s'en ala
Et peu de jours aprés trouva façon
Que ces esbas amoureux recouvra.
Si* metoit l'en gardes a grant foison.

Mais amours tout vainquit et supera*,
Qui la voye trouva facilement
Par laquelle les amans assembla
Et les unit tresamïablement.
Cesar voulut aler finablement
Vers Eugene, qui pape lors estoit,
Car avec luy tresacordiablement*
Par bonne paix consilïé c'*estoit.

[127] *Comment Lucresse sceut par quelques moyens que l'empereur s'en vouloit aler a Romme, ce que Eurialus luy celoit, dont elle fut desplaisante.*

Lucresse sceut assés tost l'entreprinse ;
Il n'est chose que amour bien n'aperçoive.
Qui est celluy qui sauroit par faintise
Tromper amant, que tantost ne conçoive

amor, aut quis possit fallere amantem? Sic igitur Lucrecia scripsit :

[128] Si posset animus meus irasci tibi, iam succenserem, quod abiturum te dissimulasti, sed amat te quam me magis spiritus meus nullaque potest ex causa aduersus te moueri. Heu, mi cor, quid est quod michi Cesarem non dixti recessurum? Ille itineri se parat nec tu hic manebis, scio. Quid, obsecro, de me fiet? Quid agam, misera? Vbi quiescam? Si me relinquis, non uiuo biduum. Perago has litteras, meis lacrimis madidas, per tuam dexteram et tuam fidem, si de te quicquam merui, aut fuit tibi quicquam dulce meum, miserere infelicis amantis. Non peto ut maneas sed tolle me tecum. Fingam me uesperi Betleem petere uelle ; unicam recipiam anum. Assint illic duo tresue famuli ex tuis meque recipiant. Nichil negocii est uolentem eripere nec tibi dedecori puta. Nam et filius Priami coniugem sibi raptu parauit[49]. Non iniuriaberis uiro meo ; is enim omnino me perditurus est. Namque nisi me abducas, mors illi me auferet. Sed nolis tu esse crudelis meque morituram relinquere, que te pluris semper quam me feci.

[129] Ad hec Eurialus in hunc modum rescripsit :

Celaui te usque nunc, mea Lucrecia, ne te nimium afflictares antequam tempus esset. Scio mores tuos, noui quia te nimium crucias. Nec Cesar sic recedit ut non sit reuersu-

---

**127** *declaratif* : révélateur ; *actif* : ardent, empressé — **128** *me marrir* : me fâcher ; *eusse* = *eusses* ; *sera* = *serai* ; *foys* = *fais* ; *erreur* : malheur ; *desserte* : ce que je mérite — **129** *crucie* = *crucies*.

[49] Pâris, qui enleva Hélène.

La fallacë ou en cueur ne reçoive
Quelque signe de ce declaratif* ?
Lucresse fist, ains que mengusse ou boive,
Lettres a son amant de cueur actif*.

[128] *Comment Lucresse escript a Eurialus qu'il luy veult celer son partement et les complaintes d'elle.*

« Se je pouois contre toy me marrir*
Et que mon cueur ce peust faire et courage,
Je le ferois pour ung seul desplaisir
Que j'ay conceu present, soie fole ou sage,
C'est de ce c'as par faintise ou oultrage
Dissimulé et teu ton partement ;
Mais mon esperit, pour perte ne dommage,
Ne te sauroit haïr apertement.

Las, mon esperit plus que soy mesmes t'aime
Et ne se peut encontre toy mouvoir.
Helas ! mon cueur que tant cheris et ame,
Pourquoy m'as tu ainsi celé le voir
Du partement de Cesar, sans m'avoir
Premierement de ce fait avertie ?
En ce faisant eusse* fait ton devoir.
Dure sera pour moy la departie.

Je sçay assés que tu ne demourras
Pas derriere, quant Cesar partira.
Las, je te pry, dy moy que tu feras
De moy, lasse, quant ainsi t'en iras ?
Que feray je ? Qui reconfortera
Mon dolent cueur ? Certes, se tu me laisses,
Deux jours entiers en vie ne sera*,
Soys en tout seur, veu t'en foys* et promesses.

Je te supply par ces lettres qui sont
De mes larmes plaines et arousees,
Par ta dextrë et foy, lesquelz m'ont
Ou paravant par toy esté baillees,
Si aucun plaisir je t'ay fait es journees
Du temps passé et si aucunes doulceurs
As avec moy prinses ne recouvrees,
Ays mercy de mes maleureux pleurs !

Ayes mercy de la povre amoureuse,
De tout mal eur et calamité plaine !
Je ne requier chose trop ennuieuse,
Que demeures, mais avec toy me maines !
Je faindré bien ung jour de la sepmaine
Que en Betheleem hors ville aller vouldré.
Une seule vieille, que avec moy maine,
Pour compaignie me faire je prendray.

Fay tant que deux ou trois de tes servans
Soient là tous prés pour mon corps recueillir.
Pas grant labeur n'y a [a] savans
A rober ce qui aide a se ravir.
Craindre ne fault deshonneur advenir.
Le filz Prïam eut par ravissement
Helaine et si en fist a son plaisir ;
De leurs amours jouÿrent longuement.

A mon mary ne feras quelque injure
En ce faisant ; certain sois et asseur
Qu'il me perdra aussi bien, ce te jure,
Se me laisses ; la mort le fera seur,
Car de ma main, a bon ou mauvais eur,
Je me occiray, j'en feray le depart
De mon mary et de moy. C'est l'erreur*
Où me boutes, se tu n'y prens egart.

Ne me vueilles estre si trescruel
Ne me laisser ainsi mourir seulete,
Qui t'ay chery autant que ay fait mon oeil,
Et plus que moy aymé, c'est ma desserte* !
Se par toy suis ainsi laissee deserte,
Lasche amoureux on te reputera.
Emmaine moy, soit a gaing ou a perte,
Cela mon cueur du tout confortera. »

[129] *Comment Eurialus escript lettres a Lucresse consolatives ; des complaintes qu'elle faisoit par ses dessusdictes lettres.*

Eurïalus aux lettres respondit
En la forme qui ensuyt cy aprés :
« Ma Lucresse, m'amour, pas ne t'ay dit,
Ains t'ay celé mon partir par exprés,
Pour que, devant que ne feussons tous prés
De deloger, n'eusses afflictïon.
Je congnois bien tous les meurs a peu prés ;
Trop te crucie* sans moderacïon.

Cesar ne va de ceste villë hors
Sans revenir ; icy retourneron.

rus. Ex Vrbe postquam reuenerimus, hac iter est nobis in patriam. Quod si Cesar aliam fecerit uiam, me certe, si uixero, reducem uidebis. Negentque michi patriam supperi errabundoque similem reddant Vlixi, nisi huc reuertar. Respira ergo, mi anime, sumeque uires. Noli te macerare, quin uiue pocius leta. Quod dicis de raptu esset mihi tum gratum, tum iocundissimum. Nec mihi maior prestari uoluptas posset quam te semper mecum habere ac meo ex arbitrio potiri, sed consulendum est magis honori tuo quam mee cupiditati. Exigit namque fides tua, qua me complexa es, tibi ut consilium fidele prebeam et quod in rem sit tuam. Tute scis prenobilem esse et in clara familia nuptam. Nomen habes tum pulcerrime, tum pudicissime mulieris nec aput Italos solum tua fama clauditur, sed et Teutones et Pannonii et Bohemi et omnes septentrionis populi tuum nomen agnoscunt. Quod si ego te rapiam, mitto dedecus meum, quod tui causa floccifacerem, qua ignominia tuos afficeres necessarios, quibus doloribus tuam matrem pungeres, quid de te diceretur, quis rumor exiret in orbem? Ecce Lucreciam, que Bruti coniuge castior Penelopeque melior dicebatur. Iam mechum sequitur, inmemor domus parentum et patrie. Non Lucrecia sed Ippia est uel Iasonem secuta Medea. Heu me, quantus meror haberet, cum de te talia dici sentirem! Nunc amor noster clam est, nemo te non laudat. Rapina turbaret omnia nec umquam tam laudata fuisti quam tunc uitupperareris. Sed mittamus famam, quid quod amore nostro perfrui non ualeremus. Ego Cesari seruio : Is

**129** *que ne* + subjonctif présent : sans + infinitif ; *resume* : reprends ; *liement* : avec allégresse ; *faire demourance* : séjourner, habiter ; *alliance* : engagement ; *font … toy* : te célèbrent ; *villeneroie* : avilirais ; *pointe* : atteinte, accablée ; *ribault* : débauché ; *de bon aire* : courtois ; *rapine* : rapt ; *ce* = *se*.

Quant de Romme retonra, suis recors,
Doubter n'en fault, que par cy passeron.
C'est le chemin, au moins prés ou viron,
Pour retourner droit en nostre païs ;
Plus tost cent lieux de païs forvoyrion.
De ce, pour Dieu, si fort ne te esbaïs !

Et se Cesar prenoit autre chemin
Et que par cy ne voulsist retourner,
Se je suis vif par le vouloir divin,
Avecques toy m'en viendré sejourner.
Ne me vueillent les dieux jamais donner
Grace d'entrer en ma terre et païs,
Se ne revien vers toy sans delayer,
Et deussé je du prince estrë haïs !

Veullent les dieux que ne cesse d'errer
Et fourvoier, sans tenir voie ne sente,
Ainsi que fist Ulixés, ains que entrer
En son païs, por dix ans, se me absente
Si loing de toy pour bien avoir ne rente,
Que ne* viengne voir mes doulces amours !
Respire donc, ma mignonne tresgente,
Laisse toutes afflictïons et plours,

Pren courage et tes vertus resume* !
Ne te maigris, mais viz joyeusement !
De toy ravir assés certes presume
Qu'il en viendroit grant inconvenïent.
Ce touteffois ferois je lïement* ;
Je ne sarois avoir plus grant plaisance
Que nous feussons continuellement
Ensemblement pour faire demourance*.

Mes touteffois mieulx vault a ton honneur
Conseil donner que suyvir ma plaisance ;
A ce faire me oblige la valeur
Et la bonté de la foy et constance
De laquelle m'as baillé allïance*.
Conseil te doy donner bon et loyal
Et a ton fait mettre tel pourveance
Qu'il n'en puissë advenir quelque mal.

Tu congnois bien que tu es noble dame
Et mariee en moult noble maison.
On ne sauroit trouver plus belle femme ;
De ce partout as le bruit et renom.
Es Ytalies ne vole pas ton nom
Tant seulement, car les Teutonïens
Et les Boesmes font de toy mencïon
En te louant, et les Panonïens.

Tous les peuples des parties d'occident,
Pareillement ceulx de septentrïon,
Font grant feste de toy*, ce est evident ;
Ilz congnoissent ta beaulté et renom.
Se te ravis - mencïon ne faison
De mon honneur, lequel contemneroie
Pour ton amour - regardons ta maison
Et tes amis, que je vilenneroie* !

De quelz douleurs seroit ta bonne mere
Pointe* et navree ! Cela consideron.
Tant elle auroit au cueur douleur amere !
Et puis de toy qu'on diroit avison !
Par le monde quel parler, quel blason
Seroit de toy, on ne le saroit dire !
Doubte ne fays, car ce seroit raison
Qu'on ne parlast plus que on ne peut escrire.

Vecy les motz que dire l'en pourroit :
'Voiez, pour Dieu, ceste grande merveille
De Lucresse, que plus chaste on tenoit
Que de Brutus la femme bonne et belle,
Et meilleure que la sage et tresbelle
Penelopë ! elle suyt ung ribault* !
Elle a son pays, amys et parentelle
Abandonnés ; moult avoit le cul chault !'

Las, que de deul aurois et desplaisir,
Quant je oroye de toy telz sermons faire !
Encor n'avons, graces Dieu, que plaisir ;
Nostre amour est secret et de bon aire*.
Il n'est homme qui ne te vueille faire
Biens et honneur ; on te loue partout.
Se rapine* de toy voulois parfaire
Et t'en mener, je troubleroie tout.

Tu n'euz oncques bonnes louenges tant
Que tu aurois de blasme et vitupere.
Mais or laissons le bon nom, qui vault tant,
Et avisons comment ce* pourroit faire.
Impossible seroit, ne le fault taire,
Que nous peussons de nostre amour user,
Car a Cesar service me fault faire
A toute heure, ce ne puis refuser.

me uirum fecit potentem, diuitem, nec ab eo recedere possum sine mei status ruina. Quod si eum desererem, non quirem te decenter habere. Si curiam sequerer, nulla quies esset. Omni die castra mouemus. Nusquam Cesari tanta mora fuit quanta nunc Senis idque belli necessitas fecit. Quod si te circumducerem, et quasi publicam feminam in castris haberem. Vide quam esset tibi et michi dedecorum! His ex rebus, obsecro te, mea Lucrecia, mentem ut istam exuas bonique consulas nec furori magis quam tibi blandiaris. Alius fortassis amator aliter suaderet et ultro te fugere precaretur ut te, quam diu posset, abuteretur, nichil futuri prouidus, dum presenti satisfaceret egritudini. Sed is non esset amator uerus, qui libidini magis quam fame consuleret. Ego, mea Lucrecia, quod frugi est moneo. Mane hic, te rogo, nec me dubita rediturum. Quicquid aput Etruscos incumbet agendum Cesari, michi comitti curabo daboque operam ut te frui abs tuo incomodo possim. Vale, uiue, ama nec meum quam tuus est ignem putato breuiorem, aut me non inuitissimum hinc abscedere. Iterum uale, mea suauitas et anime cibus mee.

[130] Acquieuit his mulier et imperata facturam rescripsit. Paucis post diebus Eurialus cum Cesare Romam perrexit nec diu moratus illic febribus est incensus. Infelix penitus qui, cum arderet amore, febrium quoque cepit ignibus estuare; [131] cumque iam uires amor extenuasset, adiectis morbi doloribus parum superat uite tenebaturque spiritus medicorum remediis pocius quam manebat. Cesar dietim ad eum ueniebat [132] et quasi filium sola-

**129** *notable* : digne d'être noté — **130** *vexoit* : tourmentait — **131** *endable* : affaibli.

Cesar m'a fait homme riche et puissant,
Je ne le puys ainsi abandonner
Sans ruïne de mon estat ; pour tant
Provisïon fault sur ce point donner.
Se le laisse pour bien tout ordonner,
Decentement tenir ne te pourroie.
Si je me veil a court suyvre adonner,
Licitement tenir ne te sauroie.

Tu n'aurois repos ne jour ny heure,
Tousjours d'un lieu en l'autre remuon.
Je ne vis onc a Cesar tel demeure
Ne si longuë en lieu où nous feusson
Faire qu'il a cy faicte, pour raison
De la guerre qui a ce l'a contrainct.
Si me suyvois, c'est la mode et façon,
Pour publique femme gens te tiendroint.

Avise bien quel deshonneur seroit
Autant pour toy que pour moy, je te prie,
Pour ces causes et raisons cy endroit !
Treshumblement de bon cueur te supplie
Que tu vueilles ceste merancolie
Loing de ton cueur bouter hors et trop mieulx
A ton honneur conseiller, sans folie,
Par bon conseil et vouloir curïeux.

Et peut estre que ung autre, qui seroit
De toy autant amoureux que on peut dire,
Ce conseil cy pas ne te donneroit,
Mais te priroit grandement de le suyre,
Pour qu'il usast de toy, tandis que rire
Et passer temps avecques toy pourroit,
Sans regarder qui peult aider ou nuyre,
Fors seulement au plaisir qu'il auroit.

Mais tel amant ne seroit pas loyal
Ne vray amy, quant plus tost ameroit
Sa volupté, en conseillant tresmal,
Que bon renom, duquel ne lui chauldroit.
Ma Lucresse, je te conseille droit
Et advertis de ce qu'est prouffitable
A tout honneur et salut cy endroit.
Je te supply, prens mon conseil notable★ !

Demeure icy, je te prie humblement ;
De mon retour ne fay quelque doubtance !
Ce qui sera pour le gouvernement
Des Etrusquins a faire, j'ay ffiance
Que l'empereur, qui devant tous m'avance,
Commissïon et charge me donra
Partout mettre si bonne pourveance
Que de ton corps le mien joyeux sera.

Je feray tant, sans quelque dommage
Tu encores, que a nostre aise rirons.
Adieu te dis, ma mie, sur ce passage ;
Vy et me ayme ! Quelque fois nous dirons
Autre chose, mais de ce te prions
Que ne croies que moins brule que toy
Du feu d'amours, car plus que toy ardons.
Adieu te dy, souvienne toy de moy ! »

[130] *Comment Lucresse fut consolee et acquiessa au conseil de Eurialus qui sagement la conseilloit.*

[L]ucresse assés voulentiers acomplit
Ce que Eurïal lors rescript lui avoit,
Et peu de jours aprés Cesar partit ;
Vers Romme ala : Eurïal le suyvoit.
Quant a Romme furent, croire l'en doit
Que Eurialus fut de fievre saisi,
Qui durement nuyt et jour le vexoit★.
De amour ardoit et de la fievre aussi.

[131] *Comme Eurialus fut malade a Romme aprés son partement et ne pouoit guerir par quelque conseil de medecin.*

[A]mour l'avoit d'ung costé fait si foible
Et la fievre tant pressé d'autre part
Quë il estoit si deffaict et endable★,
Par les douleurs de mal qui brule et art,
Quë a peu s'en fault que l'ame ne part.
Les medecins la vie ou corps lui tiennent.
Par chascun jour Cesar va celle part
Le visiter, quelque affaires qui viennent.

[132] *Comment Eurialus fut revalide si tost qu'il eut eu lettres de Lucresse.*

Comme son filz reconforter l'aloit
Et de Apolin toutes les medecines
Par curïeux estude luy faisoit

batur omnesque curas Apollinis adhiberi iubebat. Sed nulla ualencior fuit medela quam Lucrecie scriptum, quo uiuentem illam et sospitem cognouit. Que res febres aliquantisper imminuit Euria-
1380 lumque surgere in pedes fecit, qui et coronacioni Cesaris interfuit ac ibi miliciam suscepit et aureum calcar. Post hec, cum Cesar Perusium peteret, is Rome mansit non dum ex integro sanus. [133] Exinde Senas uenit, quamuis adhuc debilis extenuatusque faciem, sed intueri potuit, non alloqui Lucreciam. [134] Epistole plures
1385 utraque misse sunt rursusque de fuga tractatum est. Triduo illic mansit Eurialus. Demum, cum sibi aditus omnes uideret ereptos, recessum eius amanti renuncciauit.

[135] Numcquam tanta dulcedo in conuersando fuit quanta in recedendo mesticia. Erat in fenestris Lucrecia; per uicum iam
1390 Eurialus equitabat; [136] humidos oculos alter in alterum iecerat. Flebat unus, flebat alter: ambo doloribus urgebantur, ut qui suis ex sedibus cor auelli uiolenter senciebant. [137] Si quis in obitu quantus sit dolor ignorat, duorum amantum separacionem consideret, quamuis maior hic anxietas inest et cruciatus ingencior.
1395 Dolet animus in morte quia corpus relinquit amatum. Corpus absente spiritu nec dolet nec sentit. At cum duo inuicem conglu-

---

**132** *incluse* : qui était en lui ; *sans cabuse* : pour de bon — **133** *povre* : pitoyable — **135** *calamiteux* : malheureux — **137** *dissentir* : être en désaccord ; *faulx* (inf. *faillir*) : me trompe.

Bailler, affin que de santé les signes
Peust recouvrer ; mais oncques si tresdignes
Ne vaillables receptes ne trouva
Que les lettres de Lucressë, où dignes
Et louables nouvelles recouvra,

Car il congneut par les lettres a plain
Qu'elle vivoit et que estoit en bon point ;
Et de cela fut son mal pour certain
Diminué en tel façon et point
Que sur ses piés il revint si apoint
Qu'il fut present, quant Cesar sa couronne
Print et receut, [chevalier] gent et coint
Fut par Cesar fait, qui tel honneur donne.

Quant Cesar fut de Romme delogé
Et qu'eut tiré son chemin vers Peruse,
Eurïalus estoit encores logé
En la cité de Romme, où pas ne muse,
Car il voulut la maladie incluse*,
Qui encores pas guerie n'estoit,
Estre du tout hors mise sans cabuse*.
Moult bien savoit que aprés faire devoit,

[133] *Comment Eurialus, aprés qu'il fut guery, retourna a Senes pour voir Lucresse, ainsi qu'il lui avoit promis.*

Car de Romme a Senes se tira,
Ja soit ce qu'il fust povre*, maigre et pale.
Quant arrivé fut là, moult desira
A Lucresse parler en chambre ou sale.
Il la peult voir, mais la chose fut male,
Car de parler moien trouver ne peut.
Fortune ainsi les amoureux ravale ;
Joyeux les fait ou tristes quant elle veult.

[134] *Comment ilz ne peurent parler ensemble que par lettres.*

Plusieurs lettres furent faictes par eulx ;
Tant d'ung costé que d'autrë escrivoient.
D'eux enfuïr il fut traicté entre eulx,
Quant ilz virent que joindre ne pouoient.
Et par trois jours d'escrire ne cessoient,
Puis Eurïal, voyant que entrer ne peut,
Avec lermes qui des yeulx lui couroient,
Son partement faire savoir lui veult.

[135] *Comment les deux amans eurent plus de deul a departir qu'il ne avoient eu de joye a converser ensemble.*

Oncques n'eurent les amans tant de joye
En conversant ensemble par amour
Qu'il receurent, foy que doy saincte Avoye,
Au departir de tristesse et doulour.
Lucresse estoit toute remplie de plour,
Aux fenestres voyant son amoureux
Par les rues en moult piteux atour
Sur son cheval, triste et calamiteux*.

[136] *Comment Lucresse cheut pasmee, quant elle eut perdu la veue de son amy qui s'en aloit.*

L'un sur l'autrë avoient getté les yeux.
Se l'un ploroit, l'autre n'estoit pas moins
De lermes plain ; de douleur sont tous deux
Si fort remplis, angoissés et estraincts
Qu'il peut sembler que des sieges humains
Leur cueur se doit arracher et sortir.
Plus aspre n'est le dart tresinhumains
De mort que fut des amans le partir.

[137] *Comment la douleur que eurent les deux amans a departir semble estre plus grande que la douleur que aucun particulier a a mourir et les raisons de ce.*

Se aucun ne scet quel peine on peut sentir
Quant de la mort viennent les durs assaux,
Luy plaise un peu, sans vouloir dissentir*,
Des deux amans les angoisses et maulx
Viser, aussi les peines et travaulx
Que a departir eurent nos deux amans.
Il trouvera, se a juger je ne faulx*,
Qu'ilz souffrirent plus que mort endurans.

La raison est bien clere a toutes gens,
Car l'ame envis du corps veult departir,
Pour qu'elle aime, sans estre negligens,
Ce corps mortel duquel ne veult sortir ;

tinati per amorem sunt animi, tanto penosior est sepparacio quanto sensibilior est uterque dilectus. Et hic sane iam non erant spiritus duo, sed quemadmodum inter amicos putat Aristophanes[50] : unius anime duo corpora facta erant. Itaque non recedebat animus ab animo, sed unicus amor scindebatur in duos. Tum cor in partes diuidebatur, mentis pars ibat, pars remanebat, et omnes inuicem sensus disgregabantur et a se ipsis discedere flebant. [138] Non mansit in amancium faciebus sanguinis gutta. Nisi lacrime fuissent et gemitus, simillimi mortuis uidebantur. Quis scribere, quis referre, quis cogitare posset illarum mencium molestias, nisi qui aliquando insaniuit. Laudomia recedente Protesilao et ad sacras Ilii pugnas eunte exanguis cecidit[51]. Eadem, postquam uiri mortem agnouit, uiuere amplius minime potuit. Dido Phenissa post fatalem Enee recessum seipsam interemit nec Porcia post Bruti necem uoluit superesse. Hec nostra, postquam Eurialus ex uisu recessit, in terram colapsa per famulas recepta est cubilique data, donec resumeret spiritum. [139] Vt uero ad se rediit, uestes aureas purpureasque et omnem leticie reclusit ornatum pullisque tunicis usa nuncquam post hac cantare audita est, nuncquam uisa ridere, nullis faceciis, nullo gaudio nullisque uncquam iocis in leticiam potuit reuocari. [140] Quo in statu dum aliquam diu perseuerat, egritudinem incidit et, quia cor suum aberat nullaque menti dari consolacio poterat, inter multum plorantis brachia matris ac collacrimantes et frustra consolatoriis uerbis utentes necessarios indignantem animam exalauit.

---

**132** *haire* : tourment ; *face instance* : qu'il en juge autrement (?) — **138** *deulz* : chagrins ; *soy perimer* : se tuer, s'anéantir — **140** *sade* : agréable.

[50] Il s'agit en réalité d'Aristote, *Éthique à Eudème*, VII, 6, 1240 b 5 : « On dit encore sur l'amitié des choses telles que 'l'Amitié est l'Égalité', 'les vrais amis n'ont qu'une seule âme' » (trad. V. DÉCARIE, Paris-Montréal, 1991, p. 175).

[51] Laodamie s'évanouit au départ de Protésilas, son mari, pour la guerre de Troie. En apprenant la nouvelle de sa mort, elle demanda aux dieux de le lui rendre pour trois heures, ce à quoi ils consentirent ; mais lorsque Protésilas dut de nouveau repartir pour les enfers, Laodamie se suicida dans ses bras (Ovide, *Héroïdes*, XIII, 23).

Mais quant absent est l'esperit, plus sentir
Ne peut le corps ne peine ne misere.
Quant deux ames sont joinctes, sans mentir,
Plus au partir ont de peine et dë haire*.

Et de tant est plus dur le departir
Que chascun des amans est plus sensible.
Les deux amans avant leur departir
Ung seul esperit avoient indivisible,
Et d'une ame, par euvre perfectible,
Estoient deux corps soustenus sans doubtance.
Aristophon, s'on veult, en est credible;
Qui ne le veult croire, si face instance*.

Par les moyens que j'ay recités cy,
L'ame de l'un des amans ne laissoit
Pas l'autrë, ains, si bien avise cy,
Ung seul amour en deux trenché estoit,
Ung cueur en deux parties se divisoit:
L'une partie de l'ame si s'en va,
L'autre, pour vray, d'ung coté demouroit,
Et tous les sens de partement sont là

Au departir; et aprés les corps ont
*De* deux amans pleurs, douleurs et misere,
Ce que les corps de ceulx qui meurent n'ont.
Dire donc fault, c'est chose necessaire,
Que plus eurent de grief mal et contraire
Les deux amans a leur departement
Que cil qui n'a que un corps qu'il puisse atraire
A mort sans plus endurer de tourment.

[138] *Comment les deux amans, aprés qu'ilz furent separés, mouroient quasi subout.*

En leur faces goute ne demoura
De sang; lermes et pleurs pour sang avoient.
En soy plaignant chascun d'eux soupira
Et d'estrois mors deux exemples donnoient.
Qui seroient ceulx qui sauroient ou pourroient
Narrer, penser ou escrire leurs deulz*?
Tous les vivans a ce ne souffiroient,
S'ilz ne estoient en deul pareilz a eulx.

Laüdomia presque morte tumba
Quant elle vit partir Prothelaee,
Son doulx amy, qui de aler proposa
Aux grans assaulx de Troye tant reclamee.
Quant de sa mort oÿt la renommee,
Elle ne peut plus vivre ne durer;
Et Dido eut piteuse destinee
Pour Eneas, soy voulant perimer*.

Portïa, qui de Brutus estoit femme,
Ne voulut point vivre aprés son mary:
Pareillement Lucresse, noble dame,
Quant de Eurïal, son gracïeux amy,
Eut la veue perdue, je vous affy,
Elle tumba sur la terre pasmee,
Puis portee fut sur son lit bien garny,
Tant qu'elle fust a soy mieulx retournee.

[139] *Comment Lucresse laissa tous ses riches habis, aprés que Eurialus fut parti, et se vestit de deul et oncques puis ne chanta ne rist.*

Quant l'esperit lui fut bien revenu,
Ses vestemens d'or et pourpre laissa.
De lïesse ne fut plus retenu
Quelque aornement, car tout elle mussa;
De vestemens de dueil tousjours usa.
On ne la vit puis ne chanter ne rire;
Par facessies et jeux on essaia
[L]a consoler, mais son dueil luy empire.

[140] *Comment Lucresse cheut au lit malade et trespassa entre les bras de sa mere par deplaisance de l'absence de son amy.*

Ouquel estat quant eut perseveré
Par aucun temps, el cheut au lit malade,
Pour que son cueur d'elle estoit separé.
On n'y trouvoit remede, tant fust sade*.
Entre les bras sa mere, triste et fade,
En vain plorant, son esperit el rendit.
Le doux Jesus en ait l'ame en sa garde,
Qui pour pecheurs hault en la croix pendit!

[141] Eurialus postquam ex oculis nuncquam se amplius uisuris abiit, nulli inter eundum locutus, solam in mente Lucreciam gerebat et an umquam reuerti posset meditabatur uenitque tandem ad Cesarem Perusii manentem, quem deinde Feraryam, Mantuam, Tridentum, Conscanciam et Basileam secutus est ac demum in Vngariam atque Bohemiam. [142] Sed ut ipse Cesarem, sic eum Lucrecia sequebatur in somniis nullamque sibi noctem quietam permittebat. Quam ut obiisse uerus amator agnouit, magno dolore permotus lugubrem uestem recepit nec consolacionem admisit, [143] nisi postquam Cesar ex ducali sanguine uirginem sibi tum formosam, tum castissimam atque prudentem matrimonio iunxit.

[144] Habes amoris exitum, Mariane, mi amantissime, non ficti neque felicis. Quem qui legerint, periculum ex aliis faciant quod sibi ex usu siet, nec amatorium bibere poculum studeant, quod longe plus aloes habet quam mellis. Vale[52].

Ex Vyenna, .v. nonas Iulias, m°.cccc°.xliiii°[53].

---

**141** *merencolieux* : triste — *courit* : chevaucha ; *proesmes* : proches — **142** *tant ne quant* : pas le moindre — **143** *prudente* : sage — **145** *ingerer* : faire entrer dans l'esprit ; *egerer* : évacuer ; *caligineux* : confus ; *se mirent au* : prennent exemple sur ; *tolus* : supprimés.

[52] S. MARIOTTI (La *Philologia* del Petrarca, dans *Scritti medievali e umanistici*, Rome 1994, p. 149, n. 17) a émis l'hypothèse d'une clôture métrique de l'*Historia* en « pseudo-sénaires », sur le modèle de ceux qu'Eneas venait d'employer dans la *Chrysis*. On aurait ainsi : « Habes amoris exitum, Mariane mi amantissime, / non ficti neque felicis, quem qui legerint / periculum ex aliis faciant, quod sibi ex usu siet / nec amatorium bibere poculum studeant / quod longe plus aloes habet quam mellis. Vale. » Sur les sénaires « piccolominiens », voir *ibidem*, Sul testo e le fonti comiche della Chrysis di Eneas Sivlius Piccolomini, p. 173.

[53] Le 3 juillet 1444.

[141] *Comment Eurialus s'en ala vers l'empereur triste et merencolieux*★.

Eurïalus triste et dolent s'en va,
A personne de ses gens mot ne dist.
A soy mesmes souventes fois pensa
S'il reviendroit jamais, car tousjours gist
Dedans son cueur Lucressë. Il ne fist
Tout le chemin point d'autre pensement
Jusques a ce que a Cesar se rendist
A Perusë, où se tint longuement.

Eurïalus de Peruse suivit
Cesar jusques a Ferrare et Mantue;
De Tridentë a Constance courit★;
Jusques au palais de Cesar se evertue.
Avecques luy tira d'une venue
Dë Hongrie jusques au pays des Boesmes,
Mais en son cueur Lucresse contenue
Estoit tousjours, plus que parens ne proesmes★.

[142] *Comment Eurialus se vestit de deul, aprés qu'il eut certaines nouvelles de la mort de Lucresse.*

Lucresse ainsi le suivoit en dormant
Comme il suyvoit Cesar, soiés certains,
Et de repos n'avoit ne tant ne quant★.
Quant de sa mort eut lettres en ses mains,
Com vray amant mena douleurs et plains;
Robe de deul vestit, sans confort prendre,
Jusques a ce que Cesar souverains
Une femme lui donna chaste et tendre.

[143] *Comment Eurialus espousa depuis une noble damoiselle par le commandement de l'empereur Cesar.*

Du sang estoit d'un noble duc venue;
La plaisante pucellë espousa,
Belle, chastë et prudente★ tenue.
Sage homs estoit: moult l'ama et prisa.
Es oraisons qu'il faisoit, tousjours a
De la bonne Lucresse remembrance.
Cil qui le corps a amé n'oublira
L'ame jamais, s'il a bonne prudence.

[144] *Le pape Pie, avant sa papaulté nommé Enee Silvie, aucteur de ce livre, pour la conclusion de son euvre dit a Marianus auquel il le dirige:*

Mon cher amy Marïanus, tu as
Icy la fin du livre des amans.
L'amour n'en est fainct ne eureux, se bien as
Partout visé, ce te suis affermans.
Qui ce livre liront, s'ilz sont savans,
Se garderont de choir en telz perilz;
Le brevage d'amours ne soient bevans,
Où d'aloés plus que mïel est mis.

[145] *Le translateur.*

L'histoire que ay cy devant translatee,
Se par bon sens on la veult digerer
Et qu'el ne soit qu'en bien interpretee,
A personne ne veult mal suggerer.
Toute vertu et bien veult ingerer★,
Peché fuÿr et faitz pernicïeux,
Mais qui vouldroit son venin egerer★,
Le bien seroit rendu caligineux★.

Femmes de bien ne perdront a bien vivre,
A fole amour ne s'abandonneront,
Car il n'est vin si fort qui tant enyvre
Que fol amour; bien icy le liront.
Ceulx qui d'amours le train suyvir vouldront,
Si se mirent★ au noble Eurïalus:
De leurs dames l'onneur ilz garderont
Et si seront tous scandales tolus★.

*Finis*

## Lettre à Gaspard Schlick

*Magnifico et generoso militi domino Gasparo Schlick, domino Noui Castri, cesareo cancellario ac terrarum Egre Cubitique capitaneo, domino suo precipuo, Eneas Siluius, poeta imperialisque secretarius, salutem plurimam dicit et sese reddit comendatum.*

Marianus Sozinus Senensis, conterraneus meus, uir tum mitis ingenii tum litterarum multarum scius, cuius adhuc similem uisurus ne sim hereo, duos amantes ut sibi describerem rogatum me his diebus fecit, nec referre dixit rem ueram agerem an more poetico fingerem. Scis qui uir siet; mirabere si tibi expendam : nichil ei preter formam natura inuidit. Homuncio est, nasci ex mea familia debuit, cui paruorum hominum est cognomen. Vir est eloquens, iuris utriusque consultus, historias omnes nouit, poetice peritus est, carmen facit et latinum et tuscum, philosophie tam scius quam Plato, geometer quasi Boecius, in numeris Macrobio similis, nullum instrumentum ignorat musicum, agriculturam quasi Virgilius nouit, nihil ciuile ignotum uiro. Dum iuuenili adhuc stabant in corpore uires, alter Entellus erat, luctandi magister, non cursu, non saltu, non cestu poterat supperari. Preciosiora sunt interdum parui corporis uascula, ut gemme lapillique testantur. Nec ab re fuerit illud in hunc referri quod de Tideo scribit Stacius : « Maior in exiguo regnabat corpore uirtus. » Dii formam huic homini et

[1] Voir « Introduction », p. 6, n. 5.

[2] Boèce (*ca* 480-*ca* 524) a durablement influencé l'enseignement des disciplines du *quadriuium* (partie scientifique des sept arts libéraux : astronomie, géométrie, arithmétique, musique). Si nous avons perdu sa géométrie, qui était une traduction d'Euclide, son *Institutio arithmetica*, traduction de Nicomaque de Gerasa (mathématicien grec du I^er^ siècle), est un des textes de base de l'enseignement médiéval. — Macrobe écrivit vers 400 un commentaire du *Songe de Scipion* de Cicéron, à la fois explication mathématique et astronomique de l'épisode et théorie néo-platonicienne de l'âme et de la divinité. — Les *Géorgiques* de Virgile, poème en quatre chants, traitent du labourage, des arbres fruitiers, de viticulture, d'élevage, d'apiculture. Mécène est l'instigateur de cet ouvrage qui voulait réveiller l'amour de la terre et le respect de l'agriculture.

[3] Entelle, champion de lutte troyen dans l'*Énéide* de Virgile (V, 387-585).

[4] Stace (*Thébaïde*, I, 417) compare ainsi Tydée à Polynice avant qu'ils n'engagent le com-

## Lettre à Gaspard Schlick

*Eneas Silvius, poète et secrétaire impérial, salue cordialement le très bon et très généreux chevalier Gaspard Schlick*[1]*, seigneur de Neustadt, chancelier impérial, capitaine des terres de l'Eger et de l'Elnbogen, son principal protecteur, et se recommande à lui.*

Mariano Sozzini, mon compatriote siennois, est un homme de très grande culture au caractère affable, dont je ne connaîtrai sans doute pas d'égal. Il m'a demandé ces derniers jours de lui écrire une histoire de deux amants et il a dit qu'il lui importait peu que je raconte une histoire vraie ou que j'en invente une, comme le font les poètes. Tu sais qui il est, mais tu serais étonné si je t'en disais plus : la nature ne lui a rien refusé à l'exception de la beauté. C'est un nabot ; il aurait dû naître dans ma famille où nous portons le surnom de « petits hommes ». Éloquent et savant dans les deux droits, il connaît parfaitement l'histoire. C'est un poète raffiné qui écrit des vers en latin et en toscan. Aussi docte en philosophie que Platon, aussi fort en géométrie que Boèce et en arithmétique que Macrobe, il n'ignore aucun instrument de musique, connaît aussi bien l'agriculture que Virgile et aucune affaire publique ne lui échappe[2]. Quand la vigueur de la jeunesse n'avait pas encore abandonné son corps, il était un nouvel Entelle[3] : expert en lutte, on ne pouvait le battre ni à la course ni au saut ni au pugilat. Les vases de petites dimensions sont parfois les plus précieux, comme le montrent les pierres et les bijoux. Il ne serait pas déplacé de rapporter à son sujet ce qu'écrit Stace de Tydée : « Dans un corps étriqué régnait une vaillance supérieure[4] ». Si les dieux

immortalitatem si dedissent, is eciam erat deus, sed nemo sortitus est omnia inter mortales. Nullum adhuc noui cui pauciora quam huic defuerint. Quid quod minutissima eciam didicit? Quasi alter Appelles sic pingit. Nichil emendacius est, nichil lucidius quam sua manu scripti codices. Sculpit ut Praxiteles nec medicine ignarus est. Adde uirtutes morales que alias regunt ducuntque. Noui meis diebus plerosque studiis litterarum deditos, disciplinis qui admodum habundabant, sed hii nichil ciuilitatis habebant nec rem-publicam nec domesticam regere norant. Stupuit Paglarensis et furti uillicum accusauit, qui suem fetam undecim porcellos, asinam unum dumtaxat enixam pullum retulerat. Gomicius Mediolanensis grauidum se putauit diuque partum ueritus est, quia se uxor ascendit. Hii tamen iuris maximum lumen habiti sunt. In aliis preterea uel fastum uel auariciam inuenies. Hic perliberalis est, plena illi semper domus est honestis hospitibus. Nulli aduersus est, pupillos tuetur, egros solatur, pauperibus subuenit, uiduas iuuat, nulli indigenti deest. Vultus eius quasi Socraticus semper est idem. In aduersis fortem animum prebet. Nulla fortuna inflatur; uersucias, non ut exerceat sed ut caueat, quaslibet nouit. Ciuibus dilectus est, peregrinis amatus. Nulli odiosus est, nulli grauis. At homo tantarum uirtutum, cur nunc rem leuiusculam exigat non scio. Illud scio nichil me negare illi phas est. Eum nanque, dum Senis essem, unice dilexi nec diminutus est amor, quamuis sepparatus sit. Is quoque, dum esset ceteris nature dotibus preditus, cum hac maxime pollebat ut nullius erga se sterilem esse amorem sineret. Huius ergo rogatus non censui respuendos. Scripsi quoque duorum amantum casus nec finxi. Res acta Senis est, dum Sigismundus imperator illic degeret. Tu eciam aderas et, si uerum his auribus hausi, operam amori dedisti. Ciuitas Veneris est. Aiunt, qui te norant, uehementer quod arseris quodque nemo te gallior fuerit. Nichil ibi amatorie gestum te inscio putant. Ideo historiam hanc

bat. Roi de Calydon, Tydée avait accordé la main de sa fille Argéa à Polynice. Il participa à l'expédition des Sept contre Thèbes.

[5] Voir *Cinthia*, p. 53, n. 15.

[6] Giovanni Pagliaresi, illustre juriste siennois, maître de Baldo degli Ubaldi. Voir T. DIPLOVATII, *Liber de claris iurisconsultis, pars posterior*, dans *Studia gratiana post octava decreti saecularia*, Bologne, 1968, p. 265-266.

[7] On ne trouve pas de trace de ce personnage dans les différents répertoires et dans les histoires de Milan. Peut-être est-il né de l'imagination populaire avant de devenir légendaire.

avaient donné à cet homme la beauté et l'immortalité, il aurait lui aussi été un dieu, mais aucun mortel ne reçoit toutes les qualités. Jusqu'à présent, je n'ai connu personne à qui il en manquât si peu. Que dire de son apprentissage des notions les plus ardues ? Il peint comme un nouvel Apelle[5]. Rien de plus correct et de plus clair que les manuscrits copiés de sa main. Il sculpte comme Praxitèle et n'ignore pas la médecine. Ajoutes-y les vertus morales qui commandent et dirigent toutes les autres. J'ai connu de mon temps de nombreuses personnes dévouées aux études littéraires qui étaient farcies de connaissances, mais elles n'avaient aucun sens politique et ne savaient pas diriger les affaires publiques ou privées. Pagliaresi[6] s'étonna et accusa de vol le paysan qui lui avait annoncé que sa truie avait mis bas onze porcelets, alors que son ânesse n'avait donné naissance qu'à un ânon. Gomez de Milan[7] se croyait enceinte et craignit longtemps d'accoucher parce qu'il avait fait l'amour avec sa femme sur lui. Ces deux-là sont pourtant considérés comme de très grandes autorités en droit. Chez les autres, on trouve orgueil ou avarice. Lui, au contraire, est très généreux et sa maison est toujours pleine d'invités honorables. Il ne combat personne, défend les orphelins, console les malades, secourt les pauvres, aide les veuves et n'abandonne aucun indigent. Son visage, comme celui de Socrate, ne s'altère jamais. Dans l'adversité, il montre une âme courageuse. Il ne s'enorgueillit jamais d'une bonne fortune et, s'il connaît toutes les ruses, ce n'est pas pour les utiliser mais pour s'en protéger. Adulé par ses concitoyens, il est aimé des étrangers. Il n'est haïssable ou désagréable à personne. Je ne sais vraiment pas pourquoi un homme de si grande vertu me réclame aujourd'hui une chose si légère. Je sais seulement qu'il m'est impossible de la lui refuser. Quand j'étais à Sienne, je l'ai particulièrement apprécié et la séparation n'a pas diminué la force de cette amitié. Et lui, qui était doué de tous les dons de la nature, excellait surtout en cela : il ne permettait jamais que l'amitié qu'on lui témoignait fût stérile. Je n'ai donc pu me décider à rejeter sa requête. J'ai écrit une histoire de deux amants que je n'ai pas inventée. L'aventure s'est déroulée à Sienne, au moment où l'empereur Sigismond s'y trouvait. Tu y étais également, et si mes oreilles ont bien recueilli la vérité, tu y as beaucoup aimé. Sienne est la ville de l'amour. Ceux qui t'ont connu disent que tu t'embrasais violemment, que personne n'était plus galant que toi et qu'aucune

ut legas precor et an uera scripserim uideas nec reminisci te pudeat si quid huiusmodi nonnunquam euenit tibi : homo enim fueras. Qui nuncquam sensit amoris ignem aut lapis est aut bestia. Isse nanque uel per deorum medullas non lateat igneam fauillam. Vale.

affaire d'amour ne t'échappait alors. Aussi je voudrais te prier de lire cette histoire pour voir si j'ai écrit la vérité. N'aie pas honte des souvenirs, si quelque chose de ce genre t'est arrivé un jour : tu étais un homme. Celui qui n'a jamais senti la flamme de l'amour est soit une pierre soit un animal. Ne le cachons pas, cette braise incandescente a même couru dans les veines des dieux. Au revoir.

## LETTRE À HIPPOLYTE DE MILAN
## (*De remedio amoris*)

*Eneas Siluius, poeta, Ypolito Mediolanensi salutem plurimam dicit.*

Querebaris mecum nocte preterita quod amori operam dares nec delibutum ac uincitum animum soluere posses. Dixisti te nec uirginem nec nuptam nec uiduam amare, sed mulierem, quamuis pulcram, meretricem tamen, quibuslibet uiris precii causa sese substernentem. Id tibi molestum esse aiebas libenterque amorem hunc uelle te postergare, sed uiam modumque nescire quo fieri liber et amore uacuus posses. Nam etsi plures sacerdotes consulueris, neminem tamen remedia que tibi uiderentur efficacia protulisse dicebas. Rogasti igitur me magnisque precibus efflagitasti egritudini tue ut aliquam afferrem medelam ac iter ostenderem tibi, quo posses ardentis amoris flammas effugere. Parebo desiderio tuo salubriaque prebebo tibi remedia, si ea amplecti uolueris. Nec uerebor medici culpam mihi ascribi, si tu obedientis egroti personam susceperis, quamuis arbitror quos consuluisti sacerdotes satis tibi fecisse, si precepta tenuisses que illi dederunt... sed tibi uisa fuerunt fortasse grauia. Nam cum dicerent : « Fuge illam, nihil sibi loquaris, nihil de illa audias », durum uerbum uisum est. Ac febricitans quoque inuitus audit frigida pocula sibi negari. Si tamen sanari uult, quod medicus mandat diligenter obseruat. Tu ergo, mi Ipolite, si uis amorem euadere liberque fieri, prepara te ut que precipiam facias. Noscito egrotum te fore maximaque infirmitate detentum et propter sanitatem dura et aspera esse plurima subeunda.

Nempe egrotus est, mi Ipolite, omnis qui amat, ac nedum egrotus sed mente etiam captus atque insanus et amens. De amore

[1] Selon M. L. DOGLIO (*Enea Silvio Piccolomini, Storia di due amanti e Rimedio d'amore*, Turin, 1973, p. 133), il s'agirait d'Hippolyte Porro, humaniste et historien milanais.

## Lettre à Hippolyte de Milan
## (*Remède à l'amour*)

*Eneas Silvius, poète, salue respectueusement Hippolyte de Milan*[1].

Tu te plaignais à moi la nuit dernière de ne penser qu'à l'amour sans pouvoir en libérer ton esprit submergé et vaincu. Ce n'est pas une vierge, as-tu dit, ni une femme mariée ni une veuve que tu aimes, mais une femme qui, même si elle est belle, n'en est pas moins une prostituée qui couche pour de l'argent avec n'importe quel homme. Tu disais aussi que cela te faisait souffrir et que tu désirais sincèrement tourner le dos à cet amour, mais que tu ignorais comment et par quel moyen tu pourrais t'en affranchir et vivre sans amour, car, à t'entendre, aucun des nombreux prêtres que tu as consultés ne t'a proposé de remède qui t'ait semblé efficace. Tu m'as donc pressé, demandé et supplié instamment de te prescrire quelque médicament contre cette maladie et de te montrer le chemin par lequel tu puisses fuir les flammes de cet ardent amour. J'obéirai à ton désir et te fournirai des remèdes salutaires, si seulement tu veux les utiliser. Quand tu auras endossé le rôle du malade obéissant, je ne craindrai plus d'être accusé de mauvaise prescription. D'ailleurs je pense que les prêtres que tu as consultés t'auraient été utiles si tu avais respecté les préceptes qu'ils t'ont recommandés... mais peut-être t'ont-ils paru sévères. Quand ils te disaient : « Fuis-la, ne discute pas avec elle, ne l'écoute pas », ces paroles t'ont semblé dures. Le malade enfiévré entend à regret qu'on lui interdit les boissons fraîches, mais s'il veut guérir, il observe scrupuleusement ce que le médecin lui prescrit. Par conséquent, mon cher Hippolyte, si tu veux échapper à l'amour et retrouver ta liberté, prépare-toi à faire ce que je vais te recommander. Tu souffriras, sache-le, et tu seras en proie à une très grande faiblesse ; pour guérir tu devras souvent subir de rudes et difficiles épreuves.

C'est un fait, n'est-ce pas, mon cher Hippolyte, que tout homme qui aime est malade, mais en plus de sa maladie il est dépossédé de

inquam illicito. Nam Deum colere et amare parentes, uxorem et liberos, uirtutis est non uitii, sanitatisque non egritudinis. Ac tu amorem illicitum sequeris. Quid tu esse amorem de quo iam loquimur credis ? Veteres putauerunt illum ex Venere Vulcanoque natum puerum alatum, cecum, sagittam in manibus habentem, quibus, uiros et mulieres feriens, ardorem dilectionis infunderet. Apud Virgilium legimus :

> Nunc scio quid sit Amor. Duris in cotibus illum,
> Ismaros aut Rodope aut extremi Garamantes
> Nec generis nostri puerum nec sanguinis edunt.

Sed error hic mortalis populi fuit, qui ueritatem attingere non potuit. Amor, ut in tragediis inquit Seneca, nihil est aliud nisi uis quedam magna mentis blandusque animi calor, qui iuuente gignitur, luxu, otio et inter leta fortune bona nutritur. Hic mentem hominis eripit, iudicium omne peruertit, sensum hebetat, animum extinguit. Nanque cum mulierem diligis, non in te sed in illa uiuis. Quid igitur peius est quam uiuentem non uiuere, quam sensum habentem non sentire, quam oculis preditum non uidere ? Equidem qui amat in alium mutatur uirum nec loquitur nec facit que ante solebat. Hinc Parmeno apud Terentium : « Dii boni, quid hoc morbi est ? Adeon homines mutarier ex amore ut non cognoscas eundem esse ? » Putat comicus morbum esse amorem nec male putat. Nam et apud Macrobium luxuriam, que uel mater amoris est uel filia, teterrimi morbi partem Hippocras esse dicit. Hic morbus plerunque iuuenes aggreditur, sed uiros quoque senesque uexat, tantoque periculosior et risu dignior est quanto persona, que capta est, etate aut scientia censetur prestantior. Cum ergo, Ipo-

[2] *Bucoliques* VIII, 43-45 (variante au v. 44 : *Aut Tmaros aut R.*). — Le Rhodope et l'Ismare sont des montagnes de Thrace. Les Garamantes habitaient au sud des Gétules dans les oasis du Sahara.

[3] Pseudo-Sénèque, *Octavia*, 561-563 : « Vis magna mentis blandus atque animi calor / Amor est : iuuenta gignitur, luxu, otio / nutritur inter laeta Fortunae bona. » La description de l'amour qui précède la citation de Virgile est également tirée de l'*Octavia*, 557-560 : « Volucrem esse amorem fingit immitem deum / mortalis error, armat et telis manus / arcusque sacras, instruit saeua face / genitumque credit Venere, Vulcano satum. »

[4] Térence, *Eunuque*, 225.

[5] Macrobe, *Saturnales*, II, 8, 16 : « Hippocrates autem, diuina uir scientia, de coitu Venerio ita existimabat partem esse quandam morbi taeterrimi quem nostri comitialem dixerunt. »

son esprit, dément et aliéné. Je parle ici de l'amour coupable, car l'adoration de Dieu et l'amour de ses parents, de sa femme et de ses enfants est une vertu et non un vice, une preuve de santé, non de maladie. Mais pour toi qui cultives un amour coupable, qu'est-ce que cet amour dont nous sommes en train de parler ? Les anciens pensaient que c'était le fils de Vénus et de Vulcain, un enfant ailé et aveugle, ayant toujours à la main une flèche dont il se servait pour faire naître un ardent amour chez les hommes et les femmes qu'il frappait. Nous lisons chez Virgile :

> Maintenant je sais ce qu'est l'amour ; parmi les durs rochers c'est l'Ismare ou le Rhodope ou les Garamantes, au bout du monde, qui lui donnent le jour ; il n'est, cet enfant, ni de notre race ni de notre sang[2].

Mais ce fut là l'erreur d'un peuple de mortels, incapable d'atteindre la vérité. Comme le dit Sénèque dans ses tragédies, l'amour n'est rien d'autre qu'une sorte de grande violence de l'âme et une douce chaleur du cœur ; la jeunesse le fait naître, il se nourrit du luxe, de l'oisiveté, parmi les joies venues des biens de la Fortune[3]. L'amour extirpe l'esprit de l'homme, pervertit tout jugement, émousse l'intelligence et annihile l'âme, car lorsqu'on aime une femme, on ne vit pas en soi mais en elle. Et qu'y a-t-il de pire que de ne pas vivre tout en étant vivant, que de ne pas penser tout en étant intelligent, que de ne pas voir ce qui s'offre à la vue ? Assurément, celui qui aime se change en un autre homme : il ne parle plus et n'agit plus à son habitude. De là vient cette réplique de Parménion chez Térence : « Dieux bons, quelle est cette maladie ? Les hommes sont-ils tellement changés par l'amour qu'on ne puisse plus les reconnaître[4] ? » Le poète comique pense que l'amour est une maladie et il ne pense pas mal. En effet, Hippocrate dit dans Macrobe que la luxure, qui est soit la mère soit la fille de l'amour, est une sorte de maladie redoutable qui attaque la plupart des jeunes gens, mais s'en prend aussi aux hommes mûrs et aux vieillards[5]. Plus la personne qui en est la proie est censée être âgée ou savante, plus cette maladie est dangereuse et risible. Par conséquent, Hip-

lite, captus sis amorique seruias, scias te morbosum esse. Si morbosus es, liberari stude. Nam quis morbum patitur qui curari non uelit? Sane, ut morbus grauior est, acerbior, periculosior, eo morbosis maior est de sanitate cura. Tua infirmitas magna est, sit et cure diligentia magna. Cogita, mi Ipolite, quo in statu es. Tu nihil te extimas, quicquid tibi eueniat leue est, solum super amica anxius es, non parentes, non necessarios, non benefactores magnifacis, solus tuus animus in amica est. Illam amas, illam promoues, illam somnias, de illa cogitas, de illa loqueris, de illa suspiras, nihil agis quin memoriam eius habeas. En stultitiam, amentiam morbumque teterrimum! An non est petenda cura? Quis non sanari hoc morbo uelit?

Ceterum ad salutem tuam hec sunt necessaria, Ipolite, que si feceris sanus eris; si neglexeris, sepelieris in morbo tuo nec te quisquam iuuare poterit. Cogita primum quam remote a preceptis Dei recessisti, qui, cum deberes Deum ex toto corde diligere, creaturam amasti et in ea omnem tuam dilectationem posuisti. Sic enim factus es idolorum cultor; nam qui creaturam Deo preponit idolatra est. Negabis te idolatram esse, quasi non preponas creatori creatum? Ac, si uerum fateri uis, plus tuam amicam diligis quam Deum. Nam que Deus mandat negligis, postergas, contemnis; que uult amica, summa cum diligentia curas adimplere. Et hoc nempe est preferre mulierem Deo. Heu, quam magnum est malum, quam periculosum, quam detestabile creaturam sic amare ut Deum paruifacias! Deus, cum esses nihil, te aliquid esse fecit, nec te lapidem nec te feram, nec te gentilem nec iudeum sed hominem christianum fecit, ut posses scire diuina, sacrata et uiam qua itur in celum. Ipse quoque Deus, cum ob culpam primi parentis tu et ceteri homines paradisum amisissetis, nasci pro te uoluit, fieri homo, capi, cedi, uituperari, crucifigi, mori ac suo te precioso redimere sanguine. En, quam magna ingratitudo est, iniquitas, inhumanitas, feritas, hunc, qui tanta pro te fecerit, propter uilem relinquere

polyte, du moment que tu es la proie et l'esclave de l'amour, sache que tu es malade. Et si l'amour te rend malade, essaie de t'en débarrasser. Quel malade, en effet, ne désirerait pas guérir ? Normalement, plus le mal est grave, douloureux et dangereux, plus on se soucie de le soigner. Ta maladie est sérieuse, alors occupe-toi sérieusement de sa guérison. Réfléchis bien, mon cher Hippolyte, à l'état dans lequel tu es. Tu n'as plus d'amour-propre, tu te moques de tout ce qui t'arrive et ne te soucies plus que de ta maîtresse. Tu ne fais plus cas de tes parents, de tes amis et de tes bienfaiteurs. Ton âme isolée est à elle. C'est elle que tu aimes, elle que tu idéalises, elle dont tu rêves, elle à qui tu penses, elle à qui tu parles, elle après qui tu soupires. Tu ne fais rien sans qu'elle soit présente à ton esprit. En voilà une bêtise, une folie, une maladie redoutable ! Faut-il rechercher un traitement ? Qui ne voudrait pas être guéri de ce mal ?

Du reste, Hippolyte, ce que tu dois faire pour guérir est également nécessaire à ton salut. Si tu es négligent, tu seras inhumé malade et plus personne ne pourra t'aider. Comprends d'abord à quel point tu t'es écarté des commandements de Dieu. Alors que tu aurais dû chérir Dieu de tout ton cœur, tu as aimé sa créature et c'est en elle que tu as placé toute ton affection. Tu es donc devenu un adorateur d'idoles, car celui qui préfère la créature à Dieu est idolâtre. Nieras-tu être idolâtre, comme si tu ne préférais pas au Créateur ce qui est créé ? Si tu veux être franc, tu reconnaîtras que tu aimes ta maîtresse plus que Dieu : ce que Dieu te demande, tu le négliges, tu le remets à plus tard et tu le dédaignes ; ce que désire ta maîtresse, tu t'empresses de le réaliser le plus diligemment possible. Et cela c'est préférer une femme à Dieu, n'est-ce pas. Ah ! qu'il est mal, dangereux et détestable d'aimer une créature au point de ne plus faire cas de Dieu. Alors que tu n'étais rien, c'est Dieu qui a fait de toi quelque chose, et il n'a pas fait de toi une pierre ou une bête sauvage, un païen ou un juif, mais un homme chrétien, afin que tu puisses connaître les choses divines et sacrées et le chemin qui mène aux cieux. Comme par la faute d'Adam tous les hommes, et toi avec, auraient dû perdre le paradis, Dieu lui-même a voulu naître pour toi, se faire homme, être emprisonné, battu, insulté, crucifié, mis à mort et ainsi te racheter par son précieux sang. Quelle ingratitude, quelle iniquité, quel comportement brutal et inhumain que d'abandonner celui qui a tant fait pour toi à

mulierculam! Hoc satis te ceterosque christianos mouere deberet, ut obmissis amoribus illicitis Deo soli seruirent.

Sed cogita ulterius quid agis, Ipolite! Pulcra tibi uidetur amica tua; credisne sic semper pulcra erit? « Res est forma fugax », ut inquit tragedus; mulier que hodie formosa est cras deformis erit. Quid tu bona perpetua et immutabilia pro caducis mutabilibusque permutas? Sit, ut putas, spectabili forma mulier, leue hoc bonum est. Nihil forma mulieris est nisi moribus adiuta. Castitas est que feminam laudat, non forma. Tu non castitatem sequeris, formam solam amas. Forma hec uti flos agri decidit; rosa mane rubet, sero languescit. Nihil formosius est uirtute atque honestate. Si hanc intuereris, multo tibi formosior uideretur quam tua sit amica. Etenim nec Lucifer nec Hesperus tam decorus est quam ipsa facies honestatis; quam qui relinquit propter mulierem, extima, oro, quam sit delirus et amens!

Ceterum, Ipolite, ut tecum non multis utar, hec quam amas mulier non tua sola est, sed complures eam habent. Nec ipsa te solum amat, sed alios quoque amat. Quid tu in turba uis facere? Cogita te esse iam in uespero, iam senem, iam morti proximum. Visne cum iuuenibus contendere, uis cum robustis pugnare? Quid tibi in illo prelio queris, in quo uictor succumbes? Magna res est uirum senem a iuuenibus extorquere mulierem. Sis tamen potens ut extorqueas, quid uicisti, cum prelium huiusmodi sit ut uincens succumbat? Quid est, oro, mulier nisi iuuentutis expilatrix, uirorum rapina, senum mors, patrimonii deuoratrix, honoris pernicies, pabulum diaboli, ianua mortis, inferni supplementum? Cogita, Ipolite, quot mala per mulierem obuenerint, cum Salomon, cum Holofernes, cum Sampson per mulierem decepti fuerint. Non te credas sic fortem esse ut non illudaris. Sed quanto uiris illis debilior es, incautior, imprudentior, tanto te ab eo loco semoue, in quo potes decipi. Nihil est mulieris amor qui cum peccato est. Non est in muliere stabilitas, que nunc te amat, cras alium amabit

[6] Sénèque, *Phèdre*, 773.

[7] Salomon s'entoura d'un grand nombre de femmes étrangères qui l'entraînèrent dans l'idolâtrie. Pour le punir, Dieu divisa après lui son royaume entre Roboam, son fils, et Jéroboam. — Holopherne (ou Olopherne), général de Nabuchodonosor, fut séduit par Judith qui l'enivra avant de le décapiter. — Samson trahi par Dalila.

cause d'une vulgaire femme légère ! Ce sacrifice aurait dû émouvoir tous les chrétiens, toi y compris, et les conduire à renoncer à leurs amours coupables pour servir seulement Dieu.

Va plus loin et réfléchis à ton comportement, Hippolyte. Ta maîtresse te semble belle ; crois-tu qu'elle le sera toujours ? Comme dit le poète tragique, « la beauté est fugace »[6] ; une femme qui est belle aujourd'hui sera laide demain. Pourquoi échanges-tu des biens perpétuels et immuables contre des biens périssables et variables ? Qu'une femme soit d'une beauté remarquable est peu de chose. La beauté féminine n'est rien sans le secours de bonnes mœurs. C'est la chasteté qui fait valoir une femme, non la beauté, or tu ne recherches pas la chasteté : tu aimes la seule beauté. Cette beauté déclinera comme la fleur des champs. La rose rougeoie au matin et se fane le soir venu. Rien n'est plus beau que la vertu et l'honnêteté. Si tu les avais observées, elles t'auraient semblé bien plus belles que ta maîtresse. Et de fait la splendeur de Lucifer ou de l'étoile du soir ne peut se comparer à l'apparence même de l'honnêteté. Vois, je te prie, à quel point celui qui l'abandonne pour une femme est fou et dément.

Du reste, Hippolyte, pour parler sans détour, cette femme que tu aimes n'est pas à toi seul ; elle est à beaucoup d'autres. Et elle n'aime pas que toi seul ; elle en aime aussi d'autres. Que fais-tu parmi cette foule ? Pense que tu es déjà au soir de ta vie, déjà âgé, déjà proche de la mort. Veux-tu rivaliser avec des jeunes gens, veux-tu lutter avec des hommes vigoureux ? Qu'attends-tu de ce combat où tu succomberas si tu es victorieux ? Il est difficile pour un vieillard d'arracher une femme à de jeunes gens. Imaginons pourtant que tu sois assez vaillant pour la leur enlever, quelle sera ta victoire dans un genre de combat où le gagnant succombe ? Qu'est-ce qu'une femme, je te prie, sinon une voleuse de jeunesse, une détrousseuse d'hommes, la mort des vieillards, la dissipatrice du patrimoine, la ruine des honneurs, l'aliment du diable, la porte de la mort et l'auxiliaire de l'enfer ? Souviens-toi, Hippolyte, de tous les malheurs qui sont arrivés par les femmes : Salomon, Holopherne et Samson ont été trahis par elles[7]. Ne te crois pas si fort que tu ne puisses être trompé. Tu es bien plus faible, bien plus négligent et bien plus imprudent que ces hommes, alors fuis cette situation propice à la trahison. L'amour d'une femme n'est rien quand il est entaché de péché. Il n'y a pas de stabilité avec une

et una tecum amabit. Quid tu hunc amorem extimes, qui in plures diuisus est? Nulla mulier tam fixe aliquem amauit, que, ueniente nouo proco, nouisque precibus uel muneribus non mutarit amorem. Mulier est animal imperfectum, uarium, fallax, multis morbis passionibusque subiectum, sine fide, sine timore, sine constantia, sine pietate. De his loquor mulieribus que turpes admittunt amores. Nunquam hee stabiles sunt. Nanque, ut semel a recto tramite recesserunt, iam se liberas arbitrantur ut quocunque uelint uagentur nec amplius uel mariti uel amici timorem habent.

Credo equidem illam coeundi fetidam uoluptatem tibi, qui iam senio exhaustus es, parum placere. Nam quid nedum tibi antiquo et arido, sed iuueni humecto illa inepta et spurcida uoluptas conferre potest, quam mox penitudo consequitur? An non magna res est ammonitio illa ac citatio siue comminatio quedam que post peccatum e uestigio mentem hominis cruciat? Quam iniquus est homo qui totiens ammonitus non quiescit, qui punitus non emendatur, qui correctus non efficitur melior! Quid ille actus carnalis operatur nisi carnis interitum? Vtinam solam carnem interimeret et non occideret animam! At duo cum inuicem coeunt, uir atque femina, quasi duo uasa testea mihi uidentur, que inter se confricentur, donec rumpantur et ad nihilum redigantur. Tu tamen non in coitu sed in uisu sermoneque forsitan oblectaris. Quid, obsecro, in uisu est tam pulcri, ut non inuenias aliquid pulcrius? Pulcritudo quam debemus querere in celo est, cui nulla potest res mundana comparari. In illa omnis perfectio est; mundana semper diminuta sunt. Illa perpetua, hec caduca; illa fixa, hec fluxa; hanc quam tu miraris formam paululum quid febris eripiet aut, si morbus abfuerit, senectus non deerit, que illam teretem succi plenamque faciem rugosam crispamque reddat. Fient illa, que nunc miraris, membra decursu temporis arida, nigra, squalida, fetore ac spurcicia plena. Non oculi splendorem seruabunt: fetebit os, collum incuruabitur, corpus undique sicco et arido trunco fiet simile.

femme qui t'aime aujourd'hui, mais en aimera un autre demain sans cesser de t'aimer. Quelle estime as-tu pour cet amour partagé à plusieurs ? L'arrivée d'un nouveau prétendant, de nouvelles prières ou de nouveaux cadeaux ont toujours gagné l'amour des femmes, même de celles qui étaient vraiment amoureuses. La femme est un être imparfait, variable, trompeur, sujet à de nombreux maux et passions, sans foi, sans crainte, sans constance et sans piété. Je parle de ces femmes qui consentent à des amours infâmes. Jamais elles ne sont fidèles, car une fois qu'elles ont quitté le droit chemin, elles s'estiment libres de s'en écarter chaque fois qu'elles le veulent et ne craignent pas plus le mari que l'amant.

Je pense assurément que la volupté fétide du coït te procure peu de plaisir, à toi qui es déjà épuisé par ton grand âge. Et d'ailleurs, que peut apporter ce plaisir déplacé, ordurier et aussitôt suivi de regret, à un jeune homme vigoureux et, à plus forte raison, à toi qui es vieux et sec ? N'est-ce pas une chose étonnante que cet avertissement, cette proclamation ou cette espèce de menace qui, immédiatement après le péché, torture l'esprit de l'homme ? Que l'homme est mauvais pour ne pas cesser après avoir été si souvent averti, pour ne pas s'amender une fois puni et pour ne pas s'améliorer une fois corrigé ! Que produit l'acte de chair sinon la mort de la chair ? Et si seulement il ne tuait que la chair et non l'âme avec ! Mais quand ils s'accouplent, l'homme et la femme me font penser à deux pots d'argile que l'on frotterait l'un contre l'autre jusqu'à ce qu'ils cassent et soient réduits en poussière. Toi pourtant, ce n'est pas le coït qui te plaît mais son visage et peut-être sa conversation. Qu'y a-t-il, je te prie, de si joli dans ce visage pour que tu ne puisses rien trouver de plus beau ? La beauté que nous devons rechercher est au ciel ; rien ici-bas ne peut lui être comparé. En elle est la perfection absolue ; les choses de ce monde lui sont toujours inférieures ; la beauté céleste est perpétuelle, la beauté terrestre périssable ; l'une est constante, l'autre éphémère. Cette beauté que tu admires, un peu de fièvre la fera disparaître et, si elle échappe à la maladie, la vieillesse ne manquera pas de rider et de flétrir un visage délicat et plein de charme. Au fil des ans, ces membres que tu admires deviendront maigres, noirs et sales, puants et immondes. Ses yeux ne conserveront pas leur éclat. Sa bouche sentira mauvais, son cou se courbera, son corps ressemblera en tous points à un petit tronc sec. Penses-y et cesse d'espérer, fuis cette

Cogita hec et auerte spem priusque fuge quam priueris. Multo enim melius est rem contempnere quam perdere.

Iam uero de sermone suaui, dulci, placido et mellifluo quo te dicis oblectari admodum miror. Quid enim sermo muliebris in se dulce habet? Quid dicit tibi amica? Nempe aut queritur aut plorat aut minatur aut tibi inanes fabellas refert! Dicit quid cum uicina fecerit, quid sompniauerit, quot oua gallina pepererit, quibus floribus serta componantur. Omnis sermo mulieris de re uana leuique est, in quo qui oblectatur et ipsum leuem esse oportet. Narrat tibi nonnunquam et cum alio amatore quo pacto iacuerit, quid doni receperit, quam cenam habuerit, quibus uoluptatibus fuerit usa. Que res non gaudium tibi sed cruciatum afferunt. Sed accipe, que uelis gaudia in sermone amice, erisne tam amens rationisque inops ut non magis in alicuius docti uiri uerbis sermonibusque leteris?

Resume omnia simul que in amore sunt gaudia rursusque tedia; multa ista, pauca illa reperies ueramque illius sententiam dices qui parum mellis in multo felle mersum inquit amorem esse. Cum ergo, Ipolite, totus amor de quo loquimur uanus, asper, amarus dampnosusque sit et hominem morbo grauissimo teneat, curandum est ut ab eo libereris. Cura autem ea est ut menti tue persuadeas malum esse amorem. Post hec declines amice sermonem, otium fugias, in negotio semper sis, uiros bonos qui te instruant sequaris, nulli ludo, nulli conuiuio intersis. Si quid largita est amica, abs te abiicias. Nihil penes te sit quod illius fuerit, puta illam esse nuntium diaboli qui te perdere uelit. Sint in memoria Christi beneficia que tibi impendit. Cogita quot beneficienti premia in celestibus sedibus et quot malefacienti supplicia apud inferos preparata sunt; cogita dies tuos assidue fieri breuiores instareque semper ultimum; cogita quia irrisui est qui amat et presertim uir euo maturus; cogita instabilem mulieris animum; cogita perditionem temporis, quo nihil est preciosius; cogita dissipationem bonorum; cogita uitam quam uiuimus breuissimam in hoc seculo, quamuis

beauté avant d'en être privé. Il est nettement préférable de délaisser une chose plutôt que de la perdre.

Mais tu m'étonnes vraiment en te prétendant charmé par sa conversation suave, douce, apaisante et melliflue. Quelle douceur peut-on trouver dans la conversation d'une femme ? Que te dit ta maîtresse ? Elle doit se plaindre, pleurer, menacer ou bien te raconter de frivoles anecdotes ! Elle t'explique ce qu'elle a fait avec la voisine, de quoi elle a rêvé, que la poule a pondu des œufs, avec quelles fleurs on confectionne des guirlandes. Toute conversation féminine est vaine et légère ; il faut donc que celui qu'elle charme soit lui-même un être léger. Elle te raconte parfois comment elle a couché avec un autre amant, ce qu'il lui a donné, ce qu'elle a mangé et les plaisirs qu'elle a éprouvés, toutes choses qui ne te réjouissent pas mais te mettent à la torture. Écoute, toi qui voudrais tirer du plaisir de la conversation de ta maîtresse, seras-tu si dément et insensé pour ne pas goûter davantage les paroles et les discours de quelque homme cultivé ?

Considère en même temps l'ensemble des plaisirs et des nausées provoqués par l'amour ; tu trouveras beaucoup des secondes, peu des premiers, et tu donneras raison à celui qui dit que l'amour est un peu de miel plongé dans une mer de fiel. C'est pourquoi, mon cher Hippolyte, l'amour dont nous parlons est totalement vain, pénible, amer et condamnable, outre qu'il maintient l'homme dans un état de très grave maladie. Il faut donc veiller à t'en libérer. Le traitement consiste à te persuader que l'amour est mauvais. Après, refuse les conversations avec ta maîtresse, fuis l'oisiveté, sois toujours actif, recherche des hommes de bien qui puissent t'instruire, ne prends part à aucun badinage et à aucun banquet. Si ta maîtresse t'a fait un présent, jette-le. N'aie rien qui soit d'elle et considère qu'elle est l'envoyée du diable venue pour te perdre. Rappelle-toi les bienfaits que le Christ t'octroie. Pense à toutes les récompenses qui attendent les hommes de bien au ciel et à tous les supplices préparés aux enfers pour les malfaisants ; pense que le nombre de tes jours se réduit constamment et que le dernier se rapproche sans cesse ; pense que celui qui aime, surtout lorsqu'il est avancé en âge, prête à rire ; pense au cœur variable des femmes et au temps qu'il fait perdre (rien n'est plus précieux que le temps) ; pense aux biens dissipés ; pense que la vie que nous vivons en ce monde est très brève, même si on la consacre aux plaisirs, alors

uoluptatibus sit dedita, et in alio mundo quem inquirimus nullum esse uite finem. Hec si tecum sedulo cogitaueris preceptaque ista tenueris, amorem quo cruciaris a te breui tempore relegabis uirumque alium te prestabis, Deo gratum celoque dignum. Vale. Hec habui que nunc raptim contra amorem dicerem; alias, ubi otium fuerit, pluribus te amonebo. Iterum uale et quod tibi dampno est auertere stude.

Ex Vienna, 2 kalendis ianuarii 1446.

que dans l'autre monde auquel nous aspirons, la vie est sans fin. Si tu médites tout cela avec application et que tu respectes ces préceptes, tu délaisseras rapidement cet amour qui te torture et tu seras un autre homme, agréable à Dieu et digne du ciel. Salut. Voilà pour l'instant ce que je pouvais te dire à la hâte contre l'amour ; une autre fois, quand j'aurai le temps, je te donnerai d'autres conseils. Je te salue de nouveau. Essaie de te détourner de ce qui te fait du tort.

Vienne, le 3 janvier 1446.

## Sources de l'*Historia de duobus amantibus*

Le mot latin correspond à la fin de la réminiscence ou de la citation.

**16** deicientes : Ovide, *Amores*, III, 6, 67 — **19** lilia : Virgile, *Aeneis*, XII, 65-69 — **22** indigno : Ovide, *Heroides*, XVI, 191 — **39** laudabile : *Id.*, *Amores*, I, 5, 23 — **51** excepit : *Id.*, *Ars amatoria*, III, 109 — **71** Tyrii : *Id.*, *Ars amatoria*, III, 170 — **72** Seres : *Id.*, *Amores*, I, 14, 6 — **88** amor : *Id.*, *Metamorphoses* [= *Met.*], IV, 60 — **92** cura : Virgile, *Aeneis*, IV, 1 *sqq.* — **98** excute : Ovide, *Met.*, VII, 17-37 — **111** pellem : *Id.*, *Met.*, VII, 43-48 — **117** mater : *Id.*, *Met.*, VII, 51-53 — **119** uiuere : Cicéron, *Tusculanae*, V, 37, 108 — **137** equus : Virgile, *Georgica*, III, 79-88 — **148** humiles : Sénèque, *Phaedra*, 204-215 — **158** caterua : Virgile, *Aeneis*, I, 497 — **159** uolo : Térence, *Andria*, 28 — **161** calamistrati : Plaute, *Asinaria*, 627 — **162** contortos : Juvénal, *Saturae*, XIII, 164-165 — **164** pectore : Virgile, *Aeneis*, IV, 11 — **165** progenies : Virgile, *Bucolica*, IV, 7 — **178** facere : Térence, *Adelphoe*, 408 — **185** potest : Sénèque, *Phaedra*, 129-134 — **186** modis : Térence, *Adelphoe*, 315 — **188** pergis : Sénèque, *Phaedra*, 142-143 — **191** scelus : *ibid.*, 150 — **195** timens : *ibid.*, 162 *sqq.* — **211** mori : Sénèque, *Phaedra*, 221 — **215** aggrediar : *ibid.*, 177-179 et 258-261 — **219** menti : Virgile, *Aeneis*, IV, 54-55 — **228** dies : Térence *Heautontimorumenos* [= *Heaut.*], 422 — **239** dabat : Virgile, *Aeneis*, IV, 5 — **240** medullas : Sénèque, *Phaedra*, 316-324 — **250** amplexibus : Donat, *Vergilii uita*, 9, 20 — **256** amor : Ovide, *Met.*, II, 846-847 — **261** fila : Sénèque, *Phaedra*, 279-282 — **267** amor : *ibid.*, 341-349 — **272** amori : Virgile, *Bucolica*, X, 69 — **291** totus : Térence, *Eunuchus*, 193-195 — **298** fidei : *ibid.*, 286 — **309** tuos : Térence, *ibid.*, 859-860 — **357** fragile : Ovide, *Ars amatoria*, II, 113 — **476** legisti : Ovide, *Heroides*, I, 73-76 — **504** malum : Térence, *Andria*, 116 — **515** aduersari : Térence, *Hecyra*, 871 — **524** finis : Sénèque, *Epistulae ad Lucilium*, XX, ep. 119, § 4 — **539** ultro : Térence, *Eunuchus*, 812-813 — **544** uxor : Juvénal, *Saturae*, VI, 347 — **562** uia : Térence, *Andria*, 670 — **585** amori : Virgile, *Bucolica*, II, 68 — **602** assum : Virgile, *Aeneis*, IX, 427 — **617** subibit : Térence, *Andria*, 208 — **652** cecam : Lucrèce, *De natura rerum*, II, 14 et Perse, *Saturae*, I, 1 — **673** cubile : Virgile, *Georgica*, I, 447 et *Aeneis*, IV, 584-585 — **695** artus : Virgile, *Aeneis*, IV, 336 — **701** auro : *ibid.* IV, 134 — **722** longissimi : Aeneas Silvius Piccolomini, *Chrysis*, 611 *sqq.* et Plaute, *Amphitrio*, 633 *sqq.* — **739** recondisse : Térence, *Eunuchus*, 753 — **742** adesto : *Id.*, *Heaut.*, 622 — **744** statis : *Ibid.*, 250 — **745** mulieris : *Id.*, *Eunuchus*, 994 — **793** amitterem : *Ibid.*, 605-606 — **794** uicit : Ovide, *Amores*, I, 5, 15-16 — **824** intrat : Juvénal, *Saturae*, X, 314-317 — **842** plena : Térence, *Eunuchus*, 318 — **845** retractabo : Plaute, *Asinaria*, 224 — **902** Marti : Juvénal, *Saturae*, XVI, 4-5 — **934** instructa sit : Térence, *Heaut.*, 211 — **991** pitissauit : *Ibid.*, 457 — **993** nocte : Virgile, *Aeneis*, III, 587 — **1010** linea : Térence, *Eunuchus*, 640 *sqq.* — **1021** taciturnitate : Térence, *Andria*, 33-34 — **1040** hesit : Ovide, *Heroides*, IV, 70 — **1055** ferreus : Boccace, *Decameron*, éd. V. BRANCA, Florence, 1976, IV, 1, p. 271 — **1057** referretur : Térence, *Eunuchus*, 445 — **1085** considerat, *Heaut.*, 372-373 — **1093** cernere : Térence, *Andria*, 569 — **1098** Lagi : Juvénal, *Saturae*, VI, 82

*sqq.* — **1118** comitto : Térence, *Heaut.*, 351 — **1129** cogittat : Térence, *Eunuchus*, 193 *sqq.* — **1131** uideatur : *Ibid.*, 225 *sqq.* — **1137** poscere : *Id.*, *Andria*, 230-231 — **1146** laudabilis : *Id.*, *Heaut.*, 374 — **1166** habere : Juvénal, *Saturae*, XIV, 207 — **1188** tenebre : Boccace, *Filostrato*, III, 24 — **1208** aurem : Térence, *Heaut.*, 342 — **1222** ferens : Boccace, *Filostrato*, III, 28 — **1223** anime : Térence, *Heaut.*, 406 — **1225** uoluptas : Plaute, *Casina*, 136 — **1240** habes : *Ibid.*, 233 — **1283** somnio : Boccace, *Filostrato*, III, 34 — **1283** agitur : Juvénal, *Saturae*, IV, 35 — **1302** amantem : Virgile, *Aeneis*, IV, 296 — **1304** dissimulasti : Ovide, *Heroides*, XVII, 314-318 — **1310** fidem : Virgile, *Aeneis*, IV, 314-318 — **1312** amantis : Ovide, *Heroides*, XVII, 35-36 — **1423** uisuris : Ovide, *Heroides*, II, 99 — **1436** siet : Térence, *Heaut.*, 211 — **1437** mellis : Juvénal, *Saturae*, VI, 181.

## Lettres à Mariano Sozzini (*Historia*) et à Gaspard Schlick

## Leçons rejetées du ms. *P*

### Lettre à Mariano Sozzini

**intro.** § **4** c. que i.] *g* — ***ibid.*** h. histrio i.] *g* — ***ibid.*** q. habunde n.] *g* — **27** a. spaciisque d.] *g* — **37** t. ligua d.] *g* — **43** s. Hortesii f. *P*[1] — **71** o. pene d. *Pg*] *k* — **140** n. micabat a.] *g* — **161** s. uideri u. *Pg*] *S* — **168** s. Boreo p.] *g* — **168** p. et f.] *g* — **169** a. maturari s.] *g* — **196** o. imperii a.] *g* — **213** f. precipio u.] *g* — **221** d. Teutunus h.] *g* — **248** u. ornatos r.] *g* — **255** q. uult d.] *g* — **260** elenam gestarre] *g* — **271** u. inguato f.] *g* — **286** m. conatos s.] *g* — **296** d. possum d.] *g* — **311** h. nuncquam t.] *g* — **348** t. ductus e.] *g* — **353** s. fore ipsam fore p.] *g* — **356** n. admissa n.] *g* — **356** f. correspondetur f.] *g* — **398** m. obmouebunt a.] *g* — **420** p. cepit e.] *g* — **421** p. amator i.] *g* — **467** f. relinquerunt t.] *g* — **472** a. hehorrebisque e.] *g* — **476** l. inuenistique p. *Pg* — **490** t. repporietur o.] *g* — 490 i. ptibus n.] *g* — **501** e. qui s.] *g* — **503** m. peruris q.] *g* — **512** e. sedulitem a.] *g* — **522** i. es si] *g* — **524** r. incipiendus e.] *g* — **534** c. carebatur n.] *g* — **555** terminus *om.*] *g* — **622** n. comittere n.] *g* — **630** sine *om.*] *g* — **636** s. te o. *om.*] *g* — **637** n. ut te absque decipi t.] *g* — **642** m. accendi d.] *g* — **644-645** Tute... dicito *om.*] *g* — **674** a. reddentem e.] *g* — **695** h. roget a.] *g* — **711** a. rem p.] *g* — **747** d. non i. *om.*] *g* — **794** a. negacio u.] *g* — **794** u. amori c.] *g* — **809** a. Palimirum c.] *S* — **810** p. paccis p.] *g* — **818** f. oneraturum a.] *g* — **818** d. quo n.] *g* — **821** s. uersat l.] *g* — **824** uirum *répété*] *g* — **833** o matricem p.] *g* — **858** r. possit r.] *g* — **863** s. mors e.] *g* — **863** n. amantibus o.] *g* — **867** b. nuncupauit s.] *g* — **880** n. induxerant a.] *g* — **895** h. exclusis noctis s.] *g* — **912** p. et l.] *g* — **923** d. erat p.] *g* — **939** s. mucida f.] *g* — **946** u. que u.] *g* — **946** s. istus i.] *g* — **957** d. adesset u.] *g* — **966** i. uentrem t.] *g* — **998** d. uoluisset n.] *g* — **1001** t. sunt *répété*] *g* — **1009** i. nuque t.] *g* — **1026** c. facere e.] *g* — **1034** a. incumbiti ea] *g* — **1046** m. Pandole m.] *g* — **1056** m. neque d.] *g* — **1058** m. diu n.] *g* — **1064** a. Orti c.] *g* — **1073** i. fororem a.] *g* — **1073** c. manus s., *leçon aberrante corrigée d'après la locution classique* mortem consciscere ; *voir éd. E. J. Morrall, p. 153, n. 129* — **1087** me instruere r.] *g* — **1089** c. qui s.] *g* — **1090** e. me c. *om.*] *g* — **1092** h. quod e.] *g* — **1103** h. sanguini p.] *g* — **1115** e. oc a.] *g* — **1120** a. Pandolus f.] *g* — **1137** p. rogo u.] *g* — **1144** l. non e.] *g* — **1148** s. nimis c.] *g* — **1151** h. leocinii m.] *g* — **1157** u. sint c.] *g* — **1163** fastum *Pg*] *S* — **1169** p. meo a.] *g* — **1175** n. leocinio n.] *g* — **1182** n. fallo E.] *g* — **1201** u. hec u.] *g* — **1203** f. sunt n.] *g* — **1207** i. Pandole a.] *g* — **1209** a. hes s.] *g* — **1210** t. Pandolus q.] *g* — **1228** p. ho m.] *g* — **1231** h. ait obstabat Eurialus e.] *g* — **1231** intro *om.*] *g* — **1242** o. heu quam optabilius erat in huius me potius gremio q.] *g* —**1242** h. nuncquam r.] *g* — **1270** m. es g. *om.*] *g* — **1271** i. Diomodesque m. *P*; Dyamedesque *g* — **1284-1285** u. nemo beatius s. *om.*] *g* — **1294** u. lapsi i.] *g* — **1309** b. per ego h.] *g* — **1311** t. te mecum f.] *g* — **1314** a. illinc d.] *g* — **1349** q. tu u.] *g* — **1357** m. decorum h.] *g* — **1368** m. non i. *om.*]

[1] En l'absence de crochet droit indiquant la source de la correction, celle-ci est de notre fait.

*g* — **1374** e. abiectis m.] *g* — **1383** e. Senis u.] *g* — **1384** l. ho[*tildé*]le[*tildé*] p.] *g* — **1390** a. iacerat f. *Pg*] *S* — **1393** a. consideracionem c.] *g* — **1398** q. sensibior e.] *g* — **1407** Protesilao *om.*] *g* — **1416** n. nuncquam i.] *g* — **1429** n. quietem p.] *g* — **1430** d. permetus l.] *g* — **1434** e. Moriane m.] *g* — **1436** n. amatorum b.] *g*

Lettre à Gaspard Schlick

**6** s. te u.] *g* — **22** et immortalitem si] *g* — **45** q. eum e.] *g* — **46** v. nullus e.] *g* — **48** a. secus e.] *g* — **50** e. autem q.] *g* — **55** non lateat i., *second « a » exponctué*] *g*

## Notes sur la traduction de l'*Historia* par Octovien de Saint-Gelais

Ces notes relèvent les vers hétérométriques et donnent quelques équivalences graphiques permettant de résoudre d'apparentes irrégularités métriques. Elles recensent également les leçons rejetées et formulent quelques hypothèses pour amender le texte. La structure des renvois est la suivante : numéro d'ordre de la rubrique et numéro de la strophe suivis de l'indication du vers. On a procédé à une collation des exemplaires de la BNF (*P*), des bibliothèques Mazarine (*M*) et de l'Arsenal (*A*), chaque fois que la leçon de *P* semblait douteuse, sans faire apparaître de variantes, si ce n'est lors d'un encrage insuffisant.

P.1.2 *loueng(e)* — P.1.5 vers hypermétrique, peut-être faut-il supprimer *de* — P3-4 très nombreuses erreurs de prosodie, qui laissent à penser que ce prologue, contrairement à la dédicace originale aujourd'hui perdue, n'est peut-être pas d'Octovien, mais doit plutôt être attribué à Vérard — P.4.1 *souv(e)rain* — P4.4 lire *huitiesm(e)* — 2.2.4 vers hypométrique (-1) ; manque peut-être le pronom sujet *il* — 3.1.3 *charnelz* = *charnelles* — 4.3.4 vers hypométrique (-1) ; la correction possible en *coulouree* est insatisfaisante car elle ne respecte pas la césure — 4.3.5 séparation des mots dans *PMA* : *sa sorte a* — 5.2.8 *dign(e)* — 7.3.7 rétablissement conjectural de la conjonction comparative *com* — 7.13.3 *aveques* = *avec* — 10.4.1 vers hypermétrique (+1) ; *Meneon* (PMA) doit être corrigé *Mennon* ou *Memnon* — 11.5.6 on peut hésiter à lire *qui l'a navré a*, même si cette lecture engendre un vers hypermétrique (+1) — 12.5.5 *souvrains* = *souverains* — 12.6.6 *p. ung a.* PMA — 16.2.6 *avec* = *avecques* — 18.1.6 *avecques* = *avec* — 18.2.3 vers hypométrique (-1) ; on peut conjecturer l'omission de *et* entre *prins* et *bien* — 19.1.7 *s'entrevoient* PMA — 21.3.1 vers hypermétrique (+1) peut-être dû à la substitution de *sus* par *desus* — 21.4.1 *ne voit tu* PMA — 21.5.2 *com(me)* — 21.6.6 vers hypermétrique (+1) peut-être causé par l'ajout de *par* — 22.4.3 vers hypométrique (-1) ; l'adverbe pronominal *y* de la locution *il y auroit* a peut-être été omis — 23.1.4 *dev(e)roit* — 23.1.7 *chos(e)* — 24.2.6 *vostr(e)*[2] ou = *vo*, à moins que la conjonction *ne* ait été ajoutée — 25.2.4 *com(me)* — 27.2.7 *au parler* PMA — 28.4.1 *Iil f.* PMA — 29.1.2 *jusqu(es)* —30.2.8 *com(me)* — 31.1.7 *oncques je* P] MA — 31.1.8 *e toy* P] MA — 31.3.2 *jusqu(ez)* — 31.5.6 *p. o* P] MA — 31.5.7 *p. in té* P] MA — 31.5.8 *et sais* P] MA — 31.8.6 *Pharaon* est bisyllabique — 31.8.8 vers hypométrique (-2) — 33.6.8 vers hypermétrique (+1) ; on peut proposer de supprimer *je* ou de corriger *rescris* en *escris*, ce qui respecte la césure — 34.1.6 peut-être Octovien avait-t-il écrit *macerelle*, trisyllabique — 37.3.1 *idem* — 40.2.2 *mac(e)relle* — 40.2.5 *avec(ques)* — 41.1.2 *Eurÿal(e)* — 42.1.4 bien que l'omission de la conjonction *que* introduisant une proposition complétive soit fréquente en moyen français, on pourrait également lire *c'elle* (= *s'elle*), compte tenu des échanges entre *s* et *c* — 43.3.1 *yrondell(e)* — 44.6.3 *si* = *s(e)* — 44.7.2 pour que le vers soit juste, on peut proposer la suppression de *vous* — 45.3.3 *cy* peut être interprété comme un adverbe locatif ou comme adverbe intensif (= *si*) — 45.6.1 *M. eut T.* PMA — 46.2.5 *chos(e)* — 46.4.8 vers hypermétrique (+1), que l'on peut amender en supprimant le pronom sujet *je* — 46.14.8 *jusqu(es)* — 46.15.1 vers répété *PMA* — 46.15.7 *n. sons-*

*tenir* PMA — 47.1.7 *f. vaincuee et* PMA — 48.2.5 *com(me)* — 48.6.8 *idem* — 48.7.8 *idem* — 49.1.8 *avec(ques)* — 49.2.3 *Eurïal(e)* — 50.1.4 *t. sembler d.* PMA — 52.5.8 *a. et yvé* PMA — 53.2.7 vers hypométrique (-1) — 55.3.4 *n'avoit* PMA — 56.2.3 *Eurïal(e)* — 58.1.7 vers omis *PMA* — 59.3.2 *o. comment le* PMA — 59.3.5 vers hypométrique (-1) — 60.R *qu'ilz f.* PMA — 60.3.6 *l. er f.* PMA — 61.3.1 *d. umy* PMA — 62.R *u. porteurs et* PMA — 62.2.5 *jusqu(es)* — 63.1.4 *v. fuir s.* PMA — 64.1.4 *charhes* PMA — 66.R *ienvective c.* PMA — 66.2.5 *com(me)* — 67.1.3 *de terres t.* PMA — 68.3.8 *Eurïal(e)* — 68.4.7 *corps prins* PMA — 68.7.3 vers hypermétrique (+1) 69.1.7 *trahison* = *traison*, bissyllabique — 71.R *c. Eurialus e.* PM — 71.1.2 *com(me)* — 73.1.3 *royaulme* est bissyllabique — 73.2.7 vers hypermétrique (+1) ; peut-être faut-il supprimer *en* ou conjecturer *comme en* — 74.2.8 *n'en n'a* PMA — 74.3.6 *c. euiter m.* : on pourrait hésiter à lire *euiier* dans *P*, mais il semble seulement s'agir d'un défaut d'encrage — 75.2.6 *cy* est peut-être une variante graphique de l'adverbe intensif *si* — 78.1.2 *jusqu(es)* — 80.1.5 *f. ma q.* PMA — 80.2.4 vers hypométrique (-1) — 80.3.2 *b. parafit et* PA] M — 80.3.3 *ce c'e.* PMA — 81.3.6 *a. ao j.* PMA — 83.1.6 *q. ilz l.* PMA — 84.1.8 *u. porteurs s'* PMA — 85.2.7 *q. fiesse p.* PMA — 87.3.6 *e. congueu q.* PMA — 90.1.6 *qu'el a.* PMA — 91.2.1 *on n'ait* PMA — 92.1.1 *quel(le)* — 95.1.6 vers hypermétrique (+1) — 97.1.4 *om(me)* — 98.1.2 *jusqu(es)* — 99.1.1 vers hypométrique (-1) — 100.1.1 *Mmenelaüs p.* PMA — 100.2.5 *d. chevalux la* PMA — 100.8.1 *n. mastresse* PMA — 100.9.6 *jusqu(es)* — 101.2.3 vers hypométrique (-1) — 101.5.5 vers hypométrique (-1) — 106.1.8 *là p.* PMA — 108.2.3 *si* = *s(e)* — 108.6.8 vers hypométrique (-1) — 108.8.4 *si* = *s(e)* — 108.17.3 *jusqu(es)* — 108.20.7 *com(me)* — 108.21.5 *mien(ne)* — 108.31.3 vers hypométrique (-2) — 108.36.2 *parens amis* PMA — 108.44.1 rétablissement conjectural de la préposition *de* dans ce vers hypométrique (-1) — 108.44.3 vers hypermétrique ; Octovien avait peut-être écrit *main* plutôt que *matin* (voir P.2.3 et 7.5.7) — 109.2.1 *n. de de t.* PMA — 111.R *m. mias b.* PMA — 113.2.3 *les vertns n.* PMA — 113.2.5 *n. la p.* PMA — 113.5.1 *homs* = *homme* — 113.5.3 *o. faucheurs q.* PMA — 113.6.2 vers hypométrique (-1) ; rétablissement conjectural de la négation *ne* — 113.7.4 *mais a.* PMA — 113.9.5 *moyenn(e)* — 113.10.4 *ver(i)té* — 114.R *L'aceiur r.* PMA — 116.1.1 rétablissement conjectural de *nous* — 116.1.4 vers hypométrique (-1) — 118.5.3 vers hypométrique (-1) — 120.1.6 *Mais tu* PMA — 120.2.1 *respit* : le sens de « regretter, être affligé » n'est pas attesté ; *respiter* signifie d'ordinaire « donner du répit, sauver » — 120.7.6 *ma detinee* PMA — 120.9.2 *com(me)* — 120.9.3 *encor(es)* — 122.1.8 *autant et dura* PM — 122.6.6 *c. prenes par* PMA — 122.7.1 *veritabl(e)* — 126.2.3 *les amant a.* PMA — 128.3.4 *ainsi s'en* PMA — 128.4.5 *si* = *s(e)* — 128.4.3 *lesquelz* = *lesquelles* — 128.4.6 *idem* — 128.4.8 *ays* = *ayes* — 128.6.3 vers hypométrique (-2) ; l'ajout de *a* permet seulement de donner un sens à la phrase — 128.7.2 *c. soit et* PMA — 129.4.4 les exemplaires présentent un « p » barré droit que l'on peut développer indifféremment *por* ou *par* — 129.14.1 *aurois* = *auroies* — 129.19.1 vers hypométrique (-1) ; E. Richter avait, dans son édition (v. 4519), inséré un *que* entre *sans* et *quelque*, qui ne parvenait pas à donner à ce membre de phrase un sens acceptable — 132.2.7 vers hypométrique (-3) ; il faut supposer l'omission entre *receut* et *gent* du substantif *chevalier* ou d'un terme approchant — 132.3.3 *encor(es)* — 137.5.2 *ee de* PMA — 141.2.4 *jusqu(es)*

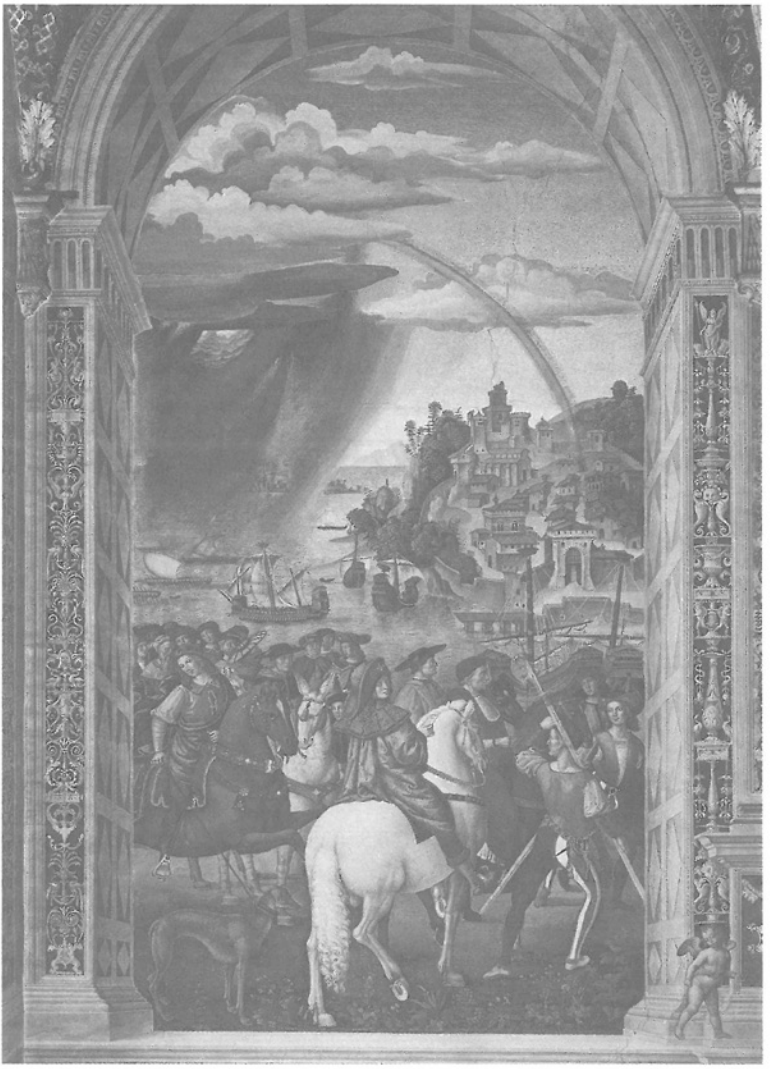

Planche 1 : Eneas Silvius Piccolomini (au centre) part pour Bâle en 1432 à la suite du cardinal Capranica (*Cathédrale de Sienne, fresque du Pintorrichio*).

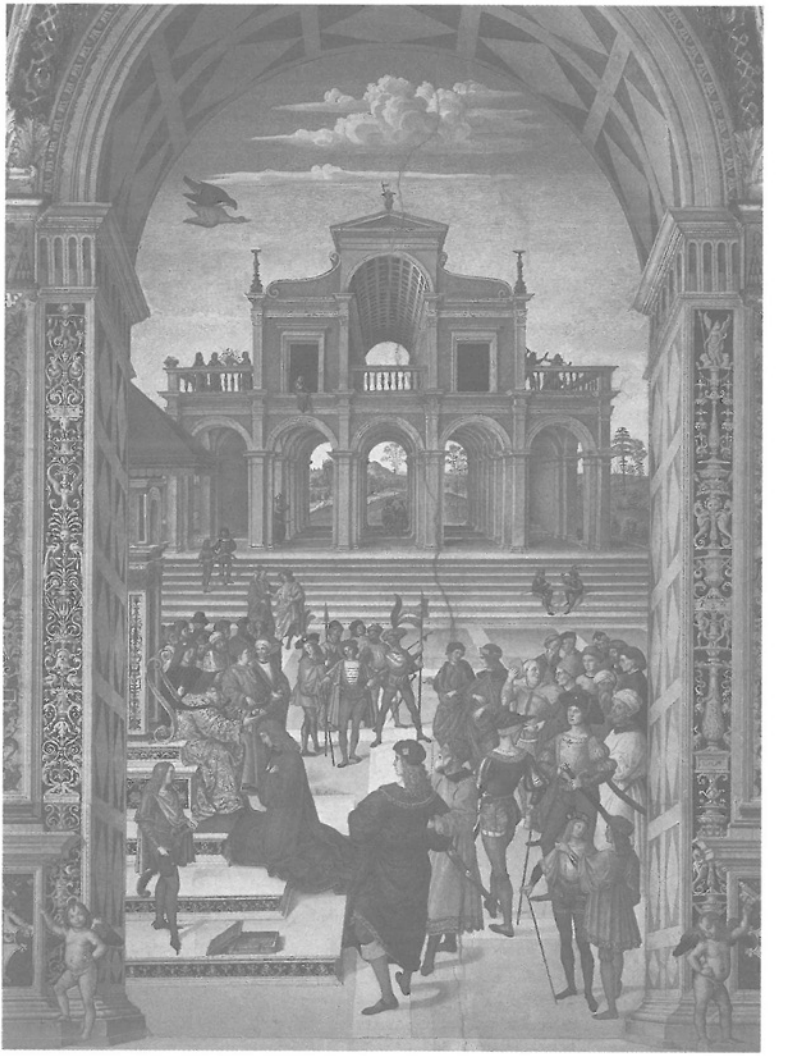

Planche 2 : Eneas Silvius Piccolomini reçoit en 1442 la couronne de poète des mains de l'empereur Frédéric III (*Cathédrale de Sienne, fresque du Pintorrichio*).

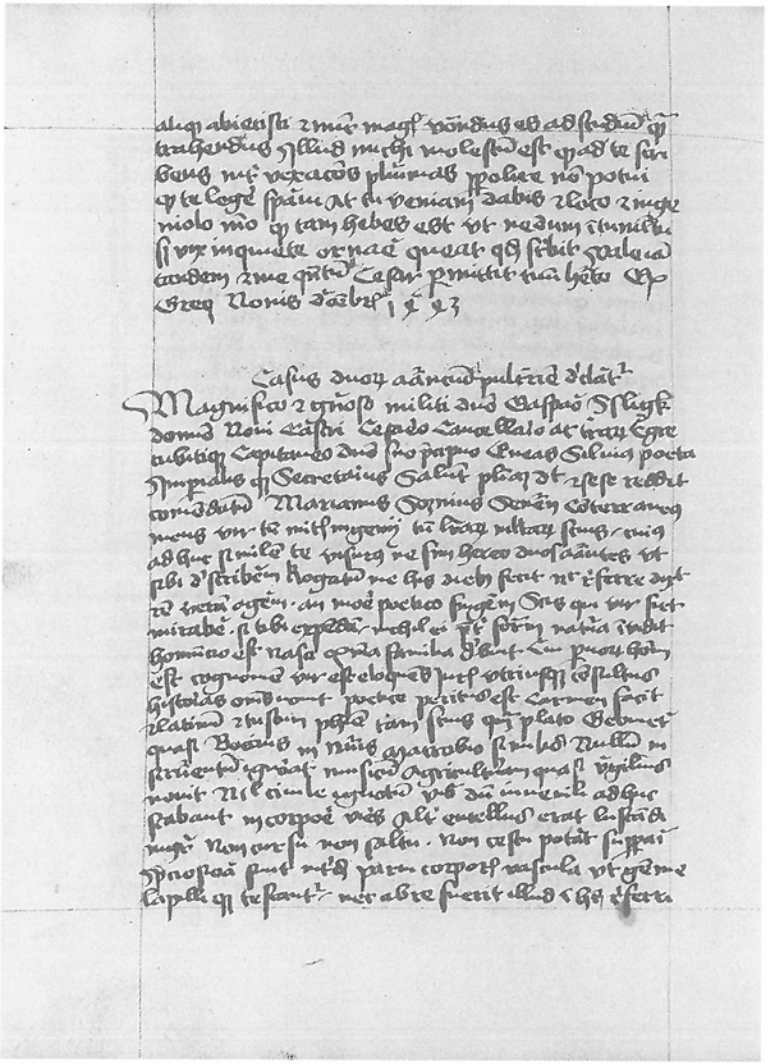

Planche 3 : *Prague, Státni Knihovna*, XXIII F 112, f. 127v, copié vers 1450-1460 de la main de Václav de Bochov, un proche d'Eneas Silvius Piccolomini : début de la lettre à Gaspard Schlick.

Sensuyt la description de Katherine petrifie lune des quattre mariees dessusdictes en ditier prosaque par moy en dune parenthese.

Nee silui⁹ orateur ⁊ secretaire que dessus dit q̄ entre les quatre mariees dōt cy dessus est faicte mētion fust vne nōnee Katherine petrifiee laq̄lle apres peu de tēps mourut/⁊ luy fist lēpereur cest hōneur q̄l voluſt estre a son enterremēt ⁊ obseque ⁊ a vng sien filz cōbien quil fust moindre daage sur le tombel de sa feu mere donna lordre de cheualerie. Ceste Katherine reluysoit dune merueilleuse beaulte/mays en plus bas degrees que lucresse/laquelle per dessus toutes auoit le bruit/car lempereur ⁊ tous les siens ne louerent ou regarderēt aultre q̄ ladicte lucresse/⁊ brief en q̄lque lieu q̄lle se tournast les peulx des assistās la supuoyēt/⁊ tout ainsi



Planche 4 : *L'ystoire des deux vrays amans Eurial et la belle Lucresse*, traduction de l'*Historia de duobus amantibus* par Antitus Faure dans l'édition Lyon, Jean de Vingle, ca 1494-1497, f. b3r (exemplaire Paris, BNF, Rés. p. Y² 2223).

TABLE DES MATIÈRES

## Introduction

## Textes

*Cinthia* 48

Lettre à Sigismond de Habsbourg 76

Lettre à Mariano Sozzini (*Historia de duobus amantibus*) 82

Lettre à Gaspard Schlick 210

Lettre à Hippolyte de Milan (*De remedio amoris*) 216

## Annexes

– Sources de l'*Historia de duobus amantibus* 231

– Lettres à Mariano Sozzini (*Historia*) et à Gaspard Schlick : leçons rejetées du ms. *P* 233

– Notes sur la traduction de l'*Historia* par Octovien de Saint-Gelais 235

**Dans la même collection :**

*Le rire du prédicateur. Récits facétieux du moyen âge.*
Textes traduits par A. Lecoy de la Marche. Présentation, notes et annexes de Jacques Berlioz.

Paul Diacre, *Histoire des Lombards.*
Texte traduit et présenté par François Bougard.

Raoul Glaber, *Histoires.*
Texte traduit et présenté par Mathieu Arnoux.

Thomas de Cantimpré, *Les exemples du livre des abeilles.*
Présentation, traduction et commentaire par Henri Platelle.

Guibert de Nogent, *Geste de Dieu par les Francs.*
*Histoire de la première croisade.*
Introduction, traduction et notes par Monique-Cécile Garand.

Jean de Haute-Seille, *Dolopathos, ou le roi et les sept sages.*
Traduction et présentation de Yasmina Foehr-Janssens et Emmanuelle Métry, d'après le texte latin édité par Alfons Hilka.

*Livre de la colonisation de l'Islande.*
Selon la version de Sturla Thorgarson. Traduit de l'islandais ancien, annoté et commenté par Régis Boyer.

Frédégaire, *Chronique des temps mérovingiens (Livre IV et Continuations).*
Traduction, introduction et notes par Olivier Devillers et Jean Meyers.

Luigi Pulci, *Morgante.*
Traduction, introduction et notes par Pierre Sarrazin.